BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Tasso, Torquato

La Jérusalem délivrée

Bd.: 3

Paris (1819)

P.o.it. 1018 u-3
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10758285-6

Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10755285

10758285

P.O. id. 1018 ii-3

10758285

<36610720620010

<36610720620010

Bayer. Staatsbibliothek

10758285

10758285

P. pit. 1018 in-3

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

B/154

10758285

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR P. L. M. BAOUR-LORMIAN.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

RUE DES MAÇONS-SORBONNE.

1819.

10758285

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

10758285

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT QUATORZIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT QUATORZIÈME.

Hugues apparaît en songe à Godefroi. Il lui conseille de rappeler Renaud. Bouillon, docile à la voix du messager céleste, charge deux guerriers de cette haute entreprise. Ils partent, et rencontrent un vieillard sur le bord du fleuve qui baigne les murs d'Ascalon. Ils descendent avec lui dans les entrailles de la terre, et là ils apprennent de sa bouche le sort du jeune Renaud et l'amour subit qu'Armide avait conçu pour lui.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT QUATORZIÈME.

De la cime des monts, vers la plaine arrosée,
Déjà la Nuit humide et fraîche de rosée
S'avance, et, secouant son voile de saphirs,
Où se joue un essaim de folâtres zéphyrs,
Elle répand les fleurs, les plantes, la verdure,
Et des parfums du ciel l'essence la plus pure.

Tout le camp des chrétiens, dans l'ombre enseveli,
Des maux qu'il a soufferts goûtait l'heureux oubli.
Aux charmes du sommeil la terre était livrée.
Mais l'arbitre du monde assis dans l'empyrée,
Au milieu des concerts et d'un jour éternel,
Jette sur Godefroi son regard paternel,
Et veut qu'un songe heureux, envoyé par lui-même,
Instruise le Héros de son ordre suprême.

Non loin de ce palais diaphane et vermeil,
Où dans sa couche d'or repose le soleil,
Avant que par degrés l'horizon se colore
De ce feu pâle et doux qui précède l'aurore,
Une porte d'ivoire, à l'orient des cieux,
S'ouvre chaque matin aux songes gracieux
Qui doivent des mortels alléger la souffrance,
Et verser dans leur sein le calme et l'espérance.
C'est de là que le songe à Bouillon destiné
Part, vole, et se dévoile à son œil étonné.
Jamais dans le sommeil de plus riches images
Aux regards des humains n'ont brillé sans nuages.
Comme dans le cristal d'un radieux miroir
Les yeux de Godefroi viennent d'apercevoir
Tous les globes divers et cet espace immense
Où les temps ne sont plus, où l'infini commence.
Mais, tandis qu'il admire avec un saint respect
De ces mondes nouveaux l'étendue et l'aspect,
Le songe, déployant la pourpre de ses ailes
Et tout enveloppé de splendeurs immortelles,
Se présente à ses yeux, lui parle; et d'une voix
Plus douce qu'un zéphyr errant au sein des bois :
« O toi dont l'amitié pour mon cœur eut des charmes,
« Tu ne reconnais pas ton noble frère d'armes !

10758285

« Revois enfin Dudon qui partagea long-temps
« Des combats de la Croix les périls éclatans. »
Godefroi lui répond : « A ma faible paupière
« Ton front majestueux s'est voilé de lumière ;
« O mon ami, pardonne ! » En achevant ces mots,
Pour presser sur son cœur le céleste héros,
Trois fois il tend les mains, et trois fois il n'embrasse
Qu'une ombre fantastique et debout dans l'espace.
« Cesse, mon cher Bouillon, des efforts impuissans:
« Du corps qu'il animait Dudon n'a plus les sens ;
« Je suis un esprit pur, une forme subtile :
« Le ciel brille à tes yeux ; dans ce séjour tranquille
« Je revis au milieu des chrétiens fortunés
« Que sous tes étendards le glaive a moissonnés ;
« Et le Dieu qui chérit ta généreuse audace
« Auprès de ces élus te réserve une place.
« Mais, avant de t'asseoir à ce suprême rang,
« Il faut verser encor tes sueurs et ton sang ;
« Il faut aux Musulmans ravir la cité sainte ;
« De son temple affranchi purifier l'enceinte,
« Et fonder en ces murs un empire chrétien
« Dont ton frère après toi deviendra le soutien.
« Pour ranimer le feu qui dévore ton âme,
« Regarde et vois rouler tous ces globes de flamme,

« Ces milliers de soleils, miroir éblouissant
« Où vient se réfléchir le front du Tout-puissant.
« Mesure, si tu peux, leur grandeur infinie;
« Écoute de nos chants la grâce et l'harmonie;
« Puis tourne tes regards vers cet amas fangeux
« Tourmenté par les vents et les flots orageux.
« Au fond de quel désert un insensible atome
« D'un bonheur mensonger poursuit-il le fantôme !
« Voilà cet Océan parmi vous si fameux,
« Qui ceint votre univers de ses flots écumeux :
« On le nomme un abîme, une mer sans rivage,
« Et d'un marais à peine il nous offre l'image. »

Il disait; et Bouillon, abaissant ses regards,
Voit les plaines, les mers, les royaumes épars,
Dont jamais l'œil humain n'embrassa l'étendue,
En un point rassemblés se confondre à sa vue.
Il sourit de pitié; s'étonne qu'ici-bas,
Au prix de son repos et de sanglans débats,
Une argile animée à la grandeur aspire,
Et de ce grain mouvant ose rêver l'empire.

Sur le guerrier céleste il relève les yeux :
« Puisqu'un ordre éternel m'enchaîne dans ces lieux,
« N'est-il pas quelque main dont l'appui me seconde,
« Et daigne me sauver des embûches du monde?

« Parle : dans quel chemin dois-je assurer mes pas ?
« — Ce chemin, tu le suis ; ne l'abandonne pas.
« La sagesse te guide, et son flambeau propice
« Éclaire devant toi les bords du précipice.
« Mais voici le conseil que je puis te donner :
« Au fils du grand Berthold Bouillon doit pardonner :
« Et qui peut égaler son courage sublime ?
« A ses pieds tomberont les portes de Solime;
« Lui seul doit accomplir tes généreux desseins.
« Les guerriers de l'Égypte unis aux Sarrasins
« Ne pourront balancer les coups de son épée;
« Sans lui tu gémirais sur ta gloire trompée;
« Et de cette forêt que l'abîme défend
« La conquête est promise à son bras triomphant.
« — Ami, reprend Bouillon, tu le sais, mon estime
« Payait à sa valeur un tribut légitime.
« J'avais fondé sur lui mes vœux et mon espoir,
« Et mon plus grand désir serait de le revoir.
« Mais faut-il près de lui descendre à la prière?
« Est-ce à moi de fléchir devant cette âme altière?
« Et veux-tu qu'au mépris de mon rang et des lois...
« — L'Éternel le commande, obéis à sa voix.
« La faveur de son choix t'élève au rang suprême;
« Et blesser ton pouvoir, c'est blesser le sien même.

10758285

« De ce jeune héros à qui tout va céder
« On demande la grâce, et tu dois l'accorder.
« Guelfe, qui de Renaud pleure toujours l'absence,
« Guelfe va, ce jour même, implorer ta clémence :
« Accueille sa prière et laisse-toi fléchir.
« Celui qui de vos maux saura vous affranchir,
« Dans les bras d'une femme, en un désert sauvage,
« Languit en ce moment et cache son courage.
« Le besoin qui vous presse et la voix de l'honneur
« Dissiperont bientôt un charme suborneur.
« Je n'ajoute qu'un mot : le ciel te fait connaître
« Que son sang doit s'unir au sang qui t'a vu naître. »
En achevant ces mots le songe heureux s'enfuit,
Ou comme une vapeur dans l'air s'évanouit.
Embaumé des parfums dont l'odeur s'évapore,
Bouillon s'éveille, et voit l'horizon qui se dore
Des premières clartés que verse le soleil.
Il charge son armure et se rend au conseil,
Où les chefs réunis attendaient sa présence.
A peine il s'est placé, Guelfe vers lui s'avance :
« Seigneur, au nom du camp je viens te supplier
« D'absoudre de sa faute un jeune chevalier.
« Cette grâce en effet, par ma voix implorée,
« Pour un chef moins clément serait prématurée.

« Mais, seigneur, je m'adresse au pieux Godefroi;
« Il s'agit de Renaud, ce rempart de la foi;
« Et lorsque Guelfe ici te conjure et te presse
« De lui rendre un parent digne de sa tendresse,
« J'ose embrasser l'espoir d'un généreux pardon.
« Permets que le héros qui doit venger Dudon
« A ton joug désormais attache l'Idumée,
« Et de son bras puissant couvre la sainte armée.
« Il vaincra la forêt : les périls et la mort,
« Les hasards des combats, l'inconstance du sort,
« Il affrontera tout. Solime prisonnière,
« Et libre par lui seul, verra notre bannière
« Flotter sur ses remparts à tes ordres soumis.
« Veux-tu dompter l'orgueil de tes fiers ennemis,
« Anéantir enfin leur dernière phalange?
« Pardonne à ce héros; qu'il accoure et nous venge.
« A son prochain retour, ô daigne consentir !
« Prends pitié de sa gloire et de son repentir !
« Assure à tes projets un instrument docile,
« Et le triomphe alors te deviendra facile. »
Il dit; et tous les chefs présens à ce discours
De leurs vœux réunis lui prêtent le secours.
A l'importunité Bouillon feint de se rendre :
« Ah ! contre vos désirs c'est assez me défendre,

« Dit-il, et votre chef, sollicité par tous,
« Ne refusera point des héros tels que vous.
« La loi peut murmurer..... que sa rigueur extrême
« Sous le vœu général fléchisse à l'instant même.
« Il suffit : je pardonne, et ce guerrier vaillant
« Domptera, je l'espère, un courroux trop bouillant.
« A vos empressemens c'est à lui de répondre.
« Si j'en doutais, eh bien ! puisse-t-il me confondre
« Par son obéissance, et des exploits nouveaux,
« Dont l'éclat au respect condamne ses rivaux !
« Guelfe, choisis toi-même un messager fidèle :
« Qu'il porte à ton neveu l'ordre qui le rappelle. »
Le chevalier danois à l'instant s'est levé,
Et s'exprime en ces mots : « Si mon zèle éprouvé
« A l'honneur d'un tel choix me permet de prétendre,
« Commandez, je suis prêt, et veux tout entreprendre.
« C'est à moi de remettre à ce fameux guerrier
« Le glaive dont le ciel le déclare héritier.
« L'ombre de Suénon que je pleure sans cesse
« Du sein des morts m'invite à remplir ma promesse. »
Guelfe accepte les soins du généreux Danois,
Et pour l'accompagner ce héros a fait choix
D'Ubalde, dont la sage et longue expérience
N'a jamais un moment trompé sa confiance.

Avide voyageur, Ubalde en vingt climats,
A la fleur de ses ans, avait porté ses pas,
Étudié les mœurs et les divers langages
Des peuples répandus sur de lointaines plages.
Dans un âge plus mûr, au rang de ses amis,
Pour le récompenser, Guelfe l'avait admis.
Tels sont les deux guerriers à qui Guelfe confie
Les destins de l'armée et du fils de Sophie.
Si l'on en croit un bruit dans le camp répandu,
Auprès de Bohémond le héros s'est rendu;
Et c'est vers Antioche, où Bohémond réside,
Qu'on dirigeait l'ardeur de ce couple intrépide,
Quand Pierre tout à coup : « Chevaliers, n'allez pas
« Suivre un guide infidèle, et perdre ainsi vos pas.
« Marchez vers Ascalon, et côtoyez son fleuve
« Jusqu'à l'heure où, fuyant les vallons qu'il abreuve,
« Dans la profonde mer il engloutit ses eaux.
« C'est là que, pour guider le cours de vos travaux,
« Doit s'offrir devant vous un pieux solitaire.
« Le passé, l'avenir sont pour lui sans mystère.
« Il aime les chrétiens, et je l'ai prévenu
« De ce lointain voyage à vous-même inconnu.
« Dans le fond de vos cœurs recueillez en silence
« Les conseils de son âge et de sa bienveillance. »

Ubalde et le Danois devant le saint vieillard
S'inclinent, et tous deux s'éloignent sans retard.
Ils touchaient à ces bords fameux dans la Syrie,
Bords que toujours assiége une mer en furie,
Quand un fleuve soudain, gonflé par les torrens
Dont il a dans son cours reçu les flots errans,
Devant eux se déborde, et du bruit de son onde
Fait retentir au loin la plaine qu'il inonde.
Tandis que les guerriers, arrêtés un moment,
Regardent ce spectacle avec étonnement,
Un vieillard vénérable à leurs yeux se présente.
L'âge n'a point courbé sa stature imposante ;
Un lin pur et flottant le couvre tout entier.
Debout, et le front ceint d'un rameau d'olivier,
Il foule sous ses pas le fleuve qu'il remonte.
Telle on voit sur le Rhin, que son audace affronte,
La bergère, au milieu d'un rigoureux hiver,
Glisser d'un pied rapide et que chausse le fer.
Près des deux voyageurs descendant au rivage,
L'inconnu leur sourit, et leur tient ce langage :
« Amis, rassurez-vous. Pierre m'avait instruit
« Du généreux dessein qui vers moi vous conduit.
« Mais sans un guide sûr votre entreprise est vaine.
« Ce héros dont vos mains doivent briser la chaîne,

« Qui seul de vos exploits peut assurer le cours,
« En de molles langueurs plongé par les amours,
« Ensevelit sa gloire aux limites du monde.
« Avant que le succès à vos désirs réponde,
« A travers les écueils et les flots inconstans,
« Sous des cieux étrangers vous voguerez long-temps.
« Cependant suivez-moi dans la simple retraite
« Où je fuis les regards d'une foule indiscrète.
« Là je vous apprendrai tout ce qu'il faut savoir
« Pour mieux vous acquitter de votre saint devoir. »

Le vieillard à ces mots se tait. Sa main puissante
Fait un signe, et soudain la vague obéissante
Recule devant lui, se divise en deux parts,
Gronde, écume, s'élève en liquides remparts,
Et dans le sein du fleuve ouvre une route immense.
Vers ce gouffre béant le sage alors s'avance,
Conduisant par la main les voyageurs surpris.
Ils découvrent au fond de ces vastes abris
Des grottes de corail, des cavernes obscures,
Où mille flots grondans confondent leurs murmures.
Là sont les réservoirs de ces fécondes eaux
Qui dorment dans les lacs, serpentent en ruisseaux,
Écument en torrens, jaillissent en fontaines,
Et des fleuves divers enrichissent les veines.

Plus loin, sur des cailloux un ruisseau ténébreux
Roule un argent fluide et des flots sulfureux.
Cette sombre liqueur lentement se condense,
S'épure, et du soleil l'ardente violence
Par degrés la transforme en ces riches métaux
Que sur la lourde enclume attendent les marteaux.
Le rivage émaillé de pierres précieuses
Fait jouer en reflets leurs masses radieuses.
Leurs feux ont triomphé de ce séjour obscur.
Là brille le saphir et son céleste azur;
Ici de rayons d'or la topaze étincelle;
Là naissent l'escarboucle et l'opale infidèle;
L'émeraude y sourit aux regards enchantés,
Et le pur diamant y darde ses clartés.

Ces magiques aspects, cette pompe imprévue
Des chevaliers chrétiens éblouissent la vue.
Ubalde le premier : « En quel lieu sommes-nous,
« Mon père? ces tableaux, ces prestiges si doux,
« Fruits d'un art criminel, ne sont-ils qu'un mensonge?
« Daigne éclaircir le doute où notre esprit se plonge.
« — De la nature ici reconnaissez les jeux.
« Vous avez pénétré dans ses flancs orageux;
« Et jamais, sans la main que je viens de vous tendre,
« Dans ces gouffres profonds vous n'auriez pu descendre.

« L'asile où je vous mène au sortir de ces lieux
« Des plus vives splendeurs va briller à vos yeux.
« Je suis né Musulman ; mais les eaux du baptême
« De mes premiers destins ont purgé l'anathème.
« Votre maître est le mien. Gardez-vous toutefois
« De penser que l'enfer obéisse à mes lois.
« Les philtres, les poisons, le sang, les caractères
« Ne me soumettent point les esprits tributaires.
« Loin de moi ce pouvoir qui va dans les tombeaux
« Des cadavres épars rassembler les lambeaux !
« Non, d'un art criminel les travaux et les veilles
« Ne font pas devant vous éclore ces merveilles.
« Au sein des végétaux, des sources et des fleurs,
« Je surprends des secrets qui trompent les douleurs,
« Et, par un charme heureux, dépouillé d'artifice,
« Enchaînent la santé dans son frêle édifice.
« Quelquefois, m'éloignant de ce sombre séjour,
« Au sommet du Carmel je devance le jour.
« Là tout le firmament à mes yeux se dévoile.
« Du pâtre syrien je vois briller l'étoile.
« De ces astres divers, sentinelles des cieux,
« J'étudie à mon gré le cours silencieux,
« Les aspects, l'influence ou propice ou fatale.
« Visible pour moi seul, dans son orbe s'étale,

« S'allonge la comète aux regards foudroyans,
« Et le front hérissé de cheveux flamboyans.
« Là je vois s'assembler, s'épaissir les nuages
« Qui tantôt dans leur sein amassent les orages,
« S'illuminent tantôt des feux de l'arc vermeil
« Que sur leurs flancs noircis imprime le soleil.
« J'entends mugir les vents, et sans crainte je foule
« Le tonnerre bruyant qui sous moi gronde et roule.
« Hélas ! de mon savoir autrefois enivré,
« Mon esprit ébloui se croyait éclairé.
« J'en dérobais l'hommage à la cause première,
« Source d'intelligence, et trésor de lumière.
« Mais votre Pierre enfin, dessillant ma raison,
« M'ouvrit dans l'univers un plus vaste horizon,
« Et, du Jourdain sacré sur moi versant les ondes,
« Lava mon cœur chargé de souillures immondes.
« Je reconnus alors que les faibles mortels
« Ne peuvent pénétrer les secrets éternels,
« Et que la vérité, notre plus beau partage,
« Se cache à l'orgueilleux et se découvre au sage.
« De mes illusions pour jamais revenu,
« Je trouvai ce bonheur que j'avais méconnu.
« Mais, docile aux conseils d'un maître que j'honore,
« A mes premiers penchans je m'abandonne encore.

« Je repose en ses mains; il me commande en roi,
« Et de remplir vos vœux il m'impose la loi.
« C'est donc pour obéir à son ordre suprême
« Qu'à votre grand projet m'associant moi-même,
« Mes soins vont arracher à ses honteux liens
« L'invincible Renaud, seul espoir des chrétiens. »
Il achevait ces mots, et la grotte ignorée
Se découvre à l'instant de splendeur entourée.
Ils entrent. Quel éclat! quelle pompe! jamais
Les rois de l'Orient, au sein de leurs palais,
N'ont vu s'amonceler tant de trésors superbes.
Partout éclate l'or; partout rayonne en gerbes,
Étincelle en éclairs, s'unit en serpentant
Des plus riches couleurs l'assemblage inconstant.
A la voix du vieillard mille esclaves s'empressent;
L'argent et le cristal, sur les tables qu'ils dressent,
En coupes arrondis, en vases ciselés,
Frappent les voyageurs interdits et troublés.
De cent mets savoureux l'abondance choisie,
Tribut des eaux, des monts, et des plaines d'Asie,
Flattent l'œil et le goût incertains dans leur choix;
Au splendide banquet ils se placent tous trois.
De la myrrhe et du nard la vapeur embaumée
Se répand et s'exhale en suave fumée.

Dans le lointain soupire un bruit mystérieux,
Comme si, descendus de la voûte des cieux,
A travers ces détours sonores et magiques
Mouraient les derniers sons des harpes séraphiques.
Quand ils ont émoussé l'aiguillon de la faim
Qu'une route pénible a fait naître en leur sein :
« Amis, dit le vieillard, il ne faut rien vous taire ;
« Des destins de Renaud apprenez le mystère.
« Vous connaissez Armide et son fatal pouvoir ;
« Vous savez quels ressorts l'impie a fait mouvoir,
« Son arrivée au camp et ses ruses perfides,
« Et comment vers Gaza vos guerriers intrépides,
« Enchaînés, se rendaient pour y subir la mort,
« Quand le jeune Renaud, d'un indomptable effort,
« Vainquit les Sarrasins chargés de leur conduite ;
« Mais de l'événement vous ignorez la suite.
« Je vais vous en instruire enfin, et démentir
« Ces bruits que dans l'armée on a fait retentir.
« Dès que l'enchanteresse eut appris cet outrage,
« Se déchirant le sein de douleur et de rage :
« Il ne jouira pas d'un triomphe si beau,
« Dit-elle, et l'insolent a creusé son tombeau.
« Pense-t-il échapper à ma fureur extrême ?
« Il a brisé leurs fers, qu'il en porte lui-même ;

« Dans un long désespoir qu'il épuise les coups
« Que pour chacun d'entre eux réservait mon courroux.
« Elle dit; et, cédant au dépit qui l'enflamme,
« Elle ourdit dans son cœur une nouvelle trame,
« Et vole jusqu'aux lieux où ses braves soldats,
« Par Renaud combattus, ont péri sous son bras.
« Avant de s'éloigner de ce lieu solitaire,
« Renaud à tous les yeux prétendit se soustraire;
« Et, quittant son armure, il avait revêtu
« Celle d'un Sarrasin par son glaive abattu.
« Armide, rassemblant ses armes dispersées,
« En couvre d'un soldat les dépouilles glacées,
« Et près de ce cadavre elle place un des siens
« Quelle charge du soin d'abuser les chrétiens.
« Sitôt que dans ces lieux ils viennent à paraître,
« Les chrétiens en effet interrogent le traître,
« Qui, répétant trop bien sa perfide leçon,
« Sème dans leurs esprits un horrible soupçon.
« Du trépas de Renaud la nouvelle semée
« De bouche en bouche alors courut dans votre armée;
« Et vous n'ignorez pas que des séditieux
« Accusèrent Bouillon de ce crime odieux.
« Mais lui (de la vertu tel est le privilége)
« Confondit ce mensonge atroce et sacrilége.

« Armide cependant trame d'autres complots.
« Sur les bords de l'Oronte elle attend ce héros
« Aux lieux où, dans son cours plus lent et plus tranquille,
« Le fleuve de ses eaux embrasse et forme une île,
« Et sur un sable pur se promenant en paix,
« Baigne ses bords parés de gazons toujours frais.
« Le jeune chevalier en ces beaux lieux arrive.
« Une colonne d'or s'élève sur la rive.
« On y lisait gravés ces mots insidieux :
« QUI QUE TU SOIS, Ô TOI, VOYAGEUR CURIEUX,
« SI TU VEUX ADMIRER PLUS DE TRÉSORS ENSEMBLE
« QUE DU NORD AU MIDI L'UNIVERS N'EN RASSEMBLE,
« PASSE AU-DELA DU FLEUVE, ET VIENS DANS CE SÉJOUR
« QUE PARENT A L'ENVI LA NATURE ET L'AMOUR.
« Le héros, emporté par la fougue de l'âge,
« Dans un léger esquif flottant près du rivage
« S'élance, et, sur le bord laissant son écuyer,
« Aux flots seul et sans guide ose se confier.
« Comme un rapide éclair le flot roule et l'entraîne;
« Et, déjà descendu sur la rive prochaine,
« Il va, s'égare, court, cherchant de toutes parts
« Les merveilleux objets promis à ses regards.
« Mais, ne voyant partout que de fraîches prairies,
« Des grottes, des berceaux, des pelouses fleuries,

« Il rit du piége offert à sa crédulité.
« Malgré lui toutefois il se sent arrêté,
« Et de ce lieu paisible il admire les charmes,
« Y dépose son casque, y dépouille ses armes,
« S'assied au bord d'un lac aux flots silencieux,
« Et respire à longs traits un air délicieux.
« Mais un léger murmure a frappé son oreille;
« Et du milieu du lac, dont le cristal s'éveille,
« Une vague s'élève et gronde en écumant.
« Le héros voit flotter sur l'humide élément
« D'une jeune beauté la blonde chevelure :
« Bientôt un col de lis d'une blancheur si pure,
« Que des neiges du pole il efface l'éclat,
« Bientôt un sein mêlé d'albâtre et d'incarnat,
« Et mille attraits encor, dont la pudeur austère
« Aux regards amoureux dérobe le mystère,
« Apparaissent sans voile à ses yeux enchantés.
« La nymphe, se dressant sur les flots argentés,
« Tient une lyre d'or, et mollement soupire
« Les accens de l'amour que sa présence inspire.
« C'est ainsi qu'au théâtre un art ingénieux
« Nous montre une déesse en son char radieux.
« C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de Tyrrhène
« Folâtrait une aimable et trompeuse sirène.

« Tel, et plus ravissant, du bruit de ses concerts,
« Le magique fantôme au loin charme les airs;
« Il chante, et le zéphyr, et le rivage, et l'onde,
« Écoutent retenus dans une paix profonde :
« O vous que le printemps couronne de ses fleurs,
« Vous à qui la beauté destine ses faveurs,
« De la froide raison méprisez le langage.
« Suivre tous ses désirs, c'est la raison du sage.
« Enfans de la nature, à son école instruits,
« De toutes les saisons savourez tous les fruits.
« Pourquoi dédaignez-vous l'amour et son ivresse?
« Pourquoi la Renommée, inconstante déesse,
« Vient-elle un seul moment distraire vos loisirs?
« Insensés ! cette gloire, objet de vos désirs,
« N'est qu'un souffle, un écho, l'ombre même d'un songe,
« Dont un instant voit naître et mourir le mensonge.
« Libres d'inquiétude, épuisez tour à tour
« Les biens d'un âge aimable et qui fuit sans retour.
« Voulez-vous être heureux? contentez votre envie.
« Aux molles voluptés, délices de la vie,
« Aux prestiges du monde abandonnez vos sens.
« Que du ciel à son gré les foudres impuissans
« Tonnent sur vos plaisirs et menacent vos têtes.
« Aux lueurs des éclairs, au fracas des tempêtes,

« Sans crainte, sans remords, achevez de jouir;
« Et le courroux du ciel, prompt à s'évanouir,
« Sur vos couches d'amour où la beauté repose
« Fera bientôt descendre un nuage de rose.
« Renaud à cette voix, à cet enchantement,
« Ferme ses yeux chargés d'un doux accablement;
« Dans ses veines déjà le sommeil s'insinue;
« Et la foudre en éclats s'échappant de la nue,
« Et les vents conjurés ne l'arracheraient pas
« A ce fatal repos, image du trépas.
« Armide au même instant, du lieu qui la recèle
« Sort..... Un fer homicide en sa main étincelle.
« Mais, quand elle aperçoit ce superbe ennemi
« Étendu mollement, sur les fleurs endormi;
« Quand elle voit ce front où le calme respire,
« Et sa bouche où repose un aimable sourire.....
« Ah! si le doux sommeil n'eût point fermé ses yeux!....
« Le voilà ce guerrier, ce jeune audacieux,
« Ce Renaud que cherchait et qu'a trouvé ta haine,
« Armide, le voilà! ta vengeance est certaine:
« Il dort.... Qui te retient?..... Hélas, en ce moment,
« Que son cœur est troublé d'un autre sentiment!
« Incertaine, éperdue, elle tremble, soupire,
« Envisage Renaud, et son courroux expire.

« C'en est donc fait. L'amour égare sa raison.
« Elle vient de s'asseoir sur le naissant gazon,
« Et le souffle odorant de sa bouche vermeille
« S'unit au souffle pur du guerrier qui sommeille.
« Palpitante d'amour, mais n'osant s'y livrer,
« De sa belle conquête elle veut s'assurer.
« Des plantes et des fleurs, doux trésors de ces plaines,
« Sa main tresse avec art d'indissolubles chaînes,
« Entoure le héros de jasmins et de lis,
« Tout entier l'enveloppe en leurs brillans replis;
« Sur son magique char ordonne qu'on le place;
« S'assied à ses côtés, et se perd dans l'espace.
« Ce n'est point dans les murs de cet antique fort,
« Assis sur un marais dont l'eau croupit et dort;
« Ce n'est point à Damas que, déposant sa proie,
« Elle va s'enivrer de bonheur et de joie.
« Honteuse de sa flamme, et craignant l'univers,
« Elle vole et se cache au vaste sein des mers,
« Dans une île sauvage, où la nature ingrate
« A l'œil épouvanté n'offre rien qui le flatte.
« Sur la cime d'un mont, c'est là que sans délais
« Elle ordonne aux enfers de bâtir un palais.
« Le pied du mont chenu de frimas s'environne,
« Et son front printanier de myrtes se couronne.

« C'est là, c'est en ces lieux rians et fortunés
« Qu'étendus sur les fleurs, et de fleurs couronnés,
« L'invincible héros et son enchanteresse
« Coulent des jours charmans filés par la mollesse.
« De sa douce prison vous devez l'arracher,
« Et le Dieu des chrétiens devant vous va marcher.
« Quand vous aurez quitté cette rive inconnue,
« Une femme viendra s'offrir à votre vue.
« Vous la reconnaîtrez à ses cheveux flottans,
« A sa robe surtout dont les plis éclatans
« Aux rayons du soleil s'argentent ou se dorent,
« Et de mille couleurs à l'envi se décorent.
« Elle vous recevra dans un esquif léger,
« Que seule au sein des mers elle peut diriger;
« Et le fera voler, comme un aigle rapide,
« A travers les écueils de la plaine liquide.
« Au pied de la montagne où, par un art fatal,
« Armide a su bâtir un palais de cristal,
« Des tigres, des lions, des ourses courroucées,
« D'énormes sangliers, des hydres hérissées,
« S'armant tous à la fois de griffes et de dards,
« Viendront ramper, rugir, hurler à vos regards.
« Que rien ne vous étonne et ne vous inquiète :
« Ils fuiront à l'aspect d'une simple baguette

« Dont je sais le pouvoir, et que je dois demain,
« A l'instant du départ, remettre en votre main.
« Sur la cime du mont où s'étend une plaine,
« Du sein d'un roc d'albâtre une claire fontaine
« Jaillit à flots brillans et fuit sous des berceaux ;
« Gardez-vous de toucher à ses funestes eaux :
« Quiconque ose céder à la soif qui l'entraîne
« Est frappé malgré lui d'une ivresse soudaine ;
« D'une fatale joie il goûte le transport,
« Et des ris insensés le mènent à la mort.
« Fuyez avec dédain ces ondes homicides ;
« Craignez encor, craignez ces alimens perfides
« Sur le bord des ruisseaux avec pompe jetés ;
« Fuyez au seul aspect de cent jeunes beautés
« Qui vous appelleront d'une voix ingénue,
« Qui, les yeux pleins d'amour, la gorge demi-nue,
« Aux charmes des plaisirs inviteront vos sens.
« Fuyez, fermez l'oreille à ces trompeurs accens ;
« Et, dignes de mes soins, d'un pas ferme, sans crainte,
« Pénétrez du palais le confus labyrinthe.
« Dans leur fraîche parure, à vos regards charmés
« Alors s'étaleront des jardins embaumés,
« Où la nature et l'art, confondant leur puissance,
« Rivalisent de grâce et de magnificence.

« Toutes les voluptés peuplent ce beau séjour,
« Et le feuillage même y respire l'amour.
« Là, sous de frais berceaux, où mollement s'étale
« Du myrte et du jasmin la fraîcheur végétale,
« Armide et son amant s'enivrent de leurs feux.
« Quand Renaud sera seul, montrez-vous à ses yeux.
« Au sein du bouclier que pour vous je dispose,
« Et qu'un seul diamant de sa splendeur compose,
« Qu'il contemple ses traits, ses cheveux parfumés,
« Ses vêtemens pompeux, de roses tout semés,
« Et ce faste indolent dont l'éclat déshonore
« Les destins d'un guerrier que l'Occident implore.
« Alors, n'en doutez pas, un dépit généreux
« Chassera de son cœur les désirs amoureux.
« Au nom de Godefroi, que sa mollesse oublie,
« Vous le verrez frémir ; et la gloire trahie
« Reprendra sur son âme un pouvoir absolu.
« C'est vous en dire assez, le reste est superflu.
« Marchez, ne craignez rien des vengeances d'Armide;
« Le ciel veille sur vous, et je suis votre guide.
« Mais la nuit cependant nous invite au sommeil :
« Soyez prêts à partir au retour du soleil. »
Le vieillard, à ces mots, les conduit vers l'asile
Où déjà les attend une couche tranquille.

Là, rêveurs, mais contens, il laisse les héros,
Et lui-même, à son tour, va goûter le repos.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

NOTES

DU CHANT QUATORZIÈME.

Le Tasse a employé jusqu'ici toutes les ressources de son art à prolonger le cours de l'action épique, à en reculer le terme par un habile concours de moyens qui tous ont retardé la victoire des croisés et la chute de la puissance musulmane. Ainsi s'est insensiblement formé de la complication variée des événemens le nœud de l'épopée; et, grâce à la merveilleuse adresse du poëte, à mesure que ce nœud s'est formé, l'intérêt a suivi une progression toujours croissante. Le point est maintenant arrivé au-delà duquel l'attente deviendrait une fatigue. Le poëte ne peut plus suspendre le dénouement; tout doit avoir pour but de le hâter.

Le treizième chant nous a offert une réunion de calamités plus effrayantes les unes que les autres pour l'armée chrétienne. Outre la sécheresse qui a désolé le camp des croisés, les enchantemens de la forêt sont venus déconcerter tous leurs efforts. Privés de machines, ils semblent désormais impuissans à prendre Jérusalem. Jérusalem est pourtant promise à leur victoire : il est donc temps que le ciel commence à se déclarer pour eux, que l'action épique aspire à son terme. Que l'on remarque bien avec quel art tout est calculé. Pendant

les deux premiers tiers du poëme les obstacles se sont multipliés, se sont ajoutés les uns aux autres, toujours plus menaçans ; pendant le reste on les voit successivement s'éloigner, céder à l'ascendant d'une puissance irrésistible, disparaître enfin. Une digue s'est élevée par une construction lente, mais formidable ; l'élément maîtrisé a été contraint de reculer ; bientôt il a ramassé ses forces, la digue a été rompue, et tout s'est aplani devant ses efforts victorieux.

Un poëme ainsi conçu est le chef-d'œuvre de l'art.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 3.

De la cime des monts, vers la plaine arrosée,
Déjà la Nuit humide et fraîche de rosée
S'avance, et, secouant son voile de saphirs,
Où se joue un essaim de folâtres zéphyrs, etc.

Ces premiers vers pourraient presque être regardés comme appartenant au chant qui précède. C'est le dernier trait de ce contraste que nous avons remarqué entre la nature qui semblait expirer au milieu des tourmens de la sécheresse, et la nature qui renaît par le bienfait d'une salutaire et féconde pluie. A la place de ces nuits brûlantes dont la douleur allongeait la triste durée, c'est une nuit fraîche et délicieuse, qui apporte aux mortels fatigués les doux présens du sommeil. Le poëte même semble avoir pris à tâche de redoubler la gracieuse richesse de ses images, comme pour faire de cette nuit si belle et si pure un digne théâtre à la céleste vision qui va frapper les yeux de Godefroi.

10758285

NOTE DEUXIÈME, PAGE 4.

Une porte d'ivoire, à l'orient des cieux,
S'ouvre chaque matin aux songes gracieux
Qui doivent des mortels alléger la souffrance,
Et verser dans leur sein le calme et l'espérance.

Après l'heureuse fiction de cette porte de cristal qui s'ouvre pour les songes flatteurs dont Dieu favorise les âmes privilégiées, le Tasse, dans *la Jérusalem conquise*, adresse aux habitans du ciel une soudaine invocation, et leur demande qu'il lui soit permis de révéler aux yeux des mortels le secret de leur brillant séjour et de leurs glorieuses destinées. Puis il entre dans la description des sublimes merveilles de ce séjour, et donne à cette description, qui a deux vers dans *la Jérusalem délivrée*, un chant tout entier.

Un chant tout entier ainsi rempli ralentit nécessairement la marche du poëme; c'est une chose d'elle-même assez évidente. Mais nous n'insisterons pas sur cette critique; le plan de *la Jérusalem conquise* a été déjà plus que suffisamment jugé. Ce que nous prétendons faire, c'est livrer à l'admiration des lecteurs un morceau de poésie étincelant de beautés, et qui n'en est pas plus connu. L'espace où doivent se renfermer ces notes ne nous permet pas de citer ici tout le chant. Il en est d'ailleurs quelques parties qui mériteraient assez peu de l'être; mais au moins en suivrons-nous successivement toute la marche; et, tout en abrégeant, il nous restera encore des citations qui seraient bien longues, si elles n'étaient bien belles.

Le premier objet qui se découvre aux yeux de Godefroi, à l'instant où est déchiré le voile qui obscurcissait sa vue mortelle, est un couple brillant d'amours, mais dont l'un, fondateur d'un terrestre empire, prodigue aux hommes les vaines jouissances qu'ils goûtent ici-bas, et qui toujours sont empoisonnées de mille amertumes; tandis que l'autre, promenant de planète en planète, de ciel en ciel, son vol aérien, embrase les cœurs d'une flamme immortelle et divine; la demeure des élus, la *cité céleste*, est l'ouvrage de ses mains. Les portes en sont tout à coup ouvertes au bruit d'un majestueux tonnerre; les regards du pieux guerrier y ont pénétré :

Come sposa real, ch'in gioja e'n festa,
Le preziose pompe altrui dispieghi,
E'l suo candido seno e l'aurea testa
Di care gemme e d'or circondi e leghi,
Fa colle grazie, di beltate onesta
Ch'ogni alma ad onorarla inchini e pieghi;
Cosi parea quella cittade adorna,
Che di luce immortal mai sempre aggiorna.

Al diaspro quel lume era sembiante,
Ed al cristallo, in cui lo sol fiammeggia:
Grande ed alto il suo muro: e poscia, od ante,
Maggior non forse, e solo ei se pareggia.
Dodici porte avea, tre ver levante,
Tre ver l'Occaso, la sublime reggia,
Tre son volte al piovoso e nubilo Austro,
L'ultime tre converse al freddo plaustro.

Un angelo vedea del sommo Coro,
Che ciascuna di lor guarda e difende;
El nome antico, seritto in bel lavoro,
Di figli d'Israel quivi risplende :

Porte di bianche perle, e piazza ha d'oro:
Tutto è diaspro quanto il muro estende:
Di varie gemme i fondamenti illustri
Sono, ognor saldi al variar di lustri.
. . . . . .
. . . . . .

Di varia luce fiamme ardenti e vive
Parean confuse, e colorati i raggi;
E dell'agnello il nome in lor si scrive,
E de' dodici fidi alti messagi.
D'uopo nonv'è di sol, ch'il giorno avvive,
Girando per gli obbliqui erti viaggi,
O pur di luna, ch'ora scema, or cresce,
Variando il suo albergo in Tauro, o'n Pesce.

Porta non vi si chiude, e notte oscura
Mai non vi sorge, e non le adombra il seno.
I regi della terra in lei sicura
Fanno sua destra allo splendor sereno:
Non v'entra gente maculata e'mpura
Che sparse il sangue, o distemprò veneno.
Non v'adorna menzogna inganni o falli,
Ne d'idolo superbo alti metalli.

Ma i duci invitti e gloriosi Augusti
Vi portano auree spoglie, e ricche salme.
Domi i tiranni d'Oriente ingiusti,
E v'offron trionfando e pompe e palme
D'Assiri, e d'Indi, e d'Etiopi adusti,
Scritti nel libro, il qual dà vita all'alme.
Tempio non vede, o morte in cieco avello,
Dio vivo è'l Tempio, e'l suo lucente Agnello.

Lutto non ode in lagrimose note
Nella città, ch'è tutta eguale e quadra;
Ma laude e canto; e chi sol vuole e puote
Con aurea cauna la misura e squadra.

Egli medesmo alle stellanti rote,
Luce agguagliando ad ombra oscura ed adra,
Numera i giri, e'lor cammin ritondo,
E sol libra la terra, e folce il mondo.

Poscia un fiume vedea di lucide onde
Fender l'alta città quasi per mezzo,
Più bel del Nilo, ov'il principio asconde,
O d'altro ch'al ciel mandi il fumo, e'l lezzo:
Che dal seggio divin, tra fronde e fronde
Esce odorato, mormorando al rezzo:
Fa il legno della vita i frutti, e l'ombre,
E par che quella sponda e quella ingombre.

Quinci veder pareali in riva all'acque
D'angelo un nembo, che lampeggia e vaga;
Quindi l'umano stuol, ch'infermo giacque
E vi risana di vetusta piaga,
Qual dove d'alta selva agli occhi piacque
Fiorita vista, o d'un bel rio ch'allaga,
Volano infra le foglie augei dipinti,
E l'api tra narcissi e tra giacinti.

Parea Goffredo a quel piacer contento
Ch'ogni altro suo pensier del core avvulse;
Quandò più lampeggiò senza spavento
Il ciel, ch'al suo valor no die repulse:
E luminosa, più di puro argento,
E d'or fino, alta scala indi rifulse;
Stesa d'all'ime parti alle superne,
E tutta fiammeggiò di luci eterne.

Qual discendea, qual v'ascendea poggiando
Degli angeli del ciel sublimi e snelli,
Che non ebber di là contesa o bando,
E parean mescolarsi e questi e quelli.
D'all'altra parte il santo Amor volando
Stendea catene di gemmati anelli:

Egli fù il mastro, ei le belle alme avvinse,
E tutte a se rapite, a Dio le strinse.

Quegli or la scala rimirava, or queste
Pur quasi gemme in bel lavoro e nodi,
D'occulto lume e di splendor celeste
Lucidi, e sfavillanti in vari modi.
Non vanti Grecia omai l'opre conteste
Da' falsi divi, e le bugiarde lodi;
E Venere, e'l suo Drudo avvinto or taccia,
Ch'a questo il mondo stesso e'l ciel s'allaccia.

« Telle qu'une royale épouse, dans la riante fête de l'hymen, déploie tout l'éclat de sa magnifique parure; ses cheveux et son sein étincellent de la richesse de l'or et des pierreries; les grâces de sa noble beauté captivent tous les cœurs et les confondent tous dans un même sentiment de respect et d'adoration : ainsi apparaissait dans toute sa splendeur la céleste cité, revêtue de la gloire d'une immortelle lumière.

« Cette lumière ressemblait à celle du jaspe et du cristal frappés des rayons du soleil. Une grande et haute muraille, merveille unique et sans exemple, forme l'enceinte de la cité divine. Elle a douze portes; trois regardent le couchant, et trois l'aurore; trois autres sont tournées vers les contrées sombres et orageuses où règnent les autans; les trois dernières, vers le chariot glacé du septentrion.

« A chacune d'elles veille en armes un des guerriers de la milice des cieux; l'antique nom des enfans d'Israël s'y montre gravé en éblouissans caractères; la blancheur des perles et l'éclat de l'or y reluisent de toutes parts; le mur est tout entier de jaspe dans sa vaste étendue, et mille pierres diverses forment ses glorieux fon-

demens, tous les jours plus solides à travers le cours des âges.

(Ici le poëte énumère les unes après les autres ces diverses pierres : l'émeraude, le saphir, la chalcédoine, la sardoine, la chrysolithe, le béril, la topaze, la chrysopaze, la jacinthe, l'améthyste, etc., etc. On sent pourquoi nous nous sommes dispensé de citer et de traduire.)

« De l'éclat confondu de toutes ces riches pierreries jaillissent les rayons d'une flamme ardente et vive, et mille gerbes variées de lumière. Le vénérable nom du divin Agneau et de ses douze fidèles apôtres y brille en lettres de feu. Là, le jour n'a pas besoin des clartés que le soleil envoie dans sa course, ni de celles qu'envoie la lune, tantôt agrandissant, tantôt diminuant son disque, selon qu'elle a fixé sa demeure dans le Taureau ou dans le Poisson.

« La nuit, qui ferme les demeures en ramenant la défiance avec les ténèbres, l'obscure nuit ne répand jamais ses ombres sur ce séjour. Les rois de la terre y reposent tranquilles à la pure et sereine clarté de l'immortelle lumière. Jamais on n'y voit entrer ces âmes impies et coupables qui ont versé le sang ou préparé le poison ; jamais l'esprit de mensonge n'y médite, avec ses ruses et ses perfidies, la pompe orgueilleuse de ses vaines idoles.

« Mais les chefs invincibles et les glorieux empereurs y portent les riches dépouilles qu'ils ont conquises, noble fardeau de la victoire ; ils y déposent les palmes triomphales remportées sur les injustes tyrans de l'Orient,

sur ceux de l'Assyrie, de l'Inde, et de l'Éthiopie : leurs noms sont inscrits dans le livre de vie. Il n'y a point là de temple, et la Mort n'attend aucune victime dans les ténèbres d'un sanctuaire; Dieu lui-même, et son divin Agneau, sont un temple vivant.

« Jamais les accens douloureux du deuil n'y retentissent ; on n'y entend que des chants de louange et d'allégresse. La sainte cité, partout égale dans sa merveilleuse construction, ne peut être mesurée qu'avec la toise d'or de celui qui veut et peut tout. C'est lui qui, comptant pour le flambeau des astres un espace égal de lumière et de ténèbres, assigne à leur course un cercle prescrit de révolutions, lui dont la puissante main tient en équilibre la terre, et soutient le monde.

« Un fleuve traverse la sainte Sion de ses limpides eaux, et semble la partager, plus beau que le Nil aux lieux où il cache sa source, et que tous les autres fleuves de la terre. Sorti du trône même du Tout-puissant, il coule avec un délicieux murmure sous l'ombre d'un feuillage embaumé ; c'est l'arbre de vie dont les rameaux, riches de fruits et d'ombrages, couvrent de leur vaste étendue l'une et l'autre rive.

« D'un côté de ces belles eaux est un chœur brillant d'anges, avec ses ailes resplendissantes ; de l'autre, ce sont des hommes qui purifient et guérissent à cette source de vie leurs antiques plaies et les infirmités de leur nature : ainsi, dans une haute forêt dont la verdure fleurie charme les yeux, et où se répandent les ondes d'un clair ruisseau, on voit voltiger au milieu du feuillage mille oiseaux aux plumes éblouissantes, et l'indus-

trieuse abeille qui pompe tour à tour les sucs du narcisse et de l'hyacinthe.

« A ce ravissant spectacle, le cœur de Godefroi semblait avoir oublié toute autre pensée, lorsque soudain le ciel, qui ne dédaigne point de s'ouvrir aux yeux de ce pieux mortel, étincelle d'un plus vif éclat, mais d'un éclat sans terreur : une échelle * lumineuse, dont la clarté efface celle de l'or et de l'argent le plus pur, lui apparaît ; son immense hauteur s'étend des plus basses parties du ciel aux plus élevées, et tout entière elle rayonne d'une éternelle splendeur.

« Une foule d'anges, avec toute leur aérienne beauté, sont répandus sur ses degrés ; les uns montent, les autres descendent ; rien ne trouble leur heureuse union : tous ensemble ils semblent se confondre. D'un autre côté, le saint Amour, dans son vol léger, étend des chaînes brillantes de riches anneaux : c'est lui qui a su attacher par ses liens les belles âmes, dignes du céleste séjour ; il les a enlevées à lui pour les donner à Dieu.

« Les regards de Godefroi se fixaient tour à tour sur la céleste échelle et sur les pierreries habilement entrelacées en anneaux, dont l'éclat mystérieux éblouit par le mélange de mille diverses couleurs. Que la Grèce ne vante plus désormais, dans des louanges mensongères, les travaux que firent les mains de ses fausses divinités ; qu'elle ne parle plus de la chaîne qui enveloppa Vénus

* Nous avons préféré cette expression à celle d'*escalier*, qui serait plus exacte. Milton, d'après le même texte sacré, donne au ciel un grand escalier de diamans.

et son amant : la chaîne du saint Amour embrasse et le ciel et l'univers tout entier. »

Ce n'est point le mérite de la régularité et de l'ordre qui se fait surtout remarquer dans cette poétique construction de *la Jérusalem céleste :* les ornemens y sont plutôt richement répandus qu'habilement distribués ; la poésie elle-même, quoique partout éclatante d'images, est loin d'être irréprochable. Mais, quand ce morceau, tel qu'il est, n'offrirait point de grandes beautés, toujours serait-il à propos de le citer pour faire connaître ce que le merveilleux chrétien peut fournir à la poésie. Car il ne faut pas s'y tromper, presque rien n'appartient au Tasse dans cette magnifique description : qu'on ouvre l'Apocalypse, tout s'y trouvera, depuis la comparaison de la royale épouse jusqu'à la toise d'or avec laquelle Dieu mesure la sainte cité. Aussi, sans que M. de Châteaubriand paraisse avoir connu les vers italiens, la peinture qu'il fait du ciel chrétien, au troisième livre des Martyrs, ressemble-t-elle parfaitement à celle-ci, par cela seul qu'il a aussi imité l'Apocalypse : peut-être même eussions-nous mieux fait, au lieu de traduire nous-même, de citer sa belle prose : la ressemblance avec le Tasse eût été suffisante pour donner une idée du morceau italien. Mais nous avons commencé, poursuivons : quoique le tableau proprement dit de la cité céleste soit terminé, le Tasse y a ajouté encore quelques traits poétiques qui en font nécessairement partie.

Godefroi est tout à coup enlevé dans les plus sublimes hauteurs du ciel. Un guerrier au front vénérable, dont les paroles forment un concert de la plus suave mélodie,

se présente à ses yeux : c'est son père. Il veut le serrer dans ses bras, mais la pure et spirituelle essence d'une divine nature échappe à de terrestres embrassemens. Le vieil Eustache prend alors la parole pour lui dire qu'une place l'attend sur le trône de gloire, où il est assis lui-même ; il ajoute :

Quì non di lauro, e non di fiori e d'erba,
Ond'il mondo bramò pregi e ghirlande,
Ma di giustizia a te s'ingemma e serba
Corona, o figlio, luminosa e grande :
L'altra, ch'ornar potria fronte superba
La dove mortal fama il volgo spande,
Rifiuterai, so certo, e non t'incresca,
Perch'indi la tua gloria in ciel s'accresca.

Ma perchè più lo tuo desire avvampi
Nell'amor di quassù, più fiso or mira
Questi lucidi alberghi, e i vari campi
Di tante spere, e chi gl'informa e gira,
E degli angeli i raggi, e i chiari lampi.
E'ntanto ascolta la celeste lira,
E d'angelico suon la chiara tromba,
Ecco Dio che rifulge, e già rimbomba.

Già sovra'l sole, e la stellante chiostra
E posto di smeraldo un seggio in alto,
In cui le due nature il re dimostra,
Tinta l'umana di sanguigno smalto.
L'Iride santa in giro al soglio inostra
Segno di pace, e no'l perturba assalto.
Seggion, d'or coronati, intorno i vegli,
Con bianca stola intra lucenti spegli.

Folgoreggiando uscian dal seggio eterno
Fulmini e foco spaventosi in vista,
E voci, come tuoni a mezzo il verno,

10758285

Correan per l'aria tenebrosa e mista.
E sette lampe avanti al re superno,
Il cui santo splendor nulla contrista,
Spiravan dolci spirti, e chiare fiamme,
Onde l'alma s'illustri, e'l cor s'infiamme.

. . . . . .

D'altro lato apparian le spogliè eccelse
Del superbo dragon, che pur contrasta,
E tante stelle al suo cader divelse
Da Michel vinto al fulminar dell'asta:
E di chi ribellando in guerra ei scelse
Sparsa la parte temeraria e guasta,
Vacue le sedi, e rotti i carri, e i vanni,
E del gran precipizio antichi danni.

E'l trofeo della Croce, e'l sangue sparso
Dell'uom che vince, e'l suo morir perdona,
Rai purpurei spargendo, è quivi apparso
Con pungente di spine aspra corona:
Coll'altre sue, che nulla avaro e scarso
Delle sue grazie altrui comparte e dona,
D'oro e di raggi, e col natio diadema
Dì pura umanità gloria suprema.

Maria di sol vestita, ha il crine adorno
D'alta corona di lucenti stelle;
E sotto i piedi e l'uno e l'altro corno
Della candida luna: e quasi ancelle,
Le celesti virtù le sono intorno
Pure, leggiadre, graziose, e belle.
Ella dagli occhi, e dal suo casto grembo
Versa di mille grazie un dolce nembo.

. . . . . .

Da coronata fiamma il primo amore
Cospargea sfavillando ai primi cerchi

Più chiara luce e più soave ardore,
E grazia che non scemi, e non soverchi.
Perche di grado in grado al sommo onore
L'infimo si pareggi, e più non cerchi;
Ma contento, il signor ch'el mondo folce,
Lodi con armonia sonora e dolce.

Come fremito d'acque e di torrenti,
Precipitando per montagna alpestra,
O mormorar dei più sereni venti
Viè più rimbomba alla magion silvestra:
Cosi mai non cessar divini accenti
Lodando il re dalla possente destra,
Delle vendette il Dio nel santo carme,
Che vince, e dona e toglie i regni e l'arme.

Santo signor, santo (gridaro) e santo
Degli eserciti Dio, etc. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mentre il sonno al buon duce i sensi lega,
Degli angelici canti il dolce suono
Sveglia la mente, ond'ella e loda, e prega,
E'mpetra a se vittoria, a suoi perdono.
L'alta gloria dell'alme indi si spiega,
Ch'ebber d'eterna grazia il santo dono,
E'n nuovi ordini pur diviso assembra
L'altro, che non vesti terrene membra.

Qual di purpuree rose e di sanguigne,
Qual di ligustri avea corona ai crini;
Altri il pallor, che l'umiltà dipigne,
Nelle viole illustra ai rai divini.
Ma tutte risplendean l'alme benigne,
Colla stola di gloria in bianchi lini.
Quasi in manto di luce; e un verde ramo
Mostra ciascun dietro al vetusto Adamo.

Come se in Oriente il di rinasce
E di candida luce il ciel s'inalba;
Splende con bianche e con dorate fasce,
Fra rugiadose nubi, il sol, o l'Alba;
Cosi ne ' raggi par s'ammanti e fasce
La stirpe, nata innanzi il regno d'Alba,
A cui già s'ombreggiava il lume occulto,
Pria ch' il vel rimovesse il re sepulto. etc., etc.

« Ce n'est point une couronne de laurier, de gazon, ou de fleurs, comme celles que tresse le monde, et qu'il promet aux avides désirs des mortels; mais c'est une couronne de justice, ô mon fils, une couronne grande et lumineuse qui prépare ici pour ton front sa royale splendeur : une autre * te sera offerte, dont tu pourras ceindre ta tête superbe parmi les hommes; mais tu en refuseras, je le sais, le périssable honneur; et, loin que tu aies à t'en repentir, ta gloire s'en accroîtra dans le ciel.

« Mais, pour que ton âme s'embrase plus ardemment encore du désir des choses célestes, regarde d'un œil plus fixe ces resplendissantes demeures, ces vastes plaines des cieux où roulent tant de sphères obéissantes à la main qui les guide, et les rayons glorieux dont s'environnent les anges. Ecoute les accords de la lyre céleste et les sons éclatans de la trompette angélique..... Voilà Dieu, tout éclat, toute majesté.

* Allusion. La couronne de Jérusalem fut en effet offerte à Godefroi de Bouillon, qui la refusa, pour se contenter du titre modeste de défenseur et baron du saint sépulcre. « Il ne voulait point, dit-il, porter « une couronne d'or là où le Christ en avait porté une d'épines. » (Michaud, Hist. des crois. tome 1.)

« Au-dessus du soleil, et par-delà le sommet de la voûte étoilée, s'élève un trône d'émeraude; le roi de l'univers s'y montre avec les deux natures confondues; une trace ensanglantée atteste ce qu'il y eut en lui d'humain. Autour du trône, la céleste Iris déploie son arc brillant en signe de paix; et cette paix est inaltérable; vingt-quatre vieillards couronnés d'or, et vêtus de robes blanches, y siégent enveloppés de lumière.

« Du sein de ce trône éternel jaillissent les feux de la foudre et de l'éclair avec leur effrayante magnificence; mille voix, semblables au bruit du tonnerre au milieu de la tempête, se répandent dans l'air obscurci de nuages: devant l'éternel monarque brûlent sept lampes dont rien ne saurait altérer la sainte splendeur; de douces émanations, de pures flammes s'en échappent, qui éclairent et échauffent les âmes. . . . . .

« De l'autre côté apparaissaient les superbes dépouilles de ce dragon, audacieux ennemi, qui dans sa chute entraîna tant d'étoiles, vaincu par la foudroyante lance de Michel : avec ses débris sont les débris des coupables compagnons qui ont partagé sa révolte et son désastre, leurs trônes vides, leurs chars brisés, leurs ailes éparses, tout ce qui atteste et la grandeur de leur destin passé, et la grandeur de leur ruine.

« Non loin s'élevait le trophée de la Croix; le sang répandu de l'Homme-Dieu qui meurt et pardonne en mourant; et la couronne d'épines, glorieuse et sanglante auréole qui ceignait sa tête : d'autres couronnes s'y montraient aussi, mais toutes rayonnantes d'or, et dont il ne partage avec personne l'auguste majesté; et

parmi elles cette couronne d'innocence, diadème natif, suprême gloire de l'humanité vierge encore.

« Marie, toute revêtue du soleil, porte sur le front une éblouissante guirlande d'étoiles; à ses pieds est le disque de la lune avec son double croissant; comme d'humbles servantes, les vertus du ciel l'environnent : pieuses, modestes, gracieuses, belles. De ses yeux et de son chaste sein une abondante rosée de grâces se répand sur la terre. . . . . .

« La tête ceinte d'un diadème de feu, le premier Amour envoie aux régions inférieures de plus vives clartés, de plus douces ardeurs, et les torrens d'une grâce que rien ne peut diminuer ni accroître. Ainsi, de degré en degré, le dernier des anges s'égale à celui qui approche le plus du trône divin, et n'a rien à lui envier; satisfaits, ils élèvent tous leurs louanges vers le maître du monde, dans des chants d'une douce et ravissante mélodie.

« Comme le bruit des eaux et des torrens qui précipitent leur cours sur les flancs sauvages d'une montagne, comme le murmure du plus doux zéphyr, qui frémit toujours avec plus de force autour de la solitaire cabane du pasteur; ainsi ne cessent jamais leurs divins concerts. Ils louent dans leurs saints cantiques le Dieu à la toute-puissante main, le Dieu des vengeances, qui envoie la victoire, qui donne et qui ôte à son gré les armes et les royaumes.

« Saint, saint, saint, Dieu des armées, s'écrient-ils, etc..... (Suit une traduction à peu près exacte,

mais très-poétique, du cantique d'action de grâces : *Gloria in excelsis*. M. de Châteaubriand l'a traduit aussi.)

« Le sommeil enchaînait les sens du pieux guerrier; mais la divine harmonie des chants célestes éveille son âme, et son âme se met en prières. Il a obtenu pour lui la victoire, et le pardon pour les siens. Bientôt se découvre à ses yeux la sublime gloire des âmes à qui fut accordé le précieux don d'une grâce éternelle; et parmi elles, dans un ordre distinct, celles qui n'ont point encore revêtu des membres terrestres.

« L'un a le front couronné de la pourpre éclatante des roses, l'autre de la blancheur des lis; celui-là relève par la modeste couleur des violettes la pâleur de son visage, signe touchant d'humilité. Tous ils sont revêtus de robes de lin, plus éblouissantes que la neige, comme d'un riche manteau de lumière; un vert rameau à la main, ils marchent à la suite de l'antique père de l'humanité.

« Comme dans l'orient, quand le jour va reparaître, le ciel se couvre de la naissante blancheur de l'aube, l'aurore, ou le soleil, déploient au sein des nuages mille teintes variées et brillantes ; ainsi paraît s'envelopper dans les rayons de sa gloire cette noble race, née aux premiers jours du monde, pour qui luisaient déjà quelques clartés de la mystérieuse lumière, avant que l'auguste victime vînt déchirer le voile qui la dérobait aux yeux mortels. »

Ce sont les patriarches hébreux dont veut parler ici le Tasse. Bientôt il passe aux premiers évêques de Rome,

à ces pieux fondateurs du christianisme, dont il cite les plus glorieux noms, et à qui il assigne leur place dans le séjour de l'empyrée. Le reste du chant est une énumération de tous les monarques et de tous les illustres capitaines qui ont honoré jusqu'alors, ou qui doivent dans la suite honorer leur nom par l'héroïsme de la valeur et de la piété réunies, et que le poëte juge dignes des célestes demeures. Il n'y a plus rien là qui appartienne à ces notes.

Ce dernier morceau paraîtra sans doute aux lecteurs, comme à nous, d'un ton de poésie plus ferme et plus net que le premier. Nous regrettons de n'avoir donné par notre traduction qu'une bien faible idée de l'un comme de l'autre. Mais que l'on veuille bien réfléchir ce que c'est que d'avoir à traduire les idées et les images de l'Apocalypse, exprimées avec tout le luxe de la langue poétique la plus riche, et l'on excusera peut-être le grand nombre des infidélités que nous nous sommes permises, et des incorrections qui nous sont échappées.

Resterait à rapprocher de cette peinture de *la Jérusalem céleste* quelques autres morceaux semblables : mais cette citation est déjà elle-même, en quelque sorte, un hors-d'œuvre ; n'en ajoutons pas un nouveau.

NOTE TROISIÈME, PAGE 7.

« Mais faut-il près de lui descendre à la prière ?
« Est-ce à moi de fléchir devant cette âme altière ?
« Et veux-tu qu'au mépris de mon rang et des lois.... etc.

Remarquons que cette vision si longue et sans objet dans *la Jérusalem conquise*, où elle n'est, à propre-

ment parler qu'un brillant défaut, a un but très-réel et très-important dans *la Jérusalem délivrée*. Il était difficile que Godefroi rappelât Renaud dans le camp sans compromettre sa dignité. Agamemnon, dans Homère, envoie bien Ulysse, Ajax, et le vieux Phœnix, pour prier Achille de reprendre les armes; mais l'action se passe dans ces temps *héroïques* de la Grèce où le sentiment de l'honneur n'était rien, et où le plus brave guerrier n'hésitait pas à s'avouer inférieur à un autre et à fuir devant lui. Pouvait-il en être de même dans *la Jérusalem*, avec les modernes idées du point d'honneur et de la majesté du commandement? Les bienséances permettaient-elles à Godefroi d'adresser à Renaud des ambassadeurs pour le supplier de revenir à la défense de l'armée chrétienne? Non, sans doute; et c'est pour sauver ce défaut que le poëte a imaginé le merveilleux songe de Godefroi, l'une des plus heureuses fictions de son ouvrage. Ce n'est point, dans le fait, pour dévoiler aux yeux de Godefroi toute la pompe du séjour des cieux; ce n'est point pour lui révéler la gloire de ses destinées futures que lui apparaît Hugues, son ami : ces objets ne tiennent en rien à la suite du poëme; mais c'est pour lui conseiller le rappel de Renaud, à qui seul peut appartenir l'honneur de désenchanter la forêt mystérieuse, et de porter les derniers coups à la puissance musulmane. Godefroi lui fait une objection toute naturelle : Mais comment le rappeler en conservant les égards dus à mon rang? Hugues lui annonce alors que Dieu inspirera à Guelfe la pensée de demander le retour de son neveu. Tout cela est combiné avec un art accompli : et ce qui prouve bien clairement la nécessité de cette fic-

tion, c'est que, si Guelfe fût venu, par une soudaine inspiration du ciel, implorer la grâce de Renaud, sans que nous eussions été prévenus que Dieu lui-même a dû lui suggérer cette pensée, nous ne pourrions nous empêcher d'accuser la brusque maladresse du poëte, et de lui reprocher de ne nous avoir point préparés à cette scène.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 12.

Un vieillard vénérable à leurs yeux se présente.
L'âge n'a point courbé sa stature imposante ;
Un lin pur et flottant le couvre tout entier.
Debout, et le front ceint d'un rameau d'olivier,
Il foule sous ses pas le fleuve qu'il remonte.

Que penser de cet étrange personnage auquel Pierre adresse les deux guerriers voyageurs? A quelle nature, à quelle classe d'êtres appartient-il? Il est magicien, et il est chrétien : l'un n'exclut-il pas l'autre? Mais passons, et accordons la vraisemblance à cette bizarre et vague conception. Comment faire entrer dans la pensée d'un lecteur raisonnable que Dieu permette à un homme d'habiter au sein des profondeurs de la terre, dans les grottes cachées où les fleuves prennent leur naissance? Sur quelle tradition, sur quelle croyance d'aucun genre établir une pareille invention? Et si encore ce personnage n'avait aucune action directe sur la suite des événemens, on pourrait le regarder comme un de ces légers fantômes qui passent un instant devant les yeux pour amuser l'imagination en l'étonnant, et aussitôt après disparaissent. Mais c'est qu'il entre comme acteur dans un fait de la plus haute importance ; c'est que par lui s'opère le retour de Renaud : incident ca-

pital, sur lequel roule le dénouement du poëme. On sent tout ce qu'a de choquant pour le goût cette magie chrétienne, d'autant plus blâmable qu'elle était complètement inutile. Renaud ne pouvait être rendu à ses frères d'armes que par un miracle : eh bien ! n'était-ce pas à un messager de la puissance divine, à l'ange des mers, si l'on veut, qu'il appartenait naturellement de guider Ubalde et le Danois dans leur lointaine navigation ? C'eût été toujours du merveilleux ; mais on le conçoit au moins celui-là : on sait ce qu'est un ange ; mais qui s'expliquera ce que c'est qu'un magicien chrétien, dont le séjour est au centre de la terre ?

NOTE CINQUIÈME, PAGE 13.

Le vieillard à ces mots se tait. Sa main puissante
Fait un signe, et soudain la vague obéissante
Recule devant lui, se divise en deux parts,
Gronde, écume, s'élève en liquides remparts,
Et dans le sein du fleuve ouvre une route immense.

On reconnaît ici la brillante peinture que Virgile a tracée du palais de la nymphe Cyrène. Ce palais n'est point éclairé, comme celui du magicien, des feux de l'escarboucle et du diamant ; mais il sert de berceau à tous les fleuves de la terre ; et le Tasse s'est emparé de cette idée. Il a imité aussi les beaux vers où le poëte latin montre les eaux se séparant, suspendues en deux montagnes pour ouvrir un passage au jeune Aristée :

..... Simul alta jubet discedere latè
Flumina, quà juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.

NOTE SIXIÈME, PAGE 18.

« Dès que l'enchanteresse eut appris cet outrage,
« Se déchirant le sein de douleur et de rage :
« Il ne jouira pas d'un triomphe si beau,
« Dit-elle, et l'insolent a creusé son tombeau.

M. Ginguené a choisi ce récit du vieillard, ami des chrétiens, comme un exemple de ce luxe d'ornemens qui surcharge quelquefois et dépare la narration du Tasse. Sa critique est fort détaillée, et presque toujours juste. La première partie du récit, qui n'est qu'un simple exposé de faits, ne mérite aucun reproche : « L'agréable n'y est que joint au nécessaire; bientôt il « prend trop évidemment le dessus. Renaud entend le « fleuve murmurer et rendre de nouveaux sons : il re- « garde ; et du sein d'une onde qui tourne et retourne « sur elle-même sort une blonde chevelure, puis la « figure d'une femme, *e quinci il petto e le mamelle.* « Ne perdons pas de vue que ce n'est point une descrip- « tion faite par le poëte, mais une narration faite par « un vieillard. Il se plaît fort dans la peinture de ce joli « fantôme. Il le compare aux nymphes et aux déesses « qu'on voit, dans un spectacle nocturne, s'élever lente- « ment au milieu du théâtre. Ce n'est point, dit-il en- « suite, une sirène véritable; mais elle semble une de « celles qui habitèrent une mer dangereuse auprès du « rivage de Tyrrhène. Elle se met à chanter une chanson « galante de vingt-quatre vers, et le bon vieillard, qui « l'a retenue tout entière, la répète aux chevaliers. »

Ces remarques, quoique d'un ton peu sérieux, n'en sont pas moins pleines de justesse. Ce n'est certes pas

ainsi que doit parler un vieillard qui fait l'office de narrateur. La suite du récit, parmi des traits d'un charme infini, offre encore quelques-unes de ces brillantes superfluités que réprouve un goût sévère; et M. Ginguené les blâme également : il est inutile que nous citions ses paroles.

C'est quelque chose d'assez singulier que ce passage soudain de la haine à l'amour, qui change en un instant le cœur d'Armide : la manière dont le Tasse l'explique est plus singulière encore. « Ainsi, dit-il, (qui le croirait?) les ardeurs endormies de la paupière close du héros amollirent cette glace qui rendait son cœur plus dur que le diamant, et d'ennemie elle devint amante. »

Quinault, ainsi qu'on le sait, a fait tout autrement dans *son Armide* : il s'est justement persuadé que la passion, quelque subite qu'on la suppose, a toujours besoin, pour avoir quelque vérité, d'être préparée par une insensible gradation; il lui a semblé qu'Armide, pour arriver de toutes les fureurs d'une âme haineuse qui a soif de vengeance à toute la tendresse d'une âme ivre d'amour, devait passer par une suite de sentimens qui se modifiassent en se succédant les uns aux autres; et ces sentimens, il les a exprimés dans un monologue qui est une des plus belles parties de son ouvrage. Il est assez connu pour que nous nous dispensions de le citer.

Encore une remarque générale sur ce récit : elle a échappé à M. Ginguené qui jugeait l'ouvrage dans ses détails; elle ne peut échapper à qui le juge dans son ensemble. En annonçant ainsi d'avance aux lecteurs chacun des enchantemens qui doivent peupler les jardins d'Armide, et que nous y rencontrerons en effet, le Tasse ne

nuit-il pas par là même à l'intérêt du seizième chant, où se déploieront à nos yeux ces merveilles ? Ne perdent-elles pas de leur prix par cela seul qu'elles ne se présenteront plus inattendues aux regards ? Nous savons bien que cette façon de composer est souvent celle d'Homère, et des poëtes de l'antiquité : mais le goût moderne plus exigeant, surtout dans ce qui regarde l'intérêt, ne demande-t-il plus d'art et moins de simplicité ? Pour nous, nous eussions souhaité que les détails du magicien chrétien fussent un peu moins circonstanciés ; et puis aussi qu'il ne répétât pas sans cesse aux deux guerriers qu'ils tentent une dure et périlleuse entreprise, quand ils doivent en être quittes à si bon marché.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATORZIÈME.

10758265

10758285

LA JERUSALEM DELIVREE.

CHANT QUINZIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT QUINZIÈME.

Les deux guerriers, conduits par une femme inconnue, s'embarquent. Elle leur apprend la future découverte du Nouveau-Monde. Ils arrivent aux îles Fortunées, séjour de l'enchanteresse. La beauté de ces lieux les ravit; mais ils ferment l'oreille aux accords touchans de la Volupté, et triomphent des sirènes qui cherchent à les séduire. Vainqueurs de tous les obstacles, ils entrent dans le palais d'Armide.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT QUINZIÈME.

La nuit déjà fuyait, et l'aube matinale
Commençait à blanchir la rive orientale,
Quand le sage vieillard, repoussant le sommeil,
Des chevaliers chrétiens va presser le réveil.
Aux succès de leurs soins sa vertu l'intéresse.
Il remet dans leurs mains, fidèle à sa promesse,
Le brillant bouclier et la baguette d'or.
« Chevaliers, leur dit-il, qui vous arrête encor ?
« Que rien ne vous étonne et ne vous intimide;
« Partez, et triomphez des prestiges d'Armide. »
Ubalde et le Danois, se rendant à ses vœux,
De la pesante armure ont ceint leurs bras nerveux.
A travers cent détours où la nuit règne encore
Ils s'engagent ensemble, et la naissante aurore

Aux rivages du fleuve éclaire enfin leurs yeux.
« Amis, dit le vieillard, recevez mes adieux,
« Et puisse le bonheur couronner votre audace ! »
En achevant ces mots, tous deux il les embrasse,
Et regagne à pas lents son paisible réduit.
Les héros voyageurs, que Dieu même conduit,
S'élancent sur le fleuve, et l'onde transparente
Les soulève tous deux comme la feuille errante
Que du sommet d'un chêne ont fait tomber les vents,
Et qui se livre seule aux jeux des flots mouvans.
Bientôt au gouvernail d'une barque légère,
Se montre à leurs regards cette femme étrangère
Dont l'auguste vieillard leur promit le secours.
Elle paraît encore au printemps de ses jours ;
Son visage, où se peint son âme tout entière,
Offre le doux aspect d'un ange de lumière ;
Ses cheveux sur son front tombent négligemment ;
Une splendeur mobile orne son vêtement ;
Tissu mystérieux dont la vue attentive
Cherche en vain à saisir la couleur fugitive.
Ainsi l'oiseau chéri de la reine des dieux
Étale son plumage en cercles radieux.
Aux éclairs du soleil il brille, il étincelle ;
Tantôt dans ses replis l'or à longs flots ruisselle ;

Tantôt il fait jouer au souffle du zéphyr
Le vert de l'émeraude ou le bleu du saphir;
Et sa pompe toujours inconstante et confuse
Éblouit les regards, les charme et les abuse.
« Heureux mortels, dit-elle, approchez sans effroi;
« Le maître que je sers recommande à ma foi
« Le soin de seconder votre sainte entreprise.
« Passez dans cet esquif; le ciel le favorise.
« Il méprise la foudre et les flots turbulens. »
Elle dit, et la nef les reçoit dans ses flancs.
L'étrangère, aussitôt commençant le voyage,
S'empare du timon, s'éloigne du rivage,
Abandonne la voile aux caresses de l'air,
Et l'esquif sur les eaux glisse comme un éclair.
Le fleuve, resserré dans un étroit espace,
Élargit cependant sa tranquille surface,
Jusques aux vastes mers précipite son cours,
Et dans leur profondeur s'abîme pour toujours.
O prodige ! ces mers de loin si menaçantes
Apaisent tout à coup leurs vagues frémissantes;
La tempête s'enfuit; le ciel devient plus pur;
Et le calme s'assied sur son trône d'azur.
Mais la nef, que dirige une main immortelle,
Laisse à gauche Ascalon, et déjà devant elle

Se présente Gaza, noble et vaste cité
Sur les débris d'un port assise avec fierté.
Des armes, des soldats, des tentes, des cordages
Couvrent en ce moment la plaine et ses rivages.
Partout brille l'airain et retentit le fer.
On compterait plutôt les sables de la mer
Que tous ces bataillons dont l'appareil s'étale,
Et poursuit les apprêts d'une guerre fatale.
L'éléphant, le chameau, le coursier généreux,
Font voler sous leurs pas des tourbillons poudreux.
Plus loin, au fond du port où mugissent les ondes,
Cent vaisseaux retenus par les ancres profondes
N'attendent qu'un signal, et déjà sont tout prêts
A fléchir sous le poids de ces vastes apprêts.
Tandis que les héros admirent en silence
Ce mélange inconnu de guerre et d'opulence,
L'étrangère leur dit : « Ces soldats, ces vaisseaux,
« Tout ce qui s'offre à vous, dans le port, sur les eaux,
« N'est encor cependant que l'élite choisie
« Des forces du calife héritier de l'Asie.
« La florissante Égypte et les climats voisins
« Ont seuls jusqu'à présent armé les Sarrasins,
« Qui du Nil en ces lieux transportent leur bannière ;
« Et l'on verra bientôt cette foule guerrière

« Se grossir des renforts qu'elle attend chaque jour.
« Mais parmi les chrétiens vous serez de retour
« Avant que le calife aux champs de l'Idumée
« Puisse enfin réunir son innombrable armée. »
Elle se tait : l'esquif à ses ordres soumis
Rase d'un vol léger les vaisseaux ennemis,
Et dans sa course échappe aux yeux des Infidèles :
Ainsi l'aigle superbe a déployé ses ailes,
Se balance au milieu d'un horizon vermeil,
S'élève et disparaît dans les feux du soleil.
Au gré des vents heureux qui poussent la nacelle,
Les chevaliers chrétiens, pleins d'espoir et de zèle,
Poursuivent leur voyage, et laissent derrière eux
Raffi, Rhinocolure et ses sables affreux.
Ils découvrent bientôt cette roche escarpée,
Dépôt religieux des cendres de Pompée.
Ici paraît Damiette. Au pied de ses remparts,
Le grand fleuve du Nil vient frapper leurs regards ;
Le Nil, qui, dans les mers, par sept bouches grondantes
Épanche le tribut de ses eaux abondantes.
Là resplendit ce phare ami des matelots,
Que la terre long-temps a séparé des flots.
Plus loin voici les murs où le vainqueur d'Arbelle
Attacha de son nom la splendeur éternelle.

Rhode et Crète, fuyant le regard incertain,
Se cachent vers le nord dans l'horizon lointain.
Voilà Ptolémaïs, et les plages stériles
Où l'antique Cyrène a vu fleurir cinq villes :
C'était là, sous un ciel aride et nébuleux,
Que dormait autrefois le Léthé fabuleux.
Les héros, grâce aux soins de leur guide céleste,
Longent la grande Syrte aux nochers si funeste;
Dans le détroit de Magre ils pénètrent alors,
Et le cap de Judecque est doublé sans efforts.
Malte s'enfonce au sein de l'orageuse plaine :
Mais Tripoli commande à la rive prochaine.
Du peuple lotophage autrefois le séjour,
Alzerbe aux voyageurs se découvre à son tour.
Dans son golfe Tunis tout à coup leur présente
De ses hauts minarets la grandeur imposante;
Et plus loin Lilybée au front audacieux
Regarde la Sicile et menace les cieux.
L'inconnue, aux guerriers signalant cette plage,
Les regarde et leur dit : « C'est là que fut Carthage.
« Mais Carthage n'est plus : quelque faible débris
« La recommande à peine au voyageur surpris;
« Ses pompeux monumens ont disparu sous l'herbe.
« Ainsi tombent la ville et l'empire superbe !

« Hélas ! et cependant l'homme, né pour souffrir,
« Quand tout meurt à ses yeux, s'indigne de mourir.
« O démence ! » Elle parle ; et, franchissant Biserte,
Oran, la Tingitane et sa plaine déserte,
Ils s'engagent alors dans le détroit fameux
Où la mer a versé ses bouillons écumeux,
Et que l'antiquité, confiante et crédule,
Place au rang des travaux de l'invincible Hercule.
Sans doute quelque jour l'Océan irrité,
Las d'être retenu dans son immensité,
De Calpé, d'Abila séparant le rivage,
Voulut avec orgueil se frayer un passage :
Tant des siècles nombreux le long enchaînement
Trouble de l'univers l'ordre et le mouvement !
Le soleil, quatre fois rallumant sa lumière,
Quatre fois a fini le cours de sa carrière,
Depuis que les héros, loin des murs d'Ascalon,
Voguent sous un ciel pur où se tait l'aquilon.
Enfin dans l'Océan leur navire s'élance.
Ubalde le premier a rompu le silence :
« Toi qui nous sers de guide, en ces lieux inconnus,
« Dis-moi, d'autres mortels seraient-ils parvenus ?
« Par-delà cette mer où le sort nous rassemble,
« Où les flots et les cieux se confondent ensemble,

« Existe-t-il encor des peuples différens ?
« — Quand de l'Europe Alcide eut vaincu les tyrans,
« Pour la première fois accessible à la crainte,
« Il n'osa de ces lieux passer l'humide enceinte,
« Et, contraint d'ignorer leurs mystères divers,
« Il borna dans son tour cet immense univers.
« Ulysse toutefois, dédaignant ces limites,
« Plein d'ardeur, s'élança loin des bornes prescrites;
« Il paya de sa mort un désir curieux.
« Son destin, si long-temps illustre et glorieux,
« Est encore ignoré des peuples de notre âge.
« Si quelque autre, abusé par le même courage,
« Osa jusqu'en ces lieux pénétrer à son tour,
« Vainement sa famille attendit son retour.
« Cependant cette mer, en désastres féconde,
« Embrasse cent états cachés à l'œil du monde.
« Leurs bords sont inconnus, mais ils sont habités;
« Le soleil y répand ses propices clartés.
« Là, comme parmi nous, sa chaleur fait éclore
« Et des fleurs et des fruits que la pourpre colore.
« Cet astre, amour du ciel, a-t-il brillé jamais
« Sans répandre partout la vie et les bienfaits ?
« — Mais les peuples épars dans ces riches contrées
« Sont-ils assujettis à des lois révérées ?

« Connaissent-ils nos maux? et, pour les secourir,
« A quel dieu protecteur les voit-on recourir ?
« — Chacun d'eux a ses lois, sa langue, ses usages.
« A des monstres les uns adressent leurs hommages.
« Les autres, ô faiblesse ! ô crime des humains !
« Y respectent des dieux, ouvrages de leurs mains.
« D'autres vers le soleil, la lune ou les étoiles,
« Qui de la sombre nuit éclaircissent les voiles,
« D'un criminel encens font monter les vapeurs.
« Tous ont un culte impie et de barbares mœurs.
« — Ainsi le Dieu de paix que le chrétien révère
« A ces infortunés refuse sa lumière ?
« — La foi visitera ces rivages si beaux ;
« Les arts y porteront leurs lumineux flambeaux ;
« Né dans la Ligurie, un mortel intrépide
« Doit franchir quelque jour les colonnes d'Alcide.
« C'est en vain qu'à la fois tous les vents déchaînés
« Armeront la tempête et les flots mutinés :
« Des tempêtes, des flots le bruit et la menace
« Ne pourront effrayer sa généreuse audace.
« Dans son rapide vol, bravant tous les dangers,
« Il verra des climats et des cieux étrangers ;
« Et, rival du soleil, dans son cours solitaire,
« Ses yeux embrasseront le reste de la terre.

« Ce sera toi, Colomb ! Vers un pole nouveau
« Les arrêts du destin pousseront ton vaisseau.
« Que les enfans d'Euterpe et les fils de mémoire
« D'Alcide et de Bacchus éternisent la gloire !
« Que, de mille héros retraçant les combats,
« Ils comptent les tyrans terrassés par leurs bras !
« S'ils veulent consacrer de plus dignes merveilles,
« Un seul de tes travaux fatiguera leurs veilles. »

En ce moment la nef, d'un essor plus hardi,
S'éloigne du couchant et fait voile au midi.
Mais la clarté du jour tout à coup répandue
Laisse voir aux héros, dans l'immense étendue,
La cime d'un rocher qui, du sein des brouillards,
S'allonge en pyramide et fume à leurs regards.
Tel se montre debout, aux plaines de Sicile,
L'Etna, tombeau brûlant du géant indocile
Qui, soulevant le poids dont il est écrasé,
Vomit contre le ciel son courroux embrasé.
Non loin de ce volcan, des îles fortunées,
De myrtes, de festons, de pampres couronnées,
Versent tous leurs parfums sur les flots écumans.
Là, disait-on jadis, en ces climats charmans,
La terre se refuse au soc de Triptolème,
Et de riches moissons se pare d'elle-même.

Là murmurent toujours de limpides ruisseaux ;
Un miel suave et pur coule des arbrisseaux ;
La vigne sans culture à la bouche altérée
Prodigue son nectar et sa fraîcheur ambrée.
Rien ne trouble la marche et le cours des saisons.
Une égale chaleur entretient les gazons.
Les zéphyrs amoureux de ces rives fleuries
Folâtrent sur les eaux, caressent les prairies,
Et balancent dans l'or des nuages flottans
Le char voluptueux où s'assied le printemps.
« Vous voyez devant vous ces îles enchantées
« Par les fils d'Apollon d'âge en âge vantées.
« Mais combien aux beautés de ces lieux séducteurs
« Les fables ont mêlé de récits imposteurs ! »
Charles alors : « O toi dont l'appui favorise
« Un périlleux dessein que Dieu même autorise,
« Laisse-nous parcourir ces bois silencieux,
« Y respirer ensemble un air délicieux.
« Un jour, environné d'une jeunesse avide,
« Je dirai : J'étais là..... » Mais leur céleste guide :
« Il ne t'est point permis de sonder les secrets
« Que l'Océan dérobe aux mortels indiscrets.
« Et que puis-je pour toi, quand le destin s'oppose
« Au projet curieux que ton cœur se propose ?

« Dans l'avenir lointain combien sont reculés
« Les jours où ces climats nous seront révélés !
« Si le Dieu tout-puissant dont le bras vous seconde
« Au sein de cette mer, où la tempête gronde,
« Vous laisse impunément voguer auprès de moi,
« C'est pour briser les fers d'un soutien de la foi;
« Pour ravir aux amours sa jeunesse égarée,
« Et rendre son courage à la guerre sacrée.
« Porter vos vœux plus haut, ce serait offenser
« Le ciel, que vos vertus peuvent intéresser.
« Cependant vous voyez sur deux lignes égales,
« Que séparent à l'œil deux faibles intervalles,
« Ces îles d'un aspect si doux et si riant
« Lever leurs fronts tournés vers l'antique Orient;
« En voilà sept que pare une riche culture.
« Trois autres, que délaisse une ingrate nature,
« Sur les monts, dans les bois au loin retentissans,
« Assurent un asile aux monstres rugissans. »

Tandis qu'aux chevaliers elle tient ce langage,
Déjà le bord voisin, terme de leur voyage,
Se courbe en deux croissans qui forment un bassin,
Dont nul vaisseau jamais n'a pénétré le sein.
Semblables à des tours, deux roches élevées,
Des vagues de la mer incessamment lavées,

Aux nautonniers futurs serviront de signaux.
De profondes forêts couronnent ces tableaux.
Le lierre, déployant sa souplesse rampante,
Jusqu'au fond d'une grotte et se traîne et serpente.
C'est là que l'étrangère, avec les deux héros,
Descend, ferme la voile, et leur parle en ces mots :
« D'un merveilleux palais la splendeur imprévue
« Sur le haut de ce mont éblouit votre vue ;
« Là, de mille plaisirs la profane douceur
« A la foi des chrétiens enlève un défenseur.
« Aux premiers feux du jour, remplis de confiance,
« Marchez : mais, jusque-là, de votre impatience
« Que la raison modère et suspende l'excès :
« Le retour du soleil importe à vos succès. »
Sur la rive soudain les chevaliers s'élancent,
Et jusqu'au pied du mont sans obstacle s'avancent.
Le magique palais, d'abîmes entouré,
Semble élever au ciel un front démesuré.
Des neiges, des ravins, des glaçons et des roches
Contre les voyageurs défendent ses approches.
Qui le croirait? au sein de ces âpres hivers
Naissent de beaux gazons, flottent des arbres verts ;
Le lis, que dans ces lieux un charme fit éclore,
Dans sa coupe d'argent boit les pleurs de l'aurore.

La rose, accoutumée à de plus doux climats,
S'étonne de fleurir au milieu des frimas.
La violette même, et modeste et timide,
Exhale ses parfums, tant la puissante Armide
A voulu de son art déployer l'appareil.
Cependant les guerriers ont vu fuir le soleil.
Dans un antre sauvage ensemble ils se retirent,
Et trouvent sur la mousse un repos qu'ils désirent.
A peine un faible jour vers l'horizon s'étend,
L'un et l'autre s'écrie : Allons; au même instant,
Pleins d'une ardeur nouvelle, ils suivent leur voyage.
Alors un monstre affreux leur ferme le passage.
Dragon épouvantable, il rampe : le sentier
Sous sa vaste épaisseur disparaît tout entier.
Sa crête s'enfle et luit; ses regards étincellent;
Des feux noirs, des poisons de sa gueule ruissellent;
Il se traîne, il se courbe, il allonge à grand bruit
Les anneaux écaillés dont la chaîne le suit.
L'intrépide Danois à l'attaquer s'apprête;
Il agite le fer, quand Ubalde l'arrête :
« Que fais-tu?..... » La baguette a sifflé sous sa main;
Et le dragon, fuyant, leur cède le chemin.
Plus loin un fier lion rugit et les menace.
La colère a ridé les muscles de sa face;

Il dresse sa crinière, ouvre des yeux sanglans,
Et de sa longue queue il bat ses larges flancs.
Mais à peine a-t-il vu l'immortelle baguette,
Je ne sais quel prestige ou quelle horreur secrète
Désarmant son courroux et sa férocité,
Il se trouble, il recule, il fuit épouvanté,
Et livre le passage à ce couple intrépide,
Qui poursuit son chemin d'un pas ferme et rapide.
Voilà que des essaims de monstres dévorans,
Tous de formes, de cris et d'aspects différens,
A l'œil des chevaliers apparaissent ensemble.
On dirait que l'enfer au même lieu rassemble
Les divers animaux qu'en leurs bois ténébreux
Nourrissent l'Hyrcanie et le Caucase affreux.
Vains efforts! cette armée innombrable et sauvage
Se disperse en hurlant, laisse tomber sa rage;
Et l'éclatante égide, et la baguette d'or,
Même loin des guerriers la font frémir encor.

Enfin de roche en roche, et d'abîme en abîme,
Ils ont de la montagne escaladé la cime.
Dieu! quels rians tableaux, quels abris embaumés
Se présentent en foule à leurs regards charmés!
Le sommet s'aplanit. Une onde transparente,
Un vent pur, un beau ciel, une plaine odorante,

De grands bois enlaçant leurs rameaux tortueux,
D'un peuple entier d'oiseaux les sons voluptueux,
Des gazons toujours frais, des fleurs toujours vermeilles,
Des fruits toujours dorés, et cent autres merveilles
Qu'étale de ces bords l'immuable beauté,
Tout respire l'amour et la félicité.
Cependant, élevés sur le cristal humide,
Les superbes jardins et le palais d'Armide
Dominent les coteaux et les bois d'alentour.
Les chevaliers chrétiens, de détour en détour,
Ont franchi de ces bois le vaste amphithéâtre.
Tout à coup devant eux une source folâtre
Du sommet d'un rocher tombe, jaillit par bonds,
Fait resplendir l'azur de ses flots vagabonds,
Serpente, se divise, abreuve la verdure,
Et les fleurs, de sa rive ondoyante bordure;
Puis, sous d'épais berceaux qu'éclaire un demi-jour
On la voit s'enfoncer en murmurant d'amour;
A travers les replis de ce frais élysée
Distribuer ses eaux en féconde rosée;
Et, riche des trésors qui parfument son sein,
Disparaître et mourir dans un vaste bassin.
« Voilà, dit le Danois, la magique fontaine.
« Étouffons le désir qui déjà nous entraîne.

« Aux piéges séducteurs prêts à nous entourer,
« A de perfides chants il faut nous préparer. »
Soudain s'offre à leurs yeux, sur la rive ombragée,
De vingt mets savoureux une table chargée;
Des vins frais et vermeils riaient dans les cristaux;
Deux nymphes près de là se jouaient sur les eaux,
Plongeaient, se défiaient, se suivaient à la nage,
S'approchaient tour à tour, s'éloignaient du rivage;
Et chaque mouvement révèle aux deux héros
Mille charmes trahis par le cristal des flots.
Ils s'arrêtent, et même un trouble involontaire
Commence à triompher de leur sagesse austère,
Quand l'une, de plus près sur les flots se dressant,
Découvre d'un beau sein l'ivoire éblouissant.
Que de charmes plus doux, de formes ravissantes
Restent demi-voilés par les eaux caressantes !
Ainsi que du milieu des vapeurs de la nuit
L'étoile du matin se dégage et nous luit,
Ainsi paraît la nymphe, et de sa chevelure
En gouttes de cristal s'épanche une onde pure.
A l'aspect des héros, dont les yeux enchantés
Errent complaisamment sur ces jeunes beautés,
Une feinte pudeur, qui l'embellit encore,
Donne à ses traits émus l'incarnat de l'Aurore;

Et sa main s'empressant à délier les nœuds
Qui retiennent captif l'or pur de ses cheveux,
Ils tombent à longs flots, et leur voile folâtre
De son sein virginal environne l'albâtre.
Sous le mouvant tissu quel charme disparaît !
Mais quelle grâce encore et quel nouvel attrait !
La belle nymphe, ainsi s'enveloppant de l'onde,
Et du réseau qu'étend sa chevelure blonde,
Tourne vers les guerriers pleins d'un tendre désir
Des yeux où se confond l'amour et le plaisir.
Son trouble est à la fois langoureux et modeste;
Son sourire embellit une rougeur céleste,
Et de cette rougeur, par un charmant retour,
Ce sourire piquant s'embellit à son tour.
La nymphe, moins timide, aussitôt fait entendre
Les accens d'une voix si naïve et si tendre,
Que du plus froid mortel, par un charme vainqueur,
Ils rempliraient d'amour et les sens et le cœur.
« Jeunes héros, ô vous que les destins propices
« Amènent parmi nous en ces lieux de délices,
« C'est ici que le ciel, sous ces rameaux épais,
« Des premiers jours du monde a conservé la paix.
« Tout y flatte nos vœux, y comble notre envie.
« Cet asile charmant est le port de la vie.

« Suspendez votre armure à ces berceaux flottans.
« L'herbe molle des prés, les gazons éclatans,
« Ces lits voluptueux que le zéphyr caresse
« Favorisent l'amour et sa touchante ivresse.
« L'amour seul vous appelle à de nouveaux combats
« Complices fortunés de nos tendres ébats,
« Nous vous présenterons à notre aimable reine.
« Sur un trône de fleurs la jeune souveraine
« N'impose à des sujets épris de sa beauté
« Que les lois du plaisir et de la volupté.
« Cependant, rafraîchis dans une onde si belle,
« Puisez à nos banquets une vigueur nouvelle. »
Ainsi chante la nymphe, et d'un geste flatteur
Sa compagne applaudit à ce chant séducteur.
Aux sons de la musette une jeune bergère
Accorde ainsi les pas de sa danse légère.
Mais ces regards si doux, ces perfides accens
Des deux guerriers à peine ont effleuré les sens.
Pleins du Dieu protecteur que tout bas ils implorent,
Ces sons efféminés autour d'eux s'évaporent.
C'en est fait ; et tandis que, se donnant la main,
Du magique palais ils prennent le chemin,
Les trompeuses beautés, que leurs mépris délaissent,
Au sein profond du lac plongent et disparaissent.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

10758285

10758285

NOTES

DU CHANT QUINZIÈME.

Nous entrons dans un nouveau monde poétique, celui des voyages et des enchantemens. Le spectacle du camp chrétien, comme celui de Jérusalem, va s'effacer un instant de nos yeux. Toute notre attention se fixera sur les deux guerriers qui vont chercher Renaud, sur leur navigation miraculeuse, et enfin sur le séjour magique d'Armide. Mais, si les grands intérêts de la croisade semblent momentanément disparaître devant l'intérêt secondaire de toutes ces merveilles, que l'on observe bien toutefois le lien intime qui rattache à l'action principale ce qui y paraît étranger au premier coup-d'œil; que l'on observe bien comment, à travers tous les détours de cette route en apparence incertaine, c'est toujours au dénouement que l'on marche, à la victoire des chrétiens et à la chute de Jérusalem. Le poëte même craint si fort qu'on l'oublie, qu'il sème partout ses récits épisodiques de traits détachés qui ont uniquement pour but de le rappeler. C'est là le vrai triomphe de l'art, la réalisation du grand axiome, *unité* et *diversité* : par l'une l'imagination est frappée de la simplicité majestueuse de l'édifice; par l'autre elle est amusée de la richesse des ornemens qui l'embellissent. Ils sont rares les monumens ainsi construits; encore plus les poëmes.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 58.

Bientôt au gouvernail d'une barque légère,
Se montre à leurs regards cette femme étrangère
Dont l'auguste vieillard leur promit le secours.
Elle paraît encore au printemps de ses jours.

L'ermite Pierre est le ministre du ciel ; l'enchanteur chrétien est le ministre de Pierre ; et voilà une femme, magicienne aussi, qui n'est elle-même que le ministre de l'enchanteur. Il faut convenir que la toute-puissance divine perd bien de sa dignité en descendant ainsi de subalterne en subalterne pour faire des miracles. Ce n'est pas tout : le personnage de cette femme, vieille comme le temps, et cependant brillante de jeunesse et de beauté, avec sa robe aux mille couleurs, est plus incompréhensible encore que celui du magicien. Elle a le don de lire dans l'avenir ; elle a une grande science du passé ; elle possède une barque plus rapide dans sa course que l'éclair, et que favorise toujours le zéphyr ; elle aime les chrétiens : mais, avec tout cela, quelle est-elle ? à quoi font allusion tous ces attributs dont elle est environnée ? par quel souvenir religieux, ou même mythologique, peuvent-ils s'expliquer ? Il faudrait pourtant une solution à tous ces problèmes ; et puisque le poëte ne la donne pas, le lecteur a droit de condamner comme un défaut un vain mystère qui n'a d'autre effet que de piquer inutilement sa curiosité. On dira peut-être que le Tasse, ici comme en bien d'autres endroits, voulait seulement plaire à ceux de ses contemporains auxquels les féeries de l'Arioste avaient fait

croire qu'il suffisait d'être incompréhensible et invraisemblable pour être beau : à la bonne heure; nous prendrons cela comme excuse : mais toute excuse suppose une faute.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 58.

Ainsi l'oiseau chéri de la reine des dieux
Étale son plumage en cercles radieux.
Aux éclairs du soleil il brille, il étincelle ;
Tantôt dans ses replis l'or à longs flots ruisselle ;
Tantôt il fait jouer au souffle du zéphyr
Le vert de l'émeraude ou le bleu du saphir.

Parmi les octaves, toutes riches d'élégance et de mélodie qui commencent ce chant, nous nous contenterons d'en remarquer deux, pour ne point trop multiplier les observations de détail. C'est d'abord celle où le poëte compare l'éblouissante robe de la magicienne avec le cou d'une colombe, dont les mille couleurs semblent varier sans cesse, et tantôt s'effacer les unes les autres, tantôt se confondre ensemble aux rayons du soleil : comparaison d'une brillante et gracieuse originalité. C'est ensuite la peinture du calme subit qui, à l'apparition de la barque enchantée, remplace les menaces de l'orage : ces vers, plein du charme le plus suave, rappellent les vers si connus de Lucrèce, dans sa fameuse invocation à Vénus :

. . . . . Tibi rident æquora ponti,
Pacatumque nitet diffuso lumine cœlum.

« E d'un dolce seren diffuso ride
« Il ciel. . . . . .

NOTE TROISIÈME, PAGE 59.

Mais la nef, que dirige une main immortelle,
Laisse à gauche Ascalon, etc.

La navigation des guerriers du Tasse ne pouvait ressembler à celle d'Énée dans Virgile, encore moins à celle d'Ulysse dans Homère. Les longues erreurs du roi d'Ithaque ne sont point un accident dans l'Odyssée, elles en sont le sujet; et le poëte grec pouvait, il devait même nécessairement suspendre à chaque pas la course vagabonde de son héros pour le faire aborder sur diverses côtes, et lui susciter diverses aventures; autrement, il n'eût point composé une épopée, mais un journal de voyage. Virgile a fait de même : son troisième chant, qui n'est, à proprement parler, qu'une longue course maritime, devient plein d'intérêt par la variété des événemens qui accueillent Énée dans chacune des contrées où il porte sa fortune errante, en Thrace, en Crète, en Épire, en Sicile. Cette ressource n'était point permise au Tasse. La navigation d'Ubalde et du Danois, dans sa miraculeuse rapidité, a pour but unique d'aller promptement arracher Renaud aux bras d'Armide. Pressés d'arriver, et toujours respectés par les tempêtes, les deux chrétiens ne s'arrêtent sur aucune plage : il n'y a point pour eux d'aventures. La sèche briéveté d'une nomenclature géographique était donc tout ce qui restait au poëte, à moins que de cette nomenclature même il ne sût se créer une source d'intérêt. C'est ce qu'il a fait avec la plus heureuse habileté : témoin tous les imposans souvenirs qu'il évoque en

passant, souvent par un seul mot, et dont il peuple pour ainsi dire chaque rivage de cette vieille Méditerranée, tant de fois et si diversement sillonnée depuis le commencement des siècles; témoin encore le spectacle si grand et si neuf de cet océan dont il ouvre à ses deux voyageurs les routes jusqu'alors inconnues, et dont il fait par avance le glorieux théâtre des futures merveilles de la navigation de son temps. Ce sera l'ouvrage de nos notes de détail de signaler à l'admiration quelques-unes des beautés dont le Tasse s'est fourni par là une si riche et si abondante matière.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 60.

« Ces soldats, ces vaisseaux,
« Tout ce qui s'offre à vous dans le port, sur les eaux,
« N'est encor cependant que l'élite choisie
« Des forces du calife héritier de l'Asie.

Enfin elle est sous nos yeux cette armée d'Égypte, puissante auxiliaire sur laquelle reposent les dernières espérances de Solime. Déjà, dès le commencement du poëme, la menaçante déclaration de guerre d'Argant a annoncé aux chrétiens ce nouvel et formidable ennemi. Dans tout le cours de l'action, il a sans cesse été présent à nos regards, mais dans un point de vue éloigné, et comme en perspective. Ici, toute sa puissance se déploie devant nous, sans pourtant qu'il entre encore en scène. Un coup-d'œil jeté en passant sur le rivage de Gaza suffit au lecteur, comme aux deux guerriers chrétiens, pour connaître l'immense appareil de forces que traîne à sa suite le monarque égyptien, et la prochaine

arrivée dont il menace le camp des croisés. Habile artifice du poëte pour environner d'un haut intérêt la première cité qui s'offre à ses navigateurs! C'est aussi un de ces traits dont, il y a quelques instans, nous faisions honneur à l'ingénieuse adresse du Tasse, et qui ont pour but de représenter sans cesse à l'esprit l'unique et véritable objet du poëme, à travers tous les objets accessoires dont la variété pourrait l'en distraire.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 61.

Ils découvrent bientôt cette roche escarpée,
Dépôt religieux des cendres de Pompée.

Ce serait quelque chose d'assez indifférent par soi-même que cette montagne, située sur la rive égyptienne, dont la tête s'élève jusque dans les cieux, et dont le pied est baigné par les flots. Mais le poëte ajoute qu'elle renferme dans son sein la cendre de Pompée, et ce seul mot y place un grand souvenir. L'imagination, comme avertie par cette indication, toute fugitive qu'elle est, se retrace aussitôt toute la scène pathétique dont Lucain a entouré la mort de l'illustre vainqueur de Mithridate, cette simple sépulture qu'il reçoit d'un matelot, avec une pierre où se lisent seulement ces mots,

HÌC SITUS EST MAGNUS ;

et surtout les fortes et attendrissantes douleurs, le deuil vraiment romain de sa généreuse épouse. Que de choses dans un vers, par l'unique puissance des souvenirs!

NOTE SIXIÈME, PAGE 62.

Rhode et Crète, fuyant le regard incertain,
Se cachent vers le nord dans l'horizon lointain.
Voilà Ptolémaïs, et les plages stériles
Où l'antique Cyrène a vu fleurir cinq villes.

On doit concevoir très-facilement, pour peu que l'on ait présent à l'esprit la carte de la Méditerranée, la route que suivent les deux navigateurs. Partis d'un port près d'Ascalon, ils descendent d'abord vers le midi; et c'est alors que Gaza se découvre à eux : bientôt leur course se dirige toute vers l'occident; mais, au lieu de se lancer en pleine mer, ils côtoient la rive africaine; c'est ainsi qu'ils laissent loin de leurs regards Rhodes et la Crète, situées au nord, et arrêtent leurs yeux sur l'ancienne Cyrénaïque, Tholométa, la grande Syrte ou golfe de la Sidre; et enfin sur les diverses côtes de la Barbarie. Il était naturel que le Tasse aimât mieux placer dans ses vers les noms, assez peu connus de son temps, des villes de la Libye, que ceux des villes européennes de la Méditerranée, très-connus d'abord, et qui ensuite se trouvaient dans tous les anciens.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 62.

C'était là, sous un ciel aride et nébuleux,
Que dormait autrefois le Léthé fabuleux.

Voilà quelques souvenirs de la fable mêlés à ceux de l'histoire. Ce seraient autant de défauts, si le poëte leur accordait trop de place; mais ils disparaissent dans la rapidité de l'énumération, et ne sont plus dès-lors que

de simples ornemens poétiques. On connaît le Léthé et ses paisibles ondes ; le pays des lotophages n'est pas moins fameux dans l'ancienne mythologie. C'est là que deux des compagnons d'Ulysse, comme ensorcelés par la délicieuse saveur du lotus, oublièrent tout, parens, patrie ; et ils y fussent restés pour toujours, si la violence ne les eût arrachés aux charmes de cette séduisante contrée. (HOMÈRE, Odyss., ch. IX.)

NOTE HUITIÈME, PAGE 62.

« C'est là que fut Carthage.
« Mais Carthage n'est plus : quelque faible débris
« La recommande à peine au voyageur surpris ;
« Ses pompeux monumens ont disparu sous l'herbe.
« Ainsi tombent la ville et l'empire superbe !
« Hélas ! et cependant l'homme, né pour souffrir,
« Quand tout meurt à ses yeux, s'indigne de mourir.
« O démence ! »

Il faut citer ici les vers du Tasse, c'est le seul moyen de les louer dignement.

Giace l'alta Cartago, e a pena i segni
Dell' alte sue ruine il lido serba.
Muojono le città, muojono i regni ;
Copre i fasti e le pompe arena ed erba ;
E l'uom d'esser mortal par che si sdegni.
O nostra mente cupida e superba !

La poésie et l'éloquence se sont souvent emparées de cette image de la grandeur terrassée des empires pour confondre l'orgueil humain : c'est en effet une des plus puissantes leçons pour avertir l'homme de la ruine d'un être aussi frêle que le sien, que le spectacle de ces

vastes ruines qui couvrent toute une terre, comme les pierres sépulcrales de cent générations. Mais, pour conserver tout leur effet, de semblables idées ont besoin de conserver toute leur simplicité : on en a tant dit là-dessus, que l'âme ne sait plus être émue devant ce qui a la prétention trop marquée de l'émouvoir. C'est en étant simple que le Tasse a été ici grand et majestueux : il a osé dire, avec l'expression toute nue de la vérité, « les cités meurent, les royaumes meurent ». Et ce vers, le plus vulgaire de tous en apparence, est le plus frappant de tous, celui qui porte dans le cœur les plus graves et les plus profondes impressions de mélancolie. La même simplicité se trouve dans la réflexion qui termine ce court morceau, et à la fois le même sublime.

O nostra mente cupida e superba !

Détachez ce vers des ruines de Carthage, et il ressemblera à bien d'autres.

Remarquons au reste que c'était le théâtre le plus digne peut-être d'inspirer de pareilles méditations, et d'ajouter à ce qu'elles ont de grand par elles-mêmes un caractère nouveau de grandeur, que cette superbe Carthage si long-temps rivale de Rome, qui, déchue d'Annibal et réduite en cendres, avait vu Marius fugitif s'asseoir sur ses ruines, et qui, se relevant et retombant encore, conservant à la fois la mémoire de Genséric et celle d'Augustin, après tant de désastreuses révolutions, n'avait retrouvé un moment d'existence que pour voir expirer saint Louis, et enrichir d'un malheur de plus son histoire.

Les vers du Tasse, que nous appellerions volontiers

l'inscription funéraire des ruines de Carthage, nous en rappellent d'à peu près semblables dans lesquelles un poëte espagnol a déploré l'anéantissement de la grandeur romaine. Ces vers sont peu connus; le rapprochement naturel entre Rome et Carthage suffira pour en justifier la citation.

A ROMA

SEPULTADA EN SUS RUINAS *.

Buscas in Roma à Roma, o peregrino !
Y en Roma misma à Roma no la hallas :
Cadaver son las que ostentò murallas,
Y tumba de si propio el Aventino.

Yace donde regnaba el Palatino;
Y limadas del tiempo las medallas
Mas se muestran destrozo à las batallas
De las edades : que blason latino.

Solo el Tibre quedò, cuya corriente
Si ciudad la rego, ya sepultura
La llora con funesto sòn doliente.

O Roma ! en tu grandeza, en tu hermosura
Huyò lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura.

SUR ROME

ENSEVELIE DANS SES RUINES.

« Tu cherches Rome dans Rome, ô étranger ! et dans Rome même tu ne peux trouver Rome. Ces murs qui faisaient autrefois son orgueil ne sont plus qu'un vaste

* Ce sonnet est du poëte philosophe Quévedo.

cadavre, et l'Aventin est devenu le tombeau de sa propre grandeur.

« Le Palatin gît où il régnait autrefois, et dans ces pompeux reliefs usés par la main du temps l'œil reconnaît plutôt un débris échappé à la victoire des âges que les trophées des héros latins.

« Le Tibre seul est resté; le Tibre dont les eaux la gouvernaient avec orgueil quand elle était ville, et qui, aujourd'hui qu'elle n'est plus que tombeau, la pleure avec les tristes sons de son onde gémissante.

« O Rome! de ta grandeur, de ta beauté, ce qui semblait durable a disparu, et ce qui passe sans cesse a seul resté, a seul survécu.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 63.

Sans doute quelque jour l'Océan irrité,
Las d'être retenu dans son immensité,
De Calpé, d'Abila séparant le rivage,
Voulut avec orgueil se frayer un passage.

Le Tasse reproduit ici une des vieilles traditions géographiques de l'antiquité. Plusieurs écrivains grecs et latins rapportent que, dans l'origine, l'Afrique et l'Espagne formaient un seul continent, mais que la violence sans cesse croissante d'une mer orageuse finit, avec le temps, par envahir la terre, et la séparer en deux rives opposées. Virgile dit absolument la même chose de la Sicile et de l'Italie; et, comme de raison, le Tasse n'a pas manqué de le copier.

Hæc loca vi quondàm et vastâ convulsa ruinâ,
Tantùm ævi longinqua valet mutare vetustas,

Dissiluisse ferunt. Cùm protinùs utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, et undis
Hesperium siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.

NOTE DIXIÈME, PAGE 63.

Le soleil, quatre fois rallumant sa lumière,
Quatre fois a fini le cours de sa carrière,
Depuis que les héros, loin des murs d'Ascalon,
Voguent sous un ciel pur où se tait l'aquilon.
Enfin dans l'Océan leur navire s'élance.

La poésie acquiert une nouvelle grandeur pour peindre la vaste étendue de cet océan qui s'ouvre soudain avec toute son immensité devant les regards étonnés des deux navigateurs. Le détroit est franchi, et d'une mer où de tous les côtés la terre bornait leur vue ils sont lancés dans une autre mer, où leur œil ne rencontre plus de limite, où le ciel et les eaux se confondent au loin dans un seul et même horizon. Quelles pensées que celles qui remplissent le cœur de l'homme, quand se découvre à lui pour la première fois cette perspective qui semble être pour son imagination celle de l'infini! Les vers du Tasse, tant leur vérité est profonde, remettent en présence de ces idées celui qui les a connues, et les font deviner à celui pour qui elles sont étrangères.

A la muette contemplation de l'étonnement succède naturellement dans l'âme l'instinct de la curiosité. Par-delà ces espaces immenses où l'œil se plonge sans rien atteindre, le monde existe-t-il encore? Par-delà ces vastes mers, la terre recommence-t-elle encore, et les hommes

avec la terre? Ce que l'esprit se demande à lui-même en face d'un tel spectacle, les guerriers du Tasse, qui ne peuvent trouver la réponse dans leur propre savoir, le demandent à l'être surnaturel qui guide leur course miraculeuse.

La magicienne satisfait leur curiosité. Elle leur révèle l'existence d'un autre univers, séparé de l'univers connu par cet océan dont ils sillonnent les ondes. Elle leur révèle la destinée que quelques traditions fabuleuses ont assignée à Ulysse, et la triste mort qu'il trouva sur ces plages lointaines pour prix de son audace aventurière. Elle va plus loin : portant un œil prophétique dans les ténèbres de l'avenir, elle leur montre d'avance l'époque où ce monde inconnu cessera d'être un mystère pour l'autre, où les lumières de la foi commenceront à éclairer sa barbare idolâtrie.

Tu spiegherai, Colombo, a un novo polo, etc.

L'enthousiasme lyrique semble ici s'emparer du poëte : sa voix s'élève et devient plus hardie ; on dirait qu'il entonne un hymne à l'honneur de cet immortel Colomb, dont la noble intrépidité, reléguant parmi les fables l'étroite limite des colonnes d'Alcide, osa concevoir l'idée de chercher un nouveau monde, et de le chercher à travers tant de périls. Récente encore au temps où vivait le Tasse, la découverte de l'Amérique, qui était le grand événement de cette époque, remplissait tous les esprits et toutes les bouches ; il était naturel que sa muse en célébrât la merveille. Il est à regretter seulement qu'il ait en quelque sorte associé à la gloire du héros ligu-

rien les noms fabuleux de Bacchus et d'Hercule : qu'im-

portent les fictions de la mythologie antique à côté de la grandeur réelle de cette importante découverte ?

NOTE ONZIÈME, PAGE 67.

Charles alors : « O toi dont l'appui favorise
« Un périlleux dessein que Dieu même autorise,
« Laisse-nous parcourir ces bois silencieux,
« Y respirer ensemble un air délicieux.

Il y a vraiment un caractère de naïveté tout-à-fait unique dans la curiosité du bon chevalier danois : oubliant le but de sa navigation, il voudrait descendre sur le rivage de quelqu'une des îles Fortunées ; il voudrait y étudier les mœurs, la religion des peuples qui l'habitent ; et tout cela, non pas précisément pour s'instruire, mais pour faire envie aux hommes sages de son pays ; pour parler à son aise des merveilles inconnues qu'il aura vues, et, en les racontant, pouvoir dire : J'y étais. Cela est *homérique*.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 68.

Déjà le bord voisin, terme de leur voyage,
Se courbe en deux croissans, qui forment un bassin,
Dont nul vaisseau jamais n'a pénétré le sein.

Nous avons déjà cité bien des imitations de Virgile, et nous sentons le besoin de ne point trop les multiplier ; aussi en omettons-nous à dessein un grand nombre. Mais il en est dont l'importance est trop grave pour que nous nous permettions de ne les point signaler, et celle-ci est de ce genre. Voilà deux octaves de suite du poëte italien qui ne sont qu'une traduction plus ou moins précise,

suivant que l'expression latine offre plus ou moins de difficulté, mais qui ne sont qu'une traduction : cela est si vrai, que les vers de M. de Lormian rendent aussi bien ceux de Virgile que ceux du Tasse.

Est in secessu longo locus ; insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes, geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice latè
Æquora tuta silent. Tùm sylvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbrâ.
Fronte sub adversâ scopulis pendentibus antrum ;
Intùs aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus : hìc fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

ÉNÉIDE, liv. 1, vers 156.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 69.

Sur la rive soudain les chevaliers s'élancent,
Et jusqu'au pied du mont sans obstacle s'avancent.
Le magique palais, d'abîmes entouré,
Semble élever au ciel un front démesuré.
Des neiges, des ravins, des glaçons et des roches
Contre les voyageurs défendent ses approches.

Ubalde et le Danois viennent à peine de mettre le pied sur la terre des enchantemens, et déjà leur œil est frappé des fantastiques créations de la baguette d'Armide. Parmi les épaisses neiges et les glaçons qui hérissent les flancs sauvages d'une montagne, au milieu de tout le triste appareil de l'hiver, fleurissent toutes les richesses du printemps, et la rose et le lis étalent leurs éblouissantes couleurs. Cependant ils s'avancent, et le passage leur

est disputé par les affreux gardiens du séjour de l'enchanteresse. La poésie du Tasse, en exagérant les menaçantes terreurs dont ces monstres sont armés, laisse voir à dessein que ce ne sont que de redoutables prestiges : ils disparaissent devant l'ascendant d'une *magie* supérieure. Mais bientôt, vainqueurs de la crainte, les deux chevaliers sont accueillis par la volupté. Le Tasse a montré ici un goût infini. Ce ne sont point encore les jardins d'Armide ; c'est seulement l'entrée de sa demeure; et les merveilles qui s'y rencontrent ne doivent être que le prélude des merveilles bien autres de ces magnifiques jardins. Aussi, loin de prodiguer les ornemens avec cette profusion inconsidérée qui est quelquefois son défaut, le poëte les ménage avec sagesse, et réserve à son pinceau de nouvelles et de plus brillantes couleurs pour les peintures dont il veut plus tard éblouir l'imagination. Il ne s'arrête point à décrire le riant éclat de la verdure et l'inépuisable richesse de la végétation, la beauté des eaux sommeillant dans un calme limpide, ou tombant en superbes cascades, la délicieuse suavité de l'air ; enfin toute cette ingénieuse victoire de la nature sur l'art, qu'elle se plaît à imiter en se jouant, et qu'elle surpasse dans cette perfection même qui fait son triomphe : tous ces tableaux appartiendront au séjour d'Armide. Mais ici le Tasse ne fait que laisser tomber quelques traits pour indiquer, comme en passant, la beauté du lieu ; et toute son attention est à embellir des charmes d'une puissante séduction les voluptueux objets qui doivent éprouver la vertu des deux guerriers chrétiens.

Il y a merveilleusement réussi ; peut-être même au-

delà de ce qu'il convenait. Peut-être n'a-t-il pas laissé assez à deviner à l'imagination dans la ravissante peinture de la beauté des deux aimables naïades. Leurs grâces ne sont point toujours enveloppées du voile de la modestie ; et le folâtre abandon de leurs jeux dément trop la timide pudeur de leur sourire. En voulant moins séduire, elles seraient plus séduisantes. Mais ce léger défaut, qui, pour mieux dire, n'en est pas un, n'ôte rien à l'enchantement du tableau ; la poésie a partout une fraîcheur et en quelque sorte une mollesse délicieuse. Rien n'égale le charme de cette comparaison qui montre les deux nymphes sortant du sein des eaux semblables à l'étoile du matin, quand elle élève au-dessus des flots sa tête radieuse de blancheur ; ou à la déesse des amours, alors qu'on la vit naître de l'écume féconde de l'Océan. Surtout rien n'égale la flatteuse mélodie et la perfide douceur de ces leçons d'amour que deux bouches de rose adressent à deux chevaliers : c'est la volupté même. Mais les chevaliers sont insensibles, et les belles nymphes en sont pour leurs avances. Le Tasse ne manque pas alors d'exprimer en elles tout le dépit de la coquetterie trompée. Elles vont cacher leur honte au fond des eaux.

On se rappelle comment la partie de l'action, renfermée ici dans le quinzième et le seizième chant, se trouve déplacée dans *la Jérusalem conquise*. La délivrance de Renaud, et par conséquent le tableau des enchantemens d'Armide, précèdent la peinture de l'assaut, la mort de Clorinde et la description de la sécheresse : nous avons fait sentir les inconvéniens d'une

marche aussi hasardeuse, aussi désordonnée. Mais ce n'est pas tout : mécontent, à ce qu'il paraît, du trop lointain voyage auquel il avait condamné la patience d'Ubalde et du guerrier danois, le Tasse ne fixe plus au-delà des mers le magique séjour de la nièce d'Hidraot : il le place sur l'un des plus hauts sommets du Liban, aux lieux mêmes où s'élevait jadis un temple impur en l'honneur de Vénus assyrienne : les enchantemens restent les mêmes. C'est bien là une des plus inconcevables idées qui aient pu passer par la tête du Tasse. Comment imaginer ce rétrécissement soudain d'un esprit si étendu et si fécond ? Comment se figurer ce triste soin de rapetisser volontairement sa propre grandeur ? Il s'était ouvert le monde tout entier ; suivant sur les flots ses navigateurs dans leur rapide course, il avait embrassé comme eux, par la pensée, tous les espaces connus et inconnus ; sa poésie même avait en quelque sorte pris un essor nouveau en face de l'imposante majesté de cette perspective nouvelle ; et voilà qu'il se ferme lui-même l'immensité, qu'il substitue l'étroit théâtre d'une montagne aux vastes plaines de la Méditerranée et de l'Océan, qu'il coupe les ailes à son imagination pour lui interdire les régions de l'infini ! Le Tasse ne savait donc pas qu'il y a une lâche timidité plus ennémie encore du bon goût que la plus téméraire hardiesse ?

FIN DES NOTES DU CHANT QUINZIÈME.

10758285

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT SEIZIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT SEIZIÈME.

Description du palais et des jardins d'Armide. Les deux guerriers, cachés sous le feuillage, contemplent les transports des jeunes amans. Armide quitte enfin Renaud. Alors Ubalde s'avance, et présente à ses regards le bouclier de diamant. A cet aspect le courage du héros se réveille. Lui-même presse le départ, et sort du palais. Cependant Armide vole sur ses pas, et par ses larmes, ses prières, s'efforce de l'attendrir. Renaud est inflexible, et profite, pour s'éloigner, du moment où la princesse est évanouie. Furieuse, elle jure la perte du héros, fait détruire par les démons son magique palais, et s'envole sur son char. Arrivée dans la Syrie, elle rassemble ses femmes, ses guerriers, et se rend avec eux à Gaza.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT SEIZIÈME.

ARMIDE, et les démons, empressés à lui plaire,
Ont tracé du palais la forme circulaire.
Il s'élève au milieu de jardins toujours verts,
Tels que n'en vit jamais fleurir notre univers.
Autour de ces jardins, des pavillons sans nombre
S'enchaînent l'un à l'autre, et d'un dédale sombre
Les détours, les replis, dans leur immensité,
Voilent à tous les yeux l'édifice enchanté.
Cent portiques dont l'or fait resplendir les voûtes
Ouvrent aux deux héros cent lumineuses routes.
Mais le riche travail qui serpente dans l'or
En relève la pompe, et la surpasse encor.
Des groupes éclatans que les guerriers admirent
Ont l'air de se mouvoir, font croire qu'ils respirent;

Et tel est en effet le prestige des sens,
Qu'à leur voix fantastique on prête des accens.
Là, parmi vingt beautés, vierges de Méonie,
Hercule de ses fers traîne l'ignominie :
Ce héros que l'on vit, d'un bras audacieux,
Dompter le noir Tartare et soutenir les cieux,
Joue avec des fuseaux et tient une quenouille.
Du monstre de Némée essayant la dépouille,
D'une folâtre main Iole, à ses côtés,
Soulève la massue et les traits redoutés.
Mais la peau de Lion l'embarrasse, la blesse,
Et de son corps charmant fatigue la faiblesse.
L'Amour contemple Alcide, et son souris moqueur
Du haut des airs insulte à ce fameux vainqueur.
Plus loin avec fracas la mer gronde, s'allume,
Et roule en bouillonnant ses flots blanchis d'écume.
Une double forêt d'armes et de vaisseaux
S'élève, se prolonge et pèse sur les eaux.
Les dards, les boucliers, les glaives resplendissent;
L'onde a l'éclat de l'or; mille éclairs en jaillissent;
Leucate est embrasé du feu de ces combats;
Tout l'empire romain d'Octave suit les pas;
Antoine, dans l'espoir de venger son offense,
Traîne tout l'Orient levé pour sa défense,

Les habitans du Nil, du Gange, de l'Indus,
Et cent peuples encor mêlés et confondus.
On croirait voir des monts entre-choquer leurs cimes,
Et pleuvoir en débris sur les vastes abîmes;
Ou, de leurs lits fangeux ensemble s'exilant,
Les Cyclades nager dans un gouffre brûlant.
Déjà siffle le trait; déjà le feu pétille;
D'un long embrasement l'onde au loin fume et brille.
Le sang coule et jaillit. Cependant le destin
Entre les deux partis flotte encore incertain,
Quand tout à coup s'enfuit la belle Cléopâtre.
Antoine l'aperçoit : Antoine l'idolâtre,
Hélas ! et, succombant à ce dernier revers,
Au trop heureux Octave il cède l'univers.
Mais non, il ne fuit pas; il ne fait que la suivre.
Jouet du sort fatal dont le charme l'enivre,
Vous le voyez pâlir, frissonner tour à tour
De honte, de fureur, de vengeance, d'amour,
Contempler et sa flotte, et la mer écumante,
Et l'esquif dont la voile entraîne son amante.
Dans les détours du Nil où se cachent ses pas,
Auprès de Cléopâtre il attend le trépas.
Un regard, un seul mot de l'objet qui l'enflamme,
Apaisent le remords élevé dans son âme.

Mais de tous ces tableaux, fruits d'un art merveilleux,
Les chevaliers chrétiens ont détaché leurs yeux,
Et dans les profondeurs du vaste labyrinthe,
D'un pas ferme et rapide, ils s'engagent sans crainte.
Tel qu'on voit sur ses bords frais et voluptueux
Se jouer le Méandre en replis tortueux;
De sa source à la mer, de la mer à sa source,
Un doux caprice égare et promène sa course;
Et le flot qui remonte au flot qui redescend
Livre, sur son passage, un combat innocent.
Tel, et plus varié dans sa route confuse,
Le dédale s'oppose aux guerriers qu'il abuse.
Mais, enfin démêlant ces détours sinueux,
Ils s'avancent..... Soudain voilà que devant eux
S'offrent dans tout l'éclat de leur magnificence
Ces jardins qui d'Armide attestent la puissance.
O quel mélange heureux de mobiles ruisseaux,
De gazons émaillés, de jeunes arbrisseaux!
Ici de frais vallons, là de rians bocages,
Émules de fraîcheur, de verdure et d'ombrages;
Mille essaims embaumés de plantes et de fleurs
Dont le cristal des eaux voit flotter les couleurs;
Des cavernes, des lacs, des grottes, des fontaines,
Des coteaux, de grands bois, et de fertiles plaines.

L'art qui de la nature emprunte le pouvoir
Jamais en l'imitant ne se laisse entrevoir;
D'un aimable larcin déguise l'imposture;
Semble de tous ses droits investir la nature,
Et prête à ce séjour, par lui seul habité,
Un charme de mollesse et de simplicité.
L'air féconde les fleurs; l'air, à la voix d'Armide,
Encourage l'essor de la sève timide;
Et les fleurs et les fruits, qu'il réchauffe en son cours,
Dans un ordre constant se succèdent toujours.
Sur le même rameau la pomme jaunissante
Voit blanchir le duvet de la pomme naissante.
Plus loin, sur le sommet des coteaux lumineux
La vigne de son pampre entrelace les nœuds,
Étale ses bourgeons, avec orgueil déploie
De ses grains transparens la fraîcheur et la joie,
Et suspend autour d'elle en un riche appareil
Ses grappes de rubis qu'enflamme le soleil.
Mille oiseaux différens de voix et de plumages
En soupirs amoureux confondent leurs ramages.
Chantent-ils ? le zéphyr s'arrête au même instant :
Qu'ils se taisent, soudain le zéphyr inconstant
Reprend son vol léger, redouble son murmure,
Fait frémir les ruisseaux, les forêts, la verdure,

Et les ruisseaux, les bois, par des sons ravissans
Des oiseaux attentifs prolongent les accens.
Mais le silence règne. Alors se fait entendre
On ne sait quelle voix harmonieuse, tendre,
Qui, d'un hymne d'amour charmant tous les échos,
Remplace le concert de la terre et des flots :

« Voyez dans nos bosquets la rose vierge encore
« S'échapper du bouton qu'une nuit fit éclore.
« Plus elle s'enveloppe, et plus l'œil enchanté
« Devine sa fraîcheur et prévoit sa beauté.
« Moins timide, bientôt la rose printanière,
« Se dégageant du nœud qui la tient prisonnière,
« Aux caresses du jour abandonne son sein,
« Hélas ! et son éclat a disparu soudain.
« Elle languit et meurt, cette rose si belle,
« Que brûlait de cueillir plus d'un amant fidèle.
« De la jeunesse ainsi la fleur s'épanouit,
« Ne brille qu'un moment, tombe et s'évanouit.
« De myrtes, de rayons la tête couronnée,
« L'aimable et doux printemps ramène chaque année;
« Mais il ne peut, hélas ! ramener dans son cours
« La première fraîcheur de nos premiers beaux jours.
« Eh bien ! puisque le soir elle sera flétrie,
« Cueillons dès le matin la rose de la vie.

« Dans l'âge des plaisirs, aimons, lorsque l'amour
« Nous promet les douceurs du plus tendre retour. »
Elle dit : les forêts plus mollement gémissent ;
Au chant aérien les oiseaux applaudissent ;
Vous les voyez frémir d'une nouvelle ardeur :
La colombe, oubliant sa plainte et sa pudeur,
Poursuit de ses baisers sa compagne chérie.
Tout s'unit, se confond, s'enlace, se marie.
Une sève d'amour inonde à flots errans
Les prés, les bois, les fleurs, les vallons odorans.
Le lierre au bras flexible enveloppe le chêne ;
Tout ce peuple d'amans forme une étroite chaîne,
D'un long embrassement savoure le plaisir,
Et tremble, tourmenté des frissons du désir.
Au sein de cette vague et tendre mélodie,
Les guerriers cependant d'une marche hardie
S'avançaient, et, toujours maîtres de leur raison,
D'un charme insidieux repoussaient le poison.
Tout à coup leurs regards à travers le feuillage
Ont cru voir.... ce n'est point une trompeuse image....
Armide sur des fleurs assise mollement
Entoure de ses bras son invincible amant.
Sa blonde chevelure au gré d'un vent folâtre
Roule, et de son beau sein voile à demi l'albâtre.

Elle languit d'amour : un brûlant incarnat
Relève de son front la blancheur et l'éclat.
Tel que luit un rayon parmi les flots limpides,
La flamme du désir brille en ses yeux humides.
Armide, tout entière à ses feux renaissans,
De pleurs délicieux, de baisers caressans,
Couvre le front d'ivoire et les lèvres de rose
Du jeune et beau guerrier qui près d'elle repose.
Mais, lui de son bonheur se laissant accabler,
On dirait que son âme est prête à s'exhaler.
Il brûle, il se consume, et d'un regard avide
Dévore les beautés et les grâces d'Armide.
Sous un myrte voisin les deux héros cachés
Tiennent sur ces amans leurs regards attachés.

Aux branches d'un lilas se suspend avec grâce
Un magique miroir dont la splendeur retrace
Ces mystères d'amour et de félicité.
Armide avec orgueil de sa propre beauté
Y cherche seulement une image fidèle.
Renaud ne voit qu'Armide; Armide ne voit qu'elle.
Il est fier de sa chaîne; elle de son pouvoir.
« O toi, mon seul amour et mon plus doux espoir,
« Armide, disait-il, daigne tourner encore
« Vers ton heureux amant ces beaux yeux qu'il adore.

« Pourquoi chercher toujours dans ce miroir trompeur
« L'image des attraits qui subjuguent mon cœur ?
« Laisse-moi contempler leur touchante merveille,
« Et respirer l'amour sur ta bouche vermeille. »
Armide en souriant écoute ce discours,
Achève sa parure, et s'admire toujours.
Déjà de ses cheveux sous ses mains empressées
S'enlacent mollement les ondes dispersées.
Elle y mêle des fleurs dont l'éclat ravissant
Brille comme l'émail dans l'or resplendissant;
Aux lis de son beau sein joint la rose étrangère,
Et déroule à longs plis son écharpe légère.
Ainsi le paon superbe ouvre aux feux d'un jour pur
Les yeux de son plumage éblouissant d'azur.
Ainsi la belle Iris, à la fin des orages,
Quand le ciel est encore obscurci de nuages,
Attache en souriant à leur front pluvieux
De l'arc aux sept couleurs le prisme radieux.
Mais l'art et la nature, unissant leurs prodiges,
De sa riche ceinture ont tissu les prestiges :
Soumis aux lois d'Armide, et servant ses projets,
Ils ont su rassembler d'invisibles objets,
Donner des traits à l'âme, un corps à la pensée.
On y voit la pudeur craintive et menacée,

D'un cœur novice encor les battemens confus,
Les dépits simulés, les attrayans refus,
Les langueurs du plaisir, ses larmes, son sourire,
Le calme de l'amour et son fougueux délire.
Armide, pour séduire et tromper tous les yeux,
A tressé de ses mains, a trempé dans les feux
De ces objets divers le magique assemblage.
Depuis cet heureux jour, fière de son ouvrage,
Et du charme nouveau que son art a conçu,
Elle ne quitte point le merveilleux tissu.

Mais des feux du matin l'horizon se colore :
Armide, en s'éloignant du guerrier qu'elle adore,
Lui donne un doux baiser, et va loin de ces lieux
Interroger en paix son art mystérieux.
Renaud ne peut la suivre. Errant sous ces ombrages,
Au milieu des oiseaux, peuple de ces rivages,
Loin de sa belle amante il languit tout le jour,
Et demande à la Nuit de presser son retour.
Mais à peine la Nuit, laissant flotter ses voiles,
Abandonne aux zéphyrs son char semé d'étoiles.
Armide, que ramène un doux empressement,
Vient d'un jour sans bonheur consoler son amant,
Et passe près de lui les heures fortunées
Qu'à ses plaisirs encor cèdent les destinées.

Mais, enfin suspendant les amoureux combats,
Elle a fui : les guerriers de l'œil suivent ses pas,
Et tous deux, s'élançant de leur retraite obscure,
Se montrent à Renaud sous leur pompeuse armure.
Tel, parmi des troupeaux, un coursier orgueilleux
Que l'on vient d'arracher aux hasards périlleux,
Dans les langueurs d'amour, au sein d'un pâturage,
Époux efféminé, consume son courage.
Mais du clairon guerrier si le bruit frappe l'air,
Si du glaive brillant soudain jaillit l'éclair,
Il frissonne, il se dresse, et, sous un nouveau maître,
Dans le choc des combats demande à reparaître.
Tel, quand l'armure éclate à ses regards surpris,
Renaud s'étonne, tremble, et reprend ses esprits.
Ubalde alors s'avance, et découvre à sa vue
Du divin bouclier la splendeur imprévue.
Renaud dans ce miroir contemple en frémissant
D'un héros tel que lui le faste avilissant,
Ces cheveux abreuvés d'essences onctueuses,
Ces vêtemens tissus de fleurs voluptueuses,
Et ce fer qui lui reste, hélas ! déshonoré
Par les vains ornemens dont il est décoré.
Tel qu'on voit un mortel tourmenté par des songes,
Même après le réveil, douter de leurs mensonges,

Et sortir lentement de sa pénible erreur,
Tel le jeune Renaud, pâle, saisi d'horreur,
Détache ses regards du miroir trop fidèle
Qui lui rend de ses traits l'image criminelle.
Pour dérober sa honte aux yeux de l'univers
Il voudrait se plonger dans les feux, dans les mers;
Ou plutôt que le ciel, armé de son tonnerre,
L'engloutît tout vivant au centre de la terre;
Quand Ubalde s'approche et lui parle en ces mots :
« L'Occident aujourd'hui rassemble ses héros.
« Quiconque suit du Christ la loi sainte et chérie,
« Signale son courage aux plaines de Syrie;
« Et l'appui des chrétiens, étranger à leur sort,
« Aux limites du monde obscurément s'endort!
« Et le fils de Berthold, esclave d'une femme,
« Cache dans les déserts son opprobre et sa flamme!
« Qu'est devenu Renaud ? quel charme suborneur
« Lui ferma si long-temps le chemin de l'honneur ?
« A de plus nobles soins que ton cœur s'abandonne!
« Viens; le camp te désire, et Godefroi l'ordonne.
« Invincible guerrier choisi par les destins,
« Aux ennemis de Dieu porte des coups certains.
« Et, dans Jérusalem d'épouvante frappée,
« Du sang de l'Infidèle abreuve ton épée. »

Aux sons de cette voix Renaud reste un moment
Immobile, confus, muet d'étonnement;
Une rougeur subite allume son visage.
Mais de ses sens bientôt il recouvre l'usage;
A la honte bientôt succède dans son cœur
D'un généreux dépit le sentiment vainqueur;
Affranchi désormais d'un amour qu'il abjure,
Il brise, il foule aux pieds son indigne parure,
Et, hâtant son départ, il guide les guerriers
A travers ces confus et ténébreux sentiers.

Tandis qu'il s'abandonne à l'ardeur qui l'entraîne,
Tandis qu'il fuit Armide, (ô surprise soudaine !)
Armide reconnaît sur la poudre étendu
Le dragon, du palais surveillant assidu.
Un noir pressentiment de son âme s'empare.
Elle aperçoit Renaud qui d'elle se sépare,
Et, déjà consommant toute sa trahison,
D'un pas précipité fuit sa douce prison.
Elle veut s'écrier : « Dans quels lieux il me laisse,
« Le cruel ! » Mais sa voix, que trahit sa faiblesse,
Expire, et tout le poids d'une horrible douleur
En sanglots étouffés retombe sur son cœur.
L'infortunée, hélas ! un ascendant suprême
Lui ravit son bonheur et le héros qu'elle aime.

Elle n'en doute plus, et, pour la secourir,
Aux secrets de son art commence à recourir.
Elle connaît ces mots que dans la Thessalie
Proférait en hurlant l'immonde Catilie;
Les sons mystérieux et les puissans accords
Qui suspendent le jour et raniment les morts.
Mais l'enfer, si long-temps de ses vœux tributaire,
L'enfer reste immobile, et s'obstine à se taire.
Pour retenir l'ingrat qui cause ses malheurs,
Elle n'a désormais d'autre appui que ses pleurs.
Au mépris de son rang, de sa gloire oubliée,
On la voit..... ciel vengeur, qu'elle est humiliée !
Qu'elle diffère, hélas ! en ce jour malheureux,
De ces jours où, troublant tout l'empire amoureux,
Un seul de ses regards, un geste, un doux sourire,
Des plus fameux héros nourrissaient le délire !
Alors, avec dédain les voyant sur ses pas,
Tremblans, brûlés de feux qu'elle ne sentait pas,
Cette beauté fatale, orgueilleuse et sauvage,
N'aimait dans ses amans que leur servile hommage.
O jeux cruels du sort ! à présent elle suit
Mourante, échevelée, un traître qui la fuit.
D'espérance et d'effroi comme son cœur palpite !
A travers les rochers elle se précipite;

Les torrens, les glaçons, les neiges, les frimas,
Et les cailloux roulant sous ses pieds délicats,
Rien ne peut ralentir son ardeur insensée.
Enfin près de Renaud par ses cris devancée,
Et le voyant déjà qui, sur le bord des mers,
S'apprêtait à quitter ces funestes déserts ;
De loin elle s'écrie : « O toi qui m'abandonnes,
« Infidèle! adoucis la mort que tu me donnes!
« Arrête un seul moment! demeure! ou par pitié
« Arrache moi ce cœur dont je perds la moitié!
« Pourquoi donc à mes vœux te refuser encore?
« Ce n'est point un sourire, un baiser que j'implore ;
« Garde tous ces bienfaits pour une autre que moi ;
« Je ne veux, je n'attends qu'une grâce de toi ;
« Écoute les adieux de l'amour le plus tendre.....
« Mais quoi! tu peux me fuir, et tu n'oses m'entendre! »
Renaud à son aspect se détourne et frémit ;
Sur le sort d'une amante en secret il gémit.
Mais la gloire commande et lui rend son courage.
Il s'éloignait ; Ubalde alors tient ce langage :
« Un chevalier chrétien, fidèle à ses sermens,
« Doit-il craindre l'amour et ses emportemens?
« La voici, belle encor dans sa douleur extrême ;
« Eh bien, il faut l'attendre et te vaincre toi-même.

« Renaud, c'est par la force et des combats puissans
« Que la raison s'épure et maîtrise nos sens. »
Il dit : Renaud s'arrête. Armide avec ses charmes,
Ses longs cheveux épars, ses yeux noyés de larmes,
Arrive; et, soit courroux, soit dépit, soit fierté,
Elle se tait long-temps. Renaud, de son côté,
Jette furtivement sur Armide abattue
Des regards où se peint son âme combattue.
Tel, avant que sa voix reprenne un libre essor,
Un chantre harmonieux saisit sa lyre d'or :
Il recorde ses tons, prélude avec adresse,
Et dispose nos cœurs à des chants de tendresse;
Telle Armide, malgré son profond désespoir,
Malgré le trouble affreux qu'elle laisse entrevoir,
Ne veut point négliger l'artifice et la feinte.
Quelques faibles soupirs ont préparé sa plainte;
Et, pour mieux d'un ingrat amollir la rigueur,
Elle attache sur lui des yeux pleins de langueur,
Se recueille, et bientôt en ces termes supplie :
« Perfide ! ne crains pas, lorsque ton cœur m'oublie,
« Que d'une amante ici je réclame les droits.
« Armide, je le sais, te fut chère autrefois.
« Tout est changé pour nous : puisque de ta faiblesse
« L'importun souvenir et t'offense et te blesse;

« Puisque Armide a cessé d'être belle à tes yeux
« Et ne te semble plus qu'un objet odieux,
« Comme ennemi du moins écoute sa prière.
« Tu peux, en m'accordant cette grâce dernière,
« Me conserver toujours ta haine et tes mépris.
« Ta haine !... Eh bien, cruel ! je la veux, j'y souscris.
« Livre-toi sans contrainte à ses douceurs funestes :
« Elle est juste sans doute ; et moi que tu détestes,
« N'ai-je pas abhorré tes chrétiens et ta loi ?
« Que dis-je les chrétiens ? non, barbare ! c'est toi
« Dont je fus seulement l'implacable ennemie.
« Dans cette inimitié par mon culte affermie,
« Et reine, et Musulmane, il m'eût été bien doux
« De voir le fier Renaud expirer sous mes coups.
« Je t'ai persécuté, trahi, chargé de chaînes,
« Traîné loin des combats sur ces plages lointaines....
« A ces crimes ajoute un crime plus affreux,
« Le seul dont me punisse un guerrier généreux.
« Détours insidieux ! coupables artifices !
« En effet, de son cœur te garder les prémices,
« Changer ces lieux déserts en un séjour charmant,
« Prodiguer de soi-même à son perfide amant
« Ce qu'à mille héros constans, dignes de plaire,
« On avait refusé comme un trop doux salaire,

« A tes brûlans désirs enfin m'abandonner ;
« Voilà tous mes forfaits ! comment les pardonner ?
« Si tes ressentimens égalent ton injure,
« Je ne te retiens plus ; fuis, laisse-moi, parjure ;
« Passe les mers ; combats ; par des succès nouveaux
« Cours effacer l'éclat de tes premiers travaux.
« Anéantis ma loi ; fais triompher la tienne.....
« Ma loi ! ciel ! qu'ai-je dit ? non, ce n'est plus la mienne !
« Idole de mon cœur, toi seul es sans retour
« Ma patrie et mon dieu, ma gloire et mon amour.
« Enfin, tu le sais trop, sans toi je ne puis vivre.
« Oh ! ne m'enlève pas l'espoir où je me livre.
« A la suite d'un char les captifs amenés
« Accompagnent toujours des vainqueurs fortunés.
« Les brigands derrière eux ne laissent point leur proie.
« Souffre que sur tes pas à toute heure on me voie.
« L'abaissement d'Armide, hélas ! et son malheur,
« Plairont à Godefroi, que rejoint ta valeur.
« Qui nous retient ? fuyons cette rive lointaine.
« Parmi tant de guerriers victimes de ma haine,
« Traîne-moi dans le deuil et la captivité :
« Ils aimeront à voir cette fière beauté,
« Cette Armide à leurs feux autrefois si rebelle
« Expier son orgueil et suivre un infidèle.

« Esclave dédaignée, à quoi bon désormais
« Garder ces blonds cheveux que pour toi seul j'aimais ?
« Que du fer à tes yeux ils subissent l'outrage ;
« Que tout en moi réponde à mon humble esclavage.
« Dans l'ardeur et le choc des combats meurtriers,
« Je porterai tes dards, conduirai tes coursiers.
« Ces mains, ces faibles mains pour seconder un maître
« Auront assez d'adresse, et de vigueur peut-être.
« Je serai ton appui, ton guide, ton secours,
« Ton écuyer..... Enfin, pour défendre tes jours,
« Rien n'épouvantera mon amoureuse audace ;
« Et si d'un ennemi le glaive te menace,
« Prévenant tout à coup son horrible dessein,
« Je te ferai, barbare, un rempart de mon sein.
« Que sais-je même ? est-il un Sarrasin farouche
« Que n'arrêtent mes cris, que ma beauté ne touche ?
« Malheureuse ! est-ce à moi de vanter des appas
« Dont le pouvoir m'abuse et ne te fléchit pas ? »
Elle dit. Ses accens se troublent, se confondent ;
Ses yeux restent baissés, et des pleurs les inondent.
Le héros attendri n'ose l'envisager.
D'un moment de surprise il connaît le danger ;
Et ses regards confus, sa pâleur, sa contrainte,
Décèlent les remords dont son âme est atteinte.

Mais dans son sein glacé par la froide raison
Si l'amour ne peut plus épancher son poison,
Un sentiment plus doux, la pitié le remplace.
D'Armide qui l'implore il cause la disgrâce,
Et, retenant ses pleurs toujours prêts à couler,
Renaud, l'ingrat Renaud cherche à la consoler.
« Armide, lui dit-il, ton désespoir m'accable ;
« Mais Dieu parle, et je cède à sa voix redoutable.
« Hélas ! si dans ton sein je pouvais étouffer
« Cette fatale ardeur que j'y vois triompher,
« Tu connaîtrais bientôt qu'une vengeance vaine
« Ne sollicite point mes mépris et ma haine.
« Armide, épargne-toi des regrets superflus :
« Si tu m'as offensé, je ne m'en souviens plus.
« Tu n'es point mon esclave ; et comment, à quel titre,
« De tes nouveaux destins me rendrais-je l'arbitre ?
« Ton cœur, extrême en tout, fut prompt à s'égarer,
« Sans doute ; mais ces torts peuvent se réparer.
« S'il en est de plus grands dont tes aveux t'accusent,
« Ta jeunesse, ta loi, tes charmes les excusent.
« N'ai-je pas à mon tour (ô cruel souvenir !)
« Partagé les erreurs dont tu veux te punir ?
« Et puis-je encor parler de haine et de vengeance,
« Quand moi-même aujourd'hui j'ai besoin d'indulgence?

« Dans les prospérités comme dans les revers,
« Armide et ses bienfaits me seront toujours chers.
« Sous nos saints étendards mon devoir me rappelle;
« Mais je serai toujours ton chevalier fidèle,
« Autant du moins, autant que me le permettront
« Et ma gloire, et le Dieu dont je venge l'affront.
« Hélas ! ce même Dieu te défend de me suivre.
« Va, d'un funeste amour que ton cœur se délivre.
« Sois heureuse, et reprends cette noble fierté
« Que t'imposent ton rang, ton sexe et ta beauté. »

Armide cependant jetait sur l'insensible
Des regards allumés d'un feu sombre et terrible.
Elle sèche ses pleurs, fait trève à ses sanglots,
Et, pâle de colère, elle éclate en ces mots :

« Et la belle Sophie est ta mère !.... non, traître :
« Le Caucase neigeux ou la mer t'ont fait naître.
« Dans l'horreur des forêts, sur un lit de cailloux
« Abandonné, vomi par le ciel en courroux,
« Pour le malheur du monde une horrible tigresse
« A de son lait sanglant abreuvé ta jeunesse.
« Pourquoi dissimuler ? ce front calme et serein
« A-t-il daigné pâlir ? ai-je en ce cœur d'airain
« Où ma douleur se brise, et que rien ne désarme,
Surpris un seul regret, un soupir, une larme ?

« Il fuit, il m'abandonne, et se croit chevalier !
« Magnanime vainqueur, il veut bien oublier
« Les offenses d'Armide et les torts de son âge !
« Écoutez les leçons d'un héros et d'un sage !
« Et Mahomet, du ciel l'apôtre et l'envoyé,
« Mahomet qui l'entend, ne l'a pas foudroyé !
« Misérable ! va, fuis, je n'ai plus rien à dire ;
« Je te rends cette paix que ton cœur me désire ;
« J'en mourrai, je le sens : mais ne te flatte pas
« Que ma fureur expire au jour de mon trépas.
« Une torche à la main, pâle, défigurée,
« Mon ombre te suivra de serpens entourée ;
« Et le jour et la nuit, pour dévorer ton sein,
« J'enverrai devant moi le remords assassin.
« Ma rage égalera l'excès de mon injure ;
« Plus de repos enfin pour ton âme parjure ;
« Et s'il faut que les mers où tu vas t'engager
« Dans ta fuite barbare osent te protéger ;
« Si les flots, les écueils, si tous les vents complices
« Retardent ma vengeance et tes justes supplices ;
« Si tu revois ce camp d'où l'on t'avait chassé,
« Dans l'horreur des combats de mille traits percé,
« Meurtri, couvert de sang, traîné sur la poussière,
« Tu voudras, mais en vain, m'adresser ta prière.

« Sans pitié comme toi, je te verrai souffrir,
« Je compterai tes pleurs, je t'entendrai mourir.
« C'est mon espoir !.... » Alors sa langue s'embarrasse ;
Une froide sueur au même instant la glace ;
Le front décoloré, sans voix, sans mouvement,
Elle chancelle, et tombe aux pieds de son amant.
Armide, ouvre les yeux ! regarde, infortunée,
Et console un moment ta noire destinée !
Ce Renaud qui te fuit à l'inflexible Honneur
Immole en gémissant sa flammc et son bonheur.
Va, les derniers adieux qu'en partant il t'adresse,
Tu ne le croiras pas, sont remplis de tendresse.
Que fera-t-il, grand Dieu ? sur ce stérile bord
Doit-il abandonner aux horreurs de son sort,
Mourante et sans secours, celle qui lui fut chère ?
La pitié le défend. Mais la gloire sévère
L'ordonne, et du héros enchaîne tous les vœux.
Déjà de l'étrangère agitant les cheveux
Les vents soufflent. Déjà sur la plaine liquide
Cingle légèrement la nacelle rapide,
Et Renaud, malgré lui, par les flots emporté,
Cherche encore des yeux le bord qu'il a quitté.
Armide cependant soulève sa paupière,
Rassemble ses esprits, et revoit la lumière.

Quel silence profond ! autour d'elle un désert
Où sa voix gémissante et s'égare et se perd.
Long-temps elle promène une vue indécise.
Enfin, se voyant seule, et sur la roche assise :
« Il est parti ! dit-elle ; ô réveil odieux !
« Quoi ! je n'ai point reçu ses funestes adieux !
« Il a pu voir Armide à ses pieds abattue,
« Et ne pas différer un départ qui me tue !
« Mes jours prêts à s'éteindre imploraient son appui,
« J'expirais sous ses yeux, et le monstre..... il a fui !
« Il comble la mesure, ô ciel !.... et je l'adore !
« Et mes pleurs sans vengeance ici coulent encore !
« C'est trop me consumer en de vaines douleurs ;
« Pour armes contre lui n'ai-je donc que des pleurs?
« Ah ! je le poursuivrai. Ni le ciel, ni l'abîme,
« Ne pourront le cacher au courroux qui m'anime.
« A ses nouveaux destins attachons ma fureur.
« Déjà je le saisis..... je déchire son cœur,
« Cet insensible cœur qui m'avait dédaignée.
« Dans les flots de son sang que ma rage baignée
« Enfin se désaltère, et puisse épouvanter
« Les perfides amans qui voudraient l'imiter !
« L'infidèle m'apprit à devenir barbare.
« Malheureuse ! reviens du trouble qui t'égare.

« Il fallait le punir quand, loin de tous les yeux,
« Enseveli vivant dans ces sauvages lieux,
« L'ingrat à tes fureurs se livrait sans défense.
« Que peux-tu maintenant pour venger ton offense?
« Ce que tu peux ! en vain pour la première fois
« Mon art impérieux se refuse à ma voix.
« Je hais; je suis Armide, et ma beauté me reste.
« Oui, tu peux me servir, ô beauté trop funeste!
« C'est toi qu'on méprisa, c'est à toi de laver
« L'irréparable affront que tu viens d'éprouver.
« Rivaux infortunés, Armide vous appelle !
« Si le péril est grand, la récompense est belle;
« Vengez-moi ! Parmi vous est-il quelque guerrier
« Qui, plongeant dans son cœur un homicide acier,
« Du traître à mes genoux veuille apporter la tête?
« Ma couronne l'attend; ma main est déjà prête.
« Mais si dans mon malheur je ne puis mériter
« Qu'au prix de tout son sang on ose m'acheter,
« Si rien avec mon cœur n'agit d'intelligence,
« Qui m'arrête? mourons.... Ciel ! qu'ai-je dit? Vengeance!
« Toi qu'implorent mes vœux rejetés par l'amour,
« Anéantis le traître, et je souffre le jour. »
Armide cependant s'éloigne du rivage,
Les cheveux hérissés, et les yeux pleins de rage.

Elle rentre au palais, où ses cris redoutés
Conjurent de l'enfer les trois cents déités.
Le jour pâlit; les vents, précurseurs des orages,
Grondent dans les forêts et les antres sauvages;
Déjà le ciel vomit de bleuâtres éclairs;
Mille foudres rivaux se croisent dans les airs;
Des spectres menaçans, des monstres fantastiques
Assiégent le palais, inondent ses portiques:
On entend dans la nuit leur formidable voix
Siffler, frémir, hurler et rugir à la fois.
La tempête redouble. Une ardente rosée
Pleut et roule en torrens sur la plaine embrasée.
Le palais, ébranlé jusqu'en ses fondemens,
Semble pousser au loin de longs gémissemens,
Et, battu par les vents, l'enfer et le tonnerre,
De ses pompeux débris partout jonche la terre.
Plus de rians bosquets, plus de jeunes beautés;
Grottes, sources, vallons, berceaux, bois enchantés,
Tout disparaît..... Le ciel, qui déjà se colore,
Recommence à verser un jour douteux encore;
Et comme un songe heureux qu'enfante le sommeil,
S'enfuit et s'évapore à l'instant du réveil;
Ou comme ces vapeurs dont les airs s'obscurcissent,
Au souffle du matin bientôt s'évanouissent:

Ainsi de ces beaux lieux le charme foudroyé
S'éclipse pour jamais ; partout l'œil effrayé
Cherche en vain le palais, et ne trouve à sa place
Qu'une muette horreur et des rochers de glace.
Armide sur son char déjà tout préparé
S'élève, et disparaît dans un ciel azuré.
Au sein des tourbillons et des flottans nuages,
Elle voit sous ses pieds les mers et leurs rivages,
Les colonnes d'Alcide, et vingt climats divers
Qu'ignore la moitié de ce vaste univers.
Son vol enfin s'arrête aux plaines de Syrie.
Ce n'est point à Damas, son heureuse patrie,
Lieux si chers autrefois, qu'elle veut désormais
Sans gloire et sans vengeance habiter un palais.
Furieuse, et dans l'air poursuivant son voyage,
Elle pousse son char vers la stérile plage
Où son château s'assied sur un lac croupissant.
Après un long circuit, c'est là qu'elle descend,
Et que, loin de sa cour, dans un profond silence,
Entre mille desseins elle hésite et balance.
Enfin de sa colère exhalant les transports :
« Oui, le ciel me l'inspire ! oui, j'irai sur ces bords
« Que le roi de Memphis a couverts de ses armes.
« Là, de mon art fatal épuisant tous les charmes,

« Le carquois sur l'épaule, et le glaive à la main,
« Je suivrai des combats le périlleux chemin.
« Là, pour mieux accabler l'insolent qui me brave,
« Des plus vaillans guerriers je me ferai l'esclave;
« Et, foulant à mes pieds un vain reste d'honneur,
« Je soufflerai partout ma haine et ma fureur.
« Ah ! ne m'accuse point, ô monarque perfide !
« Hidraot, je te dois ce transport homicide.
« Hélas ! si, de mon sexe abjurant tous les droits,
« De l'austère pudeur je méconnais la voix;
« Si je deviens errante, inhumaine, implacable,
« Tu l'as voulu ; c'est toi dont l'adresse coupable,
« Aux ruses, aux complots destinant ma beauté,
« Me ravis le bonheur que j'aurais mérité;
« Et lorsque j'ose tout pour laver mon outrage,
« Dans mes crimes nouveaux reconnais ton ouvrage. »
Autour d'elle à ces mots appelant ses guerriers,
Les femmes de sa cour, ses nombreux écuyers,
Avec tout l'appareil qu'exigent sa puissance,
L'éclat de sa fortune et sa haute naissance,
Elle part, elle vole, et n'arrête ses pas
Qu'aux bords où le calife assemble ses soldats.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

NOTES

DU CHANT SEIZIÈME.

Nous l'avons déjà dit, et il est inutile de le répéter, ce seizième chant est sans contredit le plus renommé de tout le poëme. Que ce soit à tort ou à raison; que les beautés qui le distinguent soient d'un ordre inférieur ou supérieur à celles qui distinguent d'autres parties de l'ouvrage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a sur tout le reste le brillant avantage de la popularité. Le charme magique des jardins d'Armide s'est répandu sur les lecteurs de tous les pays; nulle part on n'a su résister aux séductions d'une poésie si riante; et l'admiration surprise s'est reposée avec une sorte de complaisance tout exclusive sur l'objet une fois adopté de ses prédilections. Armide et son palais enchanté sont donc, pour ainsi dire, devenus de mode; et voilà pourquoi tant d'appréciateurs superficiels sont allés chercher dans ce seul morceau toute la mesure du génie poétique du Tasse, et, par la plus aveugle de toutes les préventions, n'ont accordé d'autres couleurs à son pinceau que celles qui retracent les brillantes folies de l'imagination. Peu importe ici la maladresse de leurs louanges comme celle de leurs critiques, les jardins d'Armide n'en restent pas moins un des plus étonnans modèles de richesse et de grâce qu'ait jamais produits la poésie; et les autres beautés plus fortes et plus sévères dont le Tasse a rempli son épopée n'en restent pas moins des beautés. Mais il est

toujours bon de relever, même en passant, une injustice ; et le charme du délicieux tableau des enchantemens ne devient d'ailleurs que plus admirable en devenant une nouvelle preuve de la flexibilité tout-à-fait unique du talent du poëte.

Ajoutons quelques mots encore avant d'entrer dans les notes de détail. Il est peu dans la nature du Tasse d'être entièrement irréprochable : la pureté du goût classique ne lui est pas toujours au même degré familière ; il écoute trop souvent les caprices de son imagination aux dépens des sages conseils de la raison : tout le monde le sait, et les Italiens eux-mêmes en conviennent. On ne s'étonnera donc point de nous voir ne pas tout louer, dans un morceau surtout où, à côté du légitime usage des richesses poétiques, étaient nécessairement les tentations du luxe et de la prodigalité. Le Tasse est tombé dans le piége que lui tendait son propre talent ; il a répandu avec profusion tout ce que lui fournissait la fécondité créatrice de son esprit, au lieu de s'imposer la loi d'une prudente mesure : il a donné prise à la critique.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 97.

Cent portiques dont l'or fait resplendir les voûtes
Ouvrent aux deux héros cent lumineuses routes.
Mais le riche travail qui serpente dans l'or
En relève la pompe, et la surpasse encor.
Des groupes éclatans que les guerriers admirent
Ont l'air de se mouvoir, font croire qu'ils respirent ;
Et tel est en effet le prestige des sens,
Qu'à leur voix fantastique on prête des accens.

Les portes du palais, avec leur resplendissante magni-

ficence, sont la première merveille du séjour d'Armide. Après avoir ébloui les yeux de tout l'éclat des métaux et des pierreries, le poëte montre bientôt la richesse de la matière effacée par celle de l'art :

Materiam superabat opus.

Souveraine d'un héros dont elle a ravi le cœur à la gloire pour le livrer à l'amour, la belle enchanteresse a voulu que tout attestât sa superbe conquête. La force enchaînée aux pieds de la beauté, telles sont les images que se plaît à étaler son orgueil. Hercule, une quenouille à la main, esclave d'un regard de l'aimable Iole, commence cette longue histoire des triomphes de l'amour et des défaites de la raison : on conçoit sans peine que le Tasse ait ici trouvé une ingénieuse et piquante grâce. Mais a-t-il dignement achevé son tableau ? Plutôt que de montrer Antoine asservi aux caprices et à la fortune de Cléopâtre, ne pouvait-il offrir Périclès aux genoux d'Aspasie, Alcibiade, Alexandre, tant d'autres vaillans héros, portant, en captifs soumis, les fers de la beauté ? Car on ne peut se le dissimuler, en copiant ici Virgile avec cette déplorable servilité qu'on lui connaît, le Tasse a manqué le principal effet qu'il devait se proposer, et sa peinture est nécessairement demeurée incomplète. Que le poëte latin, qui, en retraçant la bataille d'Actium, ne songe qu'à retracer la gloire d'Auguste, se plaise à représenter tout l'appareil de la guerre et toutes ses horreurs ; qu'il montre « d'une part les Romains, de « l'autre les peuples de l'Égypte, de l'Arabie et de « l'Inde, le promontoire de Leucate tout étincelant de « l'éclat des armes ; le choc des vaisseaux, si terrible,

« qu'on dirait voir se briser les unes contre les autres les « Cyclades flottantes* »; qu'il rassemble enfin cent autres pareilles circonstances, la chose est toute naturelle : son sujet appelle ces ornemens poétiques. Mais qu'ont-ils à faire quand il s'agit seulement de peindre l'amour vainqueur de la fierté guerrière? Pour ne voir dans Antoine que l'amant de Cléopâtre, il faut oublier en lui l'ambitieux rival d'Octave; et c'est cette dernière circonstance sur laquelle le Tasse semble prendre à tâche d'insister. En vain lui fait-il préférer la fuite avec celle qu'il aime aux chances de la victoire ou d'une mort glorieuse, les images du dévouement ne sont pas celles qui conviennent ici ; Antoine doit folâtrer aux pieds de Cléopâtre comme Alcide à ceux d'Iole, et Renaud à ceux d'Armide ; autrement, il ne peut figurer parmi les tendres et nobles esclaves dont l'héroïsme a accepté des chaînes de fleurs; et s'il y figure, il n'est pas à sa place. C'est là que prétendait arriver notre critique.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 100.

Tel qu'on voit sur ses bords frais et voluptueux
Se jouer le Méandre en replis tortueux ;
De sa source à la mer, de la mer à sa source,
Un doux caprice égare et promène sa course ;
Et le flot qui remonte au flot qui redescend
Livre, sur son passage, un combat innocent.

Les remarques ne peuvent que déparer une poésie aussi suave, aussi gracieuse que celle du Tasse dans les quatre octaves où il peint le labyrinthe avec ses détours

* Énéide, liv. 8, vers 675 et suivans.

enchantés, et retrace les riches merveilles dont la nature orne complaisamment son sein pour flatter à la fois tous les sens : de telles beautés ne veulent pas plus être commentées que les grâces d'une femme ne veulent l'être. Car ce qui fait ici le premier mérite du tableau, ce ne sont point les objets mêmes qui s'y trouvent dessinés, c'est la teinte de volupté tout-à-fait indéfinissable qui vient ajouter son charme, en quelque sorte inaperçu, au charme réel de ce qui frappe les regards.

La chanson du perroquet, tant les détails en sont agréables, serait un ornement de plus, si l'idée même n'en était si bizarre et de si mauvais goût. Mais c'est là un de ces excès d'imagination que nous avons signalés d'avance comme l'unique défaut qui fasse tache parmi les innombrables beautés des jardins d'Armide. « Un « perroquet qui chante des vers de sa composition, dit « Voltaire, est une fable bien étrange aux yeux de tout « lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui « est naturel. » Et Voltaire a raison. Cela est fâcheux ; car, il faut le redire, la poésie est charmante : on y retrouve l'abandon et la mollesse anacréontique avec la mélodieuse élégance de Tibulle. Le morceau a été plus d'une fois imité ; mais la traduction qu'en donne M. de Lormian suffit pour l'honneur de la poésie française. Nous demandons aux lecteurs la permission de leur en offrir une imitation latine qui se trouve en nos mains, et qui réunit au mérite de la fidélité celui d'une assez facile élégance. Une seule citation de ce genre ne vaut pas le reproche de pédantisme.

Una avis aligeri regnat pulcherrima cœtûs,
Stellatæ gemmis cui versicoloribus alæ

Solis ad objectum radiant, cui purpura collum
Cingit, et humanæ loquitur vox æmula linguæ.
Sed tunc continuos sonitus, mirabile monstrum,
Edidit arte novâ : cunctæ siluêre volucres
Non antè auditi captæ dulcedine cantûs,
Et mutos tenuit zephyri levis aura susurros :

« Aspice crescentem tenerâ pubescere sensim
Virginitate rosam, quæ nondùm prodit aperto
Nuda sinu, nec tota tamen captiva tenetur,
Hoc spectanda magis, quò se magis ipsa recondit.
Ecce autem plenos oculis expandit honores
Hortorum regina : caput mox languida fessum
Ad terram inclinat, nec jam flos ille videtur
Quem *multi juvenes, multæ optavêre puellæ* *.

« Sic rapit una dies humanæ gaudia vitæ,
Et breviter nostri marcescit flosculus ævi;
Dùmque redux vernis juvenescit mensibus annus,
Verna redit nunquàm miseris mortalibus ætas.
Ergo agite, ô juvenes; puro cùm lumine ridet
Matutina dies, cui jam nox imminet atra,
Ergo agite, et tenerum Veneris decerpite florem :
Mutua spondet amor dùm gaudia, tempus amandi. »

Conticuit : simul unanimi plausisse videntur
Concentu volucres : iterârunt blanda columbæ
Oscula, et insolitis arsêre animalia flammis.
Quin et dura ilex, et castæ arbuscula Daphnes
Præsentem sensêre deum; leviore susurro
Aura fremit, fremit unda simul, commotaque tellus,
Et circùm natura omnis spiravit amorem.

Passons maintenant aux poëtes qui peuvent avoir fourni au Tasse quelques-unes des couleurs dont il a embelli son riant tableau.

* Vers de Catulle, que le Tasse a traduit littéralement.

L'antiquité n'a guère su peindre la magie que dans ses effrayantes conjurations ; elle n'a point imaginé de donner de beaux jardins pour séjour à ses enchanteresses : la plus aimable de toutes, Circé, ne sait offrir à Ulysse d'autre plaisir que celui de boire son vin et de partager sa couche : la magie ancienne était donc stérile pour le Tasse. Les descriptions de jardins, tracées par la poésie grecque ou latine, n'étaient pas pour lui un plus fécond modèle. Le potager du roi Alcinoüs* ne lui dictait aucune inspiration, non plus que le modeste verger du vieillard de Corycie **. Il n'avait guère que le palais et les jardins de Vénus, décrits par Claudien avec assez de richesse et de magnificence ; aussi n'a-t-il pas manqué d'aller y prendre quelques traits : mais ce n'était plus Virgile qu'il imitait, et il a su perfectionner en imitant.

Parmi ceux de ses devanciers qui appartiennent aux temps modernes, je ne pense pas qu'il doive beaucoup au Trissin, quoique le Trissin se soit évertué à peindre les bosquets délicieux des jardins impériaux de Constantinople, et les amours fort peu chastes de Justinien et de Théodora, dont ils sont le théâtre. Mais il n'en est peut-être pas de même de l'Arioste et du Camoëns, dont l'un a tracé les merveilles du séjour d'Alcine, l'autre l'île enchantée où Téthys accueille les Portugais. Sans songer précisément à les imiter, le Tasse avait au moins devant les yeux leur exemple ; et l'exemple du génie n'est jamais perdu pour le génie. C'était beaucoup que l'imitation fût possible ; et cela suffit même pour auto-

* Odyssée, chant 8.

** Géorgiques, chant 4.

riser les courtes citations que nous allons faire de l'un et l'autre poëte, en laissant aux lecteurs le soin de rapprocher et de juger.

Commençons par l'Arioste. Le véritable héros de son poëme, Roger, se trouve soudain enlevé dans de lointaines contrées, sur les ailes du miraculeux hippogryphe. Après avoir promené le jeune héros dans sa course aérienne au-dessus des vastes espaces des mers, le coursier ailé s'abaisse tout d'un coup pour déposer son noble fardeau dans une île enchantée.

Non vide nè il più bel, nè il più giocondo
Da tutta l'aria ove le penne stese,
Ne se tutto cercato avesse il mondo,
Vedria di questo il più gentil paese;
Ove, dopo un girarsi di gran tondo,
Con Ruggier seco il grande augel discese
Culte pianure, e delicati colli,
Chiare acque, ombrose ripe, e prati molli.

Vaghi boschetti di soavi allori,
Di palme, e di amenissime mortelle,
Cedri, ed aranci ch'avean frutti e fiori
Contesti in varie forme, e tutte belle,
Facean riparo ai fervidi calori
De'giorni estivi con lor spesse ombrelle;
E fra quei rami con sicuri voli
Cantando se ne giano i rosignuoli.

Tra le purpuree rose, e i bianchi gigli,
Che tepida aura freschi ognora serba,
Sicuri si vedean lepri e conigli,
E cervi con la fronte alta e superba,
Senza temer ch'alcun gli uccida o pigli,
Pascano, o stiansi ruminando l'erba,
Saltano i daini, e'i capri snelli e destri,
Che sono in copia in quei luoghi campestri.

« Jamais, dans aucune des contrées que son vol a parcourues, le coursier ailé n'a vu une nature plus belle et plus riante ; jamais, quand il visiterait le monde entier, ses yeux ne rencontreraient un pays semblable à celui où il s'abaissa pour déposer son illustre compagnon. Ce sont des plaines richement cultivées, des collines délicieuses, de claires ondes, des rives ombragées, des prairies d'une molle verdure.

« Ailleurs ce sont de charmans bosquets : le laurier et le myrte, le palmier et le cèdre, l'oranger avec ses fruits et ses fleurs, dont les formes sont aussi belles que variées, font de leurs épaisses ombres un impénétrable abri contre les brûlantes ardeurs du soleil de l'été : au milieu de leurs branches, le rossignol, dans une douce sécurité, se joue et fait entendre ses mélodieuses chansons.

« Parmi la pourpre éblouissante des roses et la blancheur des lis, auxquels la molle tiédeur de l'air conserve toujours leur éclat, on voit errer tranquilles le lièvre et le cerf avec sa tête haute et superbe. Sans craindre qu'une main ennemie leur apporte l'esclavage ou la mort, ils paissent, ou ruminent l'herbe qui les a nourris. De tous côtés bondissent le daim et le léger chevreuil, sauvages habitans dont se peuplent en foule ces lieux champêtres. »

Roger, après avoir savouré tout le charme de ce séjour enchanté, allait porter plus loin ses pas, quand une voix gémissante sort tout à coup du sein d'un myrte, et lui apprend les insidieuses perfidies de la magicienne qui règne parmi tant de merveilles. Roger, qui ne craint

rien, n'en poursuit pas moins sa marche; et de terribles enchantemens dont il triomphe justifient ce que lui a annoncé la voix plaintive qu'il a entendue. De nouveaux prestiges, mais plus rians, l'accueillent ensuite : c'est un magnifique palais, dont la porte est d'or et de diamans.

Su per la soglia, e fuor per le colonne
Corron scherzando lascive donzelle,
Che se i rispetti debiti alle donne
Servasser più, sarian forse più belle.
Tutte vestite eran di verdi gonne,
E coronate di frondi novelle.
Queste con molte offerte, e con buon viso
Ruggier fecero entrar nel paradiso.

Che si può ben cosi nomar quel loco,
Ove mi credo che nascesse Amore;
Non vi si sta se non in danza e'n giuoco,
E tutte in festa vi si spendon l'ore.
Pensier canuto nè molto nè poco
Si può quivi albergar in alcun core.
Non entra quivi disagio, nè inopia,
Ma vi sta ognor col corno pien la copia.

Quì, dove con serena e lieta fronte
Par che ognor rida il grazioso aprile,
Giovanni e donne son, qual presso al fonte
Canta con dolce e dilettoso stile;
Qual d'un arbore all'ombra, e qual d'un monte
O giuoca, o danza, o fa cosa non vile,
E qual lunge dagli altri al suo fedele.
Discuopre l'amorose sue querele.

Per le cime de'pini e degli allori,
Degli alti faggi, e degli irsuti abeti,
Volan scherzando i pargoletti Amori,
Di lor vittorie altri godendo lieti,

Altri prendendo a saettare i cori
La mira quindi, altri tendendo reti, etc. etc.

« Sur le seuil du palais, et tout autour des colonnes, courent en se jouant de jeunes et folâtres beautés, dont le charme plairait bien davantage s'il s'embellissait d'une modeste pudeur. Toutes sont vêtues de robes vertes, et couronnées de feuillage nouveau. Avec mille gracieuses offres, avec le plus aimable sourire, elles firent entrer Roger dans le paradis.

« Il est bien digne de ce nom, ce beau lieu où je crois que naquit l'Amour, théâtre éternel des ris et des jeux, où toutes les heures sont des heures de fête. Les pensées du vieil âge ne sauraient là habiter un seul instant dans le cœur; jamais ni la détresse, ni ses ennuis n'y pénètrent; l'abondance y verse sans cesse tous les trésors de sa corne dorée.

« Le riant avril, avec son front joyeux et serein, y déploie toujours ses grâces printanières. Un peuple de jeunes amans et de jeunes beautés s'y trouve réuni. L'un, près d'une fontaine, s'amuse à chanter des vers gais et tendres; l'autre, à l'ombre d'un arbre ou d'une colline, joue, danse, ou cherche quelque autre aimable plaisir; celui-là, loin de ses compagnons, verse dans le sein fidèle de l'amitié les douces plaintes de l'amour.

« A travers le feuillage des lauriers et des pins, des chênes et des hêtres, de petits amours volent en folâtrant; les uns jouissent de leurs triomphes avec un tranquille orgueil; d'autres ajustent d'un œil malin le cœur que doivent percer leurs flèches; d'autres enfin tendent des filets, etc. »

De séduction en séduction, d'enchantemens en enchantemens, Roger arrive enfin en présence de cette redoutable Alcine dont on lui a fait tant de peur, et qui ne lui semble pas du tout terrible. Sa beauté, soigneusement décrite dans toutes ses parties, subjugue facilement le galant héros : un repas somptueux achève la victoire de l'enchanteresse,

E furon lor conclusioni estreme
Di ritrovarsi questa notte insieme.

On nous dispensera de rapprocher le tableau de leurs amours de celui des amours d'Armide et de Renaud. On a reproché au Tasse de n'avoir pas enveloppé cette scène voluptueuse d'un voile assez modeste; quatre vers de l'Arioste donneront une idée de la chaste réserve de son pinceau :

Or fino agli occhi ben nuota nel golfo
Delle delizie, e delle cose belle :
. . . . . .
. . . . . .
Del gran piacer ch'avean lor dicer tocca,
Che spesso avean più d'una lingua in bocca.

Après une assez longue description des plaisirs que la séduisante Alcine renouvelle tous les jours pour charmer son captif, le poëte finit par montrer la protectrice de Roger, l'enchanteresse Mélisse, sous les traits du vieil Atlas, qui a élevé la jeunesse du héros, lui apparaissant, pour le faire rougir de sa molle langueur, et le rendre aux combats et à la gloire. Roger, couvert de honte, s'empresse de déchirer les brillans et pompeux témoignages de sa servitude, et devient bien plus honteux encore quand ses yeux désenchantés recon-

naissent que cette Alcine, pour laquelle il a trahi la belle et fidèle Bradamante, est une vieille femme sans dents, la plus laide créature qui soit sur la terre. Le morceau le plus remarquable de toute cette dernière partie du récit, est le discours de Mélisse à Roger : celui d'Ubalde à Renaud n'est pas plus éloquent. Nous regrettons d'avoir trop cité pour citer encore.

Nous avons annoncé que nous abandonnions aux lecteurs le soin des rapprochemens : ils ne manqueront pas de reconnaître tout ce qu'il y avait là à prendre pour le Tasse.

Voltaire dit, en parlant de l'île enchantée du Camoëns, « qu'elle a servi de modèle à l'île d'Armide, « décrite quelques années après par le Tasse. » Nous avouons que, pour nous, l'imitation nous paraît bien moins manifeste que celle de l'Arioste : les emprunts du poëte italien au poëte portugais ne sont ni bien nombreux ni bien importans, sauf l'idée de l'île enchantée elle-même. On va le voir.

Vénus, pour délasser des fatigues d'une longue navigation ses chers Portugais, fait sortir tout d'un coup du sein de l'Océan une île où Téthys et ses néréides doivent leur prodiguer tous les plaisirs; où Cupidon, docile à sa mère, doit percer leurs cœurs de ses flèches enflammées. Cette île reçoit en effet les navigateurs, qui y rencontrent tout ce qui peut charmer les ennuis du voyage : chacun d'eux, après un splendide festin, trouve une amante dans une néréide, et leur chef, Vasco de Gama, à qui sont réservées de plus nobles faveurs, obtient Téthys pour son partage. Le Camoëns, après avoir décrit avec une simplicité un peu trop nue

toutes ces scènes voluptueuses, veut y faire trouver allégoriquement une grande idée morale, le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. On ne s'y attendait guère. Mais voici la description de l'île :

Tres fermosos outeiros se mostravaõ
Erguidos com soberba graciosa,
Que de gramineo esmalte se adornavaõ,
La fermosa Ilha alegre, e deleitosa :
Claras fontes, e liquidas manavaõ
Do cume, que a verdura tem viçosa ;
Por entre pedras alvas se deriva
A sonoroza lympha fugitiva.

N'um valle ameno, que os outeiros fende,
Vinhaõ as claras agoas ajuntar-se,
Onde huma mesa fazem, que se estende
Taõ bella, quanto póde imaginar-se :
Arvoredo gentìl sobre ella pende,
Como que prompto está pera enfeitar-se,
Vendo-se no cristal resplandecente,
Que em si o está pintando propriamente.

Mil arvores estaõ ao Ceo subindo
Com pomos odoriferos, e bellos,
A larangeira tem no fruito lindo
A côr, que tinha Daphne nos cabellos,
Encosta-se no chaõ, que está cahindo
A ciduira c'os pezos amarellos.
Os formosos limoens, alli cheirando,
Estaõ virgineas tetas imitando.

As arvores agrestes, que os outeiros
Tem com frondente coma ennobrecidos,
Alamos faõ de Alcides, e os Loureiros
Do louro Deos amados, e queridos :
Mirtos de Cytherêa c'os pinheiros

De Cybele, por outro amor vencidos,
Está apontando o agudo cypariso
Para onde he posto o eterno Paraiso

Os doens, que dá Pomóna alli natura
Produze differentes nos saborcs,
Sem ter necessitade de cultura,
Que sem ella se daõ muito melhores:
As cerijas purpureas na pintura,
As amoras, que o nome tem de Amores,
O pomo, che da patria Persia veio,
Melhor tornado no terreno alheio.

Abre a Romaã, mostrando a rubicunda
Côr, com que tu Rubi tue preço perdes,
Entre os braços do ulmeiro está a jucunda
Vide cûs cachos roxos, e outros verdes:
E vós se na vossa arvore fecunda,
Peras piramidais, viver quizerdes,
Entregaivos ao damno, que c'os bicos
Em voi fazem os passaros iniquos.

Pois a tapessaria bella, e fina,
Com que se cobre o rustico terreno,
Faz ser a de Achemenia menos digna
Mas o sombrio valle mais ameno:
Alli a cabeça a flor Cefisia inclina,
Sobolo tanque lucido, e sereno,
Florece o filho, e neto de Cyniras,
Por quem tu, Deosa Pafia, inda suspiras.

Para julgar difficil cousa fora,
No Ceo vendo, e na terra as mesmas côres,
Se dava ás flores côr a bella Aurora;
Ou se lha daõ a ella as bellas flores:
Pintando estava alli zefiro, e flora
As violas da côr dos amadores,
O lirio roxo, a fresca rosa bella,
Qual reluze nas faces da donzella

A candida Cecem das matutinas
Lagrimas rociada, e a Manjarona;
Vem-se as letras nas flores hyacinthinas,
Taõ queridas do filho de Latona:
Beno se enxerga non pomos, e boninas,
Que competia Cloris con Pomona;
Pois se as aves no ar cantando voaõ,
Alegres animas o chaõ povoaõ.

Ao longo da agva o niveo Cisne canta,
Responde-lhe do ramo Filomella,
Da sombra de sens cornos naõ se espanta,
Acteon n'agoa cristalina, e bella:
Aqui a fugace libre se levanta
Da espesso mata, ou timida gazella,
Alli no bico traz ao caro ninho
O mantimento o leve passarinho.

Voilà une poésie bien riche, bien éclatante sans doute; mais on n'y trouve pas, ce nous semble, comme dans l'Arioste et le Tasse, cette couleur toute particulière qui fait de la nature qu'ils peignent une nature enchantée.

Nous ne traduirons pas le morceau du Camoëns : une imitation en vers qu'en a faite M. de Lormian dédomagera plus que suffisamment les lecteurs de la pâle copie que nous eussions pu leur offrir. A la place de la timidité littérale de notre prose ils trouveront la riche et brillante indépendance du langage poétique.

Mais Vénus, dont les yeux veillent incessamment
Sur les héros vainqueurs du terrible élément,
L'immortelle Vénus, attentive à leur plaire,
Veut que de tant d'exploits ils goûtent le salaire;
Qu'au sein même des flots qui les ont tourmentés,
Les plaisirs et les jeux, enfans des voluptés,

Les plongent tour à tour en de molles délices,
Et par un doux accord enchantent leurs supplices.
Le dessein en est pris : la déesse à l'instant
Quitte Paphos, s'élève en un char éclatant,
Où s'attelle Cycnus au plumage d'albâtre.
La colombe amoureuse autour d'elle folâtre,
Voltige sur sa tête, et de ses cheveux d'or
Effleure en se jouant le mobile trésor.
L'Olympe lui sourit : partout à son passage
Monte et se courbe en dais l'argent pur du nuage;
Aux sommets d'Idalie elle s'arrête enfin.
A son premier aspect, le zéphyr du matin
Dans les bois, les vallons, redouble son murmure,
Et des myrtes en fleurs balance la verdure.
Sur un lit de gazon couché négligemment,
L'Amour en ces beaux lieux sommeillait un moment.
Sa mère l'aperçoit, et sa bouche vermeille
Lui donne un doux baiser : le jeune dieu s'éveille.....
« Est-ce Vénus, dit-il, qui s'offre devant moi ?
« — Mon fils, répond Vénus, oui, j'ai recours à toi;
« Oui, toi qui ne crains pas la foudre inévitable,
« Aux géans orgueilleux jadis si redoutable;
« A toi, mon seul espoir et mon premier appui :
« Il faut que ton pouvoir se signale aujourd'hui.
« Les Parques m'ont prédit que la Lusitanie
« Reproduirait l'honneur de ma belle Ausonie,
« Et que tous ses enfans, par de nobles travaux,
« Des antiques Romains un jour seraient rivaux.
« C'est en vain que Bacchus, ennemi de leur gloire,
« Leur fait par des tourmens acheter la victoire;
« Que, grâce à ses fureurs, l'Océan mutiné
« Contre leurs pavillons vingt fois s'est déchaîné :
« De Bacchus et des flots ils ont bravé la haine.
« Je prétends qu'aujourd'hui sur la liquide plaine,
« En dépit de Bacchus, de l'Océan jaloux,
« Ils savourent enfin les plaisirs les plus doux.

« Prends ton arc, ô mon fils ! prends tes flèches rapides ;
« Vole, et verse tes feux au sein des néréides :
« Que toutes, oubliant une injuste rigueur,
« De mon peuple chéri préparent le bonheur.
« Je les rassemblerai dans une île flottante,
« Où le ciel toujours pur, Flore toujours constante,
« D'un printemps éternel prodiguent les trésors.
« Là, je veux que, cédant à ses nouveaux transports,
« De myrtes et de fleurs la tête couronnée,
« Et sa blanche tunique aux vents abandonnée,
« Chaque nymphe, docile à mon premier signal,
« Tantôt en des palais de jaspe et de cristal,
« Tantôt au sein des bois, au bord des eaux limpides,
« Abreuve de nectar ces guerriers intrépides,
« Et que les vastes mers où j'ai reçu le jour
« Reconnaissent en moi la mère de l'Amour. »
Elle dit. Cupidon, à ses ordres fidèle,
Sur le char lumineux s'est assis auprès d'elle.
Les cygnes de leur vol au loin agitent l'air,
Et planent au-dessus de la tranquille mer.
L'Amour saisit son arc.... ses traits volent : Nérée
S'inquiète et s'étonne en sa grotte ignorée.
Chaque nymphe des mers se voit percer le cœur.
Un désir inconnu, de tous ses sens vainqueur,
La trouble, la poursuit, et subjugue son âme :
Elle exhale en soupirs sa langoureuse flamme ;
Et toutes, au mépris d'une juste fierté,
Sur leurs couches d'azur rêvent la volupté.
Téthys, reine des flots, n'est pas encor soumise.
Sa conquête à l'Amour par Vénus est promise :
Il s'indigne ; il choisit un trait plus acéré,
Et l'insensible cœur est bientôt déchiré.
Il n'est plus pour l'Amour de victoire imparfaite :
Tous ses traits ont porté. Sa mère satisfaite
Lui montre en souriant les vaisseaux lusitains
Que poussent de concert les vents et les destins.

Neptune, apaise-toi ! vous, ondes ténébreuses,
N'opposez-plus d'obstacle aux nymphes amoureuses !
Les voilà ces héros que leur promet Vénus !
Leurs blonds cheveux flottans et leurs bras demi-nus,
Brillantes de fraîcheur, de grâce, de jeunesse,
Elles suivent les pas de l'aimable déesse.
La nuit alors fuyait, et l'aube au front riant
De lumière et de fleurs parsemait l'orient.
Ciel ! quelle est des héros la surprise et la joie
Quand, à l'éclat des feux que l'Olympe déploie,
Leurs yeux ont aperçu, comme une autre Délos,
L'île se balançant sur le cristal des flots !
Ils abordent en foule, et, d'une main prudente,
Sur le sable des mers jettent l'ancre mordante.
D'abord au-devant d'eux s'élèvent trois coteaux :
Des tapis de verdure émaillent leurs plateaux ;
De leur sommet jaillit une onde vive et pure,
Qui s'éloigne par bonds avec un doux murmure ;
Promène la fraîcheur ; en longs filets d'argent
Se divise, et bientôt, d'un cours plus diligent,
Au fond de la vallée, en un bassin immense,
Verse de ses trésors la liquide abondance.
Des pins dont le feuillage affronte les hivers,
Les chênes orgueilleux de leurs panaches verts
Semblent avec plaisir dans ce miroir mobile
Contempler de leurs fronts la majesté tranquille.
La terre en ces beaux lieux, pour répandre ses dons,
N'est point assujettie à l'ordre des saisons.
L'automne et le printemps, qu'un doux hymen enchaîne,
De présens confondus enrichissent la plaine.
Pomone, à leur exemple abjurant ses dédains,
S'unit au dieu fécond qu'implorent les jardins.
La cerise offre à l'œil sa robe diaprée ;
Du citron savoureux, de la mûre pourprée
Aux feux d'un jour serein l'éclat pur resplendit ;
L'or du limon suave en globe s'arrondit ;

Globes voluptueux où l'on revoit l'image
Du beau sein d'une vierge au printemps de son âge.
Mille fruits parfumés invitent à la fois
Et le goût et les yeux, incertains dans leur choix.
Cypris d'arbres sans nombre embellit son domaine.
Le pâle peuplier, si cher au fils d'Alcmène,
Le laurier d'Apollon, le chêne audacieux,
Que la fable consacre au souverain des cieux,
Le myrte de Vénus plus humble et plus timide,
Le cyprès dont le front s'élève en pyramide,
Tous ces fils de la terre, abondamment épars,
Pour ombrager ces bords croissent de toutes parts.
Flore autour d'eux étale une pompe odorante.
Le narcisse penché sur l'onde transparente,
Épris d'un fol amour, y cherche encor ses traits.
Le chasseur dont Vénus adora les attraits
Renaît dans l'anémone; et l'aimable hyacinthe,
Éternel monument de douleur et de plainte,
Les roses, les jasmins et les lis embaumés,
D'une main libérale en ces beaux lieux semés,
Tapissent les coteaux, émaillent les prairies,
Flottent sur les gazons en riches draperies,
Et, rivaux de parfums, de fraîcheur, de beauté,
Parent avec orgueil le séjour enchanté.
Les nymphes, que l'amour et ses plaisirs attendent,
Dans l'île fortunée au hasard se répandent,
S'abandonnent ensemble à mille jeux divers.
Les unes, sous leurs pas foulant les tapis verts,
Aux doux sons de leur voix s'élèvent en cadence,
Et Vénus, invisible, applaudit à leur danse.
Les autres mollement font frémir sous leurs doigts
Un luth, rival heureux de l'Amphion des bois,
Et chantent de Cypris les bienfaits et la gloire;
Celles-ci de la flûte interrogent l'ivoire;
D'autres ont dépouillé des habits importuns;
Au sein des eaux, où l'ambre exhale ses parfums,

Se plongent, et les eaux, dont l'azur les embrasse,
De tous leurs mouvemens développent la grâce.....

Ce qu'a traduit M. de Lormian, comme on le voit, excède de beaucoup ce que nous avons cité.

NOTE TROISIÈME, PAGE 103.

Armide sur des fleurs assise mollement
Entoure de ses bras son invincible amant.
Sa blonde chevelure au gré d'un vent folâtre
Roule, et de son beau sein voile à demi l'albâtre.
Elle languit d'amour.

Le tableau des amours n'est pas moins fameux que celui des jardins, ou plutôt on les confond à la fois tous deux dans une même admiration; tous deux aussi, selon nous, méritent le même blâme : l'affectation s'y trouve également mêlée à la grâce.

« Renaud est au sein de son amante, et son amante au sein du gazon. »

Egli è in grembo alla donna, ed essa all'erbetta.

Voilà le premier trait d'une peinture qui doit retracer la passion, non pas dans ses subtils raffinemens, mais plus naïve que jamais, alors que, dans tout son abandon et toute l'ivresse de ses jouissances, elle a toute sa vérité : c'est bien malheureusement commencer.

Ce qui suit est ravissant : le seul reproche que l'on puisse adresser au Tasse, et on n'a pas manqué de le faire, est de n'avoir pas voilé d'un assez chaste rideau les scènes de l'amour, de les avoir exposées aux regards avec toute la séduction de leur voluptueuse nudité. Mais le Tasse était jeune, Italien, et poëte.....; et, auprès de

l'Arioste et du Camoëns, n'est-il pas d'ailleurs irréprochable ? Tout se réduit ici à un peu trop de vérité, et pour nous ce n'est point un défaut.

Nous voudrions pouvoir absoudre de même le miroir d'Armide, et les galantes fadeurs qu'il inspire à Renaud. M. Ginguené les condamne en disant, ce que chacun sait fort bien, que dès long-temps le couple amoureux n'en est plus aux complimens, et occupe mieux les jours qu'il passe en ces beaux lieux. Ce n'est là qu'une plaisanterie, et il est trop aisé de répondre à M. Ginguené qu'il y a temps pour tout. Les deux amans peuvent fort bien avoir de tendres entretiens : mais ces entretiens devaient-ils trouver place dans les vers du poëte ? N'était-ce pas assez d'offrir aux regards le spectacle de leurs *atti amorosi ?* Et si on les faisait parler enfin, devaient-ils débiter les petites tendresses musquées du cavalier Marini ? La passion, alors même qu'elle est dans la plénitude de la jouissance, n'a-t-elle donc pas aussi un langage vrai, profond et senti ? Renaud, pour dire à Armide qu'elle est belle et qu'il l'adore, a-t-il besoin de l'inviter « à se regarder dans le cœur de son amant, « plutôt que dans un miroir, pour y trouver sa fidèle « image ? A-t-il besoin de lui dire qu'un petit morceau « de verre est indigne de retracer le paradis ; et qu'enfin « le seul miroir digne d'elle, ce sont les étoiles et leur « céleste clarté ? » Il est trop évident qu'un cœur bien épris ne s'amuse pas ainsi à compasser de jolis jeux de mots pour peindre à celle qu'il aime toute l'énergie du sentiment qui le domine, et que c'est par d'autres traits que des traits d'esprit que l'amour répand au-dehors toute l'ardeur de ses ravissemens.

Le reste du tableau mérite tout ce que l'enthousiasme italien lui-même peut avoir prodigué de louanges. Rien n'est plus naturel qu'Armide, toute à l'amour, soit encore à la coquetterie : la coquetterie est ici dans l'intérêt de l'amour. Devenir chaque jour plus belle, est le moyen d'être chaque jour plus aimée. Armide pratique cet art d'une façon merveilleuse. Le soin qu'elle prend de renouveler en quelque sorte sa beauté est décrit avec une grâce infinie. Détailler quelque chose, serait ici tout flétrir. Le même charme remplit les vers où le poëte compare l'aimable coquette avec le paon orgueilleux de l'éblouissante richesse de son plumage, et la riante Iris, quand elle déploie dans les cieux l'éclat de son écharpe aux mille couleurs. Le Tasse est ici bien brillant : son traducteur l'a été plus que lui.

Nè'l superbo pavon si vago in mostra
Spiega la pompa dell'occhiute piume;
Nè l'Iride si bella indora e inostra
Il curvo grembo e rugiadoso al lume.

Ainsi le paon superbe ouvre aux feux d'un jour pur
Les yeux de son plumage éblouissant d'azur.
Ainsi la belle Iris, à la fin des orages,
Quand le ciel est encore obscurci de nuages,
Attache en souriant à leur front pluvieux
De l'arc aux sept couleurs le prisme radieux.

Vient enfin la description de la ceinture magique, dont l'idée n'est pas au Tasse, mais dont le Tasse s'est enrichi par le plus heureux et le plus légitime emprunt. Cette fiction, comme chacun le sait, appartient à Homère : la ceinture de Vénus est un des plus brillans

ornemens de l'Iliade. Ce ne sont que quelques vers; nous les citerons.

Η΄, χὴ ἀπό σήθεσφιν ελύσαΐο κεσὸν ἱμάνΐα
Ποικίλον· ἔνθα δέ οἱ θελκτήρια πάνΐα τέτυκΐο·
Ε΄νθ΄ ἔνι μέν φιλόΐης, ἐν δ΄΄ἵμερος, ἐν δ ὀαρισὺς,
Πάρφασις ἥτ΄ ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονέονΐων·

« Elle dit (Vénus), et détache de son sein sa riche ceinture ou l'aiguille a tracé mille diverses merveilles. Tout ce qui peut séduire les cœurs s'y trouve rassemblé : c'est l'amour et ses tendres désirs, et ses délicieux entretiens ; ce sont ses douces paroles, dont la puissance dérobe furtivement la raison même des plus sages. »

Le Tasse, on le voit, n'a point imité Homère dans les détails : l'amour n'était déjà plus de son temps ce qu'il était aux vieux temps de la Grèce : on connaissait la passion ; on l'avait analysée ; on raffinait déjà avec elle ; et le Tasse était plus avancé qu'un autre dans cette science. Au lieu des simples et naïves images gravées sur la ceinture de Vénus, ce sont des images tout aussi gracieuses, mais d'une grâce bien plus savante. Les tendres colères de l'amour, ses doux refus, ses malignes agaceries, ses aimables réconciliations, ses sourires, ses demi-mots, ses délicieuses larmes, ses soupirs entrecoupés, tout cela est plein de charme, tout cela est fort bien placé dans la parure de la coquette Armide : mais ce sont des secrets auxquels le bon Homère devait être étranger. Pourquoi le Tasse n'a-t-il pas toujours imité ainsi, ajoutant aux trésors que l'emprunt lui fournissait les propres trésors de son imagination ? Des beautés de

plus, et en même temps des défauts de moins, il avait tout à y gagner.

La partie descriptive est maintenant terminée : l'action va commencer, et avec elle une nouvelle admiration, et de nouveaux reproches.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 107.

Tel, parmi des troupeaux, un coursier orgueilleux
Que l'on vient d'arracher aux hasards périlleux,
Dans les langueurs d'amour, au sein d'un pâturage,
Époux efféminé, consume son courage.
Mais du clairon guerrier si le bruit frappe l'air, etc.

Le réveil de Renaud forme pour ainsi dire une scène complète, où, d'un bout à l'autre, la progression dramatique se fait admirablement sentir. Pour arracher le jeune héros aux langueurs de l'amour et le rendre tout entier à la gloire, le poëte lui fait en un instant parcourir trois ordres de sentimens successifs, dont la gradation a bientôt renouvelé toute son âme : il avait oublié les combats pour Armide, il oublie Armide pour les combats.

L'éclat des armes frappe d'abord ses regards; Ubalde et le Danois lui sont soudainement apparus dans toute la pompe guerrière du chevalier : cette seule vue réveille en lui l'instinct de l'héroïsme; il redevient le terrible Renaud : et c'est alors que le Tasse le compare si merveilleusement au coursier endormi par la paresse et l'amour, auquel la seule lueur de l'acier rend toute son ardeur martiale et tous ses désirs de gloire. Mais remarquons-le bien, c'est ici un premier sentiment tout involontaire; c'est la nature qui se soulève en lui malgré

qu'il en ait : l'idée de la guerre lui en a ramené le besoin.

Bientôt le bouclier de diamant est devant ses yeux, et le révèle à lui-même : image parfaite de la réflexion qui, toujours tardive, ne vient qu'après la passion et l'impétuosité de ses premiers mouvemens. Renaud se reconnaît tel que l'a fait l'amour ; il reconnaît en rougissant le déshonneur de sa parure efféminée ; et non plus alors transporté d'ardeur comme le coursier, mais, tout frappé d'un stupide étonnement comme l'homme qui revient à lui après un long rêve, il baisse timidement son front couvert de confusion, et, embarrassé de lui-même, voudrait pouvoir aller cacher sa honte dans les plus intimes profondeurs de la terre. Un nouveau changement s'est encore opéré en lui : les dispositions de son âme ne sont plus les mêmes.

Enfin Ubalde lui fait entendre les mâles accens de la religion et de la vaillance ; il lui représente les moissons de gloire qu'il a cueillies, et celles qu'il a encore à cueillir ; Godefroi et le camp tout entier le rappellent ; la fortune et la victoire l'attendent ; trahira-t-il son Dieu pour une femme, la cause de l'honneur pour celle de l'amour ? Ce n'est plus seulement alors le feu des combats, ce n'est plus la honte qui remplit l'âme de Renaud, c'est une sainte et généreuse indignation ; sa main frémissante déchire et jette loin de lui les vils ornemens de son esclavage ; Armide et l'amour ne sont plus rien ; Dieu et les combats sont tout.

Ce n'est point du tout un vulgaire mérite que celui de saisir ainsi et de marquer dans un sentiment les gradations diverses par lesquelles il passe en se développant.

Un poëte ordinaire eût fait parler aussitôt Ubalde, et Renaud aussitôt le suivre : l'effet poétique était manqué.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 109.

Tandis qu'il fuit Armide, (ô surprise soudaine !)
Armide reconnaît sur la poudre étendu
Le dragon, du palais surveillant assidu.
Un noir pressentiment de son âme s'empare.

C'est ici que le personnage d'Armide commence à paraître dans tout son éclat, et à s'environner d'un intérêt nouveau. Long-temps Armide n'a été pour nous qu'une magicienne fière de la puissance de ses enchantemens, et plus encore de l'empire de sa beauté ; désarmée par l'amour au moment où elle allait immoler Renaud, elle nous a ensuite offert l'intéressant contraste de la beauté triomphante et de la beauté vaincue. C'est sur Armide abandonnée que vont maintenant s'arrêter nos regards : ici va se présenter à nous cette savante réunion de mille nuances diverses qui font de son caractère le caractère de femme le plus éminemment poétique qu'on ait jamais imaginé, et concourent à rendre son désespoir si terrible ; ici nous allons voir se confondre ensemble le dépit orgueilleux de la coquetterie, les fureurs de l'amour outragé, et la rage d'une magicienne qui frémit de l'impuissance de ses enchantemens ; mais ici surtout nous aurons à regretter que la nature, si prodigue d'ailleurs envers le Tasse, lui ait refusé le langage du cœur ; son Armide eût sans doute surpassé Didon.

Suivons le développement de cette grande et pathétique conception.

A peine Renaud vient-il de partir, que l'art de la belle enchanteresse lui révèle la fuite de son amant. « Où fuis-tu, cruel ? » c'était là le premier cri de l'amour ; mais ce cri est étouffé par un sanglot, et rentre au-dedans du cœur dont il s'échappait. Elle appelle alors les secours de son art ; mais son art est enchaîné par une force supérieure, l'enfer ne répond plus à sa voix ; elle redevient une simple femme, son unique enchantement est celui de la beauté suppliante. Quel intérêt va s'attacher à elle !

Elle court, elle oublie tout, et son orgueil, et la gloire de ses appas ; un seul coup-d'œil lui soumettait naguère tout l'empire de l'amour ; négligée aujourd'hui, elle n'a plus que ses larmes..... Ses cris douloureux rappellent l'ingrat qui la fuit..... Il les entend, et Ubalde, aussi courtois chevalier que chrétien sévère, veut qu'il s'arrête pour recevoir les derniers adieux de son amante, et, en y restant insensible, exercer sa raison à une noble victoire. Peut-être était-il plus naturel qu'il entraînât Renaud loin de ce périlleux entretien, et que ce fût au contraire Renaud qui résistât à la sage défiance de son guide. Nous ne dirons rien des sept ou huit vers que le poëte vient de mettre dans la bouche d'Armide éperdue ; quoique ce ne soit pas là le vrai langage de la passion forcenée, quoique les antithèses y soient trop soigneusement, trop habilement compassées, le goût ne s'y trouve cependant point révolté d'une façon trop choquante.

Renaud a suspendu ses pas : Armide arrive devant lui haletante et tout en larmes. La manière dont elle fixe sur lui ses regards, tandis qu'il détourne les siens, est merveilleusement décrite. Elle va lui parler..... mais auparavant elle soupire ; comme un musicien habile qui,

avant de chanter, prélude à voix basse pour préparer ses auditeurs au charme de l'harmonie. « Comparaison pré- « cieuse et un peu froide peut-être, dit M. Ginguené, « mais délicieusement exprimée, et, ce qui vaut encore « mieux, conforme à ce trait bien saisi du caractère « d'Armide, qui, même dans l'amertume de sa douleur, « n'oublie pas ses artifices et ses ruses. » La remarque est parfaitement juste.

Le commencement du discours ne manque ni d'adresse, ni même, jusqu'à un certain point, de vérité. L'insinuation nous y semble pourtant ménagée avec trop d'art, les formes oratoires trop bien ajustées, trop bien arrondies, même pour la présence d'esprit que l'on peut supposer alors à l'insidieuse Armide. « Sans doute Renaud est « devenu son ennemi; eh bien ! qu'il l'écoute en ennemi. « Après tout, n'a-t-elle pas mérité sa haine ? Née païenne, « n'a-t-elle pas haï les chrétiens, et Renaud lui-même ? « Ne l'a-t-elle pas poursuivi, enchaîné, traîné loin des « armes, dans des contrées désertes ? » Cette feinte candeur, ces aveux ingénus qui réveillent d'odieux souvenirs lui servent pour en amener de plus doux, mais toujours en s'adressant à elle-même des reproches mensongers : quel crime pour elle d'avoir fait tomber Renaud dans ses piéges, de s'en être fait aimer, de l'avoir aimé ! quel crime

Lasciarsi corre il virginal suo fiore !

La franchise devient ici un peu trop naïve. Mais ce n'est pas pour long-temps.

Elle l'engage bientôt par une ironique exhortation à poursuivre sa fuite au-delà des mers, à voler aux combats,

à anéantir la foi de Mahomet : puis revenant à des sentimens plus vrais : « Que dis-je ma foi ? je n'en ai plus, « malheureuse ! je ne suis qu'à toi, cruelle idole de mon « cœur. » Et cela lui sert de passage pour lui demander de le suivre, simple esclave, attachée à ses pas ; d'aller combattre et mourir à ses côtés. Le mouvement est en lui-même passionné ; il eût été entraînant, si le poëte ne se fût point amusé à le délayer dans de froides longueurs, à le commenter, en quelque sorte, par de misérables jeux d'esprit :

Non lascia indietro lo predator la preda;
Va il trionfante, il prigioner non resta;
. . . . . .
Che la tua schernitrice abbia schernito....

« Elle coupera sa chevelure pour mieux ressembler à une « esclave ; elle sera pour lui ce qu'il voudra, son écuyer « ou son écu, » *scudiero*, *o scudo* ; et autres semblables *concetti* plus ou moins affectés, mais tous également déplacés.

On conçoit aisément qu'un grand poëte eût pu donner à la passion un autre langage.

Renaud, armé de courage et de vertu, résiste à l'amour, et ne trouve en son cœur que la pitié. Il voit sans larmes Armide baignée des siennes,

E in lui trova impedita
Amor l'entrata, il lagrimar l'uscita.

Ce trait est digne des puérilités que nous venons à l'instant de remarquer.

Renaud répond cependant : ses paroles, pleines de douceur, le sont aussi de sagesse ; surtout elles n'ont pas le caractère à la fois odieux et ridicule de celles qu'Énée

adresse à Didon dans la même circonstance. Le seul défaut de convenance que l'on y trouve peut-être, est l'espèce de réfutation en forme qu'il fait en commençant de chacun des reproches d'Armide. Passé cela, tout y respire la dignité sans faste de la vertu égarée et repentante. Tout y respire la courtoisie chevaleresque dans ce qu'elle a de plus délicat, et en même temps une sorte de tendresse secrète qui semble vouloir se cacher à elle-même, mais qui n'en est pas moins au fond du cœur.

Le calme du guerrier redouble les fureurs de sa déplorable amante : tout hors d'elle-même, Armide ne trouve plus que des cris de rage. Le Tasse a ici de l'éloquence; mais pas un mot de cette éloquence ne lui appartient; il traduit littéralement les imprécations de Didon; et quand il cesse de traduire, voici les traits que lui dicte son âme :

Odi come consiglia, odi il pudico
Senocrate, d'amor come ragiona !

Armide donner à son amant le nom de Xénocrate ! c'est de l'érudition historique bien placée !

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpè vocaturum. Sequar atris ignibus absens;
Et quùm frigida mors animâ seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero; dabis, improbe, pœnas;
Audiam, et hæc manes veniet mihi fama sub imos.

Ainsi finit le discours d'Armide; ce qui était vrai dans la bouche de Didon l'est également ici dans la sienne. Mais la passion désespérée n'a-t-elle qu'une façon de s'exprimer ? et Virgile condamnait-il nécessairement tous les poëtes qui voulaient la faire parler après lui à une

littérale imitation ? demandez-le à celui qui a retracé les fureurs d'Hermione et de Roxane.

La fin de cette scène est au reste tout entière admirable. Épuisée par ce terrible effort de la douleur, l'infortunée Armide tombe évanouie sur le rivage :

Chiudesti i lumi, Armida, etc.

« Tes yeux se ferment, Armide !.... » sublime apostrophe, exclamation du pathétique le plus déchirant ; « Tes yeux « se ferment, et le ciel t'envie même la triste consolation « de voir les larmes de l'ingrat qui te fuit. » Partagé entre la compassion et le devoir, Renaud hésite ; mais le devoir l'emporte, et sa nef sillonne déjà rapidement les flots.

C'est ici que la situation d'Armide, en devenant plus effrayante que jamais, offre les plus belles couleurs à la poésie. Son désespoir n'est plus seulement celui de Didon, c'est celui d'Ariane laissée expirante sur le rivage par l'infidèle Thésée. On sait à quelle éloquence s'est élevée la muse de Catulle dans cette dernière peinture : celle du Tasse est digne de soutenir le parallèle, quoique pourtant la position particulière d'Armide donne un autre cours à ses résolutions. Ariane veut mourir dans l'impuissance de se venger ; de terribles exécrations, la colère des dieux appelée sur la tête de son perfide amant, voilà tout ce que peut sa haine : Armide, altérée de vengeance, a les moyens de se satisfaire ; elle ne songe pas à se donner la mort, mais à la donner au parjure qui l'a outragée. Cela suffit pour établir entre le langage des deux infortunées amantes une assez grande différence.

Aussi à peine Armide a-t-elle rouvert les yeux, et pro-

mené tout autour d'elle sa vue indécise, à peine a-t-elle reconnu la muette solitude qui l'entoure,

Omnia muta,
Omnia sunt deserta, ostentant omnia mortem.
CAT.

« Il est parti, s'écrie-t-elle, et il a pu me laisser ainsi « expirante sur le sable ! » Voilà la seule expression de regret : tout le reste est pour la vengeance. Et le Tasse, comme on doit naturellement s'y attendre, a trouvé pour cet amer sentiment une énergie qu'il n'avait point su donner à l'amour suppliant. Ce troisième discours, sans être irréprochable, est de beaucoup supérieur aux deux autres. Le poëte surtout a fait ressortir, comme il convenait, cette partie de la fureur d'Armide qui se compose du dépit de la coquetterie, et lui fait demander principalement vengeance pour sa beauté outragée. C'est avec cette beauté qu'elle punira le traître dont l'ingratitude la dédaigne : c'est avec elle qu'elle se fera des vengeurs :

O miei famosi amanti, etc.

Cette apostrophe est le cri de la haine portée à son comble; elle est d'une vérité sublime.

Enfin, armée de ses furieuses résolutions, l'implacable enchanteresse va quitter un séjour où tout lui rappellerait celui qui l'a trahie, et la condamnerait à d'oisives douleurs. Parmi tant de beautés dont est rempli le grand tableau des fureurs d'Armide, voici, selon nous, l'endroit où le Tasse a trouvé les plus magnifiques de toutes. Les trois octaves dans lesquelles, à la puissante voix de la magicienne, les déités de l'Averne sortent de leurs abîmes, déchaînent les tempêtes, enveloppent l'air d'effrayantes ténèbres, et font disparaître le magique palais à la place

duquel ne reste plus que la solitaire nature avec toutes ses horreurs : ces trois octaves peuvent être placées à côté de ce que la poésie a jamais enfanté de plus grand, de plus fort, de plus élevé.

En résumant ce que nous avons dit de ce chant, où notre critique, toujours sévère, parce que toujours elle veut être juste, a quelquefois contredit la commune admiration, on remarquera pourtant que nous avons fait à la louange une bien plus large part qu'au blâme. Après avoir subi l'épreuve d'un examen aussi attentif et aussi scrupuleux, ce doit être un bien merveilleux chef-d'œuvre qu'un morceau de poésie où, sur plus de six cents vers, les trois quarts restent à admirer, et à admirer sans réserve. Et telle est en effet notre opinion sur ce seizième chant, que le Tasse, pour le dire en passant, a eu le bon esprit de laisser presque sans changement dans *la Jérusalem conquise.*

Deux mots encore, la justice les réclame. Placé en face de si nombreuses beautés mêlées à quelques défauts, le traducteur devait mettre tous ses efforts à atteindre, autant qu'il pourrait, les unes, à éviter les autres. Nulle part, selon nous, il n'y a mieux réussi. Quand le Tasse est beau, plus d'une fois le mérite de sa poésie se trouve balancé par celui de la poésie française; mais c'est de ses fautes surtout que M. de Lormian a su se faire un triomphe. Partout où il y avait affectation, non-seulement il a fui une ressemblance contagieuse avec l'original, mais il a conçu même l'heureuse hardiesse de se dégager des entraves de la traduction pour rentrer dans la vérité et dans la nature. Les trois discours d'Armide,

surtout, sont autant d'exemples de cette légitime indépendance; qu'on lise le dernier seulement, et que l'on compare : c'est cependant celui où le Tasse est le plus vrai, ainsi que nous l'avons remarqué.

Armide cependant soulève sa paupière,
Rassemble ses esprits, et revoit la lumière.
Quel silence profond ! autour d'elle un désert
Où sa voix gémissante et s'égare et se perd.
Long-temps elle promène une vue indécise.
Enfin, se voyant seule, et sur la roche assise :
« Il est parti ! dit-elle ; ô réveil odieux !
« Quoi ! je n'ai point reçu ses funestes adieux !
« Il a pu voir Armide à ses pieds abattue,
« Et ne pas différer un départ qui me tue !
« Mes jours prêts à s'éteindre imploraient son appui,
« J'expirais sous ses yeux, et le monstre.... il a fui !
« Il comble la mesure, ô ciel !.... et je l'adore !
« Et mes pleurs sans vengeance ici coulent encore !
« C'est trop me consumer en de vaines douleurs ;
« Pour armes contre lui n'ai-je donc que des pleurs ?
« Ah ! je le poursuivrai. Ni le ciel, ni l'abîme,
« Ne pourront le cacher au courroux qui m'anime.
« A ses nouveaux destins attachons ma fureur.
« Déjà je le saisis.... je déchire son cœur,
« Cet insensible cœur qui m'avait dédaignée.
« Dans les flots de son sang que ma rage baignée
« Enfin se désaltère, et puisse épouvanter
« Les perfides amans qui voudraient l'imiter !
« L'infidèle m'apprit à devenir barbare.
« Malheureuse ! reviens du trouble qui t'égare.
« Il fallait le punir quand, loin de tous les yeux,
« Enseveli vivant dans ces sauvages lieux,
« L'ingrat à tes fureurs se livrait sans défense.
« Que peux-tu maintenant pour venger ton offense ?

« Ce que tu peux ! en vain pour la première fois
« Mon art impérieux se refuse à ma voix.
« Je hais ; je suis Armide, et ma beauté me reste.
« Oui, tu peux me servir, ô beauté trop funeste !
« C'est toi qu'on méprisa, c'est à toi de laver
« L'irréparable affront que tu viens d'éprouver.
« Rivaux infortunés, Armide vous appelle !
« Si le péril est grand, la récompense est belle ;
« Vengez-moi ! Parmi vous est-il quelque guerrier
« Qui, plongeant dans son cœur un homicide acier,
« Du traître à mes genoux veuille apporter la tête ?
« Ma couronne l'attend ; ma main est déjà prête.
« Mais si dans mon malheur je ne puis mériter
« Qu'au prix de tout son sang on ose m'acheter,
« Si rien avec mon cœur n'agit d'intelligence,
« Qui m'arrête ? mourons.... Ciel ! qu'ai-je dit ? Vengeance !
« Toi qu'implorent mes vœux rejetés par l'amour,
« Anéantis le traître, et je souffre le jour. »

Nous ne louons pas ces vers : les avoir cités, est en avoir fait déjà un assez grand éloge. Qui sait même si l'on ne viendra pas nous en faire un reproche? Heureusement notre silence ordinaire sur le mérite de la traduction répondra pour nous.

FIN DES NOTES DU CHANT SEIZIÈME.

10758285

LA JERUSALEM DELIVREE.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

Le calife fait le dénombrement de ses troupes sous les murs de Gaza. Armide se joint à ses guerriers, et les intéresse au succès de sa cause. Renaud arrive pendant la nuit dans une forêt, où le même vieillard dont le pouvoir a guidé jusqu'au palais d'Armide Ubalde et le Danois, lui présente un bouclier sur lequel sont gravés les exploits de ses ancêtres. Il donne de sages conseils au héros, qui rentre dans le camp.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Aux confins de Peluse et de la Palestine,
Gaza du sein des flots s'élève et les domine.
Autour de ses remparts un terrain sablonneux
S'allonge, et du soleil réfléchit tous les feux.
Là des vents du midi la dévorante haleine
Divise en tourbillons une poudreuse arène,
Dont les flots embrasés engloutissent souvent
Les voyageurs perdus en ce désert mouvant.
Jadis elle appartint aux enfans du prophète.
Le monarque d'Égypte en a fait la conquête;
Et, de Memphis pour elle oubliant le séjour,
A porté dans ses murs et le trône et la cour.
C'est là qu'en ce moment ce chef de tant de princes
Rassemble les guerriers de ses vastes provinces.

O muse ! redis-moi quels furent ses états ?
Redis-moi de quels bords, de quels lointains climats
Tant de peuples vassaux de son grand diadème
Accoururent en foule à son ordre suprême !
Seule tu peux compter leurs nombreux bataillons :
D'une clarté nouvelle ouvre-moi les sillons ;
Viens m'offrir cette pompe à grands frais étalée,
Et la moitié du monde en ces lieux appelée !
Quand l'Égypte, infidèle aux lois de l'Éternel,
Brisa de ses tyrans le sceptre criminel,
Un fils de Mahomet l'asservit tout entière,
Et fit sous l'alcoran ployer sa tête altière.
On l'appela calife ; et trente souverains
Affermirent encor l'ouvrage de ses mains.
Leur empire envahit et l'Asie et l'Afrique,
Et bientôt, étendu jusqu'à la Marmarique,
Il embrassa Cyrène, Alger, Maroc, Ormus,
Et le vaste climat qui vit régner Crésus ;
Puis d'un rapide vol traversant le Bosphore,
Il dispensa des lois aux peuples de l'aurore ;
Renferma l'Arabie et ces bords renommés
Où Moïse sauva les Hébreux opprimés ;
Et, côtoyant l'Euphrate, il prolongea sa course
Jusqu'aux lieux où du Nil se dérobe la source.

Un calife y commande. Il sait associer
Les vertus du monarque aux talens du guerrier.
Héritier des soudans fondateurs de sa race,
Il mérita l'honneur de s'asseoir à leur place.
Le glaive en main, le front couronné du turban,
Il combattit le Turc, l'Arabe, le Persan,
Et, vainqueur ou vaincu, nulle indigne faiblesse
N'a jamais de son sang démenti la noblesse.
Maintenant qu'un grand âge appesantit son bras,
Il a posé le fer, instrument des combats.
Mais, pressé du besoin d'illustrer sa mémoire,
Il conserve en son cœur l'amour de la victoire;
Et ce prince héros, malgré le faix des ans,
Combat par son génie et par ses lieutenans.
Une telle vigueur anime sa vieillesse,
A tant d'audace encore il joint tant de sagesse,
Que, sans fatigue même, il supporte le poids
De cet empire immense accru par ses exploits.
Au seul bruit de son nom l'Afrique s'épouvante.
L'Inde en lui de Brama voit l'image vivante;
Et du riche Yémen les errantes tribus,
A ses pieds, tous les ans, déposent leurs tributs.
Tel est le souverain dont la jalouse rage
Des chevaliers du Christ menace le courage :

Au gré de sa puissance il soulève contre eux
Et les rois ses sujets, et leurs peuples nombreux,
Tous, en espoir, vengeant l'Asie humiliée.
La jeune et belle Armide, à leur cause alliée,
Parmi tous ces héros se montre au même instant
Où le roi, du sommet de son trône éclatant,
Compte les bataillons déployés sur la rive.
Par cent degrés d'ivoire à son trône on arrive.
Le faste oriental sur ses pompeux habits
Éclate, et, sous un dais enflammé de rubis,
Le monarque à ses pieds foule un tapis superbe
Où l'or pur et l'argent s'entrelacent en gerbe.
Un lin, par sa blancheur, de la neige rival
Enveloppe en turban son front impérial.
Une barbe à longs flots descend sur sa poitrine;
Son seul aspect révèle une illustre origine;
Les ans n'ont pas éteint les éclairs de ses yeux;
Digne du rang sacré qu'il tient de ses aïeux,
Sa main porte le sceptre, et dans ses traits respire
La double majesté de l'âge et de l'empire.
Ministres du calife et de ses volontés,
Deux satrapes debout s'offrent à ses côtés:
Ils partagent l'éclat de la grandeur royale;
Égaux en dignité, leur puissance est égale;

L'un porte dans sa main le glaive de la loi;
L'autre tient un sceau d'or, marque de son emploi;
L'un, des secrets du trône heureux dépositaire,
Pèse tous les délits dans sa balance austère;
L'autre règle des camps le nombre et l'appareil,
En nomme tous les chefs, préside leur conseil,
Ne rend compte qu'à lui des trésors qu'il dispense,
Et, ministre absolu, punit ou récompense.
Mille Circassiens d'un courage éprouvé
Veillent autour du trône avec pompe élevé.
C'est là que, sur un siége et de pourpre et de soie,
Le calife rayonne, et d'un œil plein de joie
Voit en ordre marcher tous les corps principaux
Qui devant lui passaient, inclinant leurs drapeaux.
La haute et basse Égypte ont donné la naissance
A l'immense escadron qui le premier s'avance.
L'Égypte, en ce moment l'orgueil de l'univers,
Fut jadis un limon usurpé sur les mers:
Ce limon, raffermi des mains de la nature,
Devint avec le temps propice à la culture;
Et le fleuve du Nil, pour mieux le féconder,
Tous les ans de ses eaux se plut à l'inonder.
Dans son immensité que de plages désertes
Aux seuls navigateurs furent long-temps ouvertes!

Le premier bataillon sort de ces murs vantés
Que d'un nom belliqueux Alexandre a dotés,
Et s'éloigne à regret d'un climat pacifique
Borné vers le couchant par les côtes d'Afrique.
Araspe le conduit, Araspe dont le bras
Jamais ne se signale au milieu des combats;
Mais il sait avec art ourdir un stratagème:
Habile à varier sa politique extrême,
Il surpasse en détours le Maure insidieux.
Sur les pas d'Arontée on voyait après eux
Des soldats plus vaillans et voisins de l'Aurore.
Leur chef, qu'un rang illustre, un nom fameux décore,
A l'errante déesse aux cent yeux, aux cent voix,
Jamais n'a fait redire un seul de ses exploits.
Dans l'ombre d'un sérail traînant sa vie obscure,
Jamais il n'a fléchi sous le poids d'une armure;
La trompette jamais n'a troublé son sommeil;
Il devance aujourd'hui le retour du soleil;
Un vain désir de gloire, une ardeur indiscrète,
L'arrachent aux plaisirs de sa molle retraite.

La troupe qui les suit et marche sous Gazel,
Né dans la plaine antique où s'élevait Babel,
Est moins un escadron qu'une innombrable armée.
Pour recueillir les grains dont l'Égypte est semée,

On ne croirait jamais qu'il fallût rassembler
Tant de bras en ce jour prêts à se signaler.
Le seul Caire pourtant, dans ses vastes murailles,
Les a tous réunis et formés aux batailles.
Aux coups des ennemis ils savent avec art
Opposer tour à tour et l'épée et le dard;
Ils n'ont point d'autre armure : et l'or, les pierreries
Parent leurs dolimans de riches broderies;
Et leur présence inspire à l'avide Latin
Moins la peur de la mort que la soif du butin.
Les peuples de Barca, presque nus et sans armes,
Venaient sous Alarcon s'essayer aux alarmes,
Misérable ramas par le meurtre avili.
Les rois de Sumara, de Fez, de Tripoli,
Entraînent sur leurs pas quelques hordes féroces,
Moins sauvages peut-être, et non pas moins atroces.
Ces deux peuples, tremblant à l'aspect du danger,
Excellent au combat dans l'art de voltiger.

Mais voici les pasteurs de l'heureuse Arabie.
Là (si l'on croit du moins tout ce qu'on en publie)
Les chaleurs de l'été, les glaces des hivers
Respectent des vallons les tapis toujours verts.
Là croît le haut palmier; là bourdonne l'abeille;
Chaque aurore se lève et riante et vermeille;

La rose d'Yémen, au calice pourpré,
Brille et s'épanouit près du safran doré;
C'est là sur un bûcher de myrrhe et de cinname
Que le divin phénix se couche, meurt, s'enflamme,
Renaît, et vers les cieux prend un nouvel essor.
Dans sa serre argentée enlevant l'urne d'or
Qui voile sa dépouille éternelle et féconde,
Vers Héliopolis, où de l'astre du monde
S'élève avec orgueil le temple renommé,
Il vole, et sur l'autel de roses parfumé,
Sous les yeux du pontife, il dépose la cendre
Qu'à son nouveau trépas lui-même ira reprendre.
Heureux le voyageur qui, de sables couvert,
Et long-temps dévoré par le ciel du désert,
Peut se désaltérer en ces pures fontaines,
Et s'asseoir un moment sur l'émail de ces plaines!
Partout à ses côtés s'exhale un ambre pur;
Il croit voir, du sommet de la voûte d'azur,
Descendre mollement sur ce frais élysée
Un nuage de fleurs, d'encens et de rosée.
Le carquois sur l'épaule, un arc d'ivoire en main,
Ces pasteurs pour leur chef reconnaissent Osmin.
Voyez-vous accourir ces soldats indociles?
Habitans des déserts, sans foyers, sans asiles,

Ils traînent après eux leurs errantes cités,
Et montent des chevaux habilement domptés.
Sur leurs fronts que brunit la chaleur africaine
Flottent de longs cheveux aussi noirs que l'ébène.
Le premier escadron est conduit par Morgand,
Le second par Syphax, moins guerrier que brigand.
Ceux-ci de la mer Rouge ont quitté le rivage.
Là flotte sous les eaux ce brillant coquillage
Où la perle, promise au front de la beauté,
Dérobe à l'œil du jour son éclat argenté.
C'est Osmar qui les guide, Osmar, guerrier farouche,
Qui, toujours la menace et l'insulte à la bouche,
Foulant aux pieds l'honneur, bravant toutes les lois,
Embrasse avec dédain la querelle des rois.
Quel est ce tourbillon ? Comme un éclair rapide
Se précipite et vole une foule intrépide :
L'île de Méroé la vit naître en son sein.
Chevaliers du Très-haut, qu'ils menacent en vain,
Estimez leur courage ! il est digne du vôtre.
Le grand Nil d'un côté, l'Astrabora de l'autre,
Ceignent l'Éthiopie où dorment leurs aïeux.
Trois souverains égaux commandent en ces lieux ;
Mais leur culte diffère : Assimir et Brimane,
L'un et l'autre nourris dans la foi musulmane,

Vassaux du grand calife, et prêts à le venger,
Sous les drapeaux d'Égypte accourent se ranger.
Le troisième, qu'éclaire une sainte croyance,
Avec l'impiété n'a point fait alliance :
Étranger à la guerre, il reste en ses états.
Deux autres souverains amènent aux combats
Une élite déjà par la gloire illustrée :
L'un règne sur Ormus, vaste et belle contrée
Que le golfe Persique embrasse de ses eaux ;
L'autre sur le Bécan, si fertile en troupeaux.
Quand les flots de la mer comme des monts se dressent,
Le Bécan est une île; et, quand les flots s'abaissent,
On y voit d'un pied sec passer le voyageur.
Et toi, fier Altamore ! à l'appel de l'honneur,
De la couche d'hymen désertant la mollesse,
Loin d'une épouse en pleurs que ta gloire délaisse,
Tu veux partir !.... Mais elle, au bruit de ton dessein,
Tombe à tes pieds, meurtrit l'albâtre de son sein :
« Toi que veut m'enlever la fortune jalouse,
« Prends pitié des sanglots, des larmes d'une épouse!
« Ne l'abandonne pas aux plus affreux tourmens !
« Ne te souvient-il plus de tes premiers sermens ?
« Rappelle-toi ce jour et cette auguste fête
« Où du bandeau des rois tu parais ta conquête !

« Aux autels de l'hymen prosternés tous les deux :
« Zélime, disais-tu, seul objet de mes vœux,
« J'en atteste l'amour, j'en jure par tes charmes,
« Je renonce à jamais au tumulte des armes.
« Sans cesse dans tes bras, heureux de ton amour,
« Le bonheur près de toi m'enchaîne sans retour.
« Je te crus : aisément on croit ce qu'on adore.
« Et cependant tu fuis, infidèle Altamore !
« Ah ! pour toi, cher époux, je crains tout l'univers.
« Mon cœur désespéré te suivra sur les mers.
« Par pitié pour ton fils, au nom de ma tendresse,
« Abjure, tu le dois, ta fatale promesse,
« Et ne m'accable point d'éternelles douleurs !..... »
Vain espoir ! le héros se refuse à ses pleurs.
Le fameux Altamore, assez grand par lui-même,
Doit tout à ses vertus, et rien au diadème.
Il règne à Samarcande, et le bruit de son nom
A souvent retenti dans le camp de Bouillon.
Je vois déjà, je vois son tranchant cimeterre
Des plus vaillans chrétiens au loin couvrir la terre !
Le corselet, le sabre, et l'arc et le carquois
Arment les cavaliers dont il a fait le choix.
Loin des bords que l'Indus a séparés du Gange
Adraste fait voler sa terrible phalange.

Son corps démesuré s'élève tout couvert
De l'écailleuse peau d'un serpent noir et vert :
Voilà son bouclier et sa seule cuirasse.
Un énorme éléphant qu'a dompté son audace,
Comme un coursier docile, obéit à sa voix.
Tel s'avançait Adraste au milieu de vingt rois.
La troupe qui le suit est l'élite choisie
Et la fleur des héros et d'Afrique et d'Asie.
Dans la guerre ou la paix son intrépidité
Veille au maintien de l'ordre et de l'autorité.
Le calife en tout temps a distingué son zèle,
Et ses nombreux bienfaits se répandent sur elle.
Chacun de ces guerriers lève un front belliqueux;
La terreur et la mort s'avancent avec eux;
D'acier, de pourpre et d'or leurs armes resplendissent,
Et lancent des éclairs que les cieux réfléchissent.
Là j'aperçois Tidore et le farouche Hyrcan,
Ces pirates jadis l'effroi de l'Océan;
Arimon, qui dans l'art des manœuvres savantes
Façonne en peu de jours les colonnes mouvantes;
Cet Oldemar superbe, et dont la fermeté
Ramenant sous le joug l'Arabe révolté,
Vainqueur, en a reçu le surnom d'Arabique.
Ici voyez Ormond, Musulman fanatique,

Qui trame dans son cœur la mort de Godefroi;
Le bel Aridamant; et toi, Tigrane, et toi,
Invincible aux combats, à la course, à la lutte;
Et toi qui des guerriers précipites la chute,
Tisapherne, bientôt aux croisés si fatal,
Toi qui dans l'Orient ne trouves point d'égal,
Soit que sur un coursier d'un seul bond tu t'élances,
Ou que ton bras moissonne un champ semé de lances.
Émiren est leur chef et leur premier soutien;
Sous le nom de Clément jadis il fut chrétien;
Mais, du vrai Dieu depuis abjurant la doctrine,
Il embrassa la loi du brigand de Médine;
Et, quittant l'Arménie où s'ouvrirent ses yeux,
Seul avec son épée il parut en ces lieux;
Et les premiers essais de son jeune courage
Des satrapes d'Égypte obtinrent le suffrage:
Ses vertus, sa prudence et sa haute valeur
Ont gagné du soudan l'oreille et la faveur.
Armide est la dernière; elle arrive exhaussée
Sur un char magnifique, et la foule empressée
D'un regard curieux contemple ses attraits.
La fureur, le dépit éclatent dans ses traits;
Mais la fureur lui prête une grâce nouvelle;
Et fière, et menaçante, Armide est toujours belle.

Parsemé de rubis son char roule, pareil
Au char éblouissant qui porte le soleil.
Six licornes au joug deux à deux attelées
Lui font franchir les monts, les plaines, les vallées.
Promptes comme l'éclair, elles volent; leurs pas
Se posent sur le sable, et ne l'effleurent pas.
Cent vierges au front pur, cent écuyers, cent pages
Que Damas a nourris sur ses heureux rivages,
Rangés autour du char, montent des coursiers blancs,
Et d'un éperon d'or aiguillonnent leurs flancs.
Aradin est le chef de la troupe aguerrie
Qu'Hidraot soudoya dans la vieille Syrie;
Et tel que, s'échappant de son bûcher de fleurs,
Le phénix ranimé fait briller les couleurs
Dont la riche inconstance embellit son plumage,
Charme l'écho du ciel de son divin ramage,
Et, roi du peuple ailé qui l'admire et le suit,
Comme un astre nouveau dans l'air voyage et luit,
Telle Armide paraît plus ravissante encore.
A peine on l'aperçoit, et déjà tout l'adore.
Il n'est point de mortel si rebelle à l'amour
Que son premier aspect n'enchaîne sans retour;
Les peuples et les rois cèdent à son empire.
Sur son front cependant la colère respire,

Et ses yeux sont armés de superbes dédains.
Quel serait leur pouvoir, si, plus doux, plus sereins,
Leur aimable sourire et leur gaîté folâtre
Encourageaient l'espoir d'une foule idolâtre !
Le vieux roi, satisfait de ce dénombrement,
Veut qu'un seul chef soumette à son commandement
Tous les chefs réunis dans cette longue plaine;
Il fait un signe alors de sa main souveraine.
Émiren de son maître a pressenti le choix.
D'un air majestueux et modeste à la fois
Il s'avance : la garde, en deux rangs divisée,
A ses pas jusqu'au trône ouvre une route aisée.
Une main sur son cœur, l'autre sur son turban,
Il se prosterne aux pieds de l'auguste soudan,
Qui lui dit : « Je connais ton zèle et ton audace;
« Prends le sceptre, Émiren, et commande à ma place.
« D'un roi qui m'est soumis cours sauver les états;
« Punis ces vils chrétiens de tous leurs attentats;
« Pour de tels ennemis point de lâche indulgence;
« Qu'ils tombent, dévorés du feu de ma vengeance;
« Pars, combats et triomphe. » Il a dit : le héros
Reçoit le sceptre d'or, et répond en ces mots :
« Oui, je pars à l'instant; je vais sous tes auspices
« Justifier ton choix par de nouveaux services,

« Et, chargé de remplir tes ordres absolus,
« Je reviendrai vainqueur, ou ne reviendrai plus.
« Il n'est point de périls que mon ardeur ne brave.
« Je puis mourir, seigneur; mais ton fidèle esclave,
« J'en atteste le ciel, jusqu'au dernier moment
« Ne démentira point son premier dévoûment.
« Si je dois succomber, puisse au moins ton armée,
« Toujours digne du trône et de sa renommée,
« Reparaître à tes yeux, et mêler devant toi
« A ses chants de triomphe un seul regret pour moi! »

Il dit : mille clameurs à l'instant retentissent;
Au serment d'Émiren toutes les voix s'unissent:
On bénit le calife, et les trompes, les cors
Confondent dans les airs leurs barbares accords.
Cependant au milieu d'un superbe cortége
Le monarque, suivi du héros qu'il protége,
Et sur qui des combats repose le destin,
Retourne à son palais, et convie au festin
Dont la pompe s'étale en un vaste portique
L'élite des guerriers de l'Inde et de l'Afrique.
Il les honore tous d'un coup-d'œil gracieux;
Et bientôt chaque mets, chaque vin précieux,
Abondamment servis sur sa table brillante,
Sont offerts par son ordre à la foule vaillante.

Mais le banquet splendide est enfin terminé.
Au milieu des plaisirs de ce jour fortuné,
Armide ne veut point faire le sacrifice
D'un projet dont son cœur a mûri l'artifice.
Sur elle en ce moment tous les yeux sont fixés;
Et des signes certains lui font connaître assez
Qu'il n'est point de guerrier si cruel, si farouche,
Que sa beauté divine et n'enflamme et ne touche.
Composant avec art son visage et sa voix,
En ces mots elle parle au chef de tant de rois :
« O lumière du monde, ô monarque suprême,
« Et moi je viens aussi venger ton diadème.
« Je suis femme, mais reine, et ce rang me permet
« De m'unir aux héros enfans de Mahomet.
« Qui veut de son grand nom voir la terre occupée,
« Doit porter tout ensemble et le sceptre et l'épée.
« De mon sexe timide abjurant la langueur,
« Mon bras, quand il le faut, peut s'armer de vigueur,
« Aime à lancer des dards; et leur atteinte sûre
« Sait au flanc des héros ouvrir une blessure.
« Ne crois pas que ce jour fasse naître en mon sein
« Ce transport, ou plutôt ce belliqueux dessein ;
« J'ai déjà combattu pour la cause commune,
« Et dans les jeux sanglans essayé ma fortune.

« Mes exploits à ta cour ne sont pas inconnus.
« Cent chevaliers chrétiens dans mes fers retenus
« Me semblaient un présent digne de ta colère.
« Par ton ordre privés du jour qui les éclaire,
« Sous le fer des bourreaux ils auraient justement
« De leur témérité subi le châtiment;
« Leur trépas t'assurait le destin des batailles;
« Enchaînés et conduits au pied de ces murailles,
« Ils marchaient.... quand Renaud.... tu connais ce guerrier;
« L'éclat de sa valeur frappe le monde entier;
« Quand Renaud, délivrant mes captifs de leur chaîne,
« Les rendit aux drapeaux que menace ma haine.
« Si tu pouvais savoir de quel indigne affront
« Cet insolent chrétien a fait rougir mon front!
« Tu le sauras un jour. Lâchement outragée,
« Un seul mot me suffit : je veux être vengée.
« Sans atteindre le but, on peut bien quelquefois,
« Je ne l'ignore pas, épuiser un carquois;
« Mais quelquefois aussi le sort, plus équitable,
« A dirigé le trait dans le sein du coupable.
« Si mon bras impuissant à remplir mes souhaits
« Me refuse le sang du chrétien que je hais,
« Qu'un autre plus heureux à me servir s'apprête;
« De Renaud à mes pieds qu'il apporte la tête;

« Et s'il veut que l'hymen m'engage sous sa loi,
« Je lui donne Damas, mes trésors et ma foi;
« J'en atteste le ciel, garant de ma promesse;
« J'en jure par ce trône où règne ta sagesse.
« S'il est donc un héros, qui, prompt à me venger,
« Trouve la récompense égale à ce danger,
« Qu'il se montre et qu'il parle. » A sa fureur en proie
Elle disait. Brûlant et d'amour et de joie,
Adraste, dont les yeux dévoraient tant d'appas,
Adraste l'Indien : « Non, non, tu ne dois pas,
« Lui dit-il, de tes mains immoler ce perfide;
« Il ne mérite pas la vengeance d'Armide.
« Moi seul j'acquitterai le vœu de ta fureur;
« A ce fier ennemi j'arracherai le cœur.
« Tu verras cette main, remplissant ton attente,
« Disperser les lambeaux de sa chair palpitante,
« Et, sans t'importuner d'un frivole discours,
« Je promets son cadavre à la faim des vautours.
« Princesse, à mon triomphe ose croire d'avance ! »
Tisapherne, indigné d'une telle arrogance,
S'écrie : « Eh ! quel es-tu, soldat présomptueux,
« Pour étaler ainsi tes sermens fastueux
« Devant nous, et surtout aux regards de ton maître ?
« Parmi tant de guerriers il en est un peut-être

« Qui, certain des exploits que ton orgueil promet,
« Au silence pourtant par devoir se soumet. »
Adraste l'Indien lui répond : « Téméraire !
« Ce qu'Adraste promet, Adraste peut le faire ;
« Et je sais bien qu'ailleurs, s'il m'eût ainsi bravé,
« L'auteur d'un tel discours ne l'eût point achevé. »
Tisapherne pâlit, et, la main sur son glaive,
Furieux il allait..... Le calife se lève,
Enchaîne d'un coup-d'œil leur fier ressentiment,
Et leur dit : « Modérez un tel emportement,
« Guerriers ; de ce débat que le scandale cesse :
« Je vous l'ordonne. Et toi, jeune et belle princesse,
« Tu mérites sans doute un hommage plus doux ;
« Et ces deux souverains, l'un de l'autre jaloux,
« Ménageront un sang à tes vœux nécessaire.
« Ils ont appris de toi comment on peut te plaire ;
« Et dans le champ d'honneur, contre le seul Renaud,
« De vaillance et de zèle ils doivent faire assaut. »
L'un et l'autre guerrier, qu'apaise ce langage,
A la cause d'Armide avec transport s'engage ;
D'autres viennent encore appuyer leur serment,
Et tous font éclater le même empressement.
Tandis qu'à ses fureurs Armide abandonnée
Du héros qu'elle aima poursuit la destinée,

Déjà loin du séjour à sa gloire fatal
Il vogue heureusement sur l'humide cristal.
Il contemple ces mers tombeau de tant de sources,
Et le pole et le char que traînent les deux ourses,
Et ces astres sereins dont les rayons jumeaux
Protégent dans la nuit le nocher sur les eaux.
Il s'instruit à loisir des mœurs de ces contrées
Que de notre univers les flots ont séparées,
Admire le soleil qui dans ces profondeurs
Plonge, ou bien, revêtu d'immortelles splendeurs,
Allume en s'élevant le front des promontoires.
Il s'informe surtout du nombre des victoires,
Ou plutôt des revers qui, depuis son départ,
Ont des héros chrétiens affligé l'étendard.
Des derniers feux du jour l'onde était éclairée,
Quand la nef vint toucher la rive désirée.
« La fortune et les vents ont secondé nos vœux,
« Dit alors l'étrangère aux beaux et longs cheveux :
« Vous voyez devant vous l'antique Palestine.
« Allez remplir le sort que le ciel vous destine :
« Moi j'ai rempli le mien. » L'étrangère se tait,
Et comme une vapeur aussitôt disparaît.
Mais cependant la nuit, par degrés plus épaisse,
De la cime des monts sur la plaine s'abaisse,

Et d'un manteau d'ébène enveloppe les airs.
Les trois héros, perdus en des sables déserts,
Regardent, étonnés et pleins d'incertitude.
Nuls vestiges humains dans cette solitude,
Nul guide, nul abri, ne s'offrent devant eux.
Enfin vers l'horizon brille un point lumineux
Dont l'éclat vacillant colore la nuit sombre;
Des rayons d'or, d'argent, étincellent dans l'ombre.
Ils marchent à ce feu dont s'allume la nuit,
Et distinguent bientôt l'objet qui le produit.

Une armure attachée au tronc d'un sycomore
Des rayons de la lune éclate et se colore :
Autour de la cuirasse et du casque pompeux
L'or et les diamans confondent tous leurs feux;
Des figures sans nombre avec choix rassemblées
Sur le grand bouclier rayonnent ciselées.
Au pied du sycomore est assis un vieillard
Qui semble surveiller ce chef-d'œuvre de l'art.
On lit dans ses regards sa noble bienfaisance.
A l'aspect des guerriers il se lève, il s'avance,
Les salue; et déjà, le voyant de plus près,
Ubalde et le Danois ont reconnu ses traits.
Le vieillard à Renaud qu'étonne ce mystère :
« C'est toi que j'attendais en ce lieu solitaire,

« Dit-il ; sur tes erreurs ma vieillesse a gémi.
« Tu ne me connais pas, mais je suis ton ami.
« Demande à ces héros si ton sort m'intéresse.
« Guidés par mes conseils près de l'enchanteresse
« Qui de tes grands destins osait borner le cours,
« Aux combats du Seigneur ils rendent ton secours.
« Maintenant, affranchi d'une honteuse chaîne,
« Écoute mes avis jusqu'à l'heure prochaine
« Où la voix d'un mortel par Dieu même inspiré
« Doit parler à ton cœur enfin régénéré.
« Non, seigneur, ce n'est point sur le bord des fontaines,
« Sous des ombrages verts, au milieu des sirènes,
« Que le faible mortel peut trouver le bonheur ;
« Il repose, éloigné d'un monde empoisonneur,
« Sur un roc dont l'abord tortueux et sauvage
« Attriste les regards, fatigue et décourage.
« Qui prétend parvenir au périlleux sommet,
« Dédaigne les plaisirs que l'amour lui promet ;
« Redouble à chaque pas de force et de constance,
« De la vertu rigide implore l'assistance,
« Et, roi de ses désirs, toujours calme et serein,
« Aux tempêtes des sens oppose un cœur d'airain.
« Aigle superbe ! eh quoi ! veux-tu loin de la cime
« Dans le creux des vallons cacher ton vol sublime !

« Connais ta dignité : Pour contempler les cieux
« La nature éleva ton front audacieux ;
« Elle allume en ton sein la flamme du courage.
« Mais de ces dons sacrés que t'importe l'usage,
« Si, fléau de ton camp troublé par ta fureur,
« De tes fiers compagnons tu deviens la terreur?
« Garde à nos ennemis ce courage invincible;
« Pour ton frère indulgent, pour toi seul inflexible,
« Permets que Godefroi de ces transports brûlans
« Au gré de son pouvoir dirige les élans. »

Cependant le héros de ce vieillard austère
Recueille avidement le conseil salutaire ;
Et son regard pensif, vers la terre baissé,
Montre de quel remords son grand cœur est pressé.
« O vieillard, répond-il, pardonne à ma faiblesse !
« J'ai langui, je l'avoue, au sein de la mollesse;
« Mais, de ma chaîne enfin dégagé sans retour,
« Pour de plus nobles soins j'abandonne l'amour.
« Que puisse en ces déserts où sommeillait ma gloire
« De mes jeunes erreurs se perdre la mémoire !
« Toi qui transmets du ciel les ordres absolus,
« Achève de fixer mes vœux irrésolus. »

Mais le sage vieillard : « J'ai su lire en ton âme;
« Un repentir sincère et l'anime et l'enflamme :

« Il suffit. Maintenant, mon fils, lève les yeux ;
« Vois dans ce bouclier le sort de tes aïeux ;
« Vois leur gloire immortelle en tous lieux proclamée.
« Combien loin d'eux encor ta jeune renommée
« Se traîne dans la lice où ces enfans des rois
« De la belle Italie ont soutenu les droits !
« Allons, qu'à leur aspect ta fierté se réveille,
« Et médite une gloire à leur gloire pareille. »
Il se tait à ces mots. Cependant le guerrier
Mesure d'un coup-d'œil l'immense bouclier.
L'image des héros fondateurs de sa race,
Les faits prodigieux que le burin retrace
Relèvent son courage un moment abattu,
Et versent dans son cœur l'amour de la vertu.
Il voit, il voit déjà Solime prisonnière;
Lui-même de la Croix saisissant la bannière,
Il l'arbore au sommet des remparts ennemis ;
Et, déjà possesseur du triomphe promis,
Superbe, et les yeux pleins de belliqueuses larmes,
Le héros à l'instant se couvre de ses armes.
Quand le Danois s'avance et lui tient ce discours :
« Invincible Renaud, à toi seul j'ai recours.
« Mon maître Suénon par ma voix te demande
« Une mort qu'il désire et que le ciel commande,

« La mort de Soliman, son barbare assassin.
« Combats cet infidèle, et plonge dans son sein
« Le glaive que jadis, en des temps plus prospères,
« Mon prince consacrait à la foi de nos pères.
« Hélas ! il a péri sous un ciel étranger;
« Il n'est plus; mais tu vis, mais tu dois le venger,
« Et, comblant tous les vœux de mon âme ravie,
« Acquitter le serment qui m'attache à la vie.
« — Oui, j'accepte ce fer, lui répond le héros;
« Oui, du sang que tu hais il répandra les flots.
« Puisse avec moi le ciel agir d'intelligence,
« Et ne plus différer l'heure de la vengeance ! »
Mais le sage interrompt ces nobles entretiens.
« Il est temps de vous rendre aux pavillons chrétiens.
« Partons : ne craignez point l'obscurité profonde;
« Je vais guider vos pas, et mon art vous seconde. »
Le sage sur son char à l'instant est monté.
Les guerriers ont pris place, et le char, emporté
A travers les détours de cette forêt sombre,
Roule vers l'orient encor plongé dans l'ombre.
A l'horizon bientôt un éclat incertain
Annonce aux voyageurs l'approche du matin,
Et l'œil même déjà distingue entre les tentes
Les diverses couleurs des bannières flottantes.

Le jour s'accroît; ses feux versés de toutes parts
Illuminent le camp, Solime et ses remparts.
« Chevaliers, dit le sage, il faut que je vous quitte.
« De mon dernier devoir envers vous je m'acquitte.
« Sans guide maintenant retournez aux combats :
« Un pouvoir invincible arrête ici mes pas. »
Les trois guerriers alors descendent dans la plaine.
Le sage les salue; et, sans reprendre haleine,
Les chevaux, s'ébranlant comme un rapide trait,
Volent, fendent l'espace, et le char disparaît.
Bientôt les voyageurs, qu'un noble feu dévore,
Dans le camp des chrétiens entrent avec l'aurore.
La prompte Renommée a soudain répandu
Le bruit de leur retour vivement attendu;
Et Bouillon, fléchissant l'orgueil du rang suprême,
Pour mieux les accueillir s'est avancé lui-même.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

10758285

NOTES

DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

Le seizième chant n'a guère été, à proprement parler, qu'un grand récit épisodique. A travers toutes les merveilles que nous y avons vues si richement entassées, l'action a marché toujours; mais sa marche est restée en quelque sorte inaperçue; la trace de ses pas, si l'on me permet ce terme, a disparu sous les brillantes fleurs que l'imagination du poëte a semées de toutes parts. Uniquement occupé des enchantemens d'Armide et du désespoir de sa triste passion, le lecteur a pu quelquefois oublier qu'il cheminait par là vers le dénouement, vers la ruine de Solime. Il est temps que l'attention distraite soit ramenée sur le théâtre véritable de l'action, que le cours interrompu des combats recommence. C'est pour arriver là que le dix-septième chant est placé comme un lieu de passage. Armide et Renaud, les deux grands acteurs qui pendant un temps ont rempli seuls la scène épique, reviennent se mêler aux événemens : naguère unis ensemble et séparés du reste du monde par l'amour, les voilà rendus, l'une par la vengeance, l'autre par le devoir, à leur position naturelle : Renaud vient retrouver la gloire dans le camp des chrétiens; Armide va reporter sa haine dans celui des Infidèles. Ce changement de situation des deux amans rouvrira tout à l'heure la barrière des combats : mais elle n'est point rouverte encore; le dix-septième chant, ainsi que nous venons de le dire,

ne sert que de passage; il a pour objet de remettre l'attention en face des scènes de la guerre, mais non point encore de lui en rendre le spectacle.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 163.

Aux confins de Peluse et de la Palestine,
Gaza du sein des flots s'élève et les domine.
Autour de ses remparts un terrain sablonneux
S'allonge, et du soleil réfléchit tous les feux.
Là des vents du midi la dévorante baleine
Divise en tourbillons une poudreuse arène,
Dont les flots embrasés engloutissent souvent
Les voyageurs perdus en ce désert mouvant.

La position géographique de la ville de Gaza dans l'ancien pays des Philistins est aussi exactement déterminée qu'elle peut l'être : Ptolémée et Pomponius Méla n'auraient pas mieux dit. Située à l'extrémité de la Palestine, et touchant à la frontière égyptienne, cette ville est en effet voisine de ces immenses solitudes de sable, tombeau mouvant de plus d'un infortuné voyageur. Le Tasse a indiqué en passant cette dernière circonstance : elle pouvait fournir davantage à son pinceau, sinon ici même, du moins en quelque autre endroit. Le peintre de la sécheresse était digne de retracer cet effrayant phénomène de la nature aride et brûlante des déserts. Nous ne disons rien du mérite de la couleur locale.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 164.

Quand l'Égypte, infidèle aux lois de l'Éternel,
Brisa de ses tyrans le sceptre criminel,
Un fils de Mahomet l'asservit tout entière,
Et fit sous l'alcoran ployer sa tête altière.

Le Tasse jette ici un rapide coup-d'œil sur l'histoire d'Égypte : éclairons par quelques détails ce qu'il ne fait qu'indiquer assez confusément.

L'Égypte est une de ces tristes contrées dont le sort fut, dans tous les temps, de passer d'esclavage en esclavage, et de ne s'appartenir jamais à elles-mêmes. On sait quel fut son destin depuis Cambyse jusqu'à Alexandre, et comment un des officiers du conquérant macédonien recueillit cette partie de son vaste héritage. Mais la fortune des Ptolémées pâlit enfin devant la fortune de Rome, et l'Égypte devint la conquête et le grenier de l'empire. Plus tard, quand la main d'un seul homme fut reconnue impuissante à soutenir la masse croulante du colosse en ruine, et que le monde romain, pour être gouverné, eut besoin de se séparer en deux mondes, Alexandrie devint tributaire de Constantinople, comme auparavant elle avait été tributaire de Rome; l'Égypte fut une province de l'empire grec. Les lettres et le christianisme lui donnèrent alors quelque gloire : mais l'étoile de Mahomet vint luire soudain dans l'Orient et menacer l'univers. L'enthousiasme à la fois religieux et guerrier des Arabes se déborda de tous côtés comme un torrent irrésistible dans sa marche; tout plia; la Syrie subjuguée fraya le chemin de l'Égypte : le redoutable et farouche Amrou a attaché son nom à cette conquête de l'islamisme. C'est lui qui apporta à la malheureuse Égypte le règne de l'alcoran et du cimeterre arabe; c'est par lui que *le grand dépôt des remèdes et des poisons de l'âme* disparut au milieu des flammes de l'incendie; c'est par lui que commença sur les bords du Nil la domination des *khalifes* ou vicaires du prophète. Bientôt la discorde se mit parmi

les héritiers de tant de puissance; les Abassides renversèrent du trône les Ommiades; et la nouvelle dynastie elle-même, promptement dégénérée, ne tarda pas à assister au grand démembrement de son empire. Au commencement du dixième siècle, une nouvelle race issue de Mahomet, les Fathimites, enlevèrent l'Afrique et l'Égypte au chef des croyans qui régnait à Bagdad, et s'arrogèrent même le titre révéré de *khalife*. La puissance de ces nouveaux dominateurs se maintint près de trois siècles, et résista aux armes des Perses, des Turcs, et des chrétiens mêmes. Ils venaient de reprendre la Palestine sur les Seldjoucides, quand les croisés y apportèrent la guerre. Il était réservé à l'ambition et au génie du grand Saladin de renverser cette dynastie qui commençait à gagner une vieillesse que n'ont guère les trônes en Orient, et de lui substituer l'empire des Ayoubites. Mais les Ayoubites cédèrent bientôt la place aux Mamelucks; et ceux-ci, après trois cents ans de règne, disparurent à leur tour devant les armes victorieuses des Ottomans. On connaît le sort de l'Égypte dans ces derniers temps : menacée encore une fois de la conquête européenne, elle n'en a été affranchie que pour rentrer dans son antique esclavage, et trouver à ses portes, avec un nouvel ennemi, la crainte d'une nouvelle conquête.

NOTE TROISIÈME, PAGE 167.

> Mille Circassiens d'un courage éprouvé
> Veillent autour du trône avec pompe élevé.

Cette garde circassienne dont parle ici le Tasse n'est autre chose que la redoutable milice de ces Mamelucks dont nous prononcions le nom tout à l'heure : seulement

elle n'avait point encore reçu, à l'époque de la première croisade, l'espèce d'institution que les Ayoubites lui donnèrent plus tard pour leur ruine. Les Mamelucks étaient de jeunes esclaves Cumans, d'une rare beauté et d'une force prodigieuse, que les monarques égyptiens achetaient des Mongols, qu'ils faisaient élever avec le plus grand soin, et renouvelaient sans cesse par de nouveaux achats, leur interdisant de se renouveler par le mariage. Destinés d'abord uniquement à la garde du prince, et fidèles à leur destination, la puissante valeur qu'ils déployaient dans les combats devint un motif d'augmenter leur nombre; leur nombre leur donna de l'audace; ils détrônèrent ceux qui avaient été leurs maîtres. La force des armes put seule maintenir une aussi monstrueuse domination que celle qu'ils établirent : plus de cent années durant ils furent les premiers soldats du monde : les premiers ils eurent la gloire de vaincre les soldats jusqu'alors invincibles de Gengis, et d'arrêter le torrent de leurs hordes envahissantes.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 167.

La haute et basse Égypte ont donné la naissance
A l'immense escadron qui le premier s'avance.

Il ne faut pas croire que le Tasse ait usé ici du privilége de la poésie, à laquelle il appartient de tout agrandir à volonté. L'armée du calife d'Égypte se présente dans l'histoire avec le même appareil de forces qu'ici dans l'épopée. « Ce général, dit M. Michaud en parlant de l'émir Afdhal qui commandait les troupes égyptiennes, « conduisait sous ses drapeaux une multitude innombra-

« ble de Musulmans venus des rives du Tigre, des bords « du Nil et de la mer Rouge, du fond de l'Éthiopie. » Dans ce peu de mots est en quelque sorte renfermée toute l'énumération du Tasse : du moins voit-on qu'il n'a rien ajouté à la vérité.

Il n'en est pas tout-à-fait de même dans le magnifique portrait qu'il a tracé du calife. La politique lâchement astucieuse de ce prince, digne allié du perfidé Alexis Comnène, est le seul trait marquant de son caractère que nous ait conservé l'histoire; mais il ne pouvait se présenter sous cet aspect dans le poëme : le Tasse lui a donc avec raison prêté de la grandeur. Les vers où il le montre environné de toute la pompe orientale, portant sur son front la terrible majesté de Jupiter tonnant, sont des vers admirables : mais ceux-là le sont bien davantage, où c'est la dignité du grand homme qui se fait respecter, et non celle du monarque. Il est difficile d'imaginer une réunion de traits plus frappans que ceux dont se compose l'imposante physionomie de ce vieux potentat, qui, après avoir traversé une longue alternative de succès et de revers, toujours plus grand dans l'infortune, s'est vu contraint par l'âge de quitter les armes sans quitter son génie guerrier, et tandis que ses capitaines combattent pour lui, seul porte encore, malgré les années, tout le fardeau de l'empire.

Che della monarchìa la soma grave
Non sembra agli anni suoi soverchia mole.

Ce personnage a toute la hauteur du *grandiose* : et, chose remarquable, il ne ressemble en rien, pour l'effet général, à celui de Soliman, avec lequel il a pourtant plus

d'un trait commun. C'est que c'est là le grand mérite du Tasse de savoir, même en ne faisant que nuancer les mêmes couleurs, varier à l'infini l'expression.

Quant à l'énumération des guerriers, le but principal en est ici de déployer aux regards toute la puissance du calife, et de rehausser par là la gloire des chrétiens qui doivent en triompher. Le poëte nous y offre aussi quelques nouvelles têtes héroïques, celles d'Altamor, d'Adraste, de Tisapherne, d'Émiren, illustres victimes destinées au glaive de Renaud et de Godefroi. Mais, en général, on peut dire que le morceau offre assez peu d'intérêt : le Tasse, avec toute son habileté, toute la fécondité de son imagination, ne peut faire disparaître l'espèce de froideur attachée à ces sortes d'ornemens poétiques, quand ils viennent se placer au milieu même du cours de l'action.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 168.

Le premier bataillon sort de ces murs vantés
Que d'un nom belliqueux Alexandre a dotés,
Et s'éloigne à regret d'un climat pacifique
Borné vers le couchant par les côtes d'Afrique.
Araspe le conduit, etc.

Nous venons de prononcer un jugement bien sévère sur la convenance locale de ce dénombrement poétique de l'armée égyptienne : pour être complètement juste, signalons à leur tour les beautés de détail qui s'y rencontrent, et compensent jusqu'à un certain point le défaut général d'intérêt.

C'est d'abord avec un art remarquable, et une richesse de couleurs qui ne l'est pas moins, que le Tasse varie les

traits dont il peint les diverses physionomies des nombreux chefs de cette puissante armée. L'un, fécond en stratagèmes, connaît tous les secrets de l'habileté moresque pour tromper un ennemi; l'autre, accoutumé aux douceurs d'une vie efféminée, se laisse entraîner vers les camps par les espérances d'une tardive ambition. Celui-ci, enfant du désert, apporte dans les combats l'homicide fureur du brigandage plutôt que les nobles habitudes de la valeur militaire; celui-là a cherché l'apprentissage de la guerre dans les robustes exercices de la lutte : tous se distinguent par quelque trait frappant de caractère, et surtout, comme nous l'avons déjà indiqué, les quatre principaux de ces guerriers, le brillant Altamore qui s'arrache aux larmes de son épouse et aux caresses du premier-né de son amour pour voler aux combats; le redoutable Tisapherne, foudre de guerre, pour qui les armes ne sont qu'un jeu sanglant; le farouche Adraste, qui apparaît comme une tour sur l'éléphant qu'il presse de sa masse gigantesque; et cet Émiren enfin, âme de ce vaste corps qui obéit à sa voix.

Le génie des peuples n'est pas moins habilement caractérisé que celui de leurs chefs; le Tasse insiste même, avec un esprit de détail tout-à-fait poétique, sur la diversité des armures, signe marquant de la diversité des habitudes nationales.

Il va enfin jusqu'à porter la même exactitude et la même variété dans les indications géographiques dont il sème la narration. Ici, à l'occident, c'est Alexandrie, témoin de l'antique grandeur de l'Égypte; là, du côté de l'aurore, c'est le Caire, *Alkahira*, ville moderne, qui, à cette époque, vient de naître à peine à la puissance et

à la gloire *, et déjà enferme en son sein la population des plus vastes provinces. Tantôt l'Arabie pétrée vient nous offrir ses tristes déserts; tantôt l'Arabie heureuse déploie à nos regards sa terre parfumée, son encens, et les bûchers de fleurs où le phénix va mourir et renaître. L'Éthiopie a trois rois; deux sont Infidèles et ont suivi les enseignes du calife; le troisième a refusé de s'y ranger; il est chrétien; c'est nous rappeler bien heureusement, quoique d'une manière indirecte, Clorinde et le mystère de sa royale naissance.

NOTE SIXIÈME, PAGE 177.

« Prends le sceptre, Émiren, et commande à ma place.
« D'un roi qui m'est soumis cours sauver les états;
« Punis ces vils chrétiens de tous leurs attentats;
« Pour de tels ennemis point de lâche indulgence;
« Qu'ils tombent, dévorés du feu de ma vengeance;
« Pars, combats et triomphe. » Il a dit : le héros
Reçoit le sceptre d'or, et répond en ces mots :
« Oui, je pars à l'instant; je vais sous tes auspices
« Justifier ton choix par de nouveaux services, etc.

Les paroles du Calife à Émiren sont pleines de dignité : la réponse du guerrier n'est pas moins remarquable par le dévouement qu'il témoigne aux intérêts et à la gloire de son maître. Mais ce qui mérite plus particulièrement l'attention dans cette réponse, c'est qu'elle a été fournie presque textuellement à la poésie par l'histoire. Les écrivains chrétiens et mahométans qui ont retracé les événemens de la croisade s'accordent tous à rapporter que l'émir Afdhal, avant de se mettre à la tête de son armée, avait fait devant le calife le solennel serment d'anéantir

* Elle avait été fondée en 968.

pour jamais la puissance des croisés en Asie, et de détruire de fond en comble le Calvaire, le tombeau de Jésus-Christ, et tous les autres lieux révérés des chrétiens.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 179.

Armide ne veut point faire le sacrifice
D'un projet dont son cœur a mûri l'artifice.
Sur elle en ce moment tous les yeux sont fixés;
Et des signes certains lui font connaître assez
Qu'il n'est point de guerrier si cruel, si farouche,
Que sa beauté divine et n'enflamme et ne touche.
Composant avec art son visage et sa voix,
En ces mots elle parle au chef de tant de rois, etc.

Armide vient pour la seconde fois éblouir tout un camp de l'éclat de ses attraits : mais ce n'est plus Armide chez les chrétiens, insidieuse et suppliante; c'est Armide parmi les Musulmans, outragée et demandant vengeance, Armide guerrière. Cette dernière idée avait de quoi singulièrement sourire à l'imagination du Tasse. Il avait montré d'abord son aimable enchanteresse belle de toutes les séductions de la coquetterie : tout à l'heure encore elle était belle de tendresse et de volupté; elle est belle maintenant de tous les dépits de l'orgueil irrité, de toutes les menaces de l'amour trahi : et dans cette nouvelle situation, comme dans les deux autres, il est toujours un soin qu'elle n'oublie jamais, le soin de plaire; la fière amazone est toujours la coquette. Il était certainement impossible de mieux saisir, de mieux exprimer que ne l'a fait le Tasse le mélange de ces diverses nuances : il en a composé un tableau délicieux. Le seul tort qu'on pourrait lui reprocher, est un léger tort de négligence : après

avoir à l'instant même compté le phénix parmi les trésors de l'Arabie heureuse, après avoir revêtu de brillantes couleurs sa poétique mort, le voilà qui compare maintenant Armide à l'oiseau miraculeux alors qu'il sort de ses cendres avec tout l'orgueil de sa beauté renaissante, et étonne le peuple ailé qui le contemple des richesses de son éblouissant plumage. Heureusement, si l'objet est le même, les images ne le sont pas; et le Tasse a su trouver dans la fécondité de son pinceau une assez grande variété de poésie pour ne point se ressembler à lui-même.

On se rappelle les paroles mensongères d'Armide à Godefroi en implorant son assistance : suppliante devant un étranger qu'elle doit croire son ennemi, elle a su mettre de la dignité dans ses prières. Elle ne vient plus demander ici du secours, elle vient en apporter; et son rôle n'en est que plus délicat : les larmes et la plainte sont bien plutôt que l'épée et le carquois les armes de la beauté; il lui est plus difficile de conserver les nobles et sévères bienséances du sexe, quand elle veut se mêler à des guerriers pour combattre comme eux, que lorsqu'elle se met sous la protection de leur loyauté et de leur bravoure. Armide le sent : et, toujours habile à effacer la moindre impression qui pourrait lui être contraire, elle s'excuse sur ses devoirs de reine de la hardiesse qu'elle a de paraître armée dans un camp; elle parle de son intrépide valeur à braver les périls; mais bientôt aussi elle a soin de parler de sa faiblesse, de rappeler qu'elle est femme..... Elle demande un vengeur; que l'on accomplisse le vœu de sa haine, et l'on aura ses trésors et sa main : Armide redevient ce qu'elle doit être parmi des guerriers. Cette remarque paraîtra peut-être

fondée sur des nuances de délicatesse bien fugitives ; peut-être n'y verra-t-on que de la *métaphysique de sentiment ;* mais qu'importe, pourvu qu'elle soit juste ?

Il y aurait beaucoup à dire encore sur l'adresse avec laquelle l'amante outragée évite d'expliquer l'impardonnable affront qu'elle a reçu de Renaud. Un jour il sera connu, dit-elle ; et en attendant elle laisse croire que c'est parce qu'il lui ravit autrefois ses prisonniers qu'elle lui a ainsi voué une éternelle haine. Un artifice de langage lui sauve le plus pénible de tous les aveux.

Enfin ce que nous avons vu dans le camp des chrétiens se représente ici. Les charmes d'Armide ont surpris tous les cœurs ; tous les bras sont désormais armés pour sa vengeance ; on se dispute l'honneur de lui apporter la tête de son ennemi. Le Tasse ne manque pas cette occasion de marquer d'un trait caractéristique la brutale vaillance du géant Adraste ; sa férocité éclate jusque dans son amour ; il ne promet pas seulement à Armide de la venger sur Renaud vivant, il fera encore la guerre à son cadavre, il lui arrachera le cœur, il abandonnera ses restes aux vautours. L'héroïque fierté de Tisapherne contraste noblement avec cette farouche jactance. Il importait de faire connaître d'avance, et comme en passant, par quelques rapides coups de pinceau, ces personnages que nous verrons tout à l'heure jouer un grand rôle, mais seulement un rôle de quelques momens.

NOTE HUITIÈME, PAGE 183.

Mais cependant la nuit, par degrés plus épaisse,
De la cime des monts sur la plaine s'abaisse,

Et d'un manteau d'ébène enveloppe les airs.
Les trois héros, perdus en des sables déserts,
Regardent, étonnés et pleins d'incertitude.
Nuls vestiges humains dans cette solitude,
Nul guide, nul abri, ne s'offrent devant eux.

La première partie du chant a été pour Armide : la seconde est pour Renaud. Débarqué sur les bords de la Palestine, il est accueilli par l'enchanteur chrétien, dont la vigilante protection, sans cesse étendue sur lui, l'a arraché enfin à l'esclavage. Le vieillard trouve dans son âge et dans ses bienfaits le droit d'entretenir le jeune guerrier de ses erreurs, et de le rappeler au sentiment des grandes choses qui semble trop long-temps l'avoir abandonné. Ses paroles sont simples et graves : ce ne sont point celles du ministre des autels qui fait entendre l'austère voix de la religion à une âme égarée dans les trompeuses voies du monde : ce langage sera tout à l'heure celui de l'ermite Pierre : ce sont ici les sévères leçons de l'héroïsme, ce sont les conseils que le vieux Chiron donnait à Achille, qu'Atlas donnait à Roger. Au nom de l'honneur, qui est la loi suprême du chevalier, au nom de cette gloire à laquelle aspirent toutes les pensées de Renaud, le sage vieillard lui impose la vertu. Il ne lui reproche pas ses faiblesses comme indignes d'un chrétien, mais comme indignes du fils de tant de héros : instruit par tant d'exemples à asservir ses passions au joug de la raison, et par ce rude chemin d'épreuves arriver aux honneurs d'une immortelle renommée, il a trahi ces nobles exemples, il a abaissé la hauteur de ses destinées. Qu'il reprenne désormais sur lui-même l'énergique empire de la vertu ; qu'il sache également préserver sa bril-

lante valeur des emportemens d'une aveugle colère et du sommeil d'une molle indolence, et son âme est faite pour atteindre toute la grandeur de l'homme, son nom pour être environné de tout l'éclat de la gloire. Ajoutons à ces paroles, que l'on pourrait appeler la vraie langue des héros, l'ascendant naturel du vieux enchanteur sur la jeunesse et les égaremens du guerrier, et nous en concevrons tout l'effet, et nous admirerons dans ce petit discours, comme dans tous ceux du Tasse, le mérite d'une parfaite convenance avec celui de la poésie la plus éloquente.

Le vieillard, pour confirmer l'effet de ses leçons, appelle ensuite les regards de Renaud sur un riche bouclier qu'il destine à son bras, et où sont retracés tous les souvenirs de la gloire de ses aïeux. Ce morceau du Tasse est connu, mais par une assez triste renommée : c'est un de ces déplorables monumens d'adulation dont les grands poëtes ont le privilége d'attacher la honte aux titres glorieux de leur immortalité. On nous dira que le Tasse, là, comme en tant d'autres endroits, ne faisait qu'imiter Homère et Virgile : tous deux en effet n'ont-ils pas décrit, l'un le bouclier d'Achille, l'autre celui d'Énée ? oui ; mais on sait quelles images a gravées pour Achille le burin d'Homère ; et elles ne ressemblent guère, je pense, au tableau de la prétendue gloire de la maison d'Este. Quant au bouclier d'Énée, sans doute il retrace la longue suite de héros qui illustrèrent Rome pendant sept cents années de triomphes : mais, en revêtant de tout l'éclat d'une brillante fiction poétique ces grandes renommées qui remplissaient tout l'univers, Virgile ne faisait que céder à un noble mouvement d'orgueil national : c'était un hommage patriotique

que sa muse payait à ceux qui avaient fait de Rome la capitale du monde. En dira-t-on autant en faveur du Tasse ? son génie éprouvait-il un impérieux besoin de célébrer des hauts faits qui le pénétraient du plus profond enthousiasme ? voulait-il honorer l'Italie en consignant dans les fastes de la poésie d'héroïques noms déjà consignés dans les fastes de l'histoire ? ou plutôt, songeant à construire un méprisable édifice de flatterie, n'est-il pas allé tirer un à un de l'oubli, exhumer laborieusement de la tombe où les avait plongés le juste silence de l'histoire tous ces prétendus héros de la maison d'Este, pour leur prêter une illustration mensongère ? Accarin, Altin, Aforise, Alméric, et tant d'autres dont Machiavel n'a jamais prononcé le nom, étaient certainement pour le Tasse, comme pour tout le monde, des inconnus : mais le Tasse avait un protecteur de la maison d'Este, et celle-ci, comme toutes les autres, aimait les éloges. C'en était un grand que de dérouler l'orgueil de son arbre généalogique presque depuis la fondation de Rome, et de trouver un héros à chaque génération.

Il y a du reste autant de différence de la poésie du Tasse dans le bouclier de Renaud à celle de Virgile dans le bouclier d'Énée que de la gloire des princes de Ferrare à celle du peuple de héros qui a illustré Rome : le morceau de Virgile est un des plus magnifiques tableaux qu'ait tracés jamais la main d'aucun poëte, et celle de Virgile lui-même : celui du Tasse est à peu près aussi mesquin dans l'exécution qu'il l'est par le fond. Il y a bien quelques beaux vers ; mais c'est ce qu'on loue dans un écolier, et non dans un des maîtres de l'art. Il est vrai que Boniface, Azzo I^er^, Azzo II, Azzo III, Azzo IV, et

Azzo v, n'étaient pas des noms riches en inspirations : le Tasse n'a pas pu les bien louer ; c'est un hommage involontaire qu'il rendait à la vérité.

M. de Lormian, embarrassé de ce long et froid morceau dans la suite de son récit, a cru devoir le supprimer, et en reléguer la traduction très-abrégée dans les notes, pour ceux au goût de qui cela serait nécessaire :

Il dit ; et cependant l'intrépide guerrier
D'un regard curieux parcourt le bouclier.
L'artiste, des héros consacrant la mémoire,
Des fondateurs de Rome y retrace l'histoire.
Les enfans d'Accius, de palmes couronnés,
S'avancent sur des chars pompeusement ornés.
Malgré le sang obscur qui coule dans ses veines,
De l'empire ébranlé Caïus saisit les rênes ;
Du peuple qui l'appelle il écoute la voix,
Et, ceint du diadème, il lui dicte des lois.
Bientôt Honorius désole l'Italie,
Et le Goth sur ses pas signale sa furie.
Mais quand Rome vaincue et sous le poids des fers
De sa chute prochaine avertit l'univers,
Aurélius sans crainte entend gronder l'orage,
Et loin de ses sujets repousse l'esclavage,
Tandis que Théobald, digne d'un meilleur sort,
Oppose une barrière au conquérant du nord.
A son port, à ses yeux étincelans dans l'ombre,
A ses cheveux flottans sur son front pâle et sombre,
Du monarque des Huns on reconnaît les traits.
Honteux de sa défaite, il cache ses regrets ;
Il fuit, et Bérenger va défendre Aquilée.
Plus loin, à ce héros dressant un mausolée,
Accarin, héritier de ses mâles vertus,
Inspire son audace aux Romains abattus.
Aux coups des Visigoths long-temps impénétrable,
Altin cède à son tour au nombre qui l'accable :

Il fuit, et l'Éridan, dans son cours arrêté,
Voit déjà s'élever une immense cité;
De superbes remparts enveloppent ses ondes,
Et Ferrare s'assied sur leurs bases profondes.
Cependant Altin meurt. Odoard, sans appui,
Veut venger son trépas, et succombe après lui.
A la fleur de ses ans, plein d'une noble audace,
Alméric lui succède, et commande à sa place.
Ernest dans Anio plante ses étendards,
Et l'affranchit du joug du tyran des Lombards.
Le pieux Aldoard ne suit point leurs exemples;
Éloigné des périls, tranquille au fond des temples,
Il fait fumer l'encens, et trempe de ses pleurs
Les marches de l'autel qu'il couronne de fleurs.
Vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles,
Albert d'une cité relève les murailles:
Il offre à Béatrix son empire et sa main;
Mais le ciel se refuse à féconder son sein.
Mathilde des héros recueille l'héritage:
Aux grâces de son sexe elle joint leur courage.
Guiscard et les Normands, poursuivis par son bras,
N'osent plus désormais ravager ses états;
Et, loin du Vatican repoussant le barbare,
Sa main d'un saint pontife affermit la tiare.
Guelfe paraît enfin: rejeton de cent rois,
De l'antique Bavière il rétablit les droits.
L'arbre de sa maison, séché dans sa racine,
Recouvre la splendeur de sa noble origine;
Il reverdit encor; son front majestueux
Étale avec orgueil ses rameaux fastueux:
Déjà même, embrassant toute la Germanie,
Il porte dans les cieux sa tête rajeunie.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 188.

Mais le sage interrompt ces nobles entretiens.

Le Tasse ne laisse guère à notre critique le temps de se reposer : à peine au sortir d'un défaut, nous en rencontrons un autre, ou plutôt c'est le même qui recommence. Tant d'éloges prodigués à la maison d'Este étaient déjà, ainsi que nous l'avons dit, beaucoup plus qu'elle ne méritait; le Tasse ne trouve pas que ce soit assez. Ce même vieillard dont l'œil perçant est parvenu à débrouiller, au milieu des ténèbres du passé, les origines inconnues de la maison d'Este, et qui les a si bien mises en lumière sur un magnifique bouclier, ce même vieillard maintenant va produire au jour un des plus grands secrets de l'avenir dont l'ermite Pierre l'a fait dépositaire; et ce grand secret, c'est celui de la gloire d'Alfonse second, duc de Ferrare : grand secret en effet, que la postérité avait besoin d'apprendre du Tasse, tout aussi-bien que Renaud du vieil enchanteur.

Nous ne répétons pas ce que nous venons de dire à l'instant même de la honte de tous ces éloges : c'est plutôt le lieu de déplorer la triste condition de tous ces beaux génies italiens, dont les circonstances ont nécessairement fait des poëtes de cour. Encore si le nom des tyrans eût ennobli l'esclavage; si c'eût été devant un Auguste, maître de l'univers, qu'eût été brûlé cet encens idolâtre; si l'Arioste et le Tasse eussent pu, comme Virgile, prêter au souverain de Rome esclave quelque chose de l'antique grandeur de Rome libre, un peu d'éclat eût fait oublier jusqu'à un certain point beaucoup de dés-

honneur : mais avilir la dignité du génie, profaner le culte des muses pour de misérables petits princes qui n'avaient pas plus le mérite de la puissance que celui de la vertu, il faut convenir que c'est là une des plus déplorables nécessités auxquelles l'injustice de la fortune ait jamais assujetti les grands hommes. La persécution vaut cent fois mieux que la servitude : le Tasse exilé était moins à plaindre que le Tasse forcé de ramper aux pieds d'Alfonse : la dignité du malheur lui était au moins permise ; mais où est la dignité de l'esclavage ?

Le traducteur a encore retranché ce morceau, et il a sagement fait. Sous le rapport purement poétique, le panégyrique d'Alfonse d'Este n'est qu'un hors-d'œuvre, dont le Tasse a fait justice lui-même dès que l'ingratitude de son prétendu protecteur l'eut rendu au sentiment de l'indépendance : tout cela a disparu de sa *Jérusalem conquise.*

> Nil admirari propè res est una, Numicî,
> Quæ possit rectè facere et servare beatum,

a dit Horace. Commentons ces paroles, et disons que, pour son honneur comme pour son bonheur, l'écrivain qui se respecte doit se tenir en garde contre tout témoignage d'admiration qu'il sera forcé de rétracter un jour. Le scandale d'une injuste louange prépare presque toujours celui d'une honteuse palinodie.

Ce chant, comme on le voit, nous a fourni assez peu de remarques : c'est qu'en effet, avec un ou deux autres, il se trouve placé dans le poëme comme le sont les ombres dans un tableau; on dirait que le Tasse veut y dé-

lasser ses lecteurs de la fatigue de l'admiration. Les objets n'y ont point ce haut intérêt qui commande puissamment l'attention, et la couleur poétique se trouve naturellement à l'unisson des objets : plus tempérée, moins éblouissante, elle laisse les yeux se reposer de l'éclat du fameux chant des jardins d'Armide. Peut-être l'art lui-même exige-t-il cette façon de composer.

Il n'est pas besoin de dire qu'elle n'est pas la même dans *la Jérusalem conquise*. D'après le changement total que nous avons signalé dans les derniers chants, le dénombrement de l'armée égyptienne se trouve appartenir, ainsi que nous croyons l'avoir indiqué déjà en passant, au dix-septième ; seulement Armide furieuse ne vient pas unir ses armes à celles de l'armée égyptienne : d'après le singulier système familier au Tasse dans ce nouveau poëme, elle s'éclipse soudainement après la fuite de Renaud pour ne plus reparaître ; tout ce qui est dit d'elle dans le chant de *la Jérusalem délivrée* que nous venons d'examiner se trouve transporté sur le compte d'une certaine reine de Séleucie, personnage dont l'entrée en scène est aussi subite que l'a été la disparition de la belle enchanteresse ; quant à la rencontre de Renaud avec le magicien, le trop fameux bouclier, et ce qui s'ensuit, tout cela se trouve supprimé. On n'y perd pas beaucoup. Richard*, rappelé par Godefroi, rentre dans le camp, et ses yeux sont tout d'abord frappés du triste spectacle de Rupert, son frère d'armes, tombé sous les coups du terrible Soliman ; le Tasse imite ici Homère : Richard et Rupert sont Achille et Patrocle. Cependant le

* Gerus. conq., cant. 21.

héros chrétien, à qui l'excès de la douleur a ravi d'abord l'usage de ses sens, revient bientôt à lui-même, et acquitte la dette de l'amitié par de guerrières et solennelles funérailles. Ce triste hommage qu'il vient de rendre console en quelque sorte sa douleur ; et c'est alors qu'il s'approche de l'ermite Pierre, dont les paroles le préparent à la glorieuse expédition du désenchantement de la forêt. Ici commence le dix-huitième chant de *la Jérusalem délivrée*.

FIN DES NOTES DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

10758285

10758285

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DIX-HUITIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT DIX-HUITIÈME.

Renaud rentre dans le camp, et témoigne à Bouillon son amer repentir. Seul, et couvert de ses armes, il va dans la forêt enchantée. En vain le fantôme d'Armide se présente à ses yeux, en vain l'enfer lui oppose mille obstacles; il en triomphe, et tranche le cyprès funeste auquel le charme était attaché. On reconstruit alors de nouvelles machines, et Bouillon ordonne l'assaut. Renaud, le premier, escalade les remparts. Les Infidèles fuient, et les chrétiens pénètrent dans Solime.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Renaud près de Bouillon avec respect s'avance :
« Seigneur, dit-il, je viens implorer ta clémence.
« Le soin de mon honneur inflexible et jaloux
« Te priva d'un héros immolé par mes coups.
« Mes remords l'ont vengé; si j'ai pu te déplaire,
« Si j'ai bravé ta loi, pardonne à ma colère.
« Tout mon sang t'appartient; et mon glaive soumis
« Ne demande à tomber que sur tes ennemis. »
Charmé de son discours et de sa noble audace,
Le pieux Godefroi le relève et l'embrasse :
« Perdons, jeune héros, un fatal souvenir;
« Tes regrets, ton exil, ont trop su te punir.
« Je n'exige de toi que d'illustrer encore
« Un nom déjà fameux du couchant à l'aurore.

« Solime doit enfin nous ouvrir ses remparts.
« Mais, avant de tenter ces belliqueux hasards,
« Il faut construire encor des machines nouvelles
« Dont le choc foudroyant brise ces murs rebelles.
« Va purger la forêt de ses enchantemens,
« Et dans Jérusalem dégageons nos sermens. »
Il a dit; et Renaud, sans crainte, sans surprise,
Se dévoue aux périls d'une telle entreprise.
Le feu de ses regards est garant du succès,
Et de ce bois magique il a promis l'accès.
Guelfe contre son cœur avec amour le presse.
Tancrède et tous les chefs, pour lui pleins de tendresse,
L'enlacent tour à tour dans leurs embrassemens.
Mais c'est peu de répondre à ces empressemens,
Renaud daigne accueillir avec un doux sourire
Les respects du soldat et son bruyant délire.
On croirait, aux transports causés par son retour,
Qu'il revient triomphant des barrières du jour.
Enfin il congédie une foule empressée;
Il marche vers sa tente avec pompe dressée,
Et là, faisant asseoir les principaux guerriers,
S'entretient avec eux des combats meurtriers
Où des héros chrétiens a succombé l'élite,
Et de cette forêt que l'enfer même habite.

Quand on a satisfait ses désirs curieux,
On se retire. Alors Pierre, organe des cieux,
L'exhorte à la prière, et lui tient ce langage :
« Des bontés du Très-haut ton retour est le gage.
« Par quels soins désormais t'acquitter envers lui ?
« Son invisible bras t'a prêté son appui ;
« Lui seul brise ta chaîne, et sa faveur sacrée
« Reconduit au bercail la brebis égarée.
« Mais le héros vengeur de notre sainte loi,
« Ce chef si renommé, ce pieux Godefroi,
« Voudrait-il au succès de la cause éternelle
« Employer une main profane et criminelle ?
« Les charmes de l'amour, sa perfide langueur,
« Ont desséché ton âme, amolli ta vigueur,
« Et tous les flots du Nil, de l'Euphrate et du Gange,
« Ne pourraient épurer ton cœur souillé de fange.
« Implore toutefois le Dieu de l'univers ;
« Les trésors de sa grâce au pécheur sont ouverts :
« Cette grâce divine est ton dernier refuge.
« Tremblant, humilié, sollicite ton juge ;
« A ses pieds souverains épanche tes douleurs,
« Et sans honte avec moi prie et verse des pleurs ! »
Pierre ainsi fait parler la sagesse suprême.
Le héros s'attendrit : il abjure en lui-même

Ses superbes dédains et ses folles amours.
A la gloire, aux vertus il consacre ses jours;
Pressé par l'aiguillon d'un remords salutaire,
Il soupire, il s'accuse aux pieds du solitaire;
Un repentir profond à ses aveux s'unit,
Et Pierre au nom du ciel l'absout et le bénit.
Puis donnant plus d'éclat à sa voix solennelle :
« Au sommet du Séir cours dès l'aube nouvelle
« Conjurer le Très-haut de répandre en ton sein
« La force nécessaire à ton nouveau dessein.
« Marche vers la forêt : à ses affreux prestiges
« De ta haute vaillance oppose les prodiges.
« Si de vaines erreurs n'abusent point tes sens,
« Si de la volupté les piéges ravissans,
« Les cris de la douleur, les sanglots et les larmes,
« L'aspect de la beauté, son sourire et ses charmes
« N'effleurent point ton cœur brûlant d'un feu divin,
« De l'enfer conjuré tout l'effort sera vain. »
Les conseils du vieillard, sa pieuse espérance,
Ont du jeune héros redoublé l'assurance.
Le sommeil cette nuit ne ferme point ses yeux,
Et, devançant l'aurore au réveil gracieux,
Affamé des périls que son ardeur embrasse,
Il se lève, il choisit une sombre cuirasse,

Revêt sa belle armure, et vers le mont sacré,
Seul, marche le front calme, et d'un pas assuré.
Avec le jour naissant la nuit luttait encore.
Sous la voûte des cieux qui déjà se colore,
Du char de Syrius, en silence roulant,
Commence à s'éclipser le feu pâle et tremblant.
Le héros s'avançait, et d'un regard avide
Mesurant ces grands corps balancés dans le vide :
« Quel éclat, disait-il, quel faste éblouissant,
« Décorent le palais du Dieu fort et puissant !
« La nuit, ces astres d'or, cette lune argentée,
« Font rayonner du ciel la demeure enchantée;
« Et le jour, possesseur de l'empire des airs,
« Le soleil vient s'asseoir sur un trône d'éclairs.
« Cependant ces trésors, ces merveilles sans nombre,
« Qu'enfantent tour à tour et la lumière et l'ombre,
« A peine un seul moment des mortels insensés
« Attachent les regards vers ce monde abaissés.
« A la beauté d'un jour tout notre cœur se livre,
« Un sourire, un coup-d'œil follement nous enivre,
« Et de vaines clartés éblouissent nos yeux. »
Tandis que le héros à ces pensers pieux
Tout entier s'abandonne, et d'une indigne flamme
Éteint le souvenir dans le fond de son âme,

Du mont des Oliviers il atteint le sommet.
Là, jaloux du succès qu'à son zèle on promet,
Vers l'orient pompeux il se tourne et s'incline :
« O mon père ! ô mon roi ! que ta grâce divine,
« Effaçant les erreurs d'un jeune infortuné,
« Le rende à la vertu dont il s'est détourné !
« Il pleure devant toi : daigne, ô maître du monde,
« Purifier en lui tout ce qu'il a d'immonde ! »
Ainsi priait Renaud. La céleste faveur
De ses vœux pénitens couronne la ferveur.
Mais voilà que du jour l'aimable avant-courrière,
De l'orient vermeil franchissant la barrière,
Au milieu des parfums a repris son essor.
Ses rayons nuancés d'argent, de pourpre et d'or,
Éclairent à la fois d'une lumière pure
Et la cime du mont, et le casque, et l'armure
Du guerrier qu'éblouit cet aspect radieux.
Un vent léger et pur qui se joue en ces lieux
D'un souffle caressant rafraîchit son visage,
Et du sein de l'Aurore épanche un doux nuage,
Une molle vapeur de rosée et d'encens,
Qui du jeune héros réjouissent les sens.
Ces flots aériens sur sa tête ruissellent.
Son casque, ses habits, ses armes étincellent,

Et sa cuirasse même éclate de blancheur.
Ainsi, lorsque le soir ramène la fraîcheur,
Se levant sur sa tige, une rose flétrie
De son odeur suave embaume la prairie.
Tel encore au printemps le serpent réveillé
Étale l'or nouveau dont il est émaillé.
Le fier Renaud s'étonne à ces clartés soudaines;
Je ne sais quelle ardeur bouillonne dans ses veines;
D'un triomphe prochain il se flatte en secret,
Contemple son armure, et marche à la forêt.
Il aperçoit déjà ses vertes colonnades,
Ses portiques ombreux, ses mobiles arcades,
Dont l'aspect entouré d'épouvante et d'horreur
Fit aux plus grands héros connaître la terreur.
Mais ce bois à ses yeux n'offre rien de sauvage,
Et flotte couronné d'un immortel feuillage.
Il s'avance : bientôt des accords incertains,
Un mélange de sons vaporeux et lointains,
Ont frappé son oreille : il écoute en silence.
Un folâtre zéphyr, qui dans l'air se balance,
Fait frémir les rameaux mollement enlacés;
Du rossignol en deuil les soupirs cadencés;
Et la plainte du cygne, et le bruit de la source
Sous les ombrages frais précipitant sa course;

Un aimable concert d'instrumens et de voix,
Mille sons variés, mille accens à la fois
Se prolongent au loin, tremblent, murmurent, grondent,
Et dans un même son tous les sons se confondent.
Renaud, qui s'attendait en ces lieux retirés
Au bruit des feux, des vents et des flots conjurés,
N'entendant que la voix des nymphes, des sirènes,
Le murmure des fleurs, des oiseaux, des fontaines,
Dans sa route un moment s'arrête confondu.
D'un pas tantôt rapide et tantôt suspendu,
Au sein de la forêt il pénètre, il s'engage.
Un fleuve tout à coup lui ferme le passage.
Les plus brillantes fleurs, ceinture de ses bords,
Se plaisent à le voir, prodiguant ses trésors,
Baigner de la forêt la verdure éternelle.
En humide guirlande il serpente autour d'elle.
Au milieu de son cours un limpide canal
De ses flots en deux parts divise le cristal.
Par un échange heureux, ainsi des eaux du fleuve
La forêt rajeunie incessamment s'abreuve,
Et le fleuve à son tour voit sur ses claires eaux
La forêt épancher l'ombre de ses berceaux.
L'impatient Renaud, pour gagner l'autre rive,
De tous côtés promène une vue attentive.

Il n'est point de passage. O prodige ! à l'instant
S'allonge un pont de marbre et de jaspe éclatant,
Qui sur ses arches d'or ouvre une large voie
Au guerrier tressaillant de surprise et de joie.
A peine l'autre bord retentit sous ses pas,
Le pont, derrière lui croulant avec fracas,
S'abîme dans les eaux en torrent transformées.
Il se retourne, il voit les vagues animées
Se replier, rugir, et du pont, en fuyant,
Rouler les longs débris dans leur sein tournoyant.
Toutefois ces beaux lieux commencent à lui plaire,
Et dans ce bois profond, qu'un demi-jour éclaire,
Un désir curieux l'invite à s'égarer.
Là, d'un nouvel éclat tout semble se parer;
Il voit naître et fleurir des moissons odorantes;
Il voit de clairs ruisseaux, des sources transparentes;
Aux pleurs brillans du jour la rose ouvrir son sein;
De beaux lis se dresser; un jeune et frais essaim
De plantes et de fleurs avec choix mariées
Déployer leurs couleurs, leurs pompes variées;
En boutons s'échapper, en globes s'arrondir;
Et partout la forêt, qui semble reverdir,
Dans toute la vigueur de la jeunesse même,
Lever son front paré d'un flottant diadème.

Le héros contemplait ces prodiges divers.
Tout à coup l'épaisseur de ces ombrages verts
Une seconde fois se réveille et soupire.
Le théorbe plaintif, l'harmonieuse lyre,
Accompagnent des voix dont les chants tour à tour
Expriment la douleur, l'allégresse et l'amour.
Étonné malgré lui, Renaud ne peut comprendre
D'où partent les accords, les sons qu'il vient d'entendre
Il s'éloigne, et son œil au détour d'un sentier
Que bordent le cyprès, le cèdre et le palmier,
Voit un myrte géant dont les feuillages sombres
Sur toute la forêt jettent leurs vastes ombres.
Mais quel nouveau spectacle à ses yeux s'est offert!
Du large sein d'un cèdre au même instant ouvert
Sort brillante d'attraits une vierge folâtre,
Et cent jeunes beautés à la gorge d'albâtre,
Déesses de ce bois qui leur donna le jour,
De cent cèdres voisins s'échappent à leur tour.
Comme dans ses tableaux une scène imposante
A nos yeux abusés quelquefois représente
Les nymphes de Diane ou celles de Vénus,
Leurs blonds cheveux épars et leurs bras demi-nus,
Ainsi devant Renaud ces nymphes bocagères
Paraissent, et leurs mains rapides et légères

Du théorbe et du luth interrogent les sons.
Déjà sur l'herbe molle, au bruit de leurs chansons,
Se tenant par la main, leur foule virginale
Enferme le héros en un vivant dédale;
Et tandis que leurs pas brillans et vagabonds
Se croisent en cadence et mesurent leurs bonds,
Elles chantent : « Heureux le jour qui te ramène !
« De ton Armide encor c'est ici le domaine;
« Ici qu'elle gémit, et pleure loin de toi :
« Elle t'a conservé son amour et sa foi.
« Oh ! viens combler les vœux de son âme ravie !
« Viens rendre à sa beauté la fraîcheur et la vie !
« Vois comme à ton aspect ce bois sombre, effrayant,
« Se pare et s'embellit d'un éclat ondoyant. »
Elles chantaient..... Alors le grand myrte soupire,
Exhale un son plaintif, s'entr'ouvre et se déchire.
Est-ce une illusion ? quel fantôme charmant
Vient au jeune guerrier s'offrir en ce moment !
Voilà ces traits divins à qui tout rend hommage !
Juste ciel ! c'est Armide, ou plutôt son image.
Dans l'azur de ses yeux, qui subjuguent les rois,
L'allégresse et le deuil se peignent à la fois;
Pâle et plus belle encor, sa voix enchanteresse
Laisse tomber ces mots pleins de trouble et d'ivresse :

« Est-ce toi ? mes regards ne m'abusent-ils pas ?
« Ingrat amant, vers moi qui ramène tes pas ?
« Veux-tu de ses ennuis consoler mon veuvage,
« Hélas ! ou me bannir de ce désert sauvage ?
« De cet aspect guerrier tout mon cœur a frémi.
« Reviens-tu mon amant, ou bien mon ennemi?
« Ah ! pour un ennemi sans doute ma tendresse
« N'a point de ces forêts égayé la tristesse,
« Étendu ces tapis aux tremblantes couleurs,
« Bâti ce pont superbe, et prodigué ces fleurs !
« Pourquoi donc m'inspirer de nouvelles alarmes?
« Quitte ce fer cruel ; abandonne tes armes.
« Que ce casque jaloux, par mes mains détaché,
« M'offre le seul objet dont mon cœur fut touché !
« Et si je reconnais cet amant que j'adore,
« Laisse-moi de mes bras t'envelopper encore !
« Qu'un long baiser d'amour nous unisse tous deux !
« Mais s'il faut que, toujours insensible à mes feux,
« Renaud pour me braver jusqu'en ces lieux revienne,
« Ah! du moins que sa m ain aigne presser la mienne ! »
Armide, en achevant de proférer ces mots,
Soupire tendrement ; aux genoux du héros
Tombe, et d'un œil en pleurs languissamment l'implore.
L'incarnat de son front pâlit, se décolore :

Mais quoique de ses pleurs le charme souverain
Puisse amollir sans peine ou le marbre ou l'airain,
Renaud, que désormais nul prestige n'abuse,
Aux piéges amoureux tout entier se refuse.
Soupirs, larmes, sanglots, rien ne peut l'émouvoir;
Fidèle à ses sermens, fidèle à son devoir,
Il marche droit au myrte, et fait briller son glaive.
Armide en voit l'éclair, pousse un cri, se relève,
Entoure de ses bras le myrte hospitalier,
Et d'effroi palpitante : « Indigne chevalier,
« Arrête ! que fais-tu ? c'est mon dernier asile :
« Avant que pour jamais ton glaive m'en exile,
« Avant de le frapper, oh ! déchire mon sein..... »
Sourd à ces cris, Renaud lève le bras..... Soudain
Le fantôme d'Armide en géant se transforme :
Il menace, il rugit, dresse une tête énorme,
Où dans sa chevelure enlacés et rampans
Flotte et siffle un tissu de tortueux serpens.
Cent glaives dans sa main frémissent et rayonnent;
Sur son dos écailleux cent boucliers résonnent;
Encelade nouveau, son front dominateur
Des pins de la forêt surpasse la hauteur.
Chaque nymphe à son tour s'est changée en cyclope,
Tonne, ouvre un œil ardent, et de feux s'enveloppe.

10758285

Mais contre le héros l'enfer se ligue en vain.
Toujours calme, il s'avance, et, le glaive à la main,
Au myrte gémissant fait de larges blessures.
Le jour s'éclipse alors : mille vapeurs obscures
Au sein de la forêt font descendre la nuit.
Dans l'air retentissant la foudre gronde et luit;
Les élémens troublés se déclarent la guerre;
Le choc des aquilons, le fracas du tonnerre,
Les cris, les hurlemens des monstres furieux
D'un horrible murmure épouvantent ces lieux.
Par la grêle assailli, battu par la tempête,
L'indomptable Renaud n'a point courbé sa tête.
Tout l'univers croulant ne l'étonnerait pas.
Le myrte sous ses coups enfin tombe en éclats,
Se brise, et, dépouillé d'un charme imaginaire,
N'offre à l'œil du héros qu'un arbuste ordinaire.
Le ciel au même instant dévoile son azur.
Les monstres, les géans, tout ce cortége impur,
Comme un songe menteur déjà s'évanouissent,
Et d'un nouveau soleil les clartés resplendissent.
Cependant le héros, par de nouveaux essais,
De sa noble victoire affermit le succès.
Parcourant à loisir ces défilés, ces routes,
Sous leurs mille berceaux, sous leurs flottantes voûtes

Il ne voit que l'horreur dont le bois est empreint :
« Vains fantômes, dit-il, insensé qui vous craint ! »
Vers le camp des croisés bientôt il s'achemine.
Pierre, que du Très-haut la faveur illumine,
A pressenti déjà son retour glorieux,
Et s'écrie : « Il revient, il est victorieux :
« Le voyez-vous ? L'enfer, vaincu par son épée,
« Lui cède la forêt trop long-temps usurpée.
« Le fils du grand Berthold a rempli son destin :
« C'est lui-même. » En effet, Renaud dans le lointain
Vient frapper les regards de la foule guerrière.
Il marche noblement, lève une tête altière;
Et sur son casque d'or, où luit un feu vermeil,
L'aigle aux plumes d'argent réfléchit le soleil.
Un murmure flatteur se prolonge à sa vue;
Mille chants de triomphe ont fait gronder la nue.
Godefroi dans ses bras le presse avec orgueil,
Et prodigue au héros le plus brillant accueil.
Mais lui : « J'ai parcouru cette enceinte fatale :
« Ne crains plus désormais qu'à nos yeux elle étale
« L'appareil menaçant des piéges de l'enfer :
« Commande, et ses rameaux vont gémir sous le fer.
« Elle est libre, seigneur. » Il a dit; la cognée
Soudain fait retentir la forêt dédaignée.

Ainsi Jérusalem verra tomber ses forts.
Les travailleurs du camp rivalisent d'efforts,
Et hâtent les apprêts qu'un grand assaut exige.
Ces ouvrages divers, Guillaume les dirige.
Maître de l'Océan, il avait autrefois
Fait respecter l'honneur du pavillon génois;
Mais son propre génie et l'art de ses pilotes
Des Sarrasins ligués n'ont pu vaincre les flottes.
Retirés dans le camp, ses matelots et lui
Ont offert aux chrétiens un favorable appui.
Deux cents bras exercés, à ses ordres fidèles,
Combinent leurs travaux sur de savans modèles;
Mille instrumens de mort, taillés sous ses regards,
S'élèvent, et de loin menacent les remparts.
Témoins de ses travaux, tous les yeux s'en étonnent.
L'atelier retentit sous les marteaux qui tonnent.
Déjà la catapulte au front large et grondant,
Et la lourde baliste, et le bélier ardent,
S'apprêtent à briser l'orgueil de ces murailles,
Superbes et debout après tant de batailles.
Mais Guillaume fait plus : il construit une tour
Dont cent ormes courbés dessinent le contour.
D'un triple cuir épais au-dehors revêtue,
Par la flamme et le fer vainement combattue,

Citadelle mouvante, elle doit assurer
La gloire du combat que Bouillon va livrer.
O prodiges de l'art ! ses diverses parties,
Au calcul rigoureux toutes assujetties,
Par une seule main peuvent se diviser,
Entre elles se rejoindre ou se décomposer.
De son flanc droit s'échappe un bélier indomptable,
Au front armé de bronze, au choc inévitable;
Et du sommet s'élance un pont mobile et sûr,
Qui doit en s'allongeant joindre la tour au mur.
Cette machine immense, et de troupes chargée,
Par cent essieux roulant vers la ville assiégée,
Peut, sur un sol uni, se frayer un chemin.
Mais, ô nouvel effort d'une savante main !
Voici deux tours encore, à la première égales,
Qui doivent l'appuyer de leurs forces rivales.

Ces apprêts belliqueux n'avaient point échappé
A l'œil du Sarrasin, d'étonnement frappé.
Il a vu dans le camp les peupliers, les ormes,
Les pins s'amonceler en montagnes énormes;
Et du haut de ses murs il cherche à démêler
La forme de ces tours qu'un mot doit ébranler.

A ces grands mouvemens nuit et jour attentive,
Solime toutefois ne restait pas oisive,

Et voyait s'élever des ouvrages nouveaux.
Un art industrieux préside à ses travaux;
Et, partout des remparts rehaussant la structure,
Aux lieux mal défendus protége la nature.
Tout le peuple, à l'abri de ses forts relevés,
Brave en paix les assauts qui lui sont réservés.
Ismen, le noir Ismen ajoute à ces défenses;
Et, le cœur ulcéré de ses propres offenses,
Il s'apprête à venger tant de projets déçus,
Tant de mortels affronts que son art a reçus.
Le salpêtre dormant aux gouffres de la terre,
Le soufre qui s'attache aux ailes du tonnerre,
Le bitume subtil, la lave des volcans,
Des chrétiens à sa voix embraseront les camps.
Perdu sous l'épaisseur d'une caverne sombre,
A ces apprêts de mort il travaille dans l'ombre.
Tandis que les deux chefs, l'un à l'autre opposés,
S'apprêtent au combat, sur le camp des croisés
On vit une colombe, errante messagère,
Fendre l'air effleuré de son aile légère,
Et, du sommet des cieux par degrés s'abaissant,
S'approcher des remparts où flotte le croissant.
Tout à coup fond sur elle un épervier vorace,
Au bec dur et tranchant, à la serre tenace.

Il va la déchirer..... Pleine d'un juste effroi
Elle fuit, et s'abat aux pieds de Godefroi.
Le héros la défend d'une mort si cruelle,
En son sein la recueille, et bientôt sous son aile,
Non sans étonnement, voit un billet caché,
D'un léger fil de pourpre à son col attaché.
Il l'ouvre, et lit ces mots : « Puissant roi de Solime,
« Salut. Livre à l'espoir ta valeur magnanime.
« Durant cinq jours encor repousse les chrétiens.
« Je t'amène à grands pas d'innombrables soutiens;
« Et la sixième aurore aura vu sous tes portes
« De ces lâches brigands succomber les cohortes. »
Bouillon, reconnaissant du secret révélé,
Redonne un libre essor au messager ailé,
Qui, honteux d'une course infidèle à son maître,
A ses yeux indignés n'ose plus reparaître.
Le Héros aux guerriers qu'il assemble à l'instant
Découvre du billet le mystère important :
« Du ciel, vous le voyez, la faveur se déclare,
« Leur dit-il; méritons un bienfait aussi rare;
« Précipitons l'attaque, et, sous l'œil du Très-haut,
« A la sainte cité livrons un triple assaut.
« Toi, Raymond, du midi cours tenter les approches:
« Ce lieu que la nature a hérissé de roches,

« Défendu par un sol montueux et désert,
« D'armes et de soldats doit être moins couvert.
« Moi, des remparts du nord me réservant le siége,
« Aux guerriers d'Aladin mes soins vont tendre un piége.
« Ils croiront que mon ordre a rassemblé contre eux
« Sur ce point important mes corps les plus nombreux;
« Et notre grande tour, qui se cache à leur vue,
« Ira former plus loin une attaque imprévue.
« Toi, Camille, commande à la seconde tour,
« Et marche à l'orient par un secret détour. »
Il se tait; quand Raymond, toujours prudent et sage :
« Oui, mettons à profit un utile message.
« Il le faut : cependant, pour ne rien négliger,
« Je voudrais qu'un de nous, sans crainte du danger,
« Au camp des ennemis fût prompt à s'introduire;
« Que, de sa force exacte habile à nous instruire,
« Et rassemblant pour nous des faits clairs et précis,
« Il revînt éclairer nos projets indécis.
« — J'ai pour cette entreprise un écuyer fidèle,
« Dit Tancrède : à Bouillon je garantis son zèle.
« De mes propres desseins lui seul est confident;
« Adroit, audacieux, et jamais imprudent,
« Des peuples de l'Asie il connaît les usages,
« Et parle tour à tour leurs différens langages. »

On appelle Vafrin : mais à peine sait-il
De quel complot ses yeux doivent chercher le fil,
Souriant, et déjà sûr de son stratagème,
Il répond : « Chevaliers, je pars à l'instant même.
« Sous deux jours à Gaza je serai parvenu.
« Sans attendre la nuit, sans être reconnu,
« Je jure à Godefroi de remplir son attente.
« Je veux parler aux chefs, me glisser sous leur tente,
« Et d'un œil pénétrant, jusqu'au fond de leur sein,
« Démêler à loisir le plus secret dessein.
« Vous connaîtrez encor, je puis vous le promettre,
« Le nombre des guerriers qui pensent vous soumettre. »
Vafrin parle en ces mots, et, brûlant de partir,
D'un habit syrien il court se revêtir.
Sur ses armes s'abaisse une robe échancrée;
De son turban s'élève une aigrette dorée;
Il suspend à l'épaule un carquois plein de traits;
Varie avec tant d'art ses accens et ses traits,
Que des guerriers, témoins d'une telle merveille,
Il trompe tour à tour et les yeux et l'oreille.
On eût dit à Memphis : C'est un Égyptien;
Et le peuple de Tyr l'eût cru Phénicien.
Sur un coursier rapide alors Vafrin s'élance,
Part, et dans tous les cœurs il laisse l'espérance.

Cependant les chrétiens d'efforts ont redoublé;
Du fracas des marteaux l'air sans cesse est troublé.
Pour ménager aux tours une pente facile
Ils frappent : le granit à la biche docile
Se creuse, se transforme en chemins aplanis;
Et déjà, s'ébranlant sous leurs bras réunis,
Ces colosses altiers dont la plaine est couverte
Ont essayé la route à leur passage ouverte.
Le redoutable assaut est enfin préparé.
La veille de ce jour si long-temps désiré,
Aux pieds de l'Éternel Godefroi s'humilie.
Il veut à sa ferveur que tout le camp se lie,
Que les chefs, les soldats, humbles et repentans,
Fléchissent à l'autel leurs genoux pénitens,
Et, par Dieu même absous des torts dont ils gémissent,
Du pain miraculeux ensemble se nourrissent.
Après avoir rempli ces soins religieux,
Et sitôt que la nuit enveloppe les cieux,
Vers le côté du nord une manœuvre habile
Fait sourdement rouler la tour vaste et mobile.
Raymond avec deux tours, dont le front sourcilleux
Domine du midi le rempart orgueilleux,
S'avance : tout son cœur d'un saint zèle palpite,
Et Camille au levant vole et se précipite.

Déjà vers l'horizon l'Aurore de retour
A rallumé ses feux avant-coureurs du jour;
Et l'Infidèle voit à ses clartés naissantes
S'élever de trois tours les cimes menaçantes,
Et des chrétiens armés le terrible appareil.
Alors, brûlant d'un zèle à leur zèle pareil,
A l'attaque prochaine opposant des barrières,
Il rassemble, il conduit ses machines guerrières
Vers les lieux que Bouillon lui semble en ce moment
Désigner aux fureurs de son ressentiment.
Cependant le Héros pour sa noble entreprise
Des camps égyptiens redoute une surprise.
Vers lui Guelfe et Robert sont appelés soudain :
« Sur vos coursiers, dit-il, veillez le fer en main;
« Tandis qu'à mes guerriers prêtant mon assistance,
« Je vais de ce rempart forcer la résistance,
« Vous, observez la plaine, et d'un œil assidu
« Voyez si des coteaux l'ennemi descendu
« Ne vient point entourer ma dernière colonne. »
Tels sont en peu de mots les ordres qu'il leur donne.
Alors trois bataillons de courage rivaux
Sur trois points différens commencent trois assauts,
Et partout Aladin avec ardeur s'apprête
A repousser l'orage étendu sur sa tête.

Il ranime en ce jour son antique fierté,
Charge son bras du fer depuis long-temps quitté,
Et, ployant sous le faix de l'armure et de l'âge,
Il ose au vieux Raymond disputer le passage.
Soliman marche au nord par Bouillon menacé.
Pour combattre Camille Argant s'est avancé :
Le ciel, las d'éclairer sa brutale arrogance,
Amène au même lieu Tancrède et la vengeance.
Tous les arcs sont tendus : dans les cieux étonnés
Les dards, les javelots, les traits empoisonnés
Volent, et du soleil les clartés s'obscurcissent.
Sous le choc des béliers les remparts retentissent.
L'énorme catapulte ouvre bientôt ses flancs ;
Les cailloux anguleux, le marbre en blocs roulans,
Brisent les boucliers, fracassent les armures.
Les Sarrasins, poussant d'effroyables murmures,
Expirent, et partout du sommet des remparts
Tombent des corps hideux et des membres épars.
La blessure et la mort suivent le trait rapide ;
Le guerrier le plus lâche ou le plus intrépide,
Par la roche meurtris, par la flèche percés,
Roulent également l'un sur l'autre entassés.
Mais ce mortel assaut, mais cet affreux carnage,
Des Sarrasins encore ont redoublé la rage ;

Par mille corps légers, devant eux étendus,
De la terrible attaque ils se sont défendus.
Dans les replis mouvans des toiles qui fléchissent
Le choc perd sa fureur; tous les coups s'amollissent,
Et sur les rangs serrés des bataillons épais
Ils lancent à leur tour les pierres et les traits.
Cependant les chrétiens, en dépit des obstacles,
D'une ardente valeur prodiguent les miracles.
Ils s'avancent toujours cachés sous des abris
Où viennent expirer les traits et les débris.
Déjà sur les remparts, dont les créneaux s'affaissent,
Les grands ponts, de leurs tours, s'allongent et s'abaissent;
Tandis que le bélier s'ébranle en frémissant,
Gronde, et d'un front d'airain bat le mur gémissant.
Mais Renaud, promenant une vue incertaine,
S'arrête irrésolu; dans son âme hautaine
Il roule vingt projets, et méprise un danger
Qu'avec lui le vulgaire oserait partager;
Il veut d'autres périls. Il faut à son audace
Un mur inaccessible, et des chemins sans trace.
S'adressant aux héros dont il est escorté :
« Voyez-vous, leur dit-il, ce rempart écarté ?
« Quelle honte pour nous ! lui seul, exempt d'outrage,
« Repose, et lève un front oublié par l'orage.

« Ah ! troublons ce repos ! venez tous, suivez-moi.
« Vous qu'enflammait Dudon, chevaliers de la foi,
« Voulez-vous dans la plaine attendre la victoire?
« Ce roc fortifié nous promet seul la gloire;
« La fortune s'attache à la témérité;
« Qui tente le succès, déjà l'a mérité.
« Marchons! et que des traits lancés sur notre tête
« Nos boucliers unis repoussent la tempête. »
Il dit : ses compagnons, qu'anime son discours,
De l'épaisse tortue empruntant le secours,
Forment d'un toit de fer l'impénétrable voûte :
Jusqu'aux murs sarrasins ils s'ouvrent une route.
Rien n'arrête leurs pas : les pierres et les dards
Sur la tortue en vain pleuvent de toutes parts;
Ils arrivent en foule, et l'attaque commence.
Renaud d'un bras nerveux dresse une échelle immense:
Elle cède à sa main, comme au souffle du vent
Cède un roseau léger sur sa tige mouvant.
Les traits, les javelots, les rochers qu'on lui lance,
Tout est vain : il frémit, il s'irrite, il s'élance;
Il verrait sans pâlir et l'Olympe et l'Atlas
Sur son front orgueilleux se briser en éclats:
Indomptable, il reçoit la tempête ennemie.
Que dis-je ? sa vigueur en paraît raffermie ;

D'une main soutenant son large bouclier
Dont il couvre sa tête et son corps tout entier,
Et de l'autre ébranlant le mur qu'il escalade,
Il réalise aux yeux la fable d'Encelade.
Ses nobles compagnons, par sa voix rassurés,
De l'échelle après lui montent les cent degrés.
Un destin différent préside à cette lutte;
L'un meurt, l'autre survit à sa pesante chute.
Mais Renaud le premier, toujours calme et serein,
Froissé par une grêle et de marbre et d'airain,
S'élève fièrement. Nul effort ne l'arrête;
Déjà même du mur il peut toucher le faîte.
Mille bras sont tendus pour l'en précipiter.....
O prodige! un seul homme ose tout affronter;
Et, dans l'air suspendu, combat seul une armée
Sur un terrain solide en bataille formée;
Et tel qu'un grand palmier battu par l'aquilon,
Debout, dans sa hauteur, domine le vallon,
Tel sous les ennemis dont tout le poids l'oppresse,
Plus vigoureux encor, le héros se redresse.
Les foudres de sa voix, les éclairs de ses yeux
Font reculer d'horreur les plus audacieux;
Enfin tout se dérobe à son glaive homicide;
Tout fuit épouvanté : son destin se décide,

Et, maître du succès qu'enviait son grand cœur,
Sur le rempart soumis il s'élance vainqueur.
Mais au jeune Bouillon, qui pâlit et chancelle,
Déjà prêt à tomber du sommet de l'échelle,
Le héros de sa main daigne tendre l'appui,
Et le fait au rempart arriver après lui.

Godefroi vers le nord lutte sans avantage;
Entre les combattans la gloire se partage.
C'est là qu'un même zèle, une même chaleur
Des bataillons rivaux enflamme la valeur.

Là du peuple assiégé l'industrieux courage
Vient d'élever un tronc, débris d'un grand naufrage;
A ce robuste appui s'attache fortement
Une poutre de fer, qui, d'un prompt mouvement
Sur des câbles nombreux avec art balancée,
Et défiant la tour devant elle placée,
Tonne, avance, recule, et du poids de ses coups
Fait gémir et gronder le colosse en courroux.
Mais la masse résiste, et n'est point abattue.
Telle qu'aux bords des mers nous voyons la tortue
Hors de sa ronde écaille un moment s'allonger,
Et dans son épaisseur soudain se replonger;
Telle assiégeant toujours la gigantesque masse,
La poutre va, revient, l'insulte, la menace,

Pénètre dans ses flancs, relâche ses liens,
Les brise, et les disperse aux regards des chrétiens.
Mais, à l'instant, du sein de la tour agitée
Sortent deux longues faux, dont la dent irritée
Vient trancher les supports et les chaînes d'acier
Qui dans l'air suspendaient le terrible bélier.
Tel qu'un vaste rocher debout sur la colline
En souverain commande à la plaine voisine;
Depuis cinq cents hivers les autans mutinés
Battent sa tête chauve et ses flancs décharnés;
De son poids immobile il fatigue la terre.
Mais enfin, si les vents, la grêle, le tonnerre,
Si tous les flots du ciel en torrens descendus
Lui portent à la fois des coups inattendus,
Le vieux roc, s'arrachant à sa base ébranlée,
Tombe, et, de bonds en bonds roulant dans la vallée,
Entraîne les forêts, les bergers, les troupeaux;
Telle avec les soldats, les armes, les créneaux,
La poutre énorme tombe: au loin les monts mugissent,
Et les flancs de la tour trois fois en retentissent.
Tandis que Godefroi se flatte d'emporter
Ce mur qui trop long-temps a su lui résister,
Il voit les tourbillons d'une épaisse fumée
Descendre du rempart et couvrir son armée.

Avec plus de fureur, non, jamais de l'Etna
Le courroux embrasé dans les airs ne tonna.
Sous le ciel indien des vapeurs moins brûlantes
Dessèchent les gazons et dévorent les plantes.
En cercles arrondis, figurés en poignards,
Des feux noirs et sanglans volent de toutes parts.
Une foudre inconnue au loin gronde et s'allume;
De cent vases d'airain le soufre, le bitume,
Coulent à gros bouillons, ruissellent en éclairs,
Et d'une infecte odeur empoisonnent les airs.
Avec un bruit affreux qui fait trembler la terre
Ils roulent vers la tour, vont lui porter la guerre,
Et l'assiégent partout de flots étincelans.
Déjà le cuir épais qui protége ses flancs
Se ride, se retire; et si le ciel encore
Tarde à se déclarer, la flamme la dévore.
Dans le commun effroi Bouillon toujours serein
De tous côtés promène un regard souverain,
Et de ses compagnons encourage le zèle.
Ils s'opposent en foule à la flamme rebelle;
Mais, ô soins superflus ! la tour va s'embraser,
Et l'onde secourable est prête à s'épuiser.
Soudain le vent se lève, et, devant lui chassée,
Contre les Sarrasins la flamme est repoussée.

Les toiles, les tissus déployés devant eux
Disparaissent bientôt, investis par les feux.
O généreux mortel ! ô digne capitaine !
Pour toi le ciel combat, ta victoire est certaine.
Tous les vents rassemblés au bruit de tes clairons
Accourent en tumulte, et vengent tes affronts.
Ismen alors, Ismen, qui voit un tel prodige
De ses enchantemens confondre le prestige,
Pour combattre les vents, la nature et le ciel,
Ose encor recourir à son art criminel.
A travers l'incendie allumé par lui-même,
Les yeux rouges de sang, le teint livide et blême,
La barbe hérissée, et les cheveux épars,
Sa baguette à la main, au sommet des remparts
Il se montre, escorté de deux femmes impies.
Sous ces difformes traits sans doute les Harpies
Aux regards des mortels parurent autrefois.
Déjà les élémens se troublent à leurs voix ;
Déjà l'astre du jour sous des nuages sombres
Se cache, et son flambeau tremble et meurt dans les ombres.
Quand du sein de la tour, vers ces monstres affreux,
Un rocher tout à coup vole, tombe sur eux ;
De sa chute pesante ensemble les foudroie,
Et dans leur sang impur les confond et les noie.

Sous la meule broyé tel le grain disparaît.
Du globe des vivans exilés à regret,
Ils roulent tous les trois au fond du noir abîme.....
Tremblez, pervers ! le ciel punit toujours le crime.
Mais déjà sur le mur, de toutes parts forcé,
De la tour à grand bruit le pont s'est abaissé.
L'intrépide sultan, qu'emporte son courage,
Une hache à la main vers cet étroit passage
Vole, et frappe le pont de ses coups redoublés.
Peut-être il triomphait..... lorsqu'à ses yeux troublés
Une seconde tour, du sein de la première,
S'allonge dans les airs, dresse une cime altière
Qui plane sur la ville et les hauts minarets.
A cet aspect tout fuit. Soliman de plus près
S'avance, et, conservant le calme de l'audace,
Affronte seul les tours et leur double menace.
C'est alors que des cieux, envoyé par son roi,
Michel se rend visible au sage Godefroi.
Une odeur ravissante autour de lui s'exhale.
Des clartés du soleil son armure rivale
Illumine la plaine, et ses divins habits
Étincellent partout des éclairs du rubis.
« Godefroi, lui dit-il, l'heure est enfin sonnée
« Où dans Jérusalem si long-temps profanée,

« Après tant de combats, tu pourras librement
« Aux yeux de l'univers acquitter ton serment.
« Contemple le secours qu'à tes drapeaux j'amène !
« Mais il faut avant tout que ta faiblesse humaine
« Puisse d'un tel aspect soutenir la splendeur.
« Du Dieu qui te chérit céleste ambassadeur,
« Je vais, à ces tableaux préparant ta paupière,
« Déchirer de tes sens l'enveloppe grossière.
« Regarde maintenant, et vois ces légions
« Qui désertent du ciel les hautes régions !
« Vois, parmi ces guerriers, dont la noble assurance
« De Solime avec toi presse la délivrance,
« Tous ces mêmes guerriers, qui, martyrs de la Croix,
« Au sein de l'Orient ont marché sous tes lois !
« A travers ces torrens d'une noire poussière,
« Ces flammes, ces débris, d'une main meurtrière
« Hugues, ton jeune ami, combat les Musulmans,
« Et des tours du midi sape les fondemens.
« Plus loin le fier Dudon anime ses cohortes,
« Et du nord à ses pieds il fait tomber les portes.
« Le pontife Adhémar, de palmes couronné,
« S'offre sur la colline à ton œil étonné,
« Et, sous les saints habits qu'avec pompe il étale,
« Lève pour vous bénir sa main sacerdotale.

« Porte plus haut tes yeux, et vois de toutes parts
« Les milices du ciel foudroyer ces remparts. »
Il dit, et le héros de ses regards embrasse
Les escadrons ailés qui traversent l'espace,
Armés de lances d'or, de glaives radieux.
Il voit les séraphins, peuple immortel des cieux,
Combattre en sa faveur, et, protégeant sa gloire,
Aux drapeaux des chrétiens attacher la victoire.
Bouillon baisse un instant son regard ébloui,
Le relève, et soudain tout s'est évanoui.
Mais ramenant ses yeux vers ses troupes guerrières,
Il voit sous leurs efforts s'écrouler les barrières,
Et partout le triomphe à jamais assuré.
Renaud, de ses soldats fièrement entouré,
Comme un astre fatal sur les murs étincelle.
Bouillon, qu'enflamme alors une audace nouvelle,
Brûle de partager ces immortels exploits.
Terrible, et saisissant le drapeau de la Croix,
Sur le pont de la tour le premier il s'élance;
Mais Soliman vers lui court, et brandit sa lance;
Il l'arrête au passage : ô quels faits glorieux
Dans cet espace étroit soudain frappent les yeux !
« Amis, dit Soliman, secondez mon envie;
« Pour le salut commun je renonce à la vie.

« Brisez, brisez ce pont; qu'il croule sous mes pas;
« S'il faut pour vous sauver recevoir le trépas,
« Je vendrai cher du moins cet instant qui me reste. »
Il dit; Renaud paraît; à son aspect funeste
Tout a fui. Soliman s'est écrié soudain :
« Que faire ? dans ce lieu je combattrais en vain;
« Je m'immole sans fruit. » Et, modérant sa rage,
Pour se défendre ailleurs il cède le passage.
A peine il s'éloignait, Bouillon sur le rempart
S'élance, et de la Croix arbore l'étendard.
O prodige ! ô bonheur ! l'enseigne triomphale
Dans l'air avec orgueil se déroule et s'étale;
La voilà qui rayonne; il semble que les vents
Avec plus de respects enflent ses plis mouvans;
Que de l'astre du jour la lumière, avec joie,
Plus brillante, autour d'elle éclate et se déploie;
Que des arcs sarrasins les javelots partis
Reculent à sa vue, ou tombent amortis;
Et que Jérusalem, à son culte fidèle,
Du haut des monts voisins s'incline devant elle.
L'armée entière a vu ce drapeau glorieux,
Et pousse vers le ciel des cris victorieux,
Dont les échos lointains prolongent l'allégresse.
Tancrède sur Argant fond alors et le presse.

Il a franchi le pont déployé par sa tour,
Renverse le satrape, et triomphe à son tour.
Tout cède à sa vaillance, et sur le mur il plante
Du divin Rédempteur l'enseigne étincelante.
Mais d'un autre côté, vers le brûlant midi,
Où le sage Raymond, par les ans engourdi,
Combat plus lentement le roi de l'Idumée,
A des succès moins prompts sa troupe accoutumée,
Au pied de la cité, qui le défie encor,
De son immense tour n'a pu guider l'essor.
Là, des guerriers choisis dans son peuple idolâtre
Aladin soutenait l'ardeur opiniâtre;
Là, pour fortifier un trop faible rempart,
Il avait rassemblé tous les secours de l'art.
Long-temps la grande tour, sur ses appuis mobiles,
Gravissant des sentiers à vaincre difficiles,
Dans leur âpre terrain, malgré de vains secours,
Chancelle et s'embarrasse en son pénible cours.
Mais à peine ont frémi tous ces hymnes de gloire
Qui des soldats du Christ proclament la victoire,
Le tyran de Solime a tremblé pour les siens.
Raymond ne doutant plus du succès des chrétiens:
« Entendez ces clameurs qui partent de la plaine;
« Ah ! de nos compagnons la victoire est certaine;

« Jérusalem est libre : et nous, amis..... grand Dieu !
« Quand nos frères déjà sont maîtres du saint lieu,
« Quoi ! serons-nous les seuls qu'un vain obstacle arrête ?
« N'aurons-nous point de part à la sainte conquête ? »
Il dit ; mais ses discours déjà sont superflus ;
Le tyran se retire, il ne se défend plus,
Et s'enfuit au sommet de la ville infidèle,
Dont il espère encor sauver la citadelle.
Alors sur les débris des portes, des remparts,
Les vainqueurs dans la ville entrent de toutes parts.
Plus d'obstacles ! la mort, à leur voix déchaînée,
Frappe des Sarrasins la foule consternée.
Tout ce peuple vaincu pêle-mêle courant,
Sous la pierre écrasé, sous le fer expirant,
S'abîme en des torrens de poussière et de flammes.
Entendez-vous les cris des enfans et des femmes ?
Partout règnent l'effroi, le carnage, l'horreur ;
Le sang coule, et du glaive assouvit la fureur.

FIN DU CHANT DIX-HUITIÈME.

10758285

NOTES

DU CHANT DIX-HUITIÈME.

Nous avons remarqué, au commencement de ces notes, l'heureuse habileté avec laquelle le Tasse a su circonscrire son sujet. En ne choisissant parmi tous les événemens de la première croisade que le siége même de Jérusalem, il a volontairement appauvri pour lui le trésor de l'histoire; mais c'est qu'il était sûr d'y trouver un riche supplément dans la fécondité de sa propre imagination. Quelques escarmouches, et à la fin un assaut décisif, voilà à peu près tout ce que lui fournissaient, dans la réalité, les quarante jours du siége. Il n'y avait pas là de quoi remplir la vaste carrière de l'épopée; ces événemens, quelque grandeur que pût leur prêter le génie poétique, étaient insuffisans à la plénitude d'une œuvre si étendue; ils l'étaient également à l'intérêt. Mais, entre la première journée où l'armée chrétienne paraît devant Solime, et celle où s'achèvent les combats, un temps d'inaction s'est passé, et cette inaction, vide pour l'histoire, ne l'était pas pour la poésie. C'était là que trouvaient place toutes les scènes destinées à rompre la bruyante uniformité des batailles, les épisodes, les descriptions, et surtout le merveilleux avec toute la richesse de ses inspirations; c'était là que le poëte devait amasser tous les obstacles dont le concours reculerait l'accomplissement de l'action épique. Le Tasse l'a fait; et le défaut de machines, circonstance fort ordinaire en soi-même, et la seule que donnassent

les récits historiques pour ajourner la victoire des croisés, est devenu chez lui un événement du premier ordre : il a été l'ouvrage d'une cause surnaturelle; il s'est lié à mille autres incidens de la plus haute importance, l'exil de Renaud, la mort de Clorinde, les amours d'Armide, etc.; et c'est ainsi que le dénouement du poëme a été retardé sans langueur, et l'attention des lecteurs suspendue sans fatigue ni ennui. Disons plus même ; nulle part l'intérêt n'a été plus vivement excité que pendant les six chants qui séparent le premier assaut du dernier; tant le poëte avait habilement calculé l'usage de ses ressources. Maintenant est arrivé le terme au-delà duquel l'épopée ne comporte plus d'intérêt que celui qui peut naître de son achèvement : aussi dès ce chant va commencer le triomphe des armes chrétiennes, et la puissance musulmane n'aura plus qu'à se traîner de ruine en ruine jusqu'à la grande bataille, où ses dernières espérances vont s'anéantir.

On nous reprochera peut-être de trop insister sur les développemens successifs de l'action, et de marquer avec un soin trop minutieux chacun des pas que nous lui voyons faire. Mais notre critique, qui n'épargne jamais le blâme, doit-elle épargner la louange ? et ce mérite de l'ensemble ne doit-il pas être plutôt signalé que celui de quelques détails ? n'atteste-t-il pas bien plus hautement le génie du grand poëte ?

NOTE PREMIÈRE, PAGE 215.

Renaud près de Bouillon avec respect s'avance :
« Seigneur, dit-il, je viens implorer ta clémence.
« Le soin de mon honneur inflexible et jaloux
« Te priva d'un héros immolé par mes coups.

Le retour de Renaud dans le camp devait être pour l'armée, comme pour le jeune héros, une fête triomphale; mais cette fête, par les éclats indiscrets de la commune allégresse, pouvait devenir une sorte d'insulte à l'autorité de Godefroi. Le Tasse, guidé par un sentiment exquis des bienséances, toujours jaloux de l'honneur de celui qu'il a fait le chef de la sainte expédition, a su écarter toutes les circonstances qui pourraient y porter la plus légère atteinte. Il a su conserver à Bouillon devant Renaud cette supériorité morale de l'homme qui n'a point failli; et, comme naguère il l'avait agrandi de son inflexible sévérité, il l'agrandit ici de sa bonté et de sa clémence. Ainsi, quand le fils de Berthold repentant vient humilier son injuste orgueil devant l'équitable dignité du commandement, au lieu des reproches du chef outragé, il ne trouve que les bienveillantes paroles et les embrassemens d'un ami. Dès que Godefroi a donné cet exemple, il est permis au reste de l'armée de le suivre : une joie qu'il partage ne saurait être pour lui une offense; et c'est alors, mais seulement alors que le poëte nous a fait entendre les transports d'allégresse de tout le camp, aussi vifs, aussi bruyans que si le jeune guerrier revenait triomphant des portes de l'aurore. C'est un art quelquefois inaperçu, mais qui n'en est pas moins digne de remarque, que celui d'observer ainsi tout ce qu'il y a de délicat dans les convenances. Cet art se montre encore dans l'attitude même de Renaud. Toujours simple et modeste, toujours préoccupé du sentiment de sa faute, toujours semblant fuir cette popularité qui s'attache au souvenir de ses exploits, il va se renfermer dans sa tente pour y jouir quelques instans de l'entretien de ses amis

heureux de le revoir, et bientôt se mettre aux pieds de l'ermite qui doit lui parler l'austère langage de la religion, et appeler sur lui les miséricordes divines. On a souvent redit avec quelle sainte dignité est ici retracée l'image de la confession : tout ce qui tient au culte chrétien a trouvé dans le Tasse un digne interprète; on doit se rappeler toute la poésie de la *procession* et du *chant des litanies.*

NOTE DEUXIÈME, PAGE 219.

Avec le jour naissant la nuit luttait encore.
Sous la voûte des cieux qui déjà se colore,
Du char de Sirius, en silence roulant,
Commence à s'éclipser le feu pâle et tremblant.
Le héros s'avançait, et d'un regard avide
Mesurant ces grands corps balancés dans le vide :
« Quel éclat, disait-il, quel faste éblouissant, etc.

Il est assez difficile de se rendre compte de l'impression que fait naître ici la poésie du Tasse : on sent beaucoup, et l'on ne peut rien saisir; c'est ce vague idéal, si puissant sur l'âme, par cela même que l'âme ne peut se le définir, et qui résulte souvent de la mystérieuse association de quelque grande idée religieuse ou morale avec le spectacle d'une grande scène de la nature. Ce serait pour nous, si le terme n'était pas trop décrié dans notre littérature, le beau *romantique* tel que nous le concevons.

L'heure même et le lieu de la scène préparent ici merveilleusement l'effet du tableau. C'est le moment où le ciel semble partagé entre le jour et la nuit, où la pourpre naissante de l'aurore commence à éclairer l'orient, et où les étoiles brillent encore quoique déjà pâlissantes; c'est le mont des Oliviers, qui, avec la trace révérée des pas

du sauveur du monde, garde tous les saints souvenirs de ses souffrances. Qu'on se représente maintenant ce que c'est que Renaud : naguère encore triste jouet des passions mondaines, aujourd'hui l'âme toute pleine du sentiment amer de ses fautes, mais en même temps du glorieux désir de les effacer à force de piété et de valeur, il marche vers les hasards d'une périlleuse entreprise avec toute la résolution du chevalier et tout le recueillement du chrétien. Quel spectacle pour lui que tout ce qui l'environne ! Quelle imposante beauté que celle des flambeaux mourans de la nuit et des flambeaux naissans du jour avec toute leur pompe et toute leur céleste magnificence ! Quelle profonde mélancolie dans ce sentiment qui s'échappe d'une âme confondue d'admiration devant tant de merveilles ! « De telles beautés nous « trouvent indifférens, et nous sommes esclaves d'un « sourire ! » Quel culte pour la Divinité qu'un culte ainsi épuré de tout ce que l'humanité a de faible et de périssable ! Comme il monte vers le ciel cet hommage rendu à la grandeur de Dieu toute vivante dans ses plus sublimes œuvres ! Enfin quel soudain enchantement, quelle éclatante manifestation de la puissance divine attentive à l'humble prière du guerrier à genoux que cette pure et éblouissante lumière dont ses armes rayonnent tout à coup aux premières clartés de l'aurore, comme jadis en cette même terre un vêtement lumineux enveloppa soudain sur les sommets du Thabor le fils de Marie s'élevant vers les palais des cieux ! Nulle part certainement le Tasse n'a su donner au sentiment religieux plus de profondeur, parce que nulle part il ne lui a donné plus de mystère. L'effet ne réside ici dans aucun des détails ; il est au fond

même de la poésie; il lui est en quelque sorte *intime*, si l'on veut nous permettre d'emprunter cette expression à une langue qui est la langue *romantique* par excellence.

NOTE TROISIÈME, PAGE 221.

Il aperçoit déjà ses vertes colonnades,
Ses portiques ombreux, ses mobiles arcades,
Dont l'aspect entouré d'épouvante et d'horreur
Fit aux plus grands héros connaître la terreur.
Mais ce bois à ses yeux n'offre rien de sauvage, etc.

Les prestiges de la forêt enchantée apparaissent pour la seconde fois à nos regards. Il est inutile de répéter ce que nous avons dit plus haut : tout ce que la conception en elle-même avait de bizarre l'est également ici, et nous avons plus que suffisamment expliqué comment c'est surtout le grand caractère de Renaud et son héroïque valeur qui se trouvent en quelque sorte compromis par la mesquinerie de cette invention fantastique. Mais le poëte se rachète encore ici par les beautés de l'exécution; il est même supérieur à ce qu'il a été dans la première peinture des enchantemens dont furent assaillis les guerriers chrétiens.

Tancrède, éprouvé d'abord par la crainte, l'a été ensuite par la pitié : c'était là le faible de son cœur. Celui de Renaud est la volupté : c'est par là qu'on l'attaque. La terreur viendra ensuite s'il le faut; mais avec un courage comme le sien, ce sera une ressource désespérée. Tout ce qui peut briser les ressorts d'une âme énergique et fière en les amollissant insensiblement se trouve employé ici par l'art des démons, et admirablement retracé

par celui du poëte. Renaud s'avance : la musique commence par remplir son oreille du vague délicieux de la mélodie et de l'indécision rêveuse de mille accords confondus : à cette première impression de langueur vient se joindre celle que produit le spectacle des belles eaux d'un fleuve et leur doux murmure. Bientôt un enchantement inattendu a fait entrer dans le cœur du guerrier le sentiment de la surprise : ce sentiment s'est fortifié du charme sans cesse renaissant d'une nature qui à chaque pas déploie de nouvelles merveilles, éblouit l'œil, flatte l'odorat, et met tous les sens dans le plus suave ravissement. Enfin, après que mille autres objets, tous également fantastiques, tous également propres à entretenir la surprise et la rêverie, se sont succédé sous les yeux de Renaud, et ont disposé son âme à recevoir la volupté même, c'est alors que du sein de chaque arbre sortent avec toutes les séductions de la beauté des nymphes cou ronnées de fleurs ; c'est alors que se montre à ses regards Armide elle-même, Armide qui lui offre encore une fois la possession de ses charmes, et des jouissances qu'il ne ne peut avoir oubliées.

Il n'est pas besoin de louer le mérite de l'expression poétique ; il se suppose ici trop aisément dans le Tasse : tout y est délicieux : la richesse et la grâce des images, l'heureuse harmonie du rhythme, la magie du coloris qui semble participer en quelque chose à celle des objets, tout cela concourt puissamment à l'effet général de ces rians prestiges. Malheureusement le merveilleux change bientôt de face ; l'illusion, à laquelle on a pu un instant se prêter, devient trop grossière pour être admise, et l'invraisemblance, déjà si choquante dans l'ensemble, le

devient également dans les détails. Nous avons consenti à voir un démon revêtu des traits d'Armide essayer sur le cœur de Renaud l'empire de l'amour et de la beauté; mais comment tolérer que cette mensongère mais brillante enchanteresse se change soudain en un Briarée à cent bras, et toutes les nymphes, ses aimables compagnes, en autant de hideux et menaçans cyclopes? Quel autre sentiment que celui du ridicule peut naître d'une pareille métamorphose? et quel courage si héroïque y a-t-il à Renaud de braver des coups qui ne l'atteignent pas, de mépriser des géans qui, par leur transformation même, se révèlent à lui comme autant de vains fantômes? On se plaisait à le voir résister aux séductions dont la volupté caressait son âme, parce que ces séductions pouvaient réellement le captiver; mais il est ici trop évident qu'il n'a rien à craindre de tout le fracas magique dont il est entouré, et qu'il le sait parfaitement lui-même; et il n'y a au monde que le poëte pour admirer les intrépides coups dont son héros frappe le myrte auquel est attaché l'enchantement de la forêt. Fallait-il pour si peu de chose le faire venir du pic de Ténériffe? C'est la question de Voltaire; c'est, en dernière analyse, celle de tout homme de goût.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 229.

Mais lui : « J'ai parcouru cette enceinte fatale :
« Ne crains plus désormais qu'à nos yeux elle étale
« L'appareil menaçant des piéges de l'enfer :
« Commande, et ses rameaux vont gémir sous le fer.
« Elle est libre, seigneur. »

Renaud, qui, à l'instant où il a vu l'enchantement

disparaître, s'est écrié, comme confondu lui-même de la vanité de son exploit :

O vane
Sembianze ! o folle che per voi rimane !

Renaud, quand il est de retour devant Godefroi, doit-il en paraître si fier ? Modeste comme nous l'avons toujours vu, doit-il cesser de l'être pour semblable chose ? Doit-il dire avec l'orgueil triomphant de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ?*

A quel temuto
Boscõ n'andai, come imponesti, e'l vidi,
Vidi, e vinsi gl'incanti.

Cela nous semble hors de toute convenance. Les défauts de convenance sont rares dans le Tasse : nous ne devons que nous en attacher davantage à les signaler quand ils se rencontrent.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 230.

Ces ouvrages divers, Guillaume les dirige.
Maître de l'Océan, il avait autrefois
Fait respecter l'honneur du pavillon génois ;
Mais son propre génie et l'art de ses pilotes
Des Sarrasins ligués n'ont pu vaincre les flottes.

Rendons à chacun ce qui lui appartient, et surtout quand l'honneur national s'y trouve intéressé. Il pouvait convenir au Tasse, poëte italien, que la construction des machines eût été l'ouvrage d'un Génois ; mais l'histoire dit autrement, et donne à un Français cette gloire. Ces machines qui contribuèrent si puissamment à la prise de Jérusalem furent fabriquées sous la direction de Gaston de Béarn. « *Quemdam egregium et magnificum*

virum, dominum videlicet Gastonem de Bearn, operi præfecerunt. » (GUILL. TYR., lib. 10.) Le nom de Gaston de Béarn n'est pas d'ailleurs un nom indifférent dans nos annales.

NOTE SIXIÈME, PAGE 230.

Mais Guillaume fait plus : il construit une tour
Dont cent ormes courbés dessinent le contour.

« Parmi ces machines on remarquait trois tours énor-
« mes d'une structure nouvelle; chacune de ces tours
« avait trois étages : le premier, destiné aux ouvriers qui
« en dirigeaient les mouvemens; le second et le troi-
« sième, aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces
« trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les
« murailles de la ville assiégée. On avait adapté au som-
« met une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre
« sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour
« pénétrer jusque dans la place. » (*Michaud*, Hist. des crois., tom. 1, page 369.)

On voit que le Tasse ne laisse rien à désirer pour l'exactitude historique. Une chose serait assez curieuse : ce serait de rapprocher sa description de celle qu'a faite de la même tour le chevalier de Follart, dans son *Traité de l'attaque des places*. L'officier de génie n'est ni plus clair ni plus précis que le poëte.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 232.

On vit une colombe, errante messagère,
Fendre l'air effleuré de son aile légère,
Et, du sommet des cieux par degrés s'abaissant,
S'approcher des remparts où flotte le croissant.

Nous avons dit quelques mots de cette circonstance

dans les notes d'un des chants qui précède. Nous nous dispenserons donc de rappeler ici comment le récit du Tasse est fondé à la fois sur les mœurs de l'Orient, et sur un fait réel de l'histoire de la première croisade. Bornons-nous à remarquer par quel habile enchaînement cette lettre surprise amène le départ de Vafrin pour l'armée égyptienne, et ce départ la pathétique scène de la rencontre d'Herminie avec Tancrède mourant. Il faut sans cesse le redire, quel art que celui du Tasse !

NOTE HUITIÈME, PAGE 236.

La veille de ce jour si long-temps désiré,
Aux pieds de l'Éternel Godefroi s'humilie.
Il veut à sa ferveur que tout le camp se lie,
Que les chefs, les soldats, humbles et repentans,
Fléchissent à l'autel leurs genoux pénitens,
Et, par Dieu même absous des torts dont ils gémissent,
Du pain miraculeux ensemble se nourrissent.

On aime à voir le Tasse, lors même que le mouvement impétueux de son génie le précipite vers la peinture des combats, se souvenir toujours que son épopée est religieuse en même temps que guerrière, et, avant d'ouvrir la lice sanglante du carnage, recueillir pour quelques instans l'âme des lecteurs, comme celle de ses héros, dans la paix des pieuses pensées du christianisme.

Assurés de la victoire par la construction hardie et gigantesque des machines qui doivent seconder les efforts de leur vaillance, les croisés marcheraient à l'assaut sans délai ; ils oublieraient celui pour qui ils combattent, et qui seul peut faire le triomphe de leurs armes : mais Godefroi est là pour leur rendre le sentiment du plus

saint de leurs devoirs, Godefroi, que nous avons vu sans cesse les yeux et le cœur élevés vers le ciel tandis que le reste de ses compagnons abaissait follement ses affections vers la terre. C'est lui qui, par son exemple, les appelle au religieux silence de la méditation et de la prière; c'est lui qui les envoie chercher de nouvelles forces au bain salutaire de la pénitence et au banquet sacré des chrétiens. La piété était un élément nécessaire de la grandeur du chef d'une croisade; et quand l'histoire n'eût point fourni au poëte ce trait éminent du caractère de Godefroi, le poëte, pour être fidèle à la convenance des temps, eût dû l'inventer.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 236.

Vers le côté du nord une manœuvre habile
Fait sourdement rouler la tour vaste et mobile, etc.

On n'aurait point une idée plus exacte des choses quand on lirait les récits contemporains; la poésie est en quelque sorte ici la traduction de l'histoire. Nous citons encore M. Michaud, dont la narration réunit toutes les circonstances éparses dans les divers annalistes :

« Comme les Sarrasins avaient élevé un grand nombre « de machines vers les côtés de la ville qui paraissaient le « plus menacés par les chrétiens, on arrêta qu'on chan- « gerait les dispositions du siége, et que la principale « attaque serait dirigée vers les points où l'ennemi n'a- « vait pas fait de préparatifs de défense.

« Pendant la nuit Godefroi fit placer ses quartiers à « l'orient, vers la porte de Cédar, et non loin de la vallée « où Titus était campé lorsque ses soldats pénétrèrent

« dans les galeries du temple. La tour roulante et les « autres machines de guerre que le duc de Lorraine avait « fait construire furent transportées avec d'incroyables « efforts en face des murailles qu'il voulait attaquer. Tan- « crède et les deux Roberts dressèrent leurs machines « entre la porte de Damas et la tour angulaire, qui fut « dans la suite appelée *tour de Tancrède.* Au lever du « jour les Sarrasins, en voyant ces dispositions nouvelles, « furent saisis d'étonnement et d'effroi, etc. »

NOTE DIXIÈME, PAGE 238.

Il ranime en ce jour son antique fierté,
Charge son bras du fer depuis long-temps quitté,
Et, ployant sous le faix de l'armure et de l'âge,
Il ose au vieux Raymond disputer le passage.

Aladin chargeant d'une inutile armure ses membres affaiblis par l'âge rappelle le vieux Priam, et les vers du Tasse rappellent ceux de Virgile. Malheureusement ils ne font que les traduire, et ne les égalent pas.

Arma diù senior desueta trementibus ævo
Circumdat necquicquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur. . . . . ÉNÉIDE, liv. 2.

NOTE ONZIÈME, PAGE 239.

Mais Renaud, promenant une vue incertaine,
S'arrête irrésolu; dans son âme hautaine
Il roule vingt projets, et méprise un danger
Qu'avec lui le vulgaire oserait partager;
Il veut d'autres périls.

Cette peinture de l'assaut a le même mérite général

qui distingue toutes les descriptions de bataille de *la Jérusalem* : mouvement, intérêt, variété, tout s'y trouve. Mais nous avons développé trop de beautés poétiques de ce genre pour recommencer ici un semblable examen. La sanglante mêlée du septième chant, l'épisode de Suénon, l'attaque du camp des chrétiens par Soliman, le premier assaut, et d'autres morceaux encore ont épuisé pour nous toutes les formules de l'admiration ; et si le Tasse, comme tout grand poëte, n'avait su différer de lui-même par la riche invention des détails, il ne nous resterait plus, dans la crainte de nous répéter, qu'à admirer en silence. Heureusement nous n'en sommes pas réduits là.

Au milieu de toutes ses batailles, après avoir offert le spectacle des horreurs confuses de la mêlée, le Tasse a toujours eu soin de détacher soudain quelque grande figure qui commandât un moment à elle seule toute l'attention et appelât tous les regards. Argant et Soliman, Godefroi et Tancrède nous ont ainsi successivement apparu : c'est le tour de Renaud ; la valeur de ce jeune héros nous a été annoncée jusqu'ici plutôt qu'elle ne s'est déployée à nos yeux : quelques terribles coups dans le combat du troisième chant, la mort de Gernand, et tout à l'heure le désenchantement de la forêt, voilà tout ce qui nous atteste la puissance de ce bras si redouté : il nous faut d'autres témoignages, et le Tasse va nous les donner dans ses derniers chants : Renaud surpassera tout ce qu'a pu concevoir de lui l'imagination des lecteurs ; il éclipsera tous ceux à qui la longue oisiveté de son glaive a laissé pour un temps les premiers honneurs du courage, et Solime connaîtra son vainqueur.

10758285

Le premier exploit par lequel il apprend aux Sarrasins son retour est déjà un prodige. Tandis qu'à l'abri de leurs formidables tours, les autres chefs de l'armée chrétienne foudroient à coups de pierres et de traits les murailles de la ville assiégée, Renaud, dédaignant de vulgaires périls et une gloire qui n'est pas toute à son épée, saisit une lourde échelle, et, sans cacher sa tête sous d'autre rempart que celui de son écu, parmi toute une grêle de flèches et de décombres qui tombent sur lui de toutes parts, monte, s'attache aux créneaux, les ébranle d'une main, de l'autre frappe et renverse l'ennemi, et seul, suspendu en l'air, résiste aux efforts de mille bras, se rend maître du mur, en fait disparaître l'Infidèle, y appelle les siens en leur tendant une main victorieuse. Solime est prise dès que Renaud a franchi ses remparts.

La poésie est ici pleine d'un mouvement également rapide et vigoureux; le Tasse a voulu rendre ses vers dignes de son héros; nulle part il n'a donné à aucun de ses guerriers, à Renaud lui-même, une attitude plus déterminée et plus fière.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 245.

O généreux mortel! ô digne capitaine!
Pour toi le ciel combat, ta victoire est certaine.

Voilà la troisième exclamation de ce genre au sujet de Godefroi, et de la protection céleste qui le couvre. C'est un soin que n'a pas toujours le Tasse de varier ses expressions, ses tournures, ses images même! Que d'idées, que de comparaisons répétées! Il est plus excusable sans

doute de se copier soi-même que de copier les autres ; mais cela ne ressemble-t-il pas toujours un peu à de l'indigence ?

NOTE TREIZIÈME, PAGE 245.

Quand du sein de la tour, vers ces monstres affreux,
Un rocher tout à coup vole, tombe sur eux ;
De sa chute pesante ensemble les foudroie,
Et dans leur sang impur les confond et les noie.

L'histoire rapporte qu'au milieu du combat deux magiciennes parurent sur les remparts de la ville conjurant les élémens et les puissances de l'enfer. Elles ne purent, dit M. Michaud, éviter la mort qu'elles invoquaient contre les chrétiens, et tombèrent sous une grêle de traits et de pierres.

Le Tasse a fort heureusement imaginé de s'emparer de cette circonstance : surtout il a fait preuve d'un goût extrême en associant Ismen au sort de ses deux exécrables compagnes. L'impie vieillard ne méritait pas de tomber sous le fer d'un guerrier : c'est une pierre lancée par la terrible machine qui lui apporte la mort à l'instant où sa voix évoque les puissances de l'enfer. Et cette hideuse image de son corps fracassé et dispersé en sanglans lambeaux, qui révolterait partout ailleurs, a quelque chose qui complaît ici, on ne sait comment, à l'imagination. C'est qu'Ismen est un monstre ; c'est que son châtiment est un éclatant témoignage de la justice divine.

Apprendete pietà quindi, o mortali.
Discite justitiam moniti.

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 246.

Michel se rend visible au sage Godefroi.
Une odeur ravissante autour de lui s'exhale.
Des clartés du soleil son armure rivale
Illumine la plaine, et ses divins habits
Étincellent partout des éclairs du rubis.
« Godefroi, lui dit-il, l'heure est enfin sonnée
« Où dans Jérusalem si long-temps profanée,
« Après tant de combats, tu pourras librement
« Aux yeux de l'univers acquitter ton serment.

De toutes les fictions dont se compose le merveilleux de *la Jérusalem*, voilà peut-être la plus magnifique et la plus imposante. Rien de plus conforme aux idées du christianisme que tout cet appareil des milices célestes envoyées par le Très-haut pour secourir ses guerriers de la terre ; rien de mieux approprié à la circonstance, et l'expression poétique est partout digne de la hauteur de la conception. Cependant le Tasse, comme cela lui arrive si souvent, ne fait ici qu'imiter; il transporte dans le merveilleux chrétien ce qu'avant lui l'imagination d'Homère et de Virgile avait placé dans le merveilleux du paganisme : mais c'est qu'en même temps qu'il s'enrichit d'un légitime emprunt auprès des deux poëtes de l'antiquité, il suit ici une tradition toute semblable, accréditée par les historiens des croisades; et l'imitation acquiert par là ce qu'elle est loin d'avoir toujours, une vérité locale qui lui donne presque le mérite de l'originalité.

On se rappelle les vers de *l'Énéide* où Vénus montre à son fils les divinités ennemies de Troie sapant de leurs

puissantes mains les murs de cette ville infortunée. Le Tasse a eu tort d'en traduire littéralement une partie :

Aspice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circùm
Caligat, nubem eripiam. . . . . .
Hìc ubi disjectas moles avulsaque saxis
Saxa vides, mistoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magnoque emota tridente
Fundamenta quatit, etc., etc.

ÉNÉIDE, liv. 2, vers 605.

Tout ce morceau est sublime; quiconque connaît un peu de poésie latine le sait par cœur. Aussi le poëte italien eût-il beaucoup mieux fait de ne s'en approprier aucun détail, d'éviter même tout ce qui pouvait donner à une fiction toute chrétienne le moindre trait de ressemblance avec une fiction de l'antiquité profane. Les récits des vieux chroniqueurs lui fournissaient bien assez, ce nous semble.

« Quand la ville fut prise, les morts y entrèrent avec « les vivans, dit le père Nau; car plusieurs des illustres « croisés qui étaient morts en diverses occasions de- « vant que d'arriver, et entre autres Adhémar, ce ver- « tueux et zélé évêque de Puy en Auvergne, y parurent « sur les murailles, comme s'il eût manqué à la gloire « qu'ils possédaient dans la Jérusalem céleste celle de « visiter la terrestre, et d'adorer le fils de Dieu dans le « trône de ses ignominies et de ses souffrances comme « ils l'adoraient dans celui de sa majesté et de sa puis- « sance. »

La même tradition se trouve consignée chez M. Michaud, avec quelques circonstances un peu diverses :

« Tout à coup les croisés voient paraître sur le mont « des Oliviers un cavalier agitant un bouclier, et donnant « à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. « Godefroi et Raymond, qui l'aperçoivent des premiers et « en même temps, s'écrient que saint George vient au « secours des chrétiens..... En même temps le bruit se « répand dans l'armée que le saint pontife Adhémar et « plusieurs croisés morts pendant le siége viennent de « paraître à la tête des assaillans, et d'arborer les dra- « peaux de la Croix sur les tours de Jérusalem. »

Avec de pareilles ressources, et celles de son talent, le Tasse pouvait aisément ne pas copier Virgile. Mais c'était chez lui une sorte de manie. Il eût craint, en ne le faisant pas, de n'être pas assez classique.

NOTE QUINZIÈME, PAGE 248.

Mais Soliman vers lui court, et brandit sa lance;
Il l'arrête au passage : ô quels faits glorieux
Dans cet espace étroit soudain frappent les yeux !
« Amis, dit Soliman, secondez mon envie;
« Pour le salut commun je renonce à la vie.
« Brisez, brisez ce pont; qu'il croule sous mes pas;
« S'il faut pour vous sauver recevoir le trépas,
« Je vendrai cher du moins cet instant qui me reste. »

Toute cette fin du chant, qui est aussi celle de l'assaut, est un modèle de rapidité et d'intérêt : elle étincelle de beautés. Godefroi s'est élancé sur le mur; ses guerriers se préparent à le suivre : Soliman, qui voit le péril, va livrer sa tête à la mort pour donner à la ville qu'il défend une chance de salut; et à ce généreux dévouement on

10758285

reconnaît l'âme héroïque du soudan de Nicée. Mais Renaud arrive; le rempart a été franchi d'un autre côté; et Soliman encore une fois est contraint de préférer la fuite au trépas. C'est alors que l'étendard de la Croix est planté sur les tours de Solime délivrée. La stance où le poëte peint le triomphe de ce drapeau sacré se déployant dans les cieux est sublime. Il faut la citer :

La vincitrice insegna in mille giri
Alteramente si rivolge intorno;
E par ch'in lei più riverente spiri
L'aura, e che splenda in lei più chiaro il giorno :
Ch'ogni dardo, ogni stral che'in lei si tiri
O la declini, o faccia indi ritorno;
Par che Sion, par che l'opposto monte
Lieto l'adori, e inchini a lei la fronte.

« L'étendard victorieux se déploie fièrement en mille « replis dans les airs; les vents respectueux soufflent plus « mollement; le jour, en le dorant de ses rayons, brille « plus serein; les traits et les flèches se détournent, et « tout recule à son aspect : Sion et la colline opposée « semblent l'adorer dans les transports de leur joie, et « incliner leur front humilié. »

Mais Tancrède et Raymond n'ont point encore achevé leur victoire : ils entendent les cris de triomphe de leurs compagnons, et ne tardent pas à y répondre en triomphant à leur tour. Argant fuit, en frémissant, devant Tancrède, et le vieux tyran de Solime abandonne les remparts de la ville où il règne au comte de Toulouse. Les croisés se répandent alors de toutes parts dans la cité conquise, et y versent des flots de sang. Ces affreuses images, qui font reculer d'horreur dans les véridiques

récits de l'histoire, ne laissent voir ici que l'admirable talent du poëte :

Spazia l'ira del ferro, e va col lutto
E con l'orror compagni suoi la morte.

Lucain a retracé le même tableau avec une effrayante énergie :

. . . . . Latèque vagatur
Ensis, et à nullo revocatum est pectore ferrum.
Stat cruor in templis, multâque rubentia cæde
Lubrica saxa madent, etc.

Indépendamment des nombreux rapprochemens de détails que nous avons faits entre la poésie et l'histoire, peut-être y aurait-il ici quelque intérêt à offrir la peinture complète de l'assaut telle que nous l'ont transmise les chroniques contemporaines : mais nous avons déjà trop cité, et nous renvoyons les lecteurs à ces chroniques elles-mêmes, ou, s'ils aiment mieux, à l'ouvrage de M. Michaud, et à l'Itinéraire de Paris à Jérusalem où se trouve traduit le récit du moine Robert.

La Jérusalem conquise n'offre ici aucun changement important. Pour arriver à faire vingt-quatre chants, le Tasse allonge, allonge toujours, et d'intéressant qu'il était le Tasse devient ennuyeux, ennuyeux sans fin. Au lieu de marcher à l'assaut de suite après le désenchantement de la forêt, Renaud s'en va venger sur un parti de Sarrasins commandé par Argant et ses frères (on se rappelle qu'il en a onze) la mort de son ami Rupert ; et cette vengeance dure presqu'un chant tout entier. Alors commence le vingt-troisième, et l'assaut en même temps. Mais, outre l'affaiblissement de la poésie presque partout

terne au lieu de brillante que nous l'avons vue, l'assaut a bien moins d'intérêt lorsqu'il vient après une suite non interrompue de batailles et d'escarmouches qui ont déjà fatigué l'esprit, et assourdi l'oreille du fracas des armes pendant plus de quatre chants. L'expression n'a du reste rien d'assez remarquable pour mériter d'être citée.

FIN DES NOTES DU CHANT DIX-HUITIÈME.

10758285

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

Combat d'Argant et de Tancrède. Le Sarrasin succombe, et Tancrède, dangereusement blessé, este sans connaissance sur le champ de bataille. Jérusalem est livrée aux horreurs du pillage. Ses plus vaillans défenseurs expirent; mais Soliman vit encore, et, renfermé dans une tour avec Aladin et les principaux guerriers, il repouse les chrétiens qui veulent s'emparer de ce dernier asile. a nuit arrive; Godefroi fait retirer ses troupes, et met un frein à leur cupidité. Cependant Vafrin pénètre dans le camp des Infidèles. Parmi les femmes qui composent la suite d'Armide il reconnaît Herminie. Tous deux, à la faveur des ombres, abandonnent le camp. La princesse dévoile à Vafrin le complot tramé contre les jours de Bouillon. Elle lui raconte ses malheurs, et la naissance de son amour pour Tancrède. Non loin des murs de Solime, ils trouvent ce héros étendu sur le sable et baigné dans son sang. Regrets de la tendre Herminie; son art rappelle au jour l'âme fugitive du guerrier. On le transporte dans la ville, et Vafrin révèle à Bouillon les secrets dont il est instruit. Sur l'avis de Raymond, on prépare pour le lendemain un nouvel assaut.

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Les ordres d'Aladin, l'épouvante et la mort
Du peuple de Solime ont arrêté l'effort.
Debout sur les remparts qui viennent de se rendre,
Argant, le seul Argant s'obstine à les défendre.
En butte aux ennemis armés contre ses jours,
D'un glaive infatigable il les combat toujours,
Et craint moins le trépas dont l'aspect le menace
Que le simple soupçon d'avoir manqué d'audace.
Plus d'un brave assaillant a péri sous ses coups,
Lorsque Tancrède enfin, plus terrible qu'eux tous,
S'élance, et fond sur lui comme un éclair rapide.
A sa brillante armure, à son air intrépide,
Le satrape à l'instant reconnaît ce héros,
Et d'une voix brutale il l'insulte en ces mots:

« Te voilà donc Tancrède ! et ma juste colère
« Peut de ta lâcheté te payer le salaire !
« Transfuge d'un combat par la nuit suspendu,
« A mon glaive ennemi le sort t'a donc rendu !
« Tu reviens un peu tard, et non pas sans escorte.
« Seul ou suivi des tiens, après tout, que m'importe?
« Adroit fabricateur de béliers et de tours,
« Mets en œuvre à présent tes ruses, tes détours !
« Ourdis pour me tromper quelques nouvelles trames!
« Cache-toi dans les rangs ! noble assassin de femmes,
« De ta chute ma haine ici marque l'instant.
« Tu n'échapperas plus à la mort qui t'attend. »
Tancrède, que rehausse une valeur si rare,
Sourit avec dédain à l'orgueil du barbare :
« Mon retour est tardif, il est vrai; mais, crois-moi,
« Peut-être je reviens encor trop tôt pour toi;
« Et je verrai dans peu ta valeur, moins altière,
« Désirer entre nous l'Océan pour barrière.
« Des géans, des héros formidable vainqueur,
« L'assassin d'une femme affronte ta valeur. »
A ces mots se tournant vers sa brave cohorte :
« Compagnons, modérez le feu qui vous transporte;
« De la chute d'Argant ne soyez point jaloux.
« La justice du ciel le livre à mon courroux.

« De tous mes ennemis c'est le plus implacable.
« Liés par un serment auguste, irrévocable,
« Laissez-nous seul à seul vider tous nos débats.
« — Eh bien! réplique Argant, qui t'arrête? combats.
« Sur ces remparts détruits, en un lieu solitaire,
« Dans le fond d'un désert, au centre de la terre,
« Je te suivrai partout : voyons si tu sauras
« Une seconde fois te soustraire à mon bras. »
Ces deux fiers champions, qu'un même espoir anime,
S'élancent à la fois des hauteurs de Solime,
S'ouvrent loin de la foule un rapide chemin,
Et la Haine les suit une torche à la main.
Mais Tancrède commande à sa juste furie;
De l'odieux satrape il protége la vie.
Prêt à laver l'affront que sa gloire a reçu,
Dans sa noble vengeance il se croirait déçu,
Si du sang qu'il abhorre une goutte échappée,
Une seule à ses yeux mouillait une autre épée.
Il veille sur Argant, et de son bouclier
Aux regards des chrétiens le couvrant tout entier,
De loin même il leur crie : « Ah! respectez sa tête! »
Ses prières, ses cris détournent la tempête
Qui grondait sur le front du cruel Sarrasin :
Il conserve sa proie, et tous les deux enfin

S'enfoncent dans le sein d'une étroite vallée,
Qu'ombrage de hauts pins la cime échevelée,
Et qui semble en ces lieux muets, sans habitans,
Une carrière ouverte au choc des combattans.
Là, sur Jérusalem, qu'en ce moment ravage
Un vainqueur affamé de sang et de pillage,
Le satrape long-temps promène un œil rêveur.
« Que fais-tu? dit Tancrède; et d'où vient que ton cœur
« Semble se démentir à son heure dernière?
« Songes-tu qu'il est temps de perdre la lumière?
« Puisque rien désormais ne peut changer ton sort,
« Sans faiblesse du moins envisage la mort.
« — Je plains, répond Argant, cette ville puissante,
« De tant d'autres cités reine si florissante,
« Et que tous mes efforts, hélas! n'ont pu ravir
« Au farouche étranger qui vient de l'asservir.
« Tes jours, que le destin abandonne à ma rage,
« Pourront-ils dignement venger un tel outrage?
« Et ton trépas enfin est-il d'un si grand prix,
« Qu'il puisse ramener le calme en mes esprits? »
Ils s'approchent alors avec la défiance
Qu'inspire à chacun d'eux leur commune vaillance.
Tancrède joint l'adresse à l'intrépidité.
Ses moindres mouvemens sont pleins d'agilité.

Sous le glaive ennemi, que de son glaive il chasse,
Aussi prompt que l'éclair, légèrement il passe.
Argant, de son côté, sous un autre maintien
Montre une égale adresse, et du guerrier chrétien
Laissant en paix le fer, d'une main prompte et sûre
Il cherche à lui porter la première blessure.
Pareil à ce Titan par le ciel foudroyé,
Dans toute sa hauteur fièrement déployé,
Le bras tendu, toujours son arme meurtrière
Du casque d'un rival menace la visière.
Mais Tancrède, toujours prêt à se garantir
D'un bras dont la vigueur pourrait l'anéantir,
Se courbe, rompt l'attaque, et par d'habiles feintes
Du Sarrasin féroce élude les atteintes.
Tels, semblables en force, en grandeur inégaux,
Sur la tranquille mer combattent deux vaisseaux.
L'un, dans son vol léger, de l'ennemi se joue,
Court, passe mille fois de la poupe à la proue;
L'autre reste immobile, et de son poids fatal
Menace à chaque instant d'accabler son rival.

Tandis que du héros l'adresse et le courage
S'occupent sans relâche à détourner l'orage,
Argant lève son fer; il retombe.... soudain
Tancrède voit le coup, mais il le pare en vain;

Le glaive dans son flanc se plonge et le déchire.
Argant s'en applaudit, fait un amer sourire :
« De ta faiblesse ainsi te voilà convaincu.
« Le fameux spadassin dans son art est vaincu. »
Le héros, enflammé de dépit et de honte,
Médite dans son cœur une vengeance prompte.
Il change son attaque, et, d'un mouvement fier,
Ramène aux yeux d'Argant la pointe de son fer.
Argant rabat le coup ; Tancrède, qui l'épie,
Croise au gré de ses vœux le glaive de l'impie,
D'une robuste main saisit le bras d'Argant,
Et dans le côté droit du satrape arrogant
Plonge un acier cruel : « Tiens, voilà ma réponse !
« Lui dit-il, sans retard le vaincu la prononce. »
Le Sarrasin frémit, et tente vainement
De dégager son bras captif en ce moment.
Lassé de tant d'efforts, il confie à sa chaîne
Le glaive, désormais arme impuissante et vaine,
Se jette sur Tancrède, et, de ses bras nerveux
Autour de ce héros multipliant les nœuds,
Il le presse, l'étreint, l'enveloppe et l'obsède.
Dans ce péril pressant, le valeureux Tancrède
A rassemblé sa force, et les deux combattans
Cherchent à s'ébranler tous deux en même temps.

Tels jadis se pressaient dans leur lutte vantée
Et l'indomptable Alcide, et le féroce Antée.
Tous deux tombent ensemble, et de leur double poids
Font trembler le vallon, la colline et les bois.
Soit hasard, soit qu'Argant eût saisi l'avantage,
Son bras captif naguère en tombant se dégage,
Et celui de Tancrède, à son tour prisonnier,
Demeure enseveli sous l'énorme guerrier.
Tancrède, qu'étourdit sa chute inattendue,
Du péril toutefois mesure l'étendue,
Fait de nouveaux efforts, se relève, et dans l'air
De son glaive affranchi déjà brille l'éclair.
Le Sarrasin, plus lourd, se relève avec peine;
Mais, avant que son corps soit debout dans la plaine,
Un coup aussi pesant que le débris d'un mont
Sur sa large poitrine a fait pencher son front;
Et comme un chêne altier battu par la tempête
Incline au même instant et relève sa tête,
Ainsi le Sarrasin, tout près de succomber,
Reprend sa force entière alors qu'il va tomber.
Implacable, mortel, le combat recommence:
Ce n'est plus des deux parts qu'une horrible démence.
Déjà le sang rougit l'armure du héros.
Mais Argant voit le sien s'échapper à grands flots.

Ses coups moins forcenés bientôt se ralentissent;
Son feu s'évanouit; ses bras s'appesantissent;
A peine il se soutient : telle sans aliment
La flamme se consume et meurt languissamment.
Tancrède, qui le voit d'une main faible et lente
A peine repousser son attaque vaillante,
A senti la pitié se glisser dans son cœur,
Et, loin du Sarrasin, lui dit avec douceur :
« Rends-toi, brave guerrier; si tu le veux, accuse
« Le bonheur de mon bras ou le sort qui t'abuse.
« Je ne viens point ici rabaisser ta valeur,
« Et je ne sus jamais triompher du malheur.
« Conserve tous tes droits. » Le superbe Infidèle
S'anime en l'écoutant d'une rage nouvelle.
D'une voix frémissante il répond : « Vil chrétien,
« Oses-tu donc juger mon cœur d'après le tien !
« Applaudis à ta rage un moment satisfaite;
« Use de ta fortune, et rêve ma défaite. »
Tel que, prêt à s'éteindre, un flambeau vacillant
Se ranime, se dresse, et jette un feu brillant,
Tel Argant, sur le point de mordre la poussière,
Veut illustrer encor la fin de sa carrière.
Il saisit à deux mains son redoutable acier,
Dont le poids tout à coup tombant sur le guerrier

L'ébranle, se fait jour à travers son armure,
Et de l'épaule au flanc prolonge sa blessure.
Si le cœur de Tancrède alors n'a point frémi,
Contre tous les hasards ce cœur est affermi.
Argant veut redoubler : furieux il relève,
En poussant un grand cri, son bras chargé du glaive;
Tancrède se retourne, et le vent seul frappé
Siffle au loin sous le fer dans son espoir trompé.
Victime, ô brave Argant, de ta rage implacable,
Entraîné par ton poids, tu mesures le sable;
Trop heureux, en cédant à ta propre fureur,
Qu'un autre de ta chute au moins n'ait pas l'honneur!
Ses blessures soudain se creusent, s'élargissent;
Les restes de son sang à longs flots rejaillissent;
Mais déjà, d'une main sur la terre appuyé,
La tête haute, fière, et le genou ployé,
Il menace, il s'emporte, et songe à se défendre.
Une seconde fois l'invitant à se rendre,
Tancrède lui promet le jour, la liberté.
Sourd à ces nobles vœux, l'Infidèle irrité
Rampe aux pieds de Tancrède, et lâchement le blesse.
Le héros indigné d'une telle bassesse :
« Puisque ton fol orgueil refuse mes bienfaits,
« Traître, reçois enfin le prix de tes forfaits;

« Meurs ! » Il dit, et du glaive à travers la visière
Il plonge par deux fois la pointe meurtrière.
L'affreux Argant expire ainsi qu'il a vécu,
Superbe, audacieux, sans paraître vaincu.
Sur tous ses traits s'étend une pâleur horrible;
Mais il menace encor, mais d'un regard terrible
Il semble défier son rival glorieux,
Et ses derniers accens ont blasphémé les cieux.
Le généreux guerrier, content de sa victoire,
Offre au Dieu des chrétiens l'hommage de sa gloire.
Il a remis le fer dans son fourreau sanglant.
Épuisé du combat, et d'un pas chancelant,
Il marche vers Solime, ou plutôt il se traîne
A travers les sentiers de cette aride plaine.
D'un faible espoir encor son grand cœur est séduit;
Mais que peut-il ? sa force et l'abandonne et fuit.
Brisé par la douleur, le malheureux s'arrête,
S'assied, et sur sa main laisse tomber sa tête.
Il voit le ciel, la terre, ensemble confondus,
Et tourner et s'éteindre à ses yeux éperdus.
Non loin du fier Argant renversé dans l'arène
Il tombe évanoui, sans couleur, sans haleine;
Et tous les deux couverts des ombres du trépas,
Le vainqueur, le vaincu, ne se distinguent pas.

Cependant les chrétiens, maîtres de ces rivages,
Dans la ville sacrée étendaient leurs ravages.
Où trouver des couleurs pour ces affreux tableaux ?
Les mourans et les morts, élevés en monceaux,
Embarrassent les pas des vainqueurs homicides.
Voyez-vous devant eux, d'épouvante livides,
Ces vierges, l'œil en pleurs et les cheveux épars,
A travers les débris s'enfuir de toutes parts ?
Les voyez-vous tomber et devenir la proie
Du soldat enivré d'une brutale joie ?
Sur le sein maternel que d'enfans égorgés !
Dans quel fleuve de sang ces vieillards sont plongés !
Partout la mort, partout le deuil, les cris, les larmes,
L'accent du désespoir, et le fracas des armes.

Du côté du couchant, sur le chemin poudreux
Qui monte à la colline où le roi des Hébreux,
Salomon, quelque temps digne du diadème,
Fit élever un temple au monarque suprême,
Brillant comme la foudre, et plus terrible encor,
Renaud a déjà pris son belliqueux essor.
Il vole, et tout frémit. Sa généreuse épée,
Dédaignant une foule à le fuir occupée,
Fait grâce à la terreur, et frappe seulement
Tout guerrier, s'il en est qui l'attende un moment.

Sa formidable voix tonne, éclate en menaces.
Les dards, les boucliers, les casques, les cuirasses
Sous sa robuste main se brisent en éclats.
Devant son fier courroux le peuple, les soldats,
Les chefs même, lassés d'un effort inutile,
Tout palpitans d'effroi, vont chercher un asile
Dans ce temple fameux, ouvrage de vingt rois,
Qui, tant de fois détruit, relevé tant de fois,
Et n'offrant désormais qu'une ombre de sa gloire,
Aux fils de Mahomet échu par la victoire,
Voit flotter sur ses murs l'enseigne du turban.
Jadis le marbre, l'or, les cèdres du Liban,
Le porphyre, l'ivoire et les tributs du monde
A l'envi décoraient son enceinte profonde.
De sa première pompe à présent dépouillé,
Veuf de tant de trésors, par le crime souillé,
Ce n'est plus qu'un vieux fort, où le bronze et la pierre
Opposent leur obstacle aux fureurs de la guerre.
Aux regards de Renaud nul accès n'est ouvert :
D'armes et de soldats tout le faîte est couvert.
Deux fois d'un œil terrible il mesure, il contemple
Ces apprêts de défense et la hauteur du temple.
Deux fois, pour y chercher quelque secret détour,
D'un pas sûr et rapide il en a fait le tour.

Tel un loup, que la faim et sa propre furie
Amènent vers le soir près d'une bergerie,
Rôde long-temps dans l'ombre, et, de sang altéré,
Cherche à calmer la soif dont il est dévoré.
Enfin Renaud s'arrête, et la troupe barbare
Attend avec effroi l'assaut qu'on lui prépare.
Non loin de l'édifice, un grand mât à l'écart
De Renaud tout à coup vient frapper le regard.
Il surpasse en hauteur les plus fortes antennes
De ces vaisseaux promis aux mers liguriennes.
Le héros s'en saisit, frappe à coups redoublés,
Fait mugir à l'entour les remparts ébranlés,
Et bat l'airain tremblant de la porte sonore.
Les pâles Sarrasins, que la terreur dévore,
De hurlemens plaintifs font retentir les airs.
Le tonnerre tombant au milieu des éclairs,
Le bélier dont le front brise les citadelles,
Épouvanteraient moins le cœur des Infidèles.
Mais le guerrier s'obstine en ses efforts puissans.
Enfin les larges clous, les gonds retentissans,
La serrure de bronze en débris dispersée,
Tombent; et sur le seuil de la porte enfoncée,
Comme un torrent grossi par l'été pluvieux,
Renaud, suivi des siens, s'élance furieux.

L'impitoyable Mort avec eux est entrée,
Et le glaive moissonne une foule abhorrée.
Mais alors Soliman, avec les Sarrasins,
Dont il a rallié les timides essaims,
Vers la tour de David se hâte de se rendre.
Ce roc fortifié peut encor le défendre.
Par des retranchemens il en ferme l'accès,
Et son cœur belliqueux se flatte du succès.
Le barbare Aladin, lâche dans sa détresse,
A joindre le héros péniblement s'empresse.
A peine Soliman vient de l'apercevoir,
Il lui crie : « Aladin, faisons notre devoir.
« Viens; tu peux conserver et le jour et l'empire :
« Ce fort nous appartient, et Soliman respire.
« — Ah ! répond le vieux roi, pâle et de pleurs baigné,
« Tout est fini pour nous : j'ai vécu; j'ai régné.
« Solime est sous le fer d'un vainqueur redoutable ;
« Voici le dernier jour, le jour inévitable.
« — Quoi ! répond Soliman, pénétré de douleur,
« Se peut-il qu'un revers accable ta valeur ?
« Cette antique fierté, de l'Orient connue,
« A l'heure du péril qu'est-elle devenue ?
« L'impitoyable sort peut tout nous enlever;
« Mais notre honneur nous reste, il faut le conserver.

« Viens donc; viens parmi nous reposer ta vieillesse,
« Et chasse de ton cœur une indigne faiblesse. »
Il a dit. Aladin s'enferme dans la tour;
Mais l'espoir de son âme est banni sans retour.
Le terrible sultan, armé d'une massue,
Sur le seuil de la tour, désormais sans issue,
Se tient debout, et là dispute aux assaillans
Un passage couvert de leurs membres sanglans.
Quiconque ose affronter son arme épouvantable
Meurt, ou tombe du moins renversé sur le sable.
Il redouble d'efforts, et déjà loin de lui,
Glacés d'un juste effroi, chefs, soldats, tout a fui.
Le comte de Toulouse en ce moment s'approche.
Cet auguste vieillard sans peur et sans reproche
Veut forcer le passage, et frappe Soliman.
Mais il le frappe en vain; l'intrépide sultan
Sourit, lève à l'instant l'énorme et lourde masse,
Et d'un coup plus heureux à ses pieds le terrasse.
Parmi les flots de sang en ces lieux répandus,
Le comte, chancelant et les bras étendus,
Tombe à côté des siens mutilés et sans vie.
La lumière à Raymond pourtant n'est point ravie;
Mais il reste couché muet et sans couleur.
La foule des chrétiens témoins de son malheur

Hésite à le venger, recule, s'intimide,
Et cesse de tenter le passage homicide;
Tandis que les vaincus ont senti par degrés
Renaître l'espérance en leurs cœurs rassurés,
A l'aspect de Raymond palpitant sur l'arène,
Soliman crie aux siens d'une voix souveraine :
« Compagnons, sans retard enlevez ce guerrier,
« Et qu'au fond de la tour il reste prisonnier. »
A ses ordres soumis, les Sarrasins s'avancent.
Contre eux au même instant mille chrétiens s'élancent.
La pitié, la fureur avec acharnement
Luttent pour un vieillard privé de sentiment.
Les soldats de Raymond, qu'un noble zèle anime,
S'efforcent d'arracher leur prince magnanime
Aux fers dont à leurs yeux on prétend le couvrir.
Hélas ! les malheureux ne peuvent que mourir.
La masse du sultan, prompte comme la foudre,
Brise les boucliers, met les casques en poudre.
Il allait triompher.... quand de nouveaux renforts
Accourent des chrétiens seconder les efforts.
C'est Bouillon, c'est Renaud qui, d'une ardeur rivale,
De la plaine à la tour franchissant l'intervalle,
Arrivent à la fois par des chemins divers.
Ainsi, lorsque les cieux, de nuages couverts,

Des lueurs de l'orage en grondant étincellent,
Que dans leurs flancs noircis les foudres s'amoncellent,
Le berger attentif vers le prochain hameau,
D'un pas précipité, ramène son troupeau,
Le pousse devant lui, le surveille, le presse,
Et des plus indolens gourmande la paresse;
Ainsi, malgré sa force et ses exploits vaillans,
Dès qu'il voit s'approcher ces nouveaux assaillans,
Dans le sein de la tour, dont il ferme les portes,
Le sultan fait rentrer ses fidèles cohortes.
Mais l'on juge aisément que l'indomptable roi
Cède au destin jaloux, et non pas à l'effroi.

A peine est-il entré, dans sa fougue guerrière,
Renaud vient. Il n'est point de rempart, de barrière,
Qui puissent un moment arrêter sa fureur;
Il sème devant lui le tumulte et l'horreur.
La mort de Suénon présente à sa pensée,
Le besoin de punir le tyran de Nicée,
Le serment qu'il a fait, sa gloire, son devoir,
L'embrasent tout entier d'un généreux espoir;
Et sans doute son bras, à qui tout est possible,
Eût fait crouler bientôt ce roc inaccessible;
Soliman succombait.... Voici qu'au même instant
Le manteau de la nuit sur la plaine s'étend,

Et du fier Sarrasin retarde la défaite.
Le sage Godefroi fait sonner la retraite;
Mais, pour recommencer le siége de la tour,
De la nouvelle aurore il attend le retour;
Et, le front radieux d'une noble allégresse,
A tous ses compagnons en ces mots il s'adresse:
« Soldats, vous le voyez : le Dieu fort et vivant
« Couronne du succès votre zèle fervent.
« Un seul, un faible obstacle encore nous arrête,
« Et demain cette tour sera notre conquête.
« Libres de tant de soins, à nos frères blessés
« Prodiguons maintenant nos secours empressés.
« Leur sang nous ouvre enfin la céleste patrie.
« Guerriers de l'Éternel, vainqueurs de la Syrie,
« Par ces devoirs pieux hâtez-vous d'expier
« Les fureurs de ce jour avide et meurtrier.
« De coupables excès ont flétri votre gloire :
« Allez; je vous défends l'abus de la victoire.
« Que la trompette sonne, et de sa voix d'airain
« Proclame dans le camp mon ordre souverain. »
A ces mots, écoutant la pitié qui le touche,
Il marche vers la tente où Raymond sur sa couche
Souffre encore et gémit du coup qui l'a frappé.
Mais le fier Soliman, dans sa rage trompé,

De tous ses compagnons, forts de son assistance,
Par ce noble discours ranime la constance :
« Bravons, amis, bravons la rigueur du destin.
« Loin de vous affliger d'un revers incertain,
« Songez que trop souvent la peur nous exagère
« Une perte en soi-même et frivole et légère.
« Tant qu'un rayon d'espoir peut briller à vos yeux,
« Soutenez dignement l'honneur de vos aïeux.
« Les chrétiens, il est vrai, maîtres de cette place,
« Retiennent dans leurs fers la vile populace;
« A des murs renversés par leurs sanglans exploits,
« A des palais en cendre ils dispensent des lois;
« Mais ce fort est debout : mais Aladin respire :
« C'est dans votre roi seul que réside l'empire;
« Il est auprès de nous; ses plus vaillans sujets
« N'attendent qu'un signal pour servir ses projets.
« Laissons, en attendant, l'ennemi qui nous brave
« Régner sur des débris et sur un sol esclave.
« Vous les verrez bientôt ces vainqueurs insolens,
« A force de débauche abrutis, indolens,
« Tout gorgés de butin, de meurtre et de pillage,
« S'endormir follement sur cette triste plage;
« Tandis que de Memphis les nombreux bataillons,
« Sur les bords du Jourdain plantant leurs pavillons,

« Aux glaives, aux poignards vengeurs de notre offense
« Livreront ces brigands désormais sans défense.
« Et nous, braves amis, du sommet de ce fort
« Qui de tout l'Occident peut repousser l'effort,
« Avec impunité sur ces monstres avides
« Nous ferons à loisir pleuvoir nos traits rapides. »
Le guerrier en ces mots rassure les soldats,
Et leur donne un espoir que peut-être il n'a pas.
Vafrin alors errait dans l'armée ennemie.
A l'heure où tout se tait sur la terre endormie,
Sans guide, et revêtu d'un habit étranger,
En des chemins déserts il osa s'engager.
L'aube à peine éclairait la cime des montagnes,
Qu'il avait d'Ascalon traversé les campagnes;
Et le char du soleil, roulant du haut des cieux,
Mesurait la moitié de son cours radieux,
Quand les troupes d'Égypte, à Gaza rassemblées,
Sur la rive des mers avec pompe étalées,
Viennent frapper les yeux du fidèle écuyer.
Il a vu dans les airs au loin se déployer
De nombreux pavillons, des enseignes royales.
Les barbares accords des clairons, des cymbales,
Les fiers hennissemens et les pas des coursiers,
Les longs cris des chameaux, des éléphans guerriers,

Qui foulent à grand bruit cette arène mouvante,
Ce mélange inouï de charme et d'épouvante,
Tout l'étonne; il se dit : « Quel art prodigieux
« A rassemblé l'Asie et l'Afrique en ces lieux ? »
A ces mots vers le camp l'écuyer s'achemine.
Son œil observateur d'abord en examine
Et l'assiette, et la force, et les retranchemens;
Puis il entre, de près suit tous les mouvemens
De la foule innombrable en ces lieux répandue.
Habile à déguiser sa recherche assidue,
D'un pas délibéré, ferme dans son maintien,
Il s'avance, et parmi le peuple égyptien
Des mœurs de l'Orient il montre un tel usage,
Compose avec tant d'art sa voix et son visage,
Dissimule si bien l'objet de son désir,
Qu'à l'abri des soupçons il contemple à loisir
Cet immense appareil de combats et d'alarmes,
Les hommes, les drapeaux, les pavillons, les armes.
Peu satisfait encor de ce premier succès,
Vers la tente du chef il se fraie un accès.
La toile qui la couvre, en un lieu déchirée,
Semble attendre une main pour être réparée.
Vafrin met à profit ce hasard singulier.
D'un air indifférent, mais libre et familier,

De l'étroite ouverture il s'approche en silence.
Émiren, appuyé sur une courte lance,
Sans casque, et revêtu d'un manteau radieux,
Est le premier objet qui vient frapper ses yeux.
Debout près d'Émiren, un Sarrasin farouche
Semble l'entretenir d'un projet qui le touche :
La menace et l'orgueil éclatent dans ses traits.
L'audacieux Vafrin s'avance de plus près.
Il écoute.... ô surprise !... ô terreur sans pareille !
Le nom de Godefroi résonne à son oreille.

« Ormond, dit Émiren, puis-je compter sur toi ?
« Ton bras me promet-il la mort de Godefroi ?
« — Mes compagnons et moi, nous l'avons tous jurée.
« Seigneur, je te l'ai dit; ma parole est sacrée,
« Et je m'engage ici par un nouveau serment
« D'immoler cet impie à ton ressentiment.
« Ma main du premier coup se réserve la gloire.
« Mais je veux qu'un trophée, honorant ma mémoire,
« Dans les murs de Memphis, par mon zèle sauvés,
« S'élève, et sur l'airain que ces mots soient gravés :
« A BOUILLON, QUI REMPLIT TOUT L'ORIENT D'ALARMES,
« ORMOND AVEC LE JOUR A SU RAVIR CES ARMES.
« IL LES SUSPEND ICI POUR QU'UN TEL SOUVENIR
« D'AGE EN AGE PARVIENNE AUX SIÈCLES A VENIR. »

Émiren souriant à l'orgueil du barbare :
« Ah ! c'est trop peu, dit-il, pour un exploit si rare ;
« Au zèle qui t'enflamme on doit un nouveau prix ;
« Compte sur les bienfaits du roi que tu chéris.
« Mais au déguisement a-t-on pourvu d'avance ?
« Car le jour du combat est plus près qu'on ne pense.
« — Seigneur, tout est prévu. » Là finit l'entretien.
Vafrin écoute encor, mais il n'entend plus rien.
Surpris, épouvanté d'une trame si noire,
Au rapport de ses sens à peine ose-t-il croire ;
Dans son esprit confus il cherche vainement
A pénétrer l'objet d'un tel déguisement.
Mais enfin il s'éloigne, et la nuit tout entière
S'écoule sans qu'il ferme un moment sa paupière.
Le jour renaît : l'armée aux zéphyrs du matin
A livré ses drapeaux, elle part ; et Vafrin
Dans sa marche la suit en compagnon fidèle,
S'arrête aux mêmes lieux, redouble encor de zèle,
Et du fatal complot qui se voile à ses yeux
S'efforce de saisir le fil mystérieux.

Cependant qu'il s'égare en sa route indécise,
Sous un pavillon d'or il voit Armide assise.
Le faste syrien brille en ses vêtemens :
Un cercle adulateur de femmes et d'amans

L'entoure, et de ses maux s'occupe à la distraire;
Mais elle, ne songeant qu'à son destin contraire,
Et de l'ingrat Renaud gardant le souvenir,
Avec ses noirs chagrins paraît s'entretenir.
Sa tête sur sa main plus blanche que l'albâtre
Languissamment s'appuie, et la foule idolâtre
La voit avec ennui sur la terre attacher
Ses yeux brillans des pleurs qu'elle voudrait cacher.
Adraste, roi géant des peuples de l'aurore,
En face d'elle assis, d'un regard la dévore.
Ivre de tant d'attraits, il ne peut maîtriser
La fougue des désirs qui viennent l'embraser.
Tisapherne à la fois tous deux les considère.
Enflammé d'un dépit qu'avec peine il modère,
La sombre jalousie, et l'orgueil, et l'amour,
Dans ses mobiles traits se peignent tour à tour.
De femmes entouré, le roi de Samarcande,
Altamore, plus calme, à ses désirs commande.
Il se tient à l'écart; là, son œil plus hardi
Se repose tantôt sur un bras arrondi,
Tantôt sur l'incarnat d'une bouche où s'étale
Dans toute sa fraîcheur la rose orientale.
Quelquefois à travers le tissu transparent
De beautés en beautés son œil toujours errant

Plonge furtivement, se promène, et caresse
D'une gorge de lis la forme enchanteresse.
Armide enfin relève un œil moins attristé;
Son beau front a repris quelque sérénité,
Et des sombres chagrins qui voilent son visage
Un sourire charmant éclaircit le nuage.
On ne sait quel espoir tempère son courroux.
« Vaillans guerriers, dit-elle, ô combien il m'est doux »
« De remettre en vos mains toute mon espérance !
« Je l'avoûrai : mon cœur, flétri par la souffrance,
« Sur la foi des sermens que de vous j'ai reçus,
« Se repose des vœux dans sa haine conçus. »
Adraste l'Indien lui répond : « Eh ! madame,
« Ne calmerez-vous pas le trouble de votre âme ?
« Je prétends déposer moi-même à vos genoux
« La tête de Renaud immolé par mes coups.
« Ou, si vous préférez le tenir dans vos chaînes,
« Vivant je l'abandonne à vos mains souveraines. »
D'un discours si hautain Tisapherne irrité
Se tait, mais de courroux son cœur a palpité.
Sur Tisapherne alors l'insidieuse Armide
Laisse tomber ses yeux pleins d'une flamme humide :
« Quand à ma cause ici je vois tout s'allier,
« Que ferez-vous, seigneur? — Moi, répond le guerrier,

» Du héros qui s'engage à finir vos disgrâces
« Je suivrai, mais de loin, les glorieuses traces.
« — Oui, de loin, dit Adraste; aux périls étranger,
« Madame, il me remet l'honneur de vous venger. »
Tisapherne à ces mots branlant sa tête altière :
« Ah ! s'il m'était permis d'écouter ma colère,
« De me servir du fer captif à mon côté,
« On verrait ce que peut mon intrépidité.
« Que m'importe l'excès de ta rage brutale,
« Et ta valeur, peut-être à quelque autre fatale ?
« Retenu par l'amour et les ordres du roi,
« Ce sont eux que je crains, barbare, et non pas toi. »
Adraste, furieux, au même instant se lève.
Tisapherne frémit, et va tirer son glaive,
Quand Armide se jette entre les deux rivaux.
« Quoi ! voulez-vous toujours par des transports nouveaux,
« Dit-elle, empoisonner l'espoir où je me livre ?
« Après tant de revers si je consens à vivre,
« Si dans chacun de vous j'honore un défenseur
« Qui du lâche Renaud doit punir la noirceur,
« Songez que vos fureurs retombent sur moi-même.
« Je hais de ces débats l'emportement extrême;
« Je vous l'ai déjà dit, princes, plus d'une fois.
« Calmez-vous, je le veux. » Au son de cette voix,

Les rivaux, qui de l'œil encore se menacent,
Tremblent, et sous leur joug à l'instant se replacent.
Mais Vafrin est présent; il a tout entendu.
De ce qu'il vient d'apprendre étonné, confondu,
Sur le complot fatal, sur le nom des complices
Il va dans tout le camp chercher d'autres indices,
Et l'horrible secret qu'il brûle d'éclaircir
Semble de plus en plus à ses yeux s'obscurcir.
Par l'obstacle irrité, son zèle encor redouble.
Habile à déguiser ses chagrins et son trouble,
De groupe en groupe il passe avec rapidité,
Même à l'empressement joint l'importunité,
S'attache à provoquer la moindre confidence....
Son art est en défaut; ruse, audace, prudence,
Il vient d'épuiser tout, et le mystère affreux
Demeure enveloppé d'un voile ténébreux.
Après de longs efforts, trompé dans son attente,
Il se décide enfin à regagner la tente
Où, d'espoir et d'orgueil s'enivrant tour à tour,
La jeune Armide éclate au milieu de sa cour.
Il ose se flatter que, dans cette retraite
Où des héros chrétiens on jure la défaite,
Et que de l'Orient remplissent tous les rois,
Parmi tant de récits et d'amour et d'exploits

Peut-être il saisira, par quelque adroite ruse,
Ce fil libérateur que le sort lui refuse.
Il entre, et s'approchant d'une jeune beauté,
Comme si dès long-temps elle avait accepté
Le tribut de ses vœux empressés à lui plaire,
Il dit en souriant : « Je voudrais satisfaire
« Au belliqueux espoir dont mon cœur est saisi.
« Pour votre défenseur si vous m'aviez choisi,
« Peut-être que ma main, à frapper déjà prête,
« De Bouillon, de Renaud vous offrirait la tête. »
Vafrin se flatte ainsi, poursuivant son projet,
D'amener l'entretien sur un plus grave objet.
Mais, tandis qu'il parlait, un geste involontaire
De son déguisement a trahi le mystère.
Une autre femme accourt avec empressement,
L'envisage, l'écoute, et d'un ton d'enjoûment :
« Moi, de ton cœur aussi je brigue la conquête,
« Dit-elle; à me servir que ton zèle s'apprête.
« Comme à mon chevalier, à mon vengeur discret,
« Je veux bien t'accorder un entretien secret. »
En achevant ces mots d'une voix ingénue,
Elle le prend à part : « Te serais-je inconnue ?
« Vafrin, regarde-moi. » L'écuyer frémissant
Dissimule avec soin le trouble qu'il ressent.

« Madame, lui dit-il, non, rien ne me rappelle
« Des traits dignes pourtant d'un souvenir fidèle.
« Je ne suis pas celui que vous avez nommé.
« Dans Biserte nourri, sous un ciel enflammé,
« Du vertueux Lesbin j'ai reçu la naissance.
« On me nomme Almanzor. — Quand ma reconnaissance
« Envers toi désormais brûle de s'acquitter,
« Repond-elle, Vafrin, pourquoi me redouter ?
« Ah ! pour sauver tes jours je donnerais ma vie.
« Cesse de m'abuser : reconnais Herminie,
« Captive de Tancrède, et ton maître et le mien.
« Tu fus six mois entiers mon généreux soutien.
« Dans ma douce prison, sous ta garde remise,
« Tu me vis autrefois, à mon destin soumise,
« M'applaudir de tes soins assidus et constans.
« Je jure par cet astre aux rayons éclatans
« Que tu peux sans contrainte ici m'ouvrir ton âme.
« Hélas ! de ton secours moi-même je réclame
« Le prix de tant de maux injustement soufferts.
« Compatis à mon sort; rends-moi mes premiers fers.
« Ma triste liberté me pèse, m'importune,
« Et chacun de mes jours, compté par l'infortune,
« Se lève dans le deuil et dans le désespoir.
« Si, chargé par Bouillon d'un périlleux devoir,

« Dans le camp sarrasin tu cherches à surprendre
« Des secrets que sans moi tu ne pourrais apprendre,
« Écoute, et des destins admire la faveur. »
Elle dit : l'écuyer, inquiet et rêveur,
Qui se rappelle Armide et son art sacrilége,
A sa crédulité craint qu'on ne tende un piége.
Que sait-il ? une femme est un être inconstant,
Qui veut et ne veut pas, qui change à chaque instant :
A ses discours trompeurs insensé qui se fie !
« Madame, permettez que je me justifie,
« Dit Vafrin; dans ces lieux tout est suspect pour moi,
« Et peut-être j'ai dû soupçonner votre foi.
« Mais je vous reconnais : vous êtes Herminie.
« Il suffit; de ce camp fuyez l'ignominie :
« Je m'offre à vous conduire, et j'apprendrai de vous
« Ce qu'à mes yeux dérobe encor le ciel jaloux.
« Mais hâtons le départ. » L'un et l'autre s'engage
A s'échapper dans l'ombre; et de ce prompt voyage,
Qui des vengeurs du Christ sert les grands intérêts,
Vafrin vole à l'instant disposer les apprêts.
Sous la tente Herminie un moment est rentrée.
Aux femmes, aux héros dont elle est entourée,
Elle parle en riant du nouveau chevalier
Qu'à ses destins futurs elle vient de lier,

Rejoint bientôt Vafrin, se livre à sa conduite,
Et tous deux loin du camp déjà pressent leur fuite.
Dans un lieu solitaire ils arrivent enfin.
« Princesse, dit alors l'impatient Vafrin,
« Parlez; instruisez-moi de ce complot infâme.
« — Huit guerriers, répond-elle, en ont ourdi la trame.
« Ormond est à leur tête. Au milieu des combats,
« Ce jour même où l'Asie avec tous ses soldats
« Fondra sur les chrétiens, fléaux de sa puissance,
« Pour immoler Bouillon unis d'intelligence,
« Et portant sur l'épaule, en or pur figuré,
« L'emblème de la Croix parmi vous révéré,
« Sous les brillans habits de la garde fidèle
« Qui prodigue au héros ses respects et son zèle,
« Le détestable Ormond et ses dignes amis
« Se couvriront d'un sang au calife promis.
« Au cimier de leur casque ils laisseront paraître
« Un signe qui des leurs les fera reconnaître;
« Et quand les deux partis, ensemble se mêlant,
« Auront changé la plaine en un fleuve sanglant,
« Parmi le deuil, les cris, le trouble et le carnage,
« Vers le pieux Bouillon se frayant un passage,
« Les traîtres dans ses flancs, au meurtre réservés,
« Plongeront leurs poignards de poisons abreuvés.

« Hélas ! suis-je à mon tour exempte de reproche ?
« La fille de Cassan, la reine d'Antioche
« Ne connut que trop bien, durant ses longs revers,
« Des peuples d'Occident les usages divers.
« Les cruels l'ont appris. Sans pitié pour mes larmes,
« Ils m'ont fait dessiner vos habits et vos armes.
« Malgré moi j'ai servi leurs barbares desseins.
« Mais j'eus horreur du crime et d'un camp d'assassins;
« Je fuis avec transport ces monstres que j'abhorre.
« Dois-je te dire plus ? d'autres raisons encore..... »
Elle n'achève pas; une vive rougeur
De son front à l'instant colore la blancheur,
Et sa timide voix sur ses lèvres expire.
L'écuyer la regarde; il l'entend qui soupire :
Il veut lire en son âme, et parle ainsi : « Pourquoi
« D'un silence cruel vous imposer la loi,
« Madame? vous savez si Vafrin vous respecte.
« Et depuis quand ma foi vous est-elle suspecte? »
La princesse répond : « Trop sévère pudeur,
« Fuis, et de mon amour laisse éclater l'ardeur.
« Depuis assez long-temps, à ton joug asservie,
« Je n'ai fait que traîner une mourante vie.
« Tu me parles en vain : je m'affranchis de toi;
« Et mon fatal secret s'échappe malgré moi.

« Elle est toujours présente à ma triste pensée
« Cette nuit où, dans l'ombre, Antioche forcée
« Vit tomber sous les coups de ses fiers conquérans
« Ses temples, ses palais, mon trône et mes parens.
« Si je n'avais du moins perdu qu'un diadème !
« Mais le destin jaloux, m'enlevant à moi-même,
« Sans retour fit passer dans les mains du vainqueur
« Mon repos, mes trésors, mon empire, et mon cœur.
« Sans doute il te souvient que, pâle, échevelée,
« Fuyant de mon palais l'enceinte désolée,
« Je courus de ton maître embrasser les genoux.
« O toi dont la fureur s'appesantit sur nous,
« Prête à mon innocence un appui tutélaire !
« Lui dis-je, et que mes pleurs désarment ta colère !
« Mais lui, sans écouter la fin de mon discours :
« Princesse ! me dit-il, acceptez mon secours.
« Votre honneur m'est sacré ; j'en réponds sur ma vie.
« Je sentis à ces mots dans mon âme ravie
« Se répandre et courir un doux frémissement.....
« Non, je te dirais mal par quel enchantement,
« Oubliant les horreurs qui m'avaient tourmentée,
« Dans un monde nouveau je me crus transportée.
« Tancrède cependant, à me voir assidu,
« Consolait les ennuis de mon cœur éperdu,

« Mêlait ses pleurs aux miens, et me faisait entendre
« D'une douce pitié la voix sensible et tendre.
« Un jour enfin, un jour..... ô fatale bonté !
« Reprenez vos trésors et votre liberté,
« Dit-il ; puisse le ciel, à mes vœux exorable,
« Jeter sur vos destins un œil plus favorable !
« Le cruel, en feignant de plaindre ma douleur,
« M'enleva pour jamais un reste de bonheur.
« Il me combla de biens et de largesses vaines ;
« Il voulut m'affranchir, et resserra mes chaînes.
« Qu'un cœur vraiment épris sait mal dissimuler
« Le tyrannique amour dont il se sent brûler !
« Souvent je te parlais des vertus de ton maître ;
« Et ce feu qu'en mon sein un seul instant fit naître,
« Triomphant malgré moi de tous mes vains efforts,
« Laissait en ta présence éclater ses transports.
« Princesse, disais-tu, quelque secrète flamme
« Vous prive du repos dont jouissait votre âme.....
« Et moi, pour t'abuser, sur mes premiers malheurs
« Je voulais rejeter la cause de mes pleurs ;
« Je le voulais en vain. Tes regards pouvaient lire
« Dans mes traits, dans mes yeux l'excès de mon délire.
« Ah ! puisque je devais briser sans fruit les nœuds
« Du frein que la pudeur opposait à mes feux,

« Hélas ! pourquoi dès-lors, accueillant ta prière,
« Ne t'ai-je pas ouvert mon âme tout entière !
« Tes conseils généreux, tes soins compatissans
« Peut-être auraient calmé l'orage de mes sens.
« Mais enfin je partis de regrets consumée,
« Emportant la blessure en mon sein renfermée;
« Déjà de mes beaux jours se desséchait la fleur :
« Je mourais, quand l'Amour, touché de ma douleur,
« Vint m'offrir je ne sais quelle vague espérance
« Dont le charme à l'instant suspendit ma souffrance.
« Il cause mes tourmens; lui seul peut les finir,
« Me dis-je; à mon vainqueur allons nous réunir.
« Par l'aveugle fortune à me nuire empressée,
« Je perdis une erreur dont je m'étais bercée.
« J'allais dans votre camp pénétrer sans effort,
« Quant tout à coup des cris de vengeance et de mort
« Signalent mon approche à travers la nuit sombre.
« Dirigés contre moi, des traits sifflent dans l'ombre.
« Mon coursier s'épouvante, il m'emporte, et je cours
« Dans un hameau tranquille ensevelir mes jours.
« Là sous un toit de chaume, en habits de bergère
« Embrassant une vie à mon rang étrangère,
« Je gardai les troupeaux; et mes pleurs, mes regrets
« N'eurent pour confident que l'écho des forêts.

« Ma solitude, hélas ! irrite encor mes peines.
« Tout entière à l'ardeur qui fermente en mes veines,
« Pour revoir mon amant j'abandonne ces bois,
« Et le sort me trahit une seconde fois.
« Par des Égyptiens poursuivie, arrêtée,
« Conduite dans leur camp, à leur chef présentée,
« Vers l'antique Gaza je me rends avec eux.
« J'y reçus d'Émiren un accueil généreux.
« Lui-même de ma bouche apprit ma destinée;
« Et, plaignant ma jeunesse à l'exil condamnée,
« Il me fit prodiguer des respects, des honneurs,
« Et de mon sort du moins tempéra les rigueurs.
« Voilà, mon cher Vafrin, ma déplorable histoire.
« Mais Tancrède toujours obsède ma mémoire.
« C'est lui seul que mes yeux, de pleurs toujours couverts,
« Cherchent avec transport dans ce vaste univers.
« O toi qui m'embrasas jeune et timide encore
« De ce terrible amour dont le feu me dévore,
« Idole de mon cœur, par pitié laisse-moi
« Respirer une paix qui m'attend près de toi !
« Il en est temps : rassure une amante craintive,
« Et daigne dans ses fers rétablir ta captive ! »
Elle parlait ainsi : l'écuyer cependant
Échappe à tous les yeux, et, conducteur prudent,

Par les plus courts chemins, vers la ville sacrée
S'avance nuit et jour d'une marche assurée.
Mais le soleil touchait à l'occident lointain,
Et colorait le soir des clartés du matin ;
L'ombre déjà des monts enveloppait la cime.
Dans un vallon sauvage et voisin de Solime,
Des vestiges sanglans, autour d'eux imprimés,
Frappent des voyageurs les regards alarmés.
Ils découvrent bientôt étendu sur le sable
Un guerrier d'un aspect féroce et redoutable.
L'armure qui le couvre annonce un Sarrasin,
Et son cadavre énorme encombre le chemin.
La princesse un moment s'arrête. Vafrin passe,
Et, du sang répandu suivant toujours la trace,
Voit un autre guerrier qui, dans ce lieu désert,
Des voiles du trépas semble déjà couvert.
« C'est un chrétien ! dit-il ; » et, pour le reconnaître,
Il détache le casque.... « Ah ! grand Dieu, c'est mon maître !
« C'est Tancrède !.... il est mort ! » A ce cri plein d'horreur
Herminie..... oh ! comment exprimer sa terreur ?
D'épouvante et d'amour son sein tremblant palpite.
Elle ne descend pas, elle se précipite ;
Et, quand elle aperçoit ce front ensanglanté,
Pâle, mais dont la mort respecte la beauté ;

Haletante, éperdue, elle entoure, elle presse
De ses bras languissans l'objet de sa tendresse,
Le couvre de baisers, de larmes, de sanglots,
Et sa douleur enfin éclate dans ces mots :
« Je n'étais pas encore assez infortunée !
« Dans quel état, ô ciel ! ma noire destinée,
« Tancrède, cher amant, te présente à mes yeux !
« Quoi ! je vis, et tu perds la lumière des cieux !
« Tancrède ! reconnais ton amante fidèle !
« Ouvre les yeux..... réponds à ma voix qui t'appelle ?
« C'est moi ! c'est Herminie !.... ô regrets superflus !
« Je te vois, je te parle, et tu ne m'entends plus !
« Qui m'eût dit qu'une vue, à mon bonheur si chère
« Comblerait aujourd'hui l'excès de ma misère !
« Quelle main sacrilége, au gré de son courroux,
« Ferme ces yeux jadis si cruels et si doux ?
« Quelle morne pâleur en ce moment efface
« De ce front si vermeil la fraîcheur et la grâce !
« Dans l'éternelle nuit, où maintenant tu dors,
« Ombre de mon héros, pardonne à mes transports,
« Et laisse-moi cueillir sur ces lèvres éteintes
« Des baisers que l'amour promettait à mes plaintes !
« Que mon souffle brûlant, dans ton sein épanché,
« Y ranime ce cœur que je n'ai point touché !

« Malheureuse ! où m'emporte un délire funeste !
« Plus de vœux ! plus d'espoir ! la mort seule me reste. »
Elle dit; et ses pleurs, en source jaillissant,
Mouillent de son beau teint l'incarnat pâlissant.
Ces pleurs ont du héros inondé le visage;
Il n'a point de ses sens encor repris l'usage.
Ses lèvres un moment s'entr'ouvrent, et soudain
Un soupir douloureux s'échappe de son sein.
Herminie à l'instant : « Regarde-moi, Tancrède !
« Dit-elle; prends pitié du trouble qui m'obsède !
« Avant que d'expirer je t'engage ma foi;
« Attends, attends mon âme errante auprès de toi ! »
Tancrède cependant, pour revoir la lumière,
Ouvre et ferme aussitôt sa débile paupière.
Vafrin s'écrie alors : « Suspendons nos douleurs;
« Il lui faut des secours, madame, et non des pleurs. »
L'amoureuse Herminie, à son zèle propice,
Lui prête de ses mains l'industrieux office,
Promène sur les flancs du héros désarmé
Un pudique regard d'espérance animé,
Examine avec soin, sonde chaque blessure,
Interroge son art, et bientôt se rassure.
Tancrède peut renaître à la clarté du jour,
Et couronner enfin un si constant amour !

Mais du sang qui s'enfuit comment tarir les ondes ?
Comment envelopper ces blessures profondes ?
L'amour et la pitié, d'accord avec ses vœux,
Inspirent Herminie; et de ses longs cheveux
Sacrifiant bientôt la flottante richesse,
De flexibles liens elle entoure, elle presse
Son voile, dont les plis, en léger appareil,
Emprisonnent l'essor d'un sang pur et vermeil.
Le safran, le dictame, en ce lieu solitaire,
N'embaument pas les airs d'un parfum salutaire;
Mais elle sait des mots puissans, mystérieux,
Pour charmer les douleurs, révélés par les dieux.
Tancrède se ranime à leur douce magie,
Ouvre des yeux errans, sort de sa léthargie,
Regarde, et reconnaît son fidèle écuyer :
« Cher Vafrin, près de moi qui vient de t'envoyer? »
Dit-il. Puis, s'adressant à l'aimable Herminie :
« O vous, vous dont les soins me rendent à la vie,
« Beauté compatissante, eh ! qui donc êtes-vous ? »
A ces mots prononcés d'un accent faible et doux,
Elle exhale un soupir; son beau teint se colore
Du vermillon des cieux éclairés par l'aurore;
Et la crainte et l'espoir font palpiter son sein :
« Vous l'apprendrez, dit-elle, et saurez mon dessein.

« Si j'ai pu de vos maux calmer la violence,
« J'ose vous commander le repos, le silence.
« Vos jours seront sauvés ; je m'en flatte du moins ;
« Et vous verrez plus tard s'il faut payer mes soins. »
Alors sur ses genoux mollement elle pose
La tête du guerrier qui de son sort dispose.
Mais Vafrin cependant voudrait qu'avant la nuit
Dans l'enceinte du camp Tancrède fût conduit.
Tandis qu'il y songeait, dans cette solitude,
Pour les jours du héros remplis d'inquiétude,
Ses fidèles soldats accourent près de lui,
Et Vafrin leur demande un secourable appui ;
De leurs bras enlacés formant un lit mobile,
Ils y couchent Tancrède, et, d'un pas lent, tranquille,
S'apprêtent à marcher vers les remparts soumis.
Tancrède dit alors : « Eh quoi ! braves amis,
« Laisserons-nous Argant, privé de sépulture,
« Des voraces corbeaux devenir la pâture ?
« J'honore sa valeur ; et ses derniers momens
« Ont vu mourir ma haine et mes ressentimens.
« Rendons à ce héros, trahi par la victoire,
« Les suprêmes honneurs dignes de sa mémoire.
« Mais vous, transportez-moi dans le sein des remparts
« Où de mes compagnons flottent les étendards.

« C'est là, si le destin doit finir ma carrière,
« Qu'avec plus de douceur je perdrai la lumière.
« Peut-être qu'en ces lieux, où, sur un bois cruel,
« Pour le salut de tous mourut l'Homme immortel,
« Mon âme rayonnante et de paix et de joie
« S'ouvrira vers les cieux une facile voie.
« Heureux, quand de mes jours s'éteindra le flambeau,
« D'expirer en chrétien près du sacré tombeau ! »
Il se tait. Les soldats à son ordre obéissent,
Enlèvent l'Infidèle, et sous son poids fléchissent.
On marche vers Solime, où déjà le héros
D'un sommeil bienfaisant savoure le repos.
Non loin de là Vafrin a guidé la princesse
Vers un réduit paisible, et, libre alors, s'empresse
A prévenir Bouillon de l'infâme complot.
Il est en sa présence introduit aussitôt,
Et trouve ce guerrier assis près de la couche
Où Raymond, abattu par le sultan farouche,
De sa chute récente est encore accablé.
Là Bouillon, présidant le conseil assemblé,
Interroge des chefs la longue expérience,
Et pèse leurs avis dictés par la prudence.
On annonce Vafrin : « A tes ordres soumis,
« Seigneur, j'ai pénétré dans les rangs ennemis.

« Mais le soleil naissant chasserait la nuit sombre
« Avant qu'ici ma voix t'en eût compté le nombre.
« Ils couvrent les vallons, les plaines, les coteaux,
« Dépouillent les guérets, tarissent les ruisseaux,
« Et leur foule innombrable est à peine nourrie
« Par les vastes moissons de toute la Syrie.
« Méprise toutefois ce ramas impuissant
« Que déchaîne aujourd'hui la terreur du croissant.
« Jamais entre leurs mains un javelot ne blesse;
« Et le poids d'une armure accable leur faiblesse.
« Quelques guerriers pourtant, endurcis aux travaux,
« De la Perse en ces lieux ont suivi les drapeaux.
« Mais il est une troupe, à vaincre accoutumée,
« Que peut sans déshonneur combattre ton armée:
« Elle seule jouit d'un assez beau renom :
« Attachée au soudan, l'Immortelle est son nom.
« Dans ses rangs, en effet, que le glaive terrasse
« Un guerrier, aussitôt un autre le remplace.
« Émiren, du calife auguste favori,
« Émiren, dès l'enfance aux dangers aguerri,
« Commande cette armée; et, sous deux jours peut-être,
« Devant Jérusalem tu le verras paraître.
« Heureux si, contre nous prêt à se mesurer,
« Dans la plaine voisine il peut nous attirer !

« Pour toi, Renaud, défends ta glorieuse vie,
« Par la haine d'Armide en secret poursuivie.
« Les plus vaillans guerriers, de lui plaire jaloux,
« Aiguisent contre toi leur glaive et leur courroux.
« Pour les associer à l'excès de sa rage,
« Cette beauté perfide a tout mis en usage,
« Et son trône et sa main attendent le premier
« Qui percera ton cœur d'un glaive meurtrier.
« Parmi les conjurés on distingue Altamore;
« Adraste, souverain d'une peuplade more,
« Adraste, dont le bras, en tous lieux triomphant,
« Change en coursier docile un énorme éléphant;
« Et Tisapherne aussi, que d'une voix publique
« Proclament sans rival et l'Asie et l'Afrique. »
Renaud d'impatience a soudain tressailli.
Mille éclairs foudroyans de ses yeux ont jailli.
Il s'indigne, et son cœur, trop fier pour se contraindre,
Brûle de tout oser quand il a tout à craindre.
« Bouillon, poursuit Vafrin, je frémis de parler:
« Un secret plus affreux me reste à dévoiler.
« On menace tes jours; une foule inhumaine
« Te dévoue aux poignards consacrés par sa haine. »
Il révèle à ces mots l'horrible trahison,
Décrit fidèlement les armes, le poison,

Les promesses du chef, les sermens des complices,
Le prix qui les attend, et tous leurs artifices.
Mais le sage Héros à Raymond s'adressant :
« Eh bien, cher comte, eh bien ! dans ce péril pressant
« Que ferais-tu ? Réponds avec cette franchise
« Que nul ménagement n'altère et ne déguise.
« — Puisqu'il faut devant toi m'expliquer sans détour,
« Je n'attaquerais plus, j'investirais la tour,
« Et, fermant toute issue à ceux qu'elle protége,
« Seigneur, j'épargnerais les fatigues d'un siége
« A ces vaillans soldats accablés de travaux,
« Et prêts à s'engager en des combats nouveaux.
« Prononce maintenant si nous devons attendre
« Ou chercher l'ennemi qui songe à nous surprendre.
« Un soin plus important m'occupe tout entier :
« De la gloire avec toi nous suivons le sentier;
« Notre empire est fondé sur ta seule puissance;
« Sans toi, l'Asie échappe à notre obéissance;
« Tout périt, si tu meurs : ainsi donc songe bien
« A ne pas exposer l'honneur du nom chrétien.
« Sachons adroitement démasquer l'imposture ;
« Fais changer à ta garde et d'habit et d'armure ;
« Que dans leur propre piége, arrêtés et surpris,
« Les artisans du crime en reçoivent le prix.

« — Je reconnais ici ta prudence ordinaire,
« Lui répond Godefroi. Ton amitié m'éclaire.
« Tes avis sont les miens; et je vais commander
« Ce qu'ici par respect tu n'oses demander.
« Marchons à l'ennemi : derrière ces murailles
« Cacherons-nous un glaive, arbitre des batailles ?
« Non, non, c'est dans la plaine, à la clarté des cieux,
« Qu'il doit des Sarrasins épouvanter lès yeux.
« Pourront-ils soutenir l'éclat de nos trophées ?
« Sous nos coups triomphans, ces hordes étouffées,
« Dans les flots de leur sang nous verront cimenter
« Un trône où l'Éternel enfin va remonter;
« Et cette faible tour, leur retraite dernière,
« D'elle-même à l'instant se rendra prisonnière. »
Bouillon se tait alors, sépare le conseil,
Et chacun s'abandonne aux douceurs du sommeil.

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

Il est une chose qui frappe surtout les regards du lecteur attentif dans ces deux derniers chants où se termine le développement de l'action ; c'est le soin toujours habile du poëte à achever, par quelque trait saillant de caractère, les physionomies dont il a dessiné l'ensemble dans le cours de son ouvrage. Vainqueurs ou vaincus, chrétiens ou musulmans, quels que soient ceux que nous avons vus figurer sur la scène épique, leur destinée à tous va finir pour nous ; mais il faut qu'elle finisse d'une manière remarquable ; il faut, pour que l'intérêt ne reste pas incomplet, que tout ce qui nous a paru grand s'achève avec un nouveau caractère de grandeur ; que tout ce qui a été pathétique laisse dans l'âme une émotion dernière plus forte et plus touchante que toutes les autres ; qu'enfin non-seulement, comme a dit Horace,

Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit. . . . . .

mais que chaque personnage, en se montrant pour la dernière fois, soit en quelque sorte plus que jamais lui-même. Un ensemble aussi soigneusement composé, aussi régulier que celui de *la Jérusalem*, ne pouvait se passer d'un trait aussi essentiel à sa perfection ; et le Tasse entendait trop bien les règles de l'art pour manquer à celle-

ci. Jamais il n'a répandu autant d'éclat sur les acteurs de son grand drame, jamais il ne les a revêtus d'un si puissant intérêt qu'au moment où ils vont s'effacer de la scène. La fin de leur rôle, si je puis parler ainsi, est leur triomphe, et leur adieu au théâtre de gloire où ils ont paru un de ces adieux qui laissent un long souvenir. L'imagination frappée ne peut plus oublier Argant et Tancrède, quand un combat si terrible devient comme la dernière apparition de leur valeur; la tendresse passionnée qui fait le caractère d'Herminie se déploie plus énergiquement que jamais dans sa rencontre avec Tancrède expirant, et l'impression en reste dès-lors ineffaçable; tous enfin, car il serait trop long de les énumérer, tous, en atteignant le terme de leur destin, qu'il soit triste ou fortuné, atteignent le terme de la grandeur épique permise à leur caractère, et les traits de leurs figures ressortent mieux que jamais cette dernière fois, par le jour éclatant où ils sont placés. Cette remarque, dont la justesse nous paraît incontestable, se vérifiera d'elle-même à chaque pas que nous ferons vers la fin de l'épopée.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 277.

A sa brillante armure, à son air intrépide,
Le satrape à l'instant reconnaît ce héros,
Et d'une voix brutale il l'insulte en ces mots :
« Te voilà donc Tancrède ! et ma juste colère
« Peut de ta lâcheté te payer le salaire !

Dès long-temps a commencé la rivalité d'Argant et de Tancrède; dès long-temps le Tasse, par un artifice qui lui est tout particulier dans la composition de ses caractères, les a comme placés face à face et destinés l'un à

l'autre. Une fois déjà même, sous les yeux des deux camps, ils ont essayé la puissance de leur bras dans un combat singulier ; la fortune incertaine a ajourné la décision de cette fameuse querelle. Argant devait défendre Solime jusqu'au bout, et ne tomber qu'au milieu de ses ruines ; c'est maintenant que son heure fatale est arrivée.

Il fallait que le Tasse fût bien riche en ressources, et qu'il eût bien la conscience de sa richesse pour tenter encore une fois la peinture d'un de ces combats particuliers après en avoir décrit tant d'autres, surtout pour mettre deux fois aux prises les deux mêmes guerriers. La variété était bien difficile ; cinq ou six tableaux pareils déjà tracés ne pouvaient guère laisser à son pinceau de nouvelles couleurs. Mais le Tasse a pratiqué ici l'adroite ruse qu'il a pratiquée partout ailleurs : ne pouvant mettre la variété dans la description du combat en lui-même, c'est-à-dire dans les coups que se portent les deux rivaux, il l'a mise dans les circonstances qui accompagnent cette description ; il a cherché dans la position respective des combattans, dans leur caractère, les moyens de donner à leur lutte une face toute particulière, et est fort heureusement parvenu à ne se point ressembler à lui-même.

Le défi d'Argant n'est point ici tel que le premier qu'il porta à Tancrède ; c'est sur la brèche qu'ils se rencontrent ; c'est pendant que le Musulman défend par d'héroïques efforts une ville où le chrétien va entrer victorieux. Argant, dans son orgueil, croit que Tancrède a jadis fui devant lui par crainte ; Argant s'est engagé par le plus terrible des sermens à venger la mort de Clorinde : ces deux circonstances, et celle de la chute voisine de Jérusalem, ajoutent encore à la brutale insolence de ses

paroles. Le dédain devait être la réponse de Tancrède. Ils partent; d'un commun accord ils se sont décidés à séparer leur querelle du grand débat dont Solime est alors le théâtre. Singulier effet de la haine, qui, portée à son comble, a en quelque sorte la jalousie de l'amour! Des chrétiens attaquent Argant; Tancrède, qui voit en lui sa victime, devient son défenseur par l'égoïsme de la vengeance : c'est une proie réservée à son glaive, dont il veut tout le sang, sur laquelle il lui faut tous les droits de la victoire. Ce sentiment est exprimé par le poëte avec une admirable énergie.

Ce n'est pas un sentiment moins naturel et moins profond que celui qui saisit tout à coup l'âme d'Argant au moment où, arrivé avec son fier rival dans le vallon qui doit servir de théâtre à leur combat, il jette un triste regard sur Solime désolée par tant de ravages. Quelle infortune que celle qui peut attrister ainsi le cœur d'Argant, qui peut lui arracher un soupir! et qu'il y a de pathétique au fond de cette grande et patriotique douleur, assez puissante pour suspendre un moment en lui la haine et ses fureurs, et les faire céder à la pitié! Que l'on compare à cela le désespoir d'une femme.

La force d'une part, l'adresse de l'autre, usant chacune de tous ses avantages, voilà en deux mots le combat d'Argant et de Tancrède. Nous ne le suivrons pas parmi les faces diverses sous lesquelles successivement il se présente; tantôt un habile assaut d'escrime où l'art déploie contre l'art toutes ses ressources meurtrières; tantôt une lutte vigoureuse où les deux rivaux se disputent la victoire par les fortes étreintes de leurs bras; tantôt enfin une guerre à mort où les ruses de l'attaque et de la dé-

fense sont oubliées pour faire place à une rage aveugle et à ses coups furieux et désordonnés. Nous ne dirons rien non plus de toute cette variété de détails destinés à empreindre cette description d'un caractère particulier; de ces paroles menaçantes dont les guerriers font plus d'une fois échange; de ces comparaisons qui, outre l'avantage de mieux peindre les objets, ont celui de rompre heureusement la suite uniforme du récit. Il nous a suffi d'indiquer ce mérite du poëte, de lui en avoir fait un juste titre d'éloge. Nous n'avons plus ici qu'une remarque à faire, et elle a pour but de confirmer une observation plus générale que nous énoncions tout à l'heure. Argant et Tancrède finissent comme ils ont commencé, et avec plus d'éclat même; Argant est toujours intrépide et toujours farouche, Tancrède toujours brave et toujours magnanime; Argant, terrassé, perce d'une main déloyale l'ennemi qui lui offre la vie, et quand il n'est plus, sa face terrible semble menacer le ciel; Tancrède, héros chrétien jusqu'au dernier moment, veut pardonner, frappe à regret, et, vainqueur, s'agenouille humblement devant le Dieu des armées.

Moriva Argante, e tal morìa, qual visse;
Minacciava morendo, e non languía;
Superbi, formidabili, e feroci,
Gli ultimi moti, fur l'ultime voci.

Ripon Tancredi il ferro, e poi divoto
Ringrazia Dio del trionfal onore.

Le contraste ne pouvait être plus fortement prononcé.

En résumé, c'est encore un bien grand morceau de poésie que cette description.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 287.

Cependant les chrétiens, maîtres de ces rivages,
Dans la ville sacrée étendaient leurs ravages.
Où trouver des couleurs pour ces affreux tableaux ?
Les mourans et les morts, élevés en monceaux,
Embarrassent les pas des vainqueurs homicides.

Le Tasse achève ici un tableau qu'il a déjà ébauché avec de bien énergiques couleurs dans les derniers vers du chant qui précède. Virgile avait peint avant lui le carnage et la désolation parcourant à grands pas les murs de Troie captive, et l'imitation était trop facile pour n'être pas attrayante.

Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet ? aut possit lacrymis æquare labores ?
Urbs antiqua ruit multos dominata per annos,
Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et relligiosa deorum
Limina.....
Luctus ubique, pavor, et plurima mortis imago.....
Et pavidæ matres pressêre ad pectora natos.

Le Tasse ne fait pourtant qu'imiter, et ne traduit pas; il faut lui en savoir gré : il n'a point enlevé à son pinceau tout le mérite de l'originalité. Il avait d'ailleurs là à détacher du sein de cette horrible mêlée l'imposante tête de Renaud; il n'avait plus besoin de Virgile.

La valeur du jeune héros se montre avec ses deux éminens caractères; elle est généreuse et terrible. Dédaignant de vulgaires victimes, il se garde de frapper ce qui ne résiste point; sa voix et son regard inspirent assez d'effroi; c'est pour les têtes superbes qu'il réserve la colère de son glaive. Mais, arrivé devant la porte du temple

de Salomon, il trouve une barrière à ses coups. Il s'indigne, et parcourt des yeux ce vaste édifice; on croit voir Alcide portant trois fois un inutile regard autour de l'Aventin et de l'antre de Cacus *; ou, par une autre image plus faible et à laquelle le Tasse eût dû préférer la première, le loup ravisseur errant tout à l'entour de la bergerie :

Indè lupi ceu
Raptores, atrâ in nebulâ, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti,
Faucibus expectant siccis. . . . . ÉNÉIDE, liv. 2.

Une poutre s'offre à ses regards, plus lourde que ne le fut jamais le mât d'un navire; il la saisit, et les portes du temple sont brisées. On ne pouvait donner une plus haute idée de la force de son bras.

Ici commence cette affreuse scène de sang que nous ont trop fidèlement conservée les récits de l'histoire. Le Tasse a fait preuve de goût en l'indiquant au lieu de la décrire; surtout il en a habilement effacé l'horreur en n'y faisant voir qu'un éclatant témoignage de la justice divine, qui apporte à l'impie une tardive mais redoutable vengeance, et lave par des flots de sang païen les profanations de son temple. *Tantùm humani sanguinis effusum est, ut cæsorum corpora, undâ sanguinis impellente, volverentur per pavimentum, et brachia, sive truncatœ manus, super cruorem fluctuarent.* (ROB. MON., lib. 9.) Ainsi parle celui de tous les chroniqueurs du vieux temps dont le récit nous a paru le moins hideusement exagéré. Les autres se sont plu à retracer avec une fidélité révoltante toutes les circonstances de cet

* Énéide, liv. 8.

épouvantable carnage : ce n'est point là que la poésie devait aller s'enrichir auprès de l'histoire.

Au lieu des écrivains chrétiens, qui semblent applaudir à de pareilles horreurs, citons ici un poëte musulman qui les déplore ; nous rencontrerons plutôt les sentimens de nos lecteurs. Voici comment s'exprimait le patriotisme de Modhaffer-Abyverdy, témoin de tous les désastres de Solime conquise : *

« Notre sang s'est mêlé à nos pleurs, et il ne reste au-
« cune partie de notre être qui puisse être l'objet des
« coups de nos ennemis.

« O malheur si les larmes remplacent les véritables
« armes, lorque la guerre fait étinceler ses feux !

« Comment l'œil pourrait-il fermer ses paupières, lors-
« que des catastrophes telles que les nôtres reveilleraient
« ceux qui dormiraient déjà du plus profond sommeil?

« Vos frères n'ont pour coucher en Syrie que le dos de
« leurs chameaux agiles, ou les entrailles des vautours.

« Les Francs les traitent comme de vils esclaves, et
« vous, vous laissez traîner nonchalamment le pan de la
« robe de la mollesse, comme feraient des gens en par-
« faite sécurité.

« Que de sang n'a point déjà coulé ! que de femmes
« forcées par pudeur de cacher leur beauté avec leurs
« bracelets !

* Rien n'est plus éloigné de notre pensée que de nous donner, par cette citation, un faux air d'érudition orientale. On trouvera tout le passage que nous rapportons ici dans l'*Histoire de M. Michaud*, où nous le prenons, parce qu'il nous semble avoir quelque intérêt, et n'est point d'ailleurs déplacé dans ces notes.

« Est-ce que les chefs des Arabes, les héros des Per-
« sans se soumettraient à un tel avilissement?

« Ah! du moins, s'ils ne se défendent pas par attache-
« ment à leur religion, qu'ils soient donc animés par
« leur propre honneur et par l'amour de tout ce qui leur
« est cher! »

Ce ne sont plus là des vers pour nous, puisqu'ils sont traduits; mais pourtant, outre l'énergie patriotique qui y domine, la beauté poétique même ne s'y fait-elle pas sentir?

NOTE TROISIÈME, PAGE 290.

« Quoi! répond Soliman, pénétré de douleur,
« Se peut-il qu'un revers accable ta valeur?
« Cette antique fierté, de l'Orient connue,
« A l'heure du péril qu'est-elle devenue?
« L'impitoyable sort peut tout nous enlever;
« Mais notre honneur nous reste, il faut le conserver.
« Viens donc, viens parmi nous reposer ta vieillesse,
« Et chasse de ton cœur une indigne faiblesse. »

Voilà le dernier trait de cet indomptable héroïsme qui fait le caractère de Soliman, et lui donne un air de grandeur que ne porte avec lui aucun des guerriers de Mahomet. Argant sait braver la mort comme il sait la donner, c'est là tout son courage; c'est celui du tigre et du lion. Soliman a une autre force que celle de son bras, il a celle de son âme; sa haine contre les chrétiens n'est point un instinct aveugle, c'est un devoir auquel il est fidèle par principe; son orgueil n'est point une vaine jactance qui se complaît dans l'insulte et dans la menace, il repose tout entier sur le profond sentiment de la dignité morale d'un homme qui sait ne point dépendre des événemens; c'est

ce sentiment qui l'accompagne partout, qui l'a toujours rendu plus grand que ses revers, qui lui a dicté sa sublime réponse à l'enchanteur Ismen (ch. 10), et qui lui dicte ici la réponse plus sublime encore au vieux tyran de Solime.

« Venit summa dies, et ineluctabile tempus,
Dardaniæ : fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum. » ÉNÉIDE, liv. 2.

Ainsi s'exprime le potentat déchu, qui sent échapper de ses faibles mains un sceptre qui, en faisant toute sa puissance, faisait toute sa grandeur ; et les soupirs d'une lâche douleur accompagnent ces paroles. Voici la réponse du véritable héros, du monarque détrôné, dont toute la dignité n'était point avec la couronne qu'il a perdue, et qui ne manque jamais de se retrouver grand quand il descend au fond de son cœur :

« Tolgaci i regni pur sorte nemica,
Che'l regal pregio e nostro, e'n noi dimora. »

« Que la fortune ennemie nous ravisse à son gré nos « royaumes ; c'est à nous qu'appartient la dignité royale, « c'est en nous qu'elle réside. »

Ce sont là de ces fortes leçons du malheur qui conviennent à une âme comme celle de Soliman, instruite par une longue suite d'épreuves, mais que ne comprend pas la vieillesse d'Aladin, énervée par une longue ignorance des revers.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 292.

Ainsi, lorsque les cieux, de nuages couverts,
Des lueurs de l'orage en grondant étincellent,
Que dans leurs flancs noircis les foudres s'amoncellent,

Le berger attentif vers le prochain hameau,
D'un pas précipité, ramène son troupeau,
Le pousse devant lui, le surveille, le presse,
Et des plus indolens gourmande la paresse; etc.

Belle comparaison, et très-poétiquement exprimée par le Tasse. Nous n'osons point répondre qu'il ne l'ait point imitée : il faudrait pour cela connaître aussi bien que lui les anciens, et bien hardi qui s'en flatterait; mais du moins notre mémoire ne nous fournit-elle aucun souvenir qui puisse lui contester le mérite de l'invention.

L'expression poétique est surtout digne de remarque dans ces vers,

Così il pagan, che già venir sentía
L'irreparabil turbo, etc.

où la tempête guerrière est rapprochée de cette autre tempête qui vient troubler la nature.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 294.

« Par ces devoirs pieux hâtez-vous d'expier
« Les fureurs de ce jour avide et meurtrier.
« De coupables excès ont flétri votre gloire :
« Allez ; je vous défends l'abus de la victoire.
« Que la trompette sonne, et de sa voix d'airain
« Proclame dans le camp mon ordre souverain. »

Il convenait à la noble sévérité que Godefroi a toujours déployée dans les fonctions du commandement de gourmander par de justes reproches l'avidité des soldats pour le pillage, et les barbaries qui ont déshonoré leur victoire. Il s'acquitte ici de ce devoir avec toute la dignité du chef et toute l'humanité du guerrier chrétien. Cette justice que l'épopée rend à son grand carac-

tère, lui est d'ailleurs également rendue par l'histoire. Secondé de Raymond et de Tancrède, il fit de grands, mais d'impuissans efforts pour arrêter le déchaînement de ce barbare fanatisme, qui entassait les victimes comme autant d'offrandes agréables au Dieu de miséricorde. Chose singulière! cette déplorable passion avait tellement aveuglé les croisés, que, le lendemain de la conquête, le comte de Toulouse, pour avoir épargné le sang de quelques Sarrasins, et leur avoir accordé une honorable capitulation, loin d'être loué de sa générosité, fut accusé d'une lâche avarice : « *Comes Raymundus,* « *avaritiâ corruptus, saracenos milites, quos in tur-* « *rim David elapsos obsiderat, acceptâ ingenti pecu-* « *niâ, illæsos abire permisit.* » Et c'est un prélat qui a écrit ces paroles! Quelle matière à réflexions pour celui qui sans préjugés, sans déclamations, entreprendrait l'histoire morale de l'espèce humaine dans ces tristes temps d'ignorance!

NOTE SIXIÈME, PAGE 295.

« Bravons, amis, bravons la rigueur du destin.
« Loin de vous affliger d'un revers incertain,
« Songez que trop souvent la peur nous exagère
« Une perte en soi-même et frivole et légère.
« Tant qu'un rayon d'espoir peut briller à vos yeux,
« Soutenez dignement l'honneur de vos aïeux.

Ce que le Tasse a indiqué plus haut, il le développe ici. Le fond de la situation est toujours le même; c'est toujours la grande âme de Soliman aux prises avec les derniers coups de la fortune. Mais tout à l'heure il rassurait par quelques mots de consolation la vieillesse trem-

blante d'Aladin, et c'est pour tout un peuple maintenant qu'il a du courage; c'est à des milliers de soldats qu'il offre l'exemple de son intrépide tranquillité. Aussi voyons-nous changer son langage, quoique le sentiment reste le même : sa mâle éloquence a plus de paroles; elle s'appesantit davantage sur les circonstances : c'est qu'il ne fallait pas moins en effet pour préserver une multitude timide de toutes les lâchetés du désespoir; c'est qu'il s'agissait par-dessus tout de lui faire voir sous un jour rassurant sa triste situation, et d'éblouir plus que jamais ses yeux du faste imposant de l'héroïsme. Tel est le but du discours de Soliman : et ainsi parvient-il,

. . . . . Vigor porgendo a i cor già lassi,
La speme rinnovar ne gl'infelici,

« en rappelant quelque vigueur dans des cœurs déjà flé-
« tris par la crainte, à y faire renaître les consolations de
« l'espérance. »

Le mérite de l'expression est aussi éclatant ici que celui de la pensée : on y retrouve au plus haut degré cette étonnante vigueur qui caractérise toujours les morceaux oratoires de *la Jérusalem*. Quels vers que ceux-ci pour la concision et pour l'énergie :

Prese i nemici han sol le mura e i tetti,
E'l volgo umil, non la cittade han presa;
Che ne'l capo del Re, ne'vostri petti,
Nelle man vostre è la cittade compresa.

« L'ennemi n'est maître que des murs et d'un vain amas
« de pierres; il est maître d'un humble vulgaire, et non
« pas de Solime : c'est dans la tête de votre roi, c'est
« dans vos cœurs, c'est dans la force de vos bras que
« réside vraiment Solime. »

L'aveuglement des chrétiens qui ne songent qu'à jouir en brigands de leur insolente victoire n'est point retracé avec des couleurs moins fortes et moins admirables.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 296.

Vafrin alors errait dans l'armée ennemie.
A l'heure où tout se tait sur la terre endormie,
Sans guide, et revêtu d'un habit étranger,
En des chemins déserts il osa s'engager.

La scène change soudain, et elle change fort heureusement. Voilà plus d'un chant que la poésie n'a eu de voix que pour célébrer les batailles : l'armée d'Égypte va arriver tout à l'heure, et la lice s'ouvrira pour de nouveaux combats. C'était ici ou jamais le lieu de refaire l'attention par la variété, et de séparer par l'intervalle de quelque puissante distraction le spectacle de la guerre qui finit de celui de la guerre qui recommence. La mission de Vafrin fournissait au Tasse un incident tout naturel : assez peu importante en elle-même, il a su y attacher un grand intérêt par la découverte du complot ourdi contre les jours de Godefroi, et surtout par la touchante rencontre d'Herminie avec Tancrède. C'est un nouvel ordre de beautés qui s'offre à notre examen : c'est aussi un délassement pour notre critique, qui n'est point sans trouver quelque fatigue au milieu des batailles.

NOTE HUITIÈME, PAGE 299.

Cependant qu'il s'égare en sa route indécise,
Sous un pavillon d'or il voit Armide assise.
Le faste syrien brille en ses vêtemens :
Un cercle adulateur de femmes et d'amans
L'entoure, et de ses maux s'occupe à la distraire, etc.

10758285

S'il est un personnage qui ait souri au Tasse parmi tous ceux qu'il a fait agir dans son poëme, s'il en est un pour lequel il ait affecté une sorte de complaisante prédilection, c'est certainement celui d'Armide. Armide, coquette autant que belle, était pour lui l'idée même de la femme, et c'était une idée qui avait un bien puissant charme pour sa jeune imagination. Aussi se plaît-il à la reproduire sans cesse; son brillant pinceau, qui sait si bien éviter de s'appesantir trop souvent sur la peinture des mêmes objets, dans la crainte de rencontrer l'ennui, ne se lasse pas de revenir sur l'image de cette aimable enchanteresse, assuré qu'il est de ne jamais déplaire par la monotonie, parce qu'il n'aura jamais épuisé tous les trésors de la beauté. Chaque fois qu'elle reparaît à nos yeux, c'est toujours avec quelque grâce nouvelle que nous ne croyions point lui connaître. La voilà dans le camp des Égyptiens, nourrissant des pensées de haine et de vengeance; et le poëte nous occupe bien moins de ces pensées que de l'attrait nouveau dont elles semblent embellir son visage. Triste et solitaire, elle s'entretient avec elle-même; elle rêve sans doute aux jours passés du bonheur, et à l'ingrat qui les a fait finir pour elle; et au milieu de tous ces sentimens vagues qui se confondent dans son cœur, l'expression de sa physionomie paraît, comme les sentimens eux-mêmes, indécise et douteuse. « On ne sait « si elle pleure; mais au moins voit-on nager les larmes « dans ses yeux humides et chargés de perles. » L'expression du Tasse a ici une suavité délicieuse :

..... Stassi in se romita e sospirosa ;
Fra se co'suoi pensier par che favelle.
Su la candida man la guancia posa,

E china a terra l'amorose stelle.
Non se sa pianga o no ; ben può vederle
Umidi gli occhi, e gravidi di perle.

La tristesse d'Armide n'est pourtant point ici sans jouissance : à travers le nuage de pleurs qui obscurcit ses yeux elle sait encore apercevoir, avec la secrète joie de la coquetterie, les guerriers que l'amour enchaîne à ses pieds ; cet Adraste dont les regards avides, fixés sur elle, semblent la dévorer, tant ils sont terribles même dans leur tendresse ; ce Tisapherne dont l'œil mobile erre sans cesse de son rival sur son amante, et s'enflamme tour à tour d'amour et de colère ; cet Altamore enfin, qui, plus à l'écart, sait promener habilement sa vue d'appas en appas, de beauté en beauté, et jouir davantage en maîtrisant avec art la fougue de la passion. Armide les contemple les yeux baissés ; et comme si, à leur aspect, la sérénité rentrait dans son cœur, un doux sourire erre soudain sur ses lèvres ; elle relève son front abattu, et leur prodigue de gracieuses paroles. Souveraine de leurs cœurs, elle a jusqu'au pouvoir d'arrêter leur impatiente rivalité, de faire rentrer dans le fourreau les glaives ennemis d'Adraste et de Tisapherne, et d'armer contre la tête de Renaud toutes leurs haines : mais cette scène nous avait déjà été offerte, et ne valait pas la peine d'être renouvelée. L'empire des charmes d'Armide sur les guerriers qui l'adorent n'avait pas besoin de cette preuve.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 304.

Il entre, et s'approchant d'une jeune beauté,
Comme si dès long-temps elle avait accepté
Le tribut de ses vœux empressés à lui plaire ;
Il dit en souriant, etc.

Peut-être le poëte s'écarte-t-il un peu trop ici de la vérité des mœurs orientales.

On nous a vu empressé de plaider sa cause contre les critiques dont la trop sévère exigence l'accusait d'avoir violé les lois du sérail dans l'invention des personnages de Clorinde et d'Armide; c'est qu'en effet les vraisemblances locales ne nous paraissaient pas là trop grièvement blessées. Mais tout change ici; ce ne sont plus seulement quelques exceptions aux habitudes générales de l'Orient, légitimées d'ailleurs par plus d'un souvenir historique; c'est toute la chevalerie de l'Occident transportée dans un camp asiatique; ce sont des mœurs nées du christianisme parmi les peuples de Mahomet. Il était pardonnable à la fantastique imagination de l'Arioste, qui ne s'était imposé d'autre loi que de n'en reconnaître aucune, d'introduire dans le camp d'Agramant la galanterie, vraie ou fausse, du camp de Charlemagne, de la faire voyager même jusqu'aux rives lointaines du Catay sur les ailes fabuleuses de l'Hippogryphe : tout se croit dans le monde mensonger des prestiges, parce que rien ne s'y croit. Mais le poëme du Tasse est une épopée; son sujet est fondé sur les véridiques récits de l'histoire; ses héros portent la plupart des noms environnés d'une gloire réelle : le Tasse était donc assujetti à observer les rigoureuses lois de la vraisemblance. Or, il est évident qu'il ne les a pas, en cet endroit, assez respectées. Ce n'est pas dans une contrée où la religion a déshérité les femmes de la société et de ses libres jouissances, pour les reléguer dans l'esclavage et en faire de passifs instrumens de volupté; ce n'est point dans une telle contrée

que l'on peut faire d'elles autant de reines * à qui l'empire de la beauté donne un peuple d'adorateurs. Il y avait sans doute quelque chose de fort brillant et de fort poétique dans toute cette chevalerie avec ses devises de fidélité et de bravoure, ses tournois aussi galans que périlleux, ses cours de Cythère, ses tendres servitudes, enfin avec tout son appareil de guerre et d'amour : l'imagination du Tasse, qui avait même assisté plus d'une fois en réalité au spectacle de ces aimables et pompeuses folies, devait très-aisément s'y complaire; mais encore une fois ce n'était pas du tout une raison pour les transplanter sur le sol de l'Asie, pour donner à chaque Égyptien sa belle qu'il traîne après lui à la guerre, lorsque chacun au contraire a cinq ou six femmes, et les a chez soi bien encloses dans son harem. Vafrin a donc tort de dire :

. . . . . « Anch'io
Vorrei d'alcuna bella esser campione ; »

telle est du moins notre opinion. Il est vrai que l'invraisemblance commence avec Armide, et que les beautés de sa suite peuvent bien avoir un adorateur quand elle en voit tant à ses pieds..... Armide, si l'on veut, excusera donc le reste, ou plutôt ce sera Herminie; car c'est à cette invraisemblance que nous devons sa rencontre avec Vafrin : mais la justesse de notre remarque n'en subsistera pas moins.

* On nous objectera peut-être la galanterie moresque en Espagne; mais, outre que cette galanterie change très-facilement de nom pour qui l'observe d'un peu près, on nous permettra de répondre que les mœurs chrétiennes et les femmes espagnoles étaient là tout à côté pour modifier singulièrement le caractère arabe et les habitudes orientales.

NOTE DIXIÈME, PAGE 308.

« Dois-je te dire plus ? d'autres raisons encore..... »
Elle n'achève pas ; une vive rougeur
De son front à l'instant colore la blancheur,
Et sa timide voix sur ses lèvres expire.

La passion d'Herminie n'est point pour nous un secret. Il y a long-temps que le poëte nous en a fait la touchante confidence ; et pourtant le récit de cette passion, mis dans la bouche de l'infortunée elle-même, a ici pour nous tout le charme de la nouveauté, tout l'intérêt d'une histoire inconnue : tant les plaintes de l'amour sont attendrissantes, quand la souffrance sait garder la mesure d'une timide délicatesse ! Il est malheureux que, parmi une foule de vers de la plus tendre naïveté, de la plus douce mélancolie, le Tasse en ait laissé échapper plusieurs où le simple accent du cœur est remplacé par les jeux affectés de l'esprit, et où le sentiment se glace en voulant comme subtiliser avec lui-même. C'est là que pèche toujours la poésie du Tasse : à peine un chant nous reste encore à parcourir, et que de beautés il nous faudra voir gâtées par ce misérable défaut !

Nous ne citerons point ces *concetti* : disparus de la traduction, ils ne nous seront sans doute pas redemandés par le goût de nos lecteurs. La critique d'ailleurs ne s'arrête sur les défauts que quand ils manquent d'évidence, et ont besoin d'être prouvés : ce n'est point ici le cas.

Nous aimons mieux dire quelques mots du passage le plus remarquable de ce récit, de celui où l'infortunée princesse rappelle son entrevue avec Tancrède. C'est là

que le Tasse a été touchant et simple; c'est là que la voix d'Herminie, en retraçant les premières atteintes de l'amour, a trouvé ces vagues expressions de mélancolie qui peignent si bien les troubles naissans de l'âme, alors qu'elle n'a point encore songé à s'expliquer le frémissement nouveau qui l'agite, et la rêverie qui la possède. A la vue du vainqueur couvert de sang qui entre dans son palais le fer à la main, Herminie s'est prosternée à ses pieds; elle a imploré sa clémence, non pas pour la vie, mais pour son honneur. Tancrède lui tend la main, sans lui laisser achever sa prière; il lui répond quelques paroles de douceur :

Allora un non so che soave e piano
Sentii, ch'al cor mi scese e vi s'affisse :
Che serpendomi poi per l'alma vaga,
Non so come divenne incendio e piaga.

Le charme de ces vers est inexprimable.

Nous croyons avoir indiqué plus haut la situation, à peu près semblable, d'Ériphile dans l'Iphigénie de Racine; c'est ici surtout qu'elle se rapproche de celle d'Herminie : la peinture qu'elles font toutes deux est presque la même. Seulement la différence des caractères amène une différence marquée de langage : où la tendre Herminie s'exprime avec une molle langueur, la passionnée Ériphile peint en traits de feu et avec une brûlante énergie; le trouble qui soulève le sein d'Herminie s'exhale par des soupirs, celui d'Ériphile par des cris désordonnés d'amour et de jalousie. On connaît assez les vers de Racine :

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai long-temps sans lumière et sans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté, etc.

NOTE ONZIÈME, PAGE 313.

« C'est Tancrède !.... il est mort ! » A ce cri plein d'horreur
Herminie..... oh ! comment exprimer sa terreur ?
D'épouvante et d'amour son sein tremblant palpite.

Nous voilà forcé de répéter ce que nous avons déjà dit plus d'une fois avec une expression de regret bien amère : Pourquoi le Tasse ne sait-il que concevoir le pathétique? Pourquoi ne sait-il pas donner de la vie à ses conceptions par le langage? Clorinde mourante, Armide délaissée, nous ont fourni ce triste sujet de reproche ; c'est maintenant le tour d'Herminie.

Au moment où cette aimable et errante beauté vient d'achever le récit des tourmens de son cœur, au moment où les soupirs de la douleur sont encore sur ses lèvres, et que sa voix doucement plaintive semble murmurer tout bas le nom de Tancrède, une scène de sang vient arrêter soudain ses regards et troubler sa paisible rêverie. Deux guerriers tout couverts de blessures sont gîsans sur l'arène : à l'armure du premier elle reconnaît un Sarrasin ; mais l'autre.... c'est Tancrède.... c'est celui à qui elle va demander asile pour ses malheurs, et pitié pour sa passion souffrante. Quelle situation ! Que de circonstances réunies pour en faire ce qu'il y a au monde de plus touchant ! Combien la simple idée n'en est-elle pas faite pour attendrir et déchirer ! et quels pathétiques développemens ne fournissait-elle pas à un poëte dont le génie eût été dans son âme ! Mais il n'en était pas ainsi du Tasse : nous le savons trop bien maintenant.

Il a su trouver, et qui ne l'eût pas su ? quelques accens de vérité ; il a prêté à la douleur quelques-uns de ces cris

qui lui sont naturels, et que ne peut ignorer tout homme à qui il est arrivé de la sentir. Mais presque partout nous retrouvons ici cette froide affectation qui a déjà glacé les soupirs de Tancrède et ceux de la belle et malheureuse enchanteresse; presque partout il a méconnu l'expression vraie de la nature.

Herminie a reconnu son amant; pâle, éperdue, elle se précipite à bas de son cheval, et, dans le premier mouvement du désespoir, fait entendre quelques mots à peine articulés. Quels sont ces mots dans le Tasse? Les voici; qu'on juge de leur vérité :

In che misero punto or quì mi mena
Fortuna! ah che veduta amara e trista!
Dopo gran tempo i' ti ritrovo a pena,
Tancredi, et ti riveggio, e non son vista;
Vista non son da te, benche presente,
E trovandoti perdo eternamente.

« En quelle misérable situation me conduit ici la for-« tune! Dieu! quelle vue triste et amère! Après un si « long temps je te retrouve à peine, Tancrède, et je te « revois, et je ne suis point vue; je ne suis point vue « de toi quoique présente; et en te trouvant je te perds « éternellement. » La traduction est littérale jusqu'au scrupule.

Herminie continue sur le même ton : « Elle ne s'atten-« dait pas que Tancrède dût être un jour un objet d'ennui « pour ses yeux; elle voudrait être aveugle maintenant « pour ne point le voir; elle exprime son regret de ne plus « retrouver en Tancrède mort cette beauté, cette fraî-« cheur, ce doux regard qui animait son visage; » et, pour le dire en passant, l'amour si pur, si idéal d'Herminie,

commence à se montrer ici sous un tout autre caractère. Ce qui suit a une expression plus passionnée : « Affranchie de la décence par l'excès du désespoir, l'amante infortunée demande un baiser à ces lèvres froides qui ne peuvent plus lui répondre; elle veut verser son âme dans le sein de celui qu'elle adore..... » Le sentiment a de la vérité; mais, comme tout à l'heure, le Tasse dénature la passion d'Herminie, et la ramène un peu trop à des réalités tout-à-fait orientales. Et cela s'explique aisément : l'amour, pour le Tasse, c'était la galanterie d'abord, et puis après la jouissance.

Tancrède, ranimé par la douce impression de la bouche et des pleurs d'Herminie, ouvre les lèvres et pousse un léger soupir. Il serait naturel que son amante, heureuse de ce signe de vie, songeât à lui prodiguer les secours qui peuvent l'arracher à la mort : Herminie n'y pense pas; elle poursuit le cours de ses lamentations; elle invite Tancrède à la regarder, à tourner vers elle ses yeux enveloppés d'un nuage de mort..... Heureusement que Vafrin est là; et le fidèle écuyer qui, en voyant son maître étendu sur le sable, n'a pas songé à s'assurer s'il était mort, est enfin assez avisé pour remarquer qu'il ne l'est pas, et dire à Herminie ces singulières paroles :

. . . . . Questi non passa.
Curisi adunque prima, e poi si piagna.

« Mais il n'est pas mort : soignons-le donc d'abord, nous « le pleurerons après. » L'espèce d'ingénuité un peu niaise de ces paroles est un reproche pour Herminie, ou plutôt pour le Tasse, qui a pu lui faire oublier ainsi ce qui devait être son premier soin. Il y a donc évidemment dans toute cette partie défaut complet de convenances.

10758285

Tout, au contraire, devient d'un charme délicieux dans la dernière moitié de cette scène : le Tasse n'a plus à faire parler la douleur, il se retrouve tout entier. Rien de plus doux et de plus tendre qu'Herminie étanchant avec son voile les plaies sanglantes de son amant, et se dépouillant même des riches trésors de sa chevelure pour accomplir une guérison si désirée; rien de plus touchant que l'amour prononçant les paroles de la magie pour endormir les cruelles atteintes de la souffrance. Et quelle grâce dans cette réponse d'Herminie à Tancrède qui demande le nom de sa bienfaitrice !

Taci e riposa.
Salute avrai, prepara il guiderdone.

« Tais-toi et repose : ta vie sera sauvée; prépare la récom-
« pense. » Peut-être trouvera-t-on dans ce dernier mot un peu trop d'abandon; mais cela ne vaut pas un reproche.

Des chrétiens arrivent; et Tancrède, dont la faiblesse défaillante n'avait pour soutien que le sein d'Herminie, où reposait sa tête, trouve entre leurs bras une assistance heureuse et inattendue. Deux beaux sentimens s'échappent alors de son âme, et attestent en lui le héros chrétien, qui, presqu'au sein de la mort, sait encore se souvenir de l'honneur et de son Dieu. Ennemi généreux, comme il offrait la vie à Argant vaincu, il ne veut point maintenant abandonner Argant expiré aux chiens et aux vautours; il réclame pour son intrépide rival les honneurs de la sépulture due à une si noble cendre :

Nessuna a me col busto esangue e muto
Riman più guerra; egli morì qual forte :
Onde affragion gli è quell' onor dovuto,
Che solo in terra avanzo è della morte.

C'est au courage qu'il appartient d'honorer ainsi le courage.

Un autre objet remplit ensuite l'âme de Tancrède. La mort est proche de lui peut-être; qu'on s'empresse donc de le transporter, non pas sous le pavillon de sa tente, mais au sein des murs conquis de Solime; que son dernier regard salue la ville sainte; que son âme s'exhale aux lieux où s'exhala celle du Sauveur du monde; qu'humble pèlerin de la terre promise, il accomplisse son sacré pèlerinage. On reconnaît à ce trait tout le pieux héroïsme des croisades. Le vœu que prononce ici Tancrède était celui de tout chevalier chrétien; tous voulaient mourir dans Jérusalem : le sommet de la montagne de Sion semblait les rapprocher du ciel.

Resterait à dire quelques mots d'un reproche qu'on a prétendu faire au Tasse, de n'avoir point achevé l'épisode d'Herminie, et de laisser ainsi le lecteur en suspens sur le sort de cette intéressante beauté. Ce reproche, quoique appuyé d'une autorité que nous respectons, ne nous semble pas fondé : il n'est point du tout nécessaire à l'épopée que toutes les aventures y reçoivent, comme dans le roman, un complet achèvement, et qu'ainsi, par exemple, jamais amour ne commence sans être conduit jusqu'au mariage. L'imagination du lecteur est là pour suppléer au silence du poëte, et le poëte gagne presque toujours à la laisser deviner. Quelle foule d'objets la peinture dérobe dans l'obscurité des lointains, et qui n'en sont que mieux vus par l'esprit pour être inaperçus à l'œil! Il eût été curieux de voir le Tasse interrompre le récit de la guerre sainte pour mener Herminie au baptême d'abord, puis à l'autel, et puis jusque dans la couche de

Tancrède. Il ne le serait pas moins de voir, dans le chant qui va suivre, se terminer autrement qu'ils se terminent, les amours de Renaud et d'Armide. Peut-être au reste ce reproche si peu fondé, selon nous, vient-il de la faute même du Tasse, qui, à force d'intérêt, accoutume les lecteurs à juger involontairement son poëme comme un roman.

Nulle différence notable dans *la Jérusalem conquise*, si ce n'est l'éclipse totale du personnage d'Herminie, que nous avons déjà indiquée. Le vingt-troisième chant, qui a commencé avec l'assaut, finit avec le combat de Tancrède et d'Argant. A la place des héroïques discours de Soliman et autres pareils détails, est un morceau où le poëte décrit le deuil et la consternation des Musulmans à la nouvelle de la mort de leur illustre guerrier. Mais ce morceau, qui a plus de cent vers, ne renferme que ces lieux communs de tristesse qui se trouvent partout; et si le désespoir maternel et conjugal de la mère et de l'épouse d'Argant s'exprime avec un peu plus de vérité que le désespoir de l'amour, ses accens du moins n'ont rien de cet entraînement pathétique dont Hécube et Andromaque sont de si admirables modèles. Les funérailles d'Argant sont une pâle copie de celles de Pallas.

FIN DES NOTES DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

10758285

LA JERUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT VINGTIÈME.

10758285

SOMMAIRE DU CHANT VINGTIÈME.

Les Égyptiens viennent au secours des assiégés. Harangues de Bouillon et d'Émiren à leurs armées. Le combat s'engage. L'indomptable Renaud repousse les Infidèles, et porte ses pas jusqu'aux lieux où, entourée de ses amans, Armide se livrait aux charmes de l'espoir. A l'aspect du héros, cette amante infortunée reprend toute sa fureur; sa main tremblante lance des dards qui ne peuvent l'atteindre, ou meurent sur sa cuirasse. Renaud poursuit le cours de ses exploits, et immole Adraste et Tisapherne, deux des rois conjurés contre lui. Mort touchante de Gildippe et d'Odoard. Renaud les venge. Il arrache la vie au fier Soliman; et, par son courage, décide la victoire en faveur des Français. Armide, désespérée, craignant de tomber dans les fers du vainqueur, prend la fuite, et se rend dans un lieu solitaire. Elle s'apprête à terminer ses jours, quand soudain Renaud arrive, et retient son bras. Ses larmes, son repentir, rallument dans le cœur de la princesse une flamme mal éteinte; elle oublie sa vengeance, et jure au héros une éternelle tendresse. Godefroi poursuit son triomphe. Le brave Émiren le défie, et tombe sous ses coups. Le camp des Égyptiens devient alors le prix de ses conquêtes. Suivi de ses guerriers, il entre dans le temple; il y suspend ses armes, et, prosterné sur la tombe sacrée, il acquitte enfin sa reconnaissance et ses vœux.

10758285

LA JÉRUSALEM

DÉLIVRÉE.

CHANT VINGTIÈME.

Le soleil cependant à leurs travaux divers
Rendait les habitans de ce vaste univers,
Et déjà, mesurant les deux tiers de sa route,
D'un ciel pur et serein il embrasait la voûte,
Lorsque les Musulmans, retranchés dans la tour
Dont le faîte commande aux rives d'alentour,
Aperçoivent de loin comme un nuage sombre
Couvrir les champs voisins, les plaines de son ombre,
Monter vers l'horizon noirci de toutes parts,
Et s'étendre en roulant jusqu'aux sacrés remparts.
Ciel ! avec quel transport de surprise et de joie,
Bénissant le secours que Memphis leur envoie,
Ils ont vu tout à coup des drapeaux alliés
Flotter la pourpre, l'or et l'azur mariés !

Et tels que des oiseaux, voyageurs dans la Thrace,
Défiant des hivers la prochaine menace,
Sur la cime des monts s'assemblent à l'instant,
Et vers des lieux plus doux s'envolent en chantant;
Tel le peuple infidèle, après tant de souffrance,
A senti dans son cœur renaître l'espérance;
Insulte les chrétiens, et fait pleuvoir sur eux
Des traits accompagnés de blasphèmes affreux.
Les chrétiens, avertis par ces clameurs soudaines,
Du sommet des coteaux regardent dans les plaines,
Et bientôt, à travers ces poudreux tourbillons,
De l'Égypte à leurs yeux s'offrent les bataillons.
Remplie, à cet aspect, d'une sainte allégresse,
La foule des héros en tumulte se presse
Autour de ses drapeaux dans les airs déployés.
« Dieu le veut : sous nos coups qu'ils tombent foudroyés
« Les derniers défenseurs de cette cause impie !
« Illustre chef, commande, et le crime s'expie. »
Bouillon, sollicité par ce zèle indiscret,
Se refuse à des vœux qu'il partage en secret.
Soit qu'il cherche à nourrir dans le sein de l'armée
Cette soif des combats dont elle est consumée;
Soit qu'il veuille peut-être aux yeux des Sarrasins
Feindre une incertitude utile à ses desseins :

« Modérez une ardeur à vous-même contraire,
« Répond-il, et goûtez un repos nécessaire.
« Demain nous combattrons nos derniers ennemis. »
A ces mots tout se calme et baisse un front soumis.
Jamais l'astre du jour, sorti du sein de l'onde,
Avec tant de splendeur n'a fait briller au monde
L'or de son diadème éblouissant d'éclairs.
Assis pompeusement sur le trône des airs,
Il couvre de rayons cette lutte guerrière,
Qui de ces grands combats doit fermer la carrière.
L'aube à peine blanchit les rives d'orient,
Et déjà des croisés le zèle impatient
Autour de leurs drapeaux en foule les rappelle.
Voici ton dernier jour ! tremble, peuple infidèle !....
Le comte de Toulouse, appuyé des chrétiens,
Qui, de leurs oppresseurs secouant les liens,
Sont venus les premiers, du fond de la Syrie,
Dans le camp de Bouillon chercher une patrie,
Enveloppe la tour où, plein d'un morne effroi,
Auprès de Soliman se cache le vieux roi.
Mais Godefroi s'avance. On voit sur son visage
Du succès qui l'attend l'infaillible présage.
Sur son front, où respire une noble valeur,
La jeunesse renaît en sa première fleur;

Et du Dieu qu'il chérit la puissance céleste
Dans chacun de ses traits brille et se manifeste.
Suivi de ses drapeaux dans les airs étalés,
Au-devant des soldats par l'Égypte assemblés
Il marche; et l'ennemi que cherche sa vaillance
Vient frapper ses regards dans cette plaine immense.
Alors d'une hauteur qui se présente à lui
Contre les assaillans il se fait un appui,
Et sur un large front dispose son armée.
En triple bataillon sa garde accoutumée
Se mêle aux cavaliers dont les vastes renforts
Doivent des fantassins seconder les efforts.
Au pied de la hauteur l'un des Roberts commande
L'aile gauche, où s'etend sa cohorte flamande.
Au brave Baudouin tout le centre est soumis.
Mais Bouillon, prévoyant que les corps ennemis
Plus forts et plus nombreux, par une marche adroite
Peuvent facilement entourer l'aile droite,
Se réserve l'honneur de lui dicter des lois.
Là, tous les compagnons de ses pieux exploits,
Les fidèles Lorrains, et la troupe choisie
De ces fiers vétérans, la terreur de l'Asie,
Et quelques escadrons unis aux fantassins
Soutiendront sans fléchir le choc des Sarrasins.

Bouillon place plus loin les hardis volontaires
Que la gloire et l'honneur rendent ses tributaires,
Et confie à Renaud le soin de les guider.
« Cher Renaud, lui dit-il, tout va se décider.
« Seul tu peux affermir une illustre conquête :
« A triompher sous toi la fortune s'apprête.
« Je m'abuse, ou déjà cet innombrable essaim
« De nous envelopper a conçu le dessein.
« Range-toi sous l'abri de nos deux vastes ailes;
« Attends l'heure propice; et quand les Infidèles,
« Répandus sur nos flancs, voudront les investir,
« Toi, d'un si rude assaut prêt à les garantir,
« Aussitôt dévoilant ta phalange sacrée,
« Fais-toi jour à travers leur colonne serrée. »
Déjà sur un coursier dont il presse les flancs,
Godefroi, le front nu, traverse tous les rangs.
Un éclat foudroyant dans ses yeux étincelle.
Voit-il quelque soldat dont la fierté chancelle,
Il ranime d'un mot sa force et son espoir;
Aux plus audacieux rappelle leur devoir;
Aux plus vains leurs sermens; à l'un promet la gloire,
A l'autre les trésors qui suivent la victoire.
Mais enfin il s'arrête aux lieux où ses regards
Ont vu se déployer les plus fiers étendards;

Et là, d'une hauteur, il parle à son armée.
Sa voix, en ce moment par le ciel ranimée,
Au cœur de ses guerriers pénètre sans effort;
Et telles quand Zéphyr succède aux vents du nord,
Des monts de l'Helvétie à grand bruit écoulées,
Les neiges par torrens tombent dans les vallées;
Des lèvres du Héros tels ces nobles accens
Au loin semblent rouler en flots retentissans.

« Guerriers, dignes soutiens du Dieu de vos ancêtres,
« O vous de l'Orient les vainqueurs et les maîtres,
« Ce Dieu que vous servez, sensible à votre amour,
« De tout ce qu'il vous doit s'acquitte en un seul jour;
« Et, sans vous imposer des fatigues nouvelles,
« Livre ensemble à vos coups ces peuples infidèles.
« Un seul, un grand combat termine vos travaux.
« Eh ! ne redoutez pas tous ces faibles rivaux,
« Sans ordre amoncelés dans une aride plaine.
« Que pourrait contre vous leur multitude vaine?
« Sourds à la voix des chefs, ces bataillons nombreux
« Vont dès le premier choc s'embarrasser entre eux;
« Et nous verrons bientôt leur inutile masse
« Manquer en s'ébranlant de courage ou d'espace.
« Les soldats que l'Égypte a chargés de ses droits
« Ignorent la valeur des guerriers de la Croix.

« Parmi ces combattans il est peu d'adversaires.
« Arrachés par contrainte à leurs emplois vulgaires,
« Sans vigueur, mal armés, irrésolus, tremblans,
« Déjà l'effroi s'attache à leurs pas chancelans.
« De leurs débiles mains déjà le fer s'échappe,
« Et le courroux du ciel par avance les frappe.
« Ce chef qui les conduit, de pourpre et d'or vêtu,
« Avec quelque succès peut-être a combattu,
« Peut-être il est vainqueur de l'Arabe ou du More;
« Mais fût-il plus vaillant, plus formidable encore,
« Dans ce désordre affreux, partage des hasards,
« Saura-t-il rallier ses escadrons épars ?
« Inconnu des soldats, les connaît-il lui-même ?
« Parlez : à qui d'entre eux, dans ce péril extrême,
« Pourra-t-il dire : Ami ! je compte sur ta foi;
« Tu combattis ailleurs, et j'étais avec toi.
« Mais quels nœuds différens à vos destins m'unissent !
« Et vos bras et vos cœurs dès long-temps m'obéissent.
« Bouillon de vos exploits par vous-même est chargé.
« Vos succès, vos revers, il a tout partagé.
« En est-il parmi vous dont ma mémoire oublie
« Les services, le nom, le glaive et la patrie ?
« Qu'un trait siffle à grand bruit, par la corde chassé,
« Je peux nommer soudain le bras qui l'a lancé.

« Enfin, chers compagnons, d'une sainte entreprise
« Montrez-vous, dans ce jour que le ciel favorise,
« A mes ordres soumis, étrangers à l'effroi,
« Et tels qu'en tous les temps vous a vus Godefroi.
« Pour la dernière fois signalez votre zèle.
« Au milieu des périls que chacun se rappelle
« Et sa gloire, et la mienne, et celle de son Dieu.
« Devant Jérusalem dégagez un saint vœu.
« Élancez-vous, fondez sur ces troupes barbares.
« De leur sang criminel ne soyez point avares.
« Songez bien..... Mais pourquoi différer un instant?
« Je le lis dans vos yeux, le succès vous attend. »
Il achevait ces mots; une flamme sacrée
Parut descendre alors de la voûte azurée.
Au milieu de la nuit c'est ainsi que dans l'air
Éclate un météore, ou serpente un éclair.
Peut-être du foyer d'où sa vive lumière
Tombe et roule à flots d'or sur la nature entière,
Le soleil, tout à coup détachant un rayon
Qui s'arrondit en cercle au-dessus de Bouillon,
Voulut à ce héros former un diadème,
De son règne futur mystérieux emblème.
Ou bien, s'il est permis à l'homme audacieux
De lire quelquefois dans les secrets des cieux,

Le plus éblouissant des archanges fidèles,
Sur Bouillon descendu, le couvrait de ses ailes.
Tandis que ce héros sollicite les siens,
Émiren, plein d'ardeur, parle aux Égyptiens,
Règle leurs mouvemens, prévoit tout, et dispose
Les apprêts d'un combat qui sur lui seul repose.
Il déploie avec art ses nombreux escadrons,
Ainsi que Godefroi les range sur deux frouts;
En carrés belliqueux forme l'infanterie,
Et protége leurs flancs de sa cavalerie.
L'aile droite à ses lois obéit seulement.
De la gauche Altamore a le commandement.
Hassem, aux fantassins, doit prêter son égide.
Au centre, sur un char, on voit la belle Armide.
Adraste, Tisapherne, et l'escadron royal,
Marchent du côté droit sous le fier général.
Vers la gauche, où s'étend la troupe d'Altamore,
Marchent les rois persans, ceux que l'Afrique honore,
Et les deux souverains de ces bords reculés,
Par les feux du soleil incessamment brûlés.
C'est de là qu'unissant leur force meurtrière,
L'arc doit lancer le trait, et la fronde la pierre.
Émiren, satisfait, sur le centre et les flancs
Promène tout à coup ses regards vigilans;

A ses hordes sans nombre au combat déjà prêtes
S'adresse par lui-même ou par ses interprètes,
Flatte, gronde, encourage et menace à la fois.
Il dit à l'un : « Soldat, reconnais-tu ma voix ?
« D'où naît cette pâleur sur ton visage empreinte ?
« Et qui peut t'inspirer une frivole crainte ?
« Notre ombre suffira pour chasser loin de nous
« Ces lâches, dans leur fuite immolés par nos coups. »
A l'autre : « Compagnon, plein d'ardeur et de joie,
« Aux mains de ces brigands cours arracher leur proie.
« Ressaisissons nos biens, nos trésors précieux.
« Le ciel l'ordonne ainsi. » Quelquefois à leurs yeux
De la patrie en deuil il présentait l'image :
« C'est elle qui vous parle, écoutez son langage !
« O vous que j'ai nourris, sauvez mes temples saints !
« Dérobez votre mère aux coups des assassins !
« A vos tremblantes sœurs épargnez un outrage
« Que du soldat brutal leur destine la rage !
« Faut-il que les chrétiens, jusque dans leurs tombeaux,
« De vos nobles aïeux déchirent les lambeaux.
« De ces faibles vieillards écoutez la prière.
« Doivent-ils dans les fers achever leur carrière ?
« D'un affront si cruel sauvez leurs cheveux blancs.
« Voulez-vous que le fer, les feux étincelans

« Sous le toit paternel confondent leurs ravages ?
« Ah ! conservez mes lois, défendez ces rivages,
« Vos épouses en proie aux plus vives douleurs,
« Qui, le sein palpitant, les yeux noyés de pleurs,
« Vous montrent ces enfans, doux fruit de vos tendresses,
« Et ce lit nuptial témoin de vos caresses. »
Parfois il s'écriait : « Ah ! sur nos étendards
« L'Asie en ce moment attache ses regards.
« Du trône et de l'autel vengeons le privilége !
« Frappez, exterminez ce peuple sacrilége ! »
Les accens d'Émiren, avec art variés,
De tous les bataillons à ses soins confiés
Doublent ainsi l'ardeur, ou pressent l'indolence.
Mais l'un et l'autre chef garde enfin le silence.
Par un faible intervalle à peine séparés,
Des deux peuples rivaux les escadrons serrés
Attendent qu'un signal leur ouvre la carrière.
Quelle pompe à la fois magnifique et guerrière !
Ces étendards sans nombre aux vents abandonnés,
De panaches flottans ces casques couronnés,
D'emblèmes, de couleurs cette foule choisie,
Ce mélange éclatant des armes de l'Asie,
L'argent, l'or et l'acier dont le riche appareil
Se prolonge en éclairs sous les feux du soleil,

De piques et de traits cette forêt mouvante,
Tout pénètre à la fois de charme et d'épouvante.
Dans la main des guerriers les dards, les javelots
N'attendent qu'un signal pour boire tous les flots
Du sang que l'on promet à leur impatience.
L'arc est déjà tendu; la fronde se balance.
Du maître qui le dompte et règle son ardeur
Le coursier se prépare à servir la fureur;
Son pied retentissant bat et creuse la terre;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre,
Secoue avec orgueil ses longs crins agités,
Et la foudre s'allume en ses yeux irrités.
Des trompettes, des cors la masse réunie
Frappe les airs grondant d'une horrible harmonie.
Mais dans leur appareil les chrétiens moins nombreux
Ravissent à la fois et l'oreille et les yeux;
D'un éclat solennel Dieu même les décore,
Et prête à leurs clairons un accent plus sonore.
Ils ont sonné la charge. Émiren, qui l'entend,
A ce noble défi répond au même instant.
Le fidèle à genoux baise humblement la terre,
Implore avec terreur l'arbitre de la guerre,
Se relève..... Soudain l'un et l'autre parti
S'ébranle, et sous ses pas le sol a retenti.

Déjà sur les deux flancs un fier combat commence,
Et de meurtre affamé le centre alors s'avance.
Qui frappa le premier ? quelle vaillante main.....
Gildippe, ce fut toi ! sous ta lance d'airain
Hircan, le roi d'Ormus, tombe et mord la poussière.
Ce prince, en soulevant sa débile paupière,
Avant que d'expirer (ô dernier coup du sort !)
Entend vanter le bras qui lui donne la mort,
Et ce bras redoutable est celui d'une femme.
L'Amazone, cédant au transport qui l'enflamme,
A de sa lance au loin rejeté le tronçon,
Saisit le glaive, et vole affronter l'escadron
Que la Perse a choisi pour venger son empire.
Au rang le plus épais elle attaque Zopire,
Le frappe à la ceinture, et d'un coup meurtrier
En deux sanglantes parts divise ce guerrier.
Dans la gorge d'Hassem son fer cruel s'engage.
Il veut crier, sa voix ne trouve aucun passage.
Artaxerxe n'est plus. Le farouche Ismaël
A vu tomber sa main, et blasphème le ciel.
Cette main dont le glaive ouvre toutes les veines,
Du coursier en tombant abandonne les rênes.
Du sifflement du fer surpris, épouvanté,
Le fougueux animal court, erre en liberté.

Et dans les rangs voisins précipitant sa fuite,
Des plus braves guerriers embarrasse l'élite.
O combien d'ennemis par Gildippe immolés
Dorment dans leurs tombeaux d'un morne oubli voilés!
Les Persans, furieux, s'élancent tous contre elle.
Elle va succomber; mais son époux fidèle,
Mais son cher Odoard, qui tremble pour ses jours,
Voit son péril extrême, et vole à son secours.
Réunis par le ciel, en cet instant d'orage,
Ils sentent redoubler leur force et leur courage.
O fortunés amans, héroïques époux !
Quelle ardeur ce combat vit éclater en vous !
Chacun d'eux, oubliant le soin de sa défense,
De l'objet qu'il adore éloigne toute offense.
Gildippe adroitement rabat les coups affreux
Qui viennent assaillir un époux généreux.
Lui, de son bouclier protége son amante,
L'oppose au fer levé sur sa tête charmante.....
Ciel ! avec quel transport, pour mieux la secourir,
Au-devant de la mort toujours prêt à courir,
On le verrait aux coups de l'infidèle armée
Offrir, s'il le fallait, sa tête désarmée !
Odoard à ses pieds fait tomber Artaban,
Qui rangeait sous ses lois les peuples du Bécan.

Alvante osait frapper une épouse chérie;
Il plonge dans ses flancs une main aguerrie;
Et Gildippe soudain fend la tête d'Évrard,
Dont le glaive a blessé le sensible Odoard.
Tandis que tous les deux s'enivraient de carnage,
Le roi de Samarcande, entraîné par sa rage,
Dans les rangs des chrétiens promène le trépas.
Rien ne peut résister à l'effort de son bras :
Tout vaillant ennemi que désigne son glaive,
Une fois abattu, jamais ne se relève;
Et trop heureux cent fois à leurs derniers momens
Ceux dont un prompt trépas abrége les tourmens !
Car le coursier fougueux que dirige Altamore
Écrase et foule aux pieds ceux qui vivent encore.
Le hardi Brunellon, le géant Hardouin,
Succombent, massacrés par le fier Sarrasin.
Du crâne d'Hardouin sous le grand cimeterre
Une horrible moitié tombe et rougit la terre.
Atteint vers cet endroit où le rire naissant
Jusques au fond du cœur va s'épanouissant,
Le triste Brunellon (effroyable martyre !)
Au moment de sa mort est contraint à sourire.
Altamore poursuit. Sforce, Obizon, Garnier,
Palamède, Gérard..... Mais faut-il publier

Tous ces trépas divers, ces meurtres, ces blessures,
Et du coursier fatal les cruelles morsures ?
Il n'est plus de rival qui cherche à l'attaquer :
Tout fuit; mais non, Gildippe ose le provoquer.
Jamais le Thermodon sur sa rive guerrière
Ne vit une Amazone et plus brave et plus fière,
Sa hache dans la main, s'élancer au combat.
Sur l'homicide roi le glaive qui s'abat
Brise le casque et l'or du pompeux diadème.
Altamore, en dépit de sa vigueur extrême,
Sous le terrible assaut baisse un moment le front.
Honteux, impatient de venger cet affront,
Avec tant de fureur il fond sur l'Amazone,
Que du choc foudroyant elle tremble et frissonne.
Une sombre pâleur se répand sur ses traits.
Odoard la soutient. Tel que dans les forêts,
Du chasseur qui l'affronte épargnant la faiblesse,
Un lion généreux le terrasse et le laisse;
Soit courage ou hasard, Altamore vainqueur
Se retire, et plus loin va porter sa valeur,
Tandis que, secourant une épouse fidèle,
A la clarté des cieux Odoard la rappelle.
Cependant cet Ormond dont les perfides mains
Devaient trancher les jours du plus grand des humains,

Le détestable Ormond et ses affreux complices,
Se flattant qu'à leurs vœux les destins sont propices,
La Croix sur leur tunique, en Français déguisés,
Dans le feu du combat se mêlent aux croisés.
Tels qu'au déclin du jour quittant leurs antres sombres,
Des loups enveloppés du noir manteau des ombres,
Forts de leur ressemblance avec ces animaux
Dont la fidélité surveille les troupeaux,
Cherchent à se glisser dans une bergerie;
Tels ces brigands, jouets de leur propre furie,
Sans être reconnus pénètrent jusqu'aux lieux
Où Bouillon signalait son bras victorieux.
Mais il les aperçoit : « Les voilà, ces perfides !
« A-t-il dit; les voilà ! Sous leurs traits homicides
« Devait couler mon sang à leur maître vendu. »
Il s'élance à ces mots. Stupéfait, confondu,
Ormond reste sans voix, sans force, sans audace.
De Bouillon menaçant le seul aspect le glace :
Au courroux du Héros n'opposant nul effort,
Sans fuir ni se défendre il a reçu la mort.
Contre les assassins, qu'un même point rassemble,
Tous les traits, tous les dards, tous les glaives ensemble
Se tournent furieux, pleuvent de toutes parts,
Et le sable est jonché de leurs membres épars.

Tout couvert de leur sang, Bouillon vole, et s'élance
Aux lieux où d'Altamore éclatait la vaillance.
Comme aux rives des mers en épais tourbillon
Le sable roule et fuit chassé par l'aquilon,
Ainsi devant les pas du superbe Altamore
S'enfuyaient les chrétiens que la terreur dévore.
Godefroi les rallie autour de leur drapeau.
Entre Altamore et lui s'ouvre un combat nouveau,
Tel que n'en vit jamais le rivage du Xanthe.
Mais plus loin la mêlée est active et sanglante.
Au pied de la colline où les Égyptiens,
Soutenus par leur chef, attaquent les chrétiens,
L'un des Roberts commande, et son bras se signale.
De deux partis rivaux la bravoure est égale.
De sa peau de serpent Adraste recouvert,
Adraste l'Indien combat l'autre Robert,
Et mutile à la fois et son casque et ses armes.
Tisapherne, entouré de ces nobles alarmes,
Marche au hasard parmi les morts et les mourans:
Son glaive irrésolu dépeuple tous les rangs.
Mais la fortune encor ne s'est point déclarée.
De cadavres hideux cette plaine encombrée
Ne présente aux regards que les vastes débris
De boucliers rompus et de casques meurtris.

Voyez-vous ce soldat qu'un choc pesant renverse
Conserver dans son sein l'arme qui le traverse ?
L'un mord en expirant le sol ensanglanté;
L'autre, près d'un ami qui meurt à son côté,
Accuse le destin à tous les deux contraire.
Le combattant fameux, le combattant vulgaire,
L'un sur l'autre étendus, par le fer mutilés,
Poussent des cris plaintifs, sourds, inarticulés;
Et ce mélange affreux de sanglots, de blasphèmes,
Fait reculer d'effroi jusqu'aux vainqueurs eux-mêmes.
Ces panaches d'argent, et de pourpre, et d'azur,
Ces casques, ces écus, ces cuirasses d'or pur,
Horriblement souillés, languissent dans la poudre.
Le démon des combats, précipitant sa foudre,
Noircit les dolimans, les tissus où Memphis
Épuisa tout son faste en l'honneur de ses fils.
L'acier perd son reflet; des armes fracassées
L'œil ne distingue plus les couleurs effacées.
Que tout cet appareil si pompeux et si grand
De son premier éclat, hélas ! est différent !
Alors, ce fut alors que du bout de la plaine
Sur un front déployé la cohorte africaine
Des bataillons chrétiens voulut tourner le flanc.
Les archers, les frondeurs marchent au premier rang.

Par le caillou rapide et la flèche lancée
La valeur des Français est déjà menacée.
Renaud, suivi des siens, accourt au même instant.
Sous un ciel orageux la foudre serpentant,
Les feux dont le Vésuve embrase son cratère
D'un bruit moins formidable épouvantent la terre.
Le roi de Méroé, le fougueux Assimir,
Aux plus vaillans chrétiens insultait sans frémir,
Quand Renaud, d'une main par la rage entraînée,
Fait voler dans les rangs sa tête basanée;
Et ce premier succès plaît à son jeune cœur.
Qui pourrait maintenant arrêter ce vainqueur?
Je ne sais quel transport l'enflamme et l'aiguillonne.
L'ardente soif du sang dans ses veines bouillonne,
Et comme le reptile, abusant le regard,
Semble dans son courroux s'armer d'un triple dard,
Ainsi des Africains la phalange trompée
Croit aux mains de Renaud voir une triple épée.
Il renverse à ses pieds les princes libyens,
Et les deux rois venus des bords éthiopiens.
Ses jeunes compagnons, qu'enflamme son courage,
De tout ce peuple noir font un affreux carnage.
Par le glaive en fureur les malheureux surpris,
A son tranchant cruel n'opposent que des cris.

Bientôt, las de braver une mort trop certaine,
Vers des périls moins grands la frayeur les entraîne.
Sans relâche frappés, et dans la plaine épars,
On les voit en hurlant s'enfuir de toutes parts.
Renaud vole après eux, et son bras les foudroie.
Dans les flots de leur sang il se baigne, il se noie.
Mais il s'arrête enfin, et son noble courroux
Pardonne au vil effroi qui les disperse tous.
Tel, quand d'une forêt le ténébreux feuillage
Insulte au vent du nord et combat son passage,
Le nord impétueux redouble, et, libre enfin,
Souffle plus mollement dans le vallon voisin;
Ou tels encor les flots, qui, défiant les roches,
D'écume et de fureur s'arment à leurs approches,
Roulent en pleine mer d'un cours tranquille et lent,
Tel Renaud à l'aspect d'un ennemi tremblant
Se calme, et va porter l'appui de son audace
Aux braves fantassins que l'Arabe menace.
Leur flanc droit, assailli, commençait à plier.
Le héros le soutient. Son flamboyant acier
Des brigands du désert entame la cohorte.
Son escadron, rempli du feu qui le transporte,
Bruyant comme l'orage et les vents mutinés,
Égorge ces brigands pâles et consternés.

Ils fuyaient, et tombaient comme l'herbe mûrie
Sous une large faux tombe dans la prairie.
De courage et d'ardeur Renaud toujours bouillant
Pénètre jusqu'aux lieux où, sur un char brillant
Qu'environne et protége une foule intrépide,
En habit d'Amazone il aperçoit Armide.
Cette fière beauté l'aperçoit à son tour,
Et frissonne et pâlit de colère et d'amour.
Renaud, de son côté, légèrement se trouble.
Pour s'éloigner du char de vitesse il redouble.
Mais par tous ses rivaux, tous ces rois conjurés,
Voilà qu'au même instant ses pas sont entourés.
L'un s'est armé du fer; l'autre brandit sa lance.
De ce choc imprévu bravant la violence,
L'invincible guerrier s'éloigne avec dédain.
Armide tend son arc; elle y pose soudain
Un trait qu'elle destine à son amant parjure.
Hélas! prête à venger l'excès de son injure,
Sa main tremble, et l'amour, maître de ses destins,
Rallume tous les feux qu'elle croyait éteints.
L'arc se courbe trois fois, trois fois il se redresse.
Mais enfin le dépit surmonte la tendresse.
Dans les vagues de l'air le trait vole, s'enfuit,
Et, prompt comme les vents, le repentir le suit.

Elle voudrait déjà que la flèche lancée,
Loin de punir l'ingrat dont elle est délaissée,
Retournât en arrière, et, propice à ses vœux,
Revînt plonger la mort dans son cœur malheureux.
Pleine du souvenir qui l'accable et la blesse,
Elle accuse bientôt son indigne faiblesse,
Et suit des yeux la flèche errante au sein de l'air.
Le héros est frappé. Mais la pointe de fer,
Par un bras incertain trop mollement poussée,
Effleure la cuirasse et retombe émoussée.
Il poursuit son chemin. Armide, Armide alors
Lance de nouveaux traits, s'épuise en vains efforts.....
« Quoi ! Renaud, se dit-elle, est donc invulnérable !
« Son cœur est-il formé d'un bronze impénétrable !
« Et faut-il que le ciel, lui prêtant son secours,
« De sa coupable vie épargne ainsi le cours !
« Quoi ! mes yeux ni mes traits n'ont pu blesser son âme !
« Il se rit de ma haine, il se rit de ma flamme.
« Sans armes je languis, et tremble à ses genoux ;
« Les armes à la main je cède à son courroux ;
« Hélas ! et contre moi sa puissance affermie
« Confond dans ses dédains l'amante et l'ennemie !
« A quels charmes nouveaux dois-je enfin recourir ?
« Vous qui pour me venger ne savez pas mourir,

« O guerriers si fameux, faut-il que le perfide
« Arrête sans combat votre foule timide !
« Que dis-je ? Ah ! pardonnez au trouble de mes sens ;
« Et vos traits et les miens seront tous impuissans.
« J'ai vu s'anéantir ma vengeance dernière.
« La fille de vingt rois, Armide prisonnière,
« Dans le camp des chrétiens va traîner désormais
« Ses destins avilis par l'ingrat que j'aimais !
« Ah ! fuyons. » Tel qu'un cygne aux rives du Méandre,
Quand du sommet des cieux il voit l'aigle descendre,
De ses ailes d'argent se voile avec horreur,
Et dans un chant de mort exhale sa terreur,
Telle Armide, à l'aspect du sort qui la menace,
Frissonne, et tout son sang dans ses veines se glace.
Cependant Altamore, au milieu du combat,
De sa haute valeur a fait briller l'éclat,
Et des braves Persans soumis à sa conduite
Son exemple et son glaive ont retenu la fuite.
Mais, quand il voit Armide en ce pressant danger,
Il vole à sa défense, et, prêt à la venger,
Il oublie et sa gloire, et sa troupe fidèle.
Ah ! plutôt qu'une amante, une reine si belle
En ce jour de colère éprouve un seul revers,
Triomphent les chrétiens ! périsse l'univers !

Au char de la princesse, à travers le carnage,
Le roi de Samarcande ouvre un large passage.
Sous les coups de Bouillon, de Renaud furieux,
Ses soldats massacrés succombent à ses yeux.
Plus amant que guerrier, il le voit, et soupire.
Armide sous sa garde est libre; elle respire;
Il suffit. Dans un lieu tranquille et retiré
Après qu'il a conduit cet objet adoré,
Vers ses nobles guerriers comme un trait il revole,
Il vient les secourir..... Espérance frivole !
Les Persans ont vécu. Mais plus loin les Français
Aux efforts d'Émiren s'opposent sans succès.
Déjà l'un des Roberts, sans force et sans haleine,
Tout sanglant, à la mort se dérobe avec peine.
L'autre combat long-temps en héros, en chrétien,
Et tombe dans les fers d'Adraste l'Indien.

Quel est ce tourbillon roulant comme un tonnerre?
Pourquoi donc les vainqueurs ont-ils mordu la terre?
Parmi les combattans Godefroi s'est montré.
Devant lui tout recule ou périt massacré.
Tandis que tour à tour la fortune inconstante
Des deux partis rivaux trompe ou remplit l'attente,
Le fier roi de Nicée au sommet de la tour
Monte : sur les créneaux qui règnent alentour

Il s'appuie, et ses yeux, étincelans de haine,
Dans son immensité mesurent cette plaine
Où mille bataillons, se livrant mille assauts,
De leur sang confondu font jaillir les ruisseaux.
A ce premier aspect il demeure immobile.
Ainsi donc, enchaîné dans un timide asile,
Au sort de ses amis il demeure étranger !
Non; ces périls lointains il veut les partager;
Et du casque royal couvrant sa tête altière :
« De la tour à l'instant qu'on m'ouvre la barrière,
« A-t-il dit; en ces murs c'est trop long-temps souffrir.
« Mon devoir le commande, allons vaincre ou mourir. »
Soit que le juste ciel voulût dans sa vengeance
Briser des Sarrasins la dernière espérance,
Soit que vers le trépas dont il est menacé
Par un instinct fatal Soliman fût poussé,
Il veut défendre encor l'honneur de la Syrie.
Déjà sur ses vieux gonds la porte tourne, crie;
Et, sans même songer si, partageant son sort,
Les guerriers de la tour suivent ses pas, il sort;
Et, comme l'ouragan dans sa course rapide,
De carnage affamé, le monarque intrépide
Au milieu des chrétiens vole et fond à grand bruit.
Le glaive courroucé dans sa main siffle et luit.

Les autres, entraînés par son audace extrême,
Abandonnent la tour et le soudan lui-même.
Le débile Aladin à sa morne langueur
A senti tout à coup succéder la vigueur.
Soutenu par l'enfer qui l'embrase et l'obsède,
Le fier sultan s'avance, et l'horreur le précède.
Le premier escadron qui l'ose défier
Sous son glaive tranchant disparaît tout entier.
De plaintes, de sanglots quel funèbre mélange !
La terreur se répand de phalange en phalange.
Tout fuit : le seul Raymond, des siens environné ;
Dans ce désordre affreux n'a point abandonné
Le poste que Bouillon confie à sa bravoure.
L'orage en vain s'accroît, en vain la mort l'entoure :
Du généreux vieillard le cœur n'a point frémi.
Il voit, il reconnaît ce terrible ennemi
Dont naguère le bras l'a jeté sur l'arène.
N'importe : à le braver son audace l'entraîne.
Mais du coup qu'il reçoit, chancelant, ébloui,
Aux pieds de Soliman il tombe évanoui.
Cent glaives aussitôt à l'accabler s'apprêtent.
Cent boucliers unis aussitôt les arrêtent ;
Tandis que, dédaignant son rival renversé,
Comme on voit un mortel qui, de la faim pressé,

Quitte un frugal repas pour un banquet splendide,
Le vainqueur, se livrant au démon qui le guide,
Cherche d'autres combats, enfonce tous les rangs,
Écrase sous ses pieds les morts et les mourans,
Et, las de triompher dans un étroit espace,
Loin des remparts franchis vole, égorge, terrasse
Tous ceux dont l'imprudence ou la témérité
Disputent le passage à son fer irrité.
Poursuivis cependant par sa brave cohorte,
Les soldats de Raymond, que la terreur emporte,
Passent non loin du lieu par Tancrède habité.
Ce héros, sous un toit solitaire, écarté,
Faible encore et souffrant, sur sa couche sommeille.
Ce bruit tumultueux en sursaut le réveille;
Il se lève, il se traîne, et d'un œil éperdu
Il aperçoit Raymond dans la poudre étendu,
Et sa troupe qui fuit d'épouvante glacée.
D'un si lâche abandon sa grande âme offensée
A son sang refroidi rend toute sa chaleur.
La force d'un héros n'est rien que sa valeur.
Tancrède se dispose à quitter son asile,
Du poids d'un bouclier charge son bras débile,
Saisit son fer, descend, et s'écrie en courroux:
« Misérables soldats, ô ciel! où courez-vous?

« A ces vils Sarrasins votre chef reste en proie !
« Dans leur temple profane ils iront, pleins de joie,
« Suspendre son armure ! et c'est vous, malheureux,
« Vous qui déshonorez un maître généreux !
« Courez à ses enfans porter cette nouvelle;
« Dites-leur qu'une fuite indigne et criminelle
« Au plus mortel outrage a livré ce héros. »
Du bouclier immense il le couvre à ces mots.
Là viennent s'amortir les javelots, les pierres,
Et des traits ennemis les pointes meurtrières.
Demi-nu, sans cuirasse, et d'un bras vigilant,
Il repousse l'orage autour de lui sifflant.
Sous cette ombre d'airain le vieillard magnanime
Commence à respirer, et bientôt se ranime.
La honte sur le front, la rage dans le cœur,
Il se lève, et des yeux cherche son fier vainqueur.
Mais, ne le voyant plus, d'une voix courroucée
Il rassemble sa troupe errante et dispersée.
La face du combat change dès ce moment.
Raymond poursuit le cours de son ressentiment,
S'enivre de carnage, et dans le sang expie
L'affront que sa vieillesse a reçu d'un impie.
Mais voici qu'Aladin se présente à ses yeux.
Raymond le reconnaît, s'élance furieux,

Le frappe, et fend sa tête.... Il tombe, crie, expire,
Et mord en expirant le sol de son empire.
Privés d'un double appui, les tremblans Sarrasins
N'osent plus se défendre, et cèdent aux destins.
Les uns, dans le transport d'un farouche délire,
Pâles, tendent la gorge au fer qui les déchire;
Les autres, se flattant d'échapper au trépas,
Du côté de la tour précipitent leurs pas.
Les vainqueurs, les vaincus y pénètrent ensemble.
Sur ses vieux fondemens la forteresse tremble;
Elle est prise, et le sang inonde ses parvis.
De meurtres fatigués, mais non pas assouvis,
Par d'horribles exploits les chrétiens se signalent.
Au bruit des hurlemens, des sanglots qui s'exhalent,
Sur la cime du fort l'intrépide vieillard
De la Croix triomphante arbore l'étendard.
Il flotte dans les airs. Mais le roi de Nicée,
Déjà loin de la tour par les chrétiens forcée,
Dans une arène immense, où triomphe la mort,
Égare sa fureur, moissonne sans effort
La foule des soldats par son bras poursuivie.
Un coursier, dont le maître avait perdu la vie,
Libre et le frein pendant, à ses yeux s'est offert.
Le terrible sultan, de poussière couvert,

Se jette sur son dos, et, saisissant les rênes,
Le lance comme un trait au milieu de ces plaines.
Aux guerriers sarrasins, qu'il vient encourager,
Il apporte un secours puissant, mais passager.
C'est ainsi que la foudre, éclatant météore,
Dans sa chute à la fois gronde, éclate, dévore,
Et sur le front du roc qu'en passant elle atteint
De ses flèches de feu laisse le vol empreint.
Sous la main du sultan que d'illustres victimes
Descendirent alors au fond des noirs abîmes !
O Gildippe, Odoard, époux infortunés,
Des roses de l'hymen par l'amour couronnés,
Que puissent vos malheurs, votre touchante histoire,
Vivre éternellement gravés dans la mémoire !
Heureux, en vous chantant, si la postérité
Consacre à vos deux noms un tribut mérité !
Vos vertus, vos exploits, votre immortel courage
Des siècles à venir iront braver l'outrage,
Et plus d'une beauté, sensible à vos revers,
De pleurs délicieux arrosera ces vers.
Gildippe la première attaque le barbare.
La fortune d'abord pour elle se déclare.
Du bouclier son fer a traversé l'airain,
Et va blesser au flanc le cruel Sarrasin.

Mais lui : « Te voilà donc, vagabonde guerrière !
« Ah ! pour te conserver la céleste lumière,
« L'aiguille et le fuseau te conviendraient bien mieux
« Que le vil spadassin qui te suit en tous lieux. »
En achevant ces mots il lève son épée,
Et d'un revers mortel l'Amazone est frappée.
Le détestable fer rompt tout, ose percer
Ce sein que l'Amour seul avait droit de blesser.
Gildippe de ses sens perd tout à coup l'usage.
La pâleur de la mort couvre son beau visage.
A ce spectacle affreux que devient Odoard ?
Il vole à sa défense ; il vole, mais trop tard !
Que fera-t-il ? comment, dans ce péril extrême,
Secourir ou venger une épouse qu'il aime ?
Comment servir ensemble et la haine et l'amour ?
Entre ces soins divers partagé tour à tour,
D'une main, de pitié, de rage frémissante,
Le malheureux soutient Gildippe languissante,
Et de l'autre s'apprête à punir l'assassin.
Le sort, l'injuste sort a trompé son dessein.
Soliman, d'un revers de son arme cruelle,
Tranche ce bras, appui d'une amante fidèle.
Elle tombe : Odoard, qui tombe au même instant,
Foule de tout son corps ce beau corps palpitant.

Tel qu'un ormeau qu'embrasse une vigne amoureuse,
Quand, battu par les vents, par la tempête affreuse,
De ses rameaux brisés il parsème le mont
Que domina long-temps la hauteur de son front;
Il déchire en tombant, il écrase lui-même
Les pampres, de sa tête ondoyant diadème,
Et ces fruits savoureux, brillans d'un jus vermeil,
Que venaient de mûrir les rayons du soleil;
Tel périt Odoard; mais, dédaignant la vie,
Il ne plaint que l'épouse à sa flamme ravie.
Ils voudraient se parler, hélas !.... vœux impuissans !
En sons entrecoupés expirent leurs accens.
Avant que de quitter la lumière céleste,
Odoard, soulevant le seul bras qui lui reste,
Presse contre son cœur, pour la dernière fois,
Sa compagne d'amour, et d'hymen, et d'exploits.
La mort en même temps vient fermer leurs paupières,
Ensemble les moissonne; et leurs âmes guerrières,
Ensemble abandonnant cette terre d'un jour,
S'envolent dans le sein de l'éternel séjour.

De ce double trépas la nouvelle semée
Passe de bouche en bouche, et consterne l'armée.
Par un prompt messager Renaud en est instruit.
De ton lâche succès crois-tu goûter le fruit,

Barbare Soliman ! non ; ta perte est certaine.
Renaud vient ! La pitié, la colère, la haine,
Se disputent le cœur du héros furieux.
Il joignait le sultan : mais jusque sous ses yeux
Adraste l'Indien lui ferme le passage,
L'insulte, et d'une voix frémissante de rage :
« Te voilà donc, Renaud ! je t'ai long-temps cherché,
« Et toujours dans les rangs ton effroi s'est caché.
« Voici, voici l'instant de remplir ma promesse,
« Et de porter ta tête aux pieds de ma princesse.
« Viens, ennemi d'Armide, avec son défenseur
« Faire assaut de courage, ou plutôt de fureur. »
Accompagnant ces mots d'un sourire terrible,
Sur le front du héros il porte un coup horrible.
Le casque en retentit, et Renaud ébranlé,
Renaud sur les arçons a soudain chancelé.
Mais, déjà raffermi, d'une main toujours sûre
Au flanc de l'Infidèle il ouvre une blessure,
Telle, que d'Apollon prêt à le secourir
Tout l'art et les efforts ne pourraient le guérir.
Ce gigantesque roi, ce guerrier formidable,
D'un seul coup tombe et meurt étendu sur le sable.
Infidèles, chrétiens, tout recule d'horreur,
Et Soliman lui-même en pâlit de terreur.

10758285

Il ne sait que résoudre; un tel exploit l'étonne,
Et d'un trouble inconnu sa grande âme frissonne.
Il voit, il sent déjà l'inévitable mort.....
Mais qui peut ici-bas échapper à son sort?
Tel qu'un homme souffrant dont le sommeil s'empare,
Dans l'excès du délire où sa raison s'égare,
S'il voit un spectre affreux et couvert de lambeaux
Tout pâle se lever de la nuit des tombeaux,
Cherche à le fuir..... hélas! tous ses efforts l'abusent,
Et ses pieds et ses mains à ses vœux se refusent;
Il demeure sans voix, immobile, glacé,
Et sous l'horrible songe il palpite oppressé:
Tel Soliman voudrait au sort qui le menace
Opposer la vigueur de sa première audace.
Un invincible effroi tient ses pas enchaînés.
Pour défendre ses jours au glaive destinés
Il ne peut rien: du moins, quand le destin contraire
L'abandonne au courroux de son fier adversaire,
Il ne trouve en son cœur, d'où l'espoir s'est enfui,
Nul sentiment indigne et du trône et de lui;
Et lorsqu'à succomber sa valeur est réduite,
Il ne médite point la retraite ou la fuite.
Tandis qu'il hésitait, le vainqueur irrité
Sur lui fond et s'élance avec rapidité.

Dans sa main resplendit le fer impitoyable.
Jamais sous un aspect plus fier, plus effroyable,
Aux yeux de Soliman nul guerrier ne s'offrit.
Aux arrêts du destin noblement il souscrit,
Et, sans déshonorer sa chute et sa disgrâce,
Reçoit avec grandeur le coup qui le terrasse.
Lorsque enfin ce héros, dans la guerre éprouvé,
Abattu tant de fois, tant de fois relevé,
Comme un nouvel Antée eut mordu la poussière,
Et de ses jours fameux achevé la carrière,
L'inconstante fortune aux étendards français
N'osa plus un moment disputer le succès;
Et, du pieux Bouillon terminant les alarmes,
Vient défendre sa cause et protéger ses armes.
Déjà de toutes parts l'immortel escadron
Que moissonne la mort en dépit de son nom,
Fuit devant les chrétiens, et cède la victoire.
Vainement Émiren rappelle à sa mémoire
Le serment solennel au calife juré.
Tout l'abandonne : alors, par la rage égaré,
Au-devant du soldat qui porte la bannière
Il s'élance, il l'arrête, et d'une voix altière :
« Rimédon, lui dit-il, n'est-ce donc pas à toi
« Que j'avais confié l'enseigne de ton roi ?

« D'une telle faveur quand je te croyais digne,
« J'étais loin de m'attendre à cet affront insigne.
« De quel effroi ton cœur se laisse-t-il troubler !
« Quoi ! je combats encor, lâche, et tu peux trembler !
« Que crains-tu ? le trépas ? mais une mort certaine
« Enveloppe la route où la frayeur t'entraîne.
« Malheureux, suis mes pas, rappelle ton ardeur,
« Et cherche ton salut au poste de l'honneur ! »
Rimédon, affermi par ce noble langage,
A senti dans son cœur renaître le courage,
Et retourne au combat expier dignement
Par une belle mort son erreur d'un moment.
Émiren, qui de honte et de rage palpite,
Au-devant des soldats vole, se précipite,
Les menace, les frappe, et sous leurs étendards,
Après de longs efforts, ramène les fuyards.
La peur les dispersait, et la peur les rassemble.
Rétablis dans leurs rangs, ils s'avancent ensemble.
Émiren, dont les yeux surveillent tous leurs pas,
De la victoire encor ne désespère pas ;
Et son inquiétude est presque dissipée,
Lorsque de Tisapherne il voit briller l'épée.
Dans ce jour mémorable, aux Sarrasins fatal,
Tisapherne a long-temps combattu sans rival.

Lui seul a foudroyé la cohorte flamande,
Et des fiers Neustriens anéanti la bande.
Après tant de hauts faits, certain que l'avenir
Gardera de son nom l'immortel souvenir,
Aux plus fougueux transports sa vaillance se livre.
A tous ses compagnons il ne veut point survivre;
Et, cherchant un guerrier digne de son courroux,
Du terrible Renaud il affronte les coups.
A peine il reconnaît ses armes azurées,
Couvertes de poussière et de sang colorées :
« Enfin je vais combattre ! et le ciel, qui m'entend,
« Honore ma valeur d'un péril éclatant,
« A-t-il dit. Sous ma main puisse la belle Armide
« Voir à ses pieds rouler la tête du perfide !
« Accorde, ô Mahomet, le triomphe à mes vœux !
« Et ma reconnaissance, en ce temple fameux
« Que vient de t'élever le calife mon maître,
« Ira te consacrer les armes de ce traître. »
Mais son stérile vœu dans les airs s'est perdu,
Et son prophète sourd ne l'a pas entendu.
Comme un lion féroce agite sa crinière,
Et, prêt à s'élancer du sein de sa tanière,
Roule sa voix tonnante en longs rugissemens,
Ainsi ce Sarrasin, fidèle à ses sermens,

A l'aspect du héros ranime sa furie.
Il fait siffler le fer dans sa main aguerrie,
Et, de son large écu se couvrant tout entier,
Sur Renaud qui l'attend se jette le premier.
Les deux partis, témoins de la lutte homicide,
Font trève à leur colère, et, d'un regard avide,
De ces nobles rivaux suivent les mouvemens.
Animé par l'excès de ses ressentimens,
Tisapherne frappait; mais Renaud, plein d'adresse,
Se dérobant aux coups qui l'assiégent sans cesse,
Faisait couler le sang du héros sarrasin,
Et brisait le rempart de ses armes d'airain.
Tisapherne pâlit. Sous ce rapide orage
Chancellent par degrés sa force et son courage.
Armide, dont les yeux observent le combat,
Voit de son défenseur le déplorable état,
Et du ciel pour jamais sa cause abandonnée.
De tous ses champions la foule consternée
S'éloigne de son char, où, seule et dans les pleurs,
Nul espoir désormais ne flatte ses douleurs.
Elle abhorre le jour; elle craint l'esclavage.
Juste ciel! quoi! des fers deviendraient son partage.....
Elle descend du char, monte un coursier, s'enfuit.
Mais l'implacable amour l'obsède et la poursuit.

Sitôt que Tisapherne a vu fuir son amante,
Effrayé des périls d'une tête charmante,
Il croit qu'à ses regards interdits et troublés
Du grand astre du jour les feux se sont voilés.
A voler sur ses pas c'est en vain qu'il s'apprête.
Le glaive vigilant le prévient et l'arrête.
Il se retourne alors, et, d'un bras affermi,
Il fait tomber à plomb sur le casque ennemi
Un coup semblable à ceux dont l'antre du Cyclope
Gronde sous le marteau de l'énorme Stérope.
Renaud du coup fatal est presque foudroyé;
Son invincible front un moment a ployé.
Soudain il se relève : il venge son injure,
Frappe, de son rival ouvre l'épaisse armure,
Et plonge tout le glaive en son cœur palpitant.
L'âme du Sarrasin s'enfuit au même instant.
Il n'est plus. Du vainqueur les regards téméraires
Ont dans la plaine au loin cherché des adversaires.
Partout autour de lui le combat est désert.
Sur le sable, de sang et de débris couvert,
Partout des Musulmans les corps épars languissent,
Et du pieux Bouillon les destins s'accomplissent.
L'indomptable Renaud, quitte envers son devoir,
Alors à la pitié permet de l'émouvoir.

Il apaise son glaive, et d'Armide éplorée,
D'Armide qui s'enfuit, de périls entourée,
Le touchant souvenir se réveille en son cœur.
Lorsque, pour obéir à la voix de l'honneur,
Et rendre aux saints combats sa valeur et son zèle,
Le héros s'éloigna d'une amante si belle,
Il lui fit le serment d'être son chevalier,
Et son cœur généreux est loin de l'oublier.
Déjà, s'abandonnant à l'espoir qu'il embrasse,
Aussi prompt que les vents, il vole sur sa trace.
Dans un sombre vallon propice à son dessein,
De terreur éperdue, et la mort dans le sein,
Armide arrive enfin, par le hasard guidée.
Là, cédant aux ennuis dont elle est obsédée,
Elle jette à ses pieds et son arc et ses traits.
« O vous qui n'avez pu consoler mes regrets,
« Armes vaines, dit-elle, en mes mains avilies,
« Au fond de ces déserts restez ensevelies !
« Si vous avez trompé mon injure et mes vœux,
« Si des jours du guerrier qui dédaigne mes feux
« Vous avez épargné la criminelle trame,
« Du moins accordez-moi le bien que je réclame,
« Le seul que ma douleur puisse attendre de vous.
« Percez mon sein tremblant, je le livre à vos coups.

« O malheureuse Armide ! à quelle destinée,
« Par un perfide amant, te vois-tu condamnée !
« Il est temps d'échapper à des affronts nouveaux,
« Et d'appeler la mort au secours de mes maux.
« Heureuse si l'excès du feu qui me dévore
« Dans l'ombre du tombeau ne me suit pas encore !
« Impitoyable Amour, cesse de déchirer
« Un cœur où tu régnas pour le désespérer !
« Fuis, barbare ! et, content des maux où je succombe,
« Laisse-moi respirer sur les bords de la tombe !
« Que ma seule fureur survive à mon trépas !
« Que partout du cruel elle assiége les pas,
« Et de songes hideux épouvante sa couche !
« Que je vienne moi-même, avec un ris farouche,
« Spectre affreux et sanglant, lui reprocher ma mort,
« Retourner dans son cœur le poignard du remord,
« Et, dévouant le traître à d'horribles supplices,
« D'une douce vengeance épuiser les délices ! »
A la clarté du jour, à ces mots, renonçant,
Sa main dans le carquois choisit un trait perçant,
Le tourne vers son cœur..... Renaud d'un pas rapide
Accourt..... Ciel ! quand il voit la jeune et belle Armide,
Le front enveloppé d'une sombre pâleur,
Déjà prête à finir ses jours et son malheur,

10758285

10758285

Comme une tendre fleur que le soc à touchée,
Dans les bras de Renaud, haletante et penchée
Elle s'evanouit ....

Desenne Del *Valoot Ac Port.* *Muller Sculp*

Il frémit, il s'élance; et d'une main puissante
Éloigne avec horreur la pointe menaçante.
Armide pousse un cri..... l'envisage..... soudain
Détournant ses regards chargés d'un fier dédain,
Comme une tendre fleur que le soc a touchée,
Dans les bras de Renaud haletante et penchée,
Elle s'évanouit..... Ému de ses douleurs,
Renaud sur ce beau sein laisse tomber des pleurs.
Comme dans les vallons sur sa tige arrosée
Se redresse un lis pur et brillant de rosée,
Armide ainsi renaît : trois fois languissamment
Lève ses yeux mouillés des pleurs de son amant,
Les referme aussitôt, et l'amour et la haine
Triomphent tour à tour dans son âme incertaine.
De son bras vigoureux le héros la soutient.
Elle veut repousser ce bras qui la retient;
Mais dans ce vain combat tous ses efforts se lassent.
Les nœuds qu'elle veut rompre obstinément l'enlacent.
Captive en ces liens qu'elle eût jadis aimés,
Et toujours ses beaux yeux de colère enflammés,
Sans regarder l'objet qu'elle adore et déteste,
Elle exhale en ces mots son désespoir funeste :
« Perfide, qui t'amène en ce fatal séjour ?
« Cruel à ton départ, cruel à ton retour,

« Toi qui creuses la tombe où je m'en vais descendre,
« Toi mon seul assassin, au jour tu veux me rendre!
« De ma juste fureur tu prétends me sauver !
« A quel indigne affront m'oses-tu réserver ?
« Je lis dans tes projets : pour rehausser ta gloire,
« Insolent ! tu voudrais à ton char de victoire
« Atteler une reine, et parmi tes rivaux
« Promener en triomphe et ma honte et mes maux.
« Hélas ! il fut un temps où mon âme asservie
« Te demandait ensemble et la paix et la vie :
« Avec un froid orgueil tu repoussas mes vœux :
« La mort seule à présent est tout ce que je veux.
« Mais cette mort, si douce à ma douleur affreuse,
« Si je te la devais, me serait odieuse.
« Je l'obtiendrai sans toi, lâche; et dans ma prison
« Si le lacet fatal, les armes, le poison,
« Manquent à mes desseins, ou trompent ma colère,
« J'en rends grâces au ciel qui m'inspire et m'éclaire:
« Malgré tes vains efforts, oui, tu sauras me voir
« Échapper à la vie ainsi qu'à ton pouvoir.
« Tout prêt à des sermens que son cœur désavoue,
« De mes ennuis mortels comme l'ingrat se joue !
« — Ah ! lui répond Renaud, invincible beauté,
« Que le calme renaisse en ton sein agité.

« Armide, à tes genoux mon amour me rappelle ;
« Je suis ton chevalier, ton esclave fidèle.
« Qui, moi ! te préparer des fers injurieux !
« Je te promets le trône où régnaient tes aïeux.
« De ma sincérité, quoi ! tu doutes encore !
« Eh bien ! lis dans mes yeux l'ardeur qui me dévore,
« Et cesse de confondre avec tes ennemis
« Renaud que les destins pour jamais t'ont soumis.
« Ah ! si le juste ciel, sensible à ma prière,
« Sur ton aveuglement épanchait sa lumière,
« Si ton âme s'ouvrait à sa divine loi,
« L'Orient n'aurait point de reine égale à toi ! »
Aux sons de cette voix mélodieuse et tendre,
Aux pleurs que le héros ne cesse de répandre,
Tout le courroux d'Armide, amolli par l'amour,
Se fond comme la neige aux rayons d'un beau jour.
« C'en est fait : j'obéis, lui répond-elle, ordonne ;
« En esclave à tes lois Armide s'abandonne. »
Cependant Émiren, de fureur éperdu,
Voit l'étendard royal dans la poudre étendu,
Tous ses guerriers défaits, Rimédon qui chancelle
Renversé par Bouillon d'une atteinte mortelle.
Le fier Égyptien en frémit de douleur.
Mais, craignant de flétrir l'éclat de son malheur,

Il veut qu'un beau trépas honore sa défaite,
Et, s'il peut l'obtenir, sa gloire est satisfaite.
Parmi tous ces héros d'un si fameux renom,
Son noble désespoir ne cherche que Bouillon.
Il vole, et, secouant l'épée étincelante,
S'ouvre vers ce héros une route sanglante.
A peine ses regards de loin l'ont aperçu,
Plein du dernier espoir en son âme conçu,
« Godefroi, lui dit-il, c'est toi que je défie.
« A sa valeur encore Émiren se confie.
« Viens m'arracher le jour; mais puissé-je en mourant
« Sur le sable à mes pieds te jeter expirant ! »
Les deux chefs aussitôt l'un sur l'autre s'élancent;
Les deux glaives rivaux dans leurs mains se balancent.
Émiren blesse au front l'illustre chevalier.
Godefroi d'Émiren brise le bouclier,
Le presse, l'étourdit, traverse sa cuirasse,
Et, lui perçant le cœur, à ses pieds le terrasse.
Le vainqueur, dans la plaine étendant ses regards,
Voit partout son triomphe, et poursuit les fuyards.
Tout à coup il s'arrête à l'aspect d'Altamore
Qu'entourent les chrétiens, et qui résiste encore.
Sans casque, et du tronçon de son glaive brisé
Ce prince repoussait plus d'un vaillant croisé.

Godefroi s'intéresse au roi de Samarcande,
Et crie à ses soldats : « Bouillon vous le commande,
« Amis, retirez-vous, je le veux. Toi, guerrier,
« Cède enfin, rends ce glaive, et sois mon prisonnier. »
Ce héros, qui jamais par aucune faiblesse
N'avait du rang suprême outragé la noblesse,
Dès qu'il eut entendu ce nom victorieux,
Et dans tout l'Orient à jamais glorieux,
Sentit d'un saint respect sa grande âme frappée.
« Oui, dans tes mains, dit-il, je remets mon épée.
« J'ignore si mon cœur est capable d'effroi,
« Mais on peut sans rougir se rendre à Godefroi.
« Du prix de ma rançon je te laisse le maître :
« L'or et les diamans que la Perse voit naître,
« Par une tendre épouse à mon vainqueur offerts,
« De mes royales mains feront tomber les fers.
« — La pieuse ferveur dont mon âme est remplie
« Par un trafic si bas ne peut être avilie,
« Lui répond Godefroi ; garde ces vains trésors.
« Je prétends conquérir, non marchander ces bords. »
Il dit, et le confie à sa garde intrépide.
Un reste d'ennemis, troupe faible et timide,
Par la mort oubliée en ces affreux momens,
S'enfuyait vers l'abri de ses retranchemens.

Les chrétiens, furieux, de leurs craintes s'enivrent,
Au tranchant de l'acier tous ensemble les livrent;
Et leur faste barbare, à grands frais amassé,
En des fleuves de sang nage au loin dispersé.

Mais le jour luit encor. Plein d'un feu magnanime
Godefroi triomphant ramène dans Solime,
Dont sa noble conquête a fini les revers,
Ses guerriers de poussière et de sang tout couverts.
Il entre dans le temple; il y suspend ses armes.
Sur le divin tombeau, qu'il arrose de larmes,
Il baisse avec respect son front religieux,
Acquitte ses sermens, et rend grâces aux cieux.

FIN DU CHANT VINGTIÈME ET DERNIER.

NOTES

DU CHANT VINGTIÈME.

Il existe une belle image d'un poëte latin moderne *, qui, pour peindre toute la joie qu'il éprouve en atteignant enfin les bornes d'un long ouvrage, se compare au voyageur fatigué qui arrive, après de pénibles efforts, au sommet d'une montagne rude et escarpée.

Ce sentiment de joie est bien naturel, et, sous ce rapport, la comparaison est juste pour un grand poëte comme pour tout autre. Mais les derniers pas du voyageur fatigué sont toujours lents et difficiles, et l'épuisement retarde sa marche à l'instant où elle va finir : il n'en est pas de même du grand poëte; plus il approche du terme de la carrière qu'il parcourt, plus il sent que sa marche doit être ferme et hardie; et loin qu'il y ait rien en lui qui trahisse la lassitude, c'est alors surtout qu'il sait sortir des routes battues, abandonner la terre, enhardir son vol, et déployer toutes les ailes de son génie. Ainsi a fait le Tasse.

S'il n'était un chant ** dont nous avons dit précédemment qu'il est le plus beau de l'ouvrage, la justice nous ordonnerait de décerner à celui-ci l'honneur de cette victoire du poëte sur lui-même. Tout s'y passe en combats; à peine les scènes de la guerre laissent-elles un ou deux instans de trève à l'imagination pour se reposer sur d'autres objets : mais la peinture des batailles grandit ici

* Le cardinal de Polignac, *Anti-Lucrèce.*

** Le septième.

d'une manière si prodigieuse, l'inspiration anime si puissamment la voix du poëte, qu'il semble que ce ne soit plus le même spectacle qui s'offre aux regards, et que la trompette héroïque ait trouvé de nouveaux accens. Nous nous servirions presque du mot *historique :* c'est un combat de géans.

Au reste, la vérité force d'en convenir, la nature même de cette dernière action appelait nécessairement un dessein plus large, un coloris plus vigoureux, une composition plus savante qu'aucun des tableaux de ce genre qui ont précédé. Ce n'est point ici une de ces escarmouches partielles dont la poésie agrandit à volonté le théâtre, sans pouvoir toutefois agrandir jamais l'importance des résultats; ce n'est point un assaut où la valeur des guerriers a pour rivale la puissance des machines, où tout se passe sur une brèche qu'il faut attaquer ou défendre; c'est une bataille générale, où les soldats de la Croix ont en face d'eux toutes les forces de l'Orient déployées dans une vaste plaine, où la grande querelle de l'Europe et de l'Asie va se décider, où par conséquent un champ plus étendu que jamais s'ouvre devant l'héroïsme guerrier des combattans, et devant le génie du poëte. De nouvelles têtes de héros s'offrent en outre à peindre; et plus elles sont nombreuses et apparaissent avec éclat, plus la description poétique reçoit d'intérêt et de grandeur. Riche de toutes ces circonstances, mais par-dessus tout riche de l'inépuisable fécondité de son imagination, le Tasse a tracé le plus magnifique de ses tableaux de batailles : il a pu rencontrer ailleurs autant de chaleur et de mouvement, autant de variété; nulle part il n'a su donner au spectacle des armes une aussi imposante majesté,

un aussi puissant intérêt. La journée d'Ascalon termina dignement la croisade, et fut comme le vrai triomphe de la valeur chrétienne; la description de cette journée termine dignement l'épopée du Tasse, et est comme le vrai triomphe de son génie.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 352.

Et tels que des oiseaux, voyageurs dans la Thrace,
Défiant des hivers la prochaine menace,
Sur la cime des monts s'assemblent à l'instant,
Et vers des lieux plus doux s'envolent en chantant, etc.

Cette comparaison est empruntée d'Homère, et traduite avec une littéralité que le poëte italien ne porte cependant pas d'ordinaire dans l'imitation du poëte grec. Voici les vers d'Homère :

Ἤΰτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει ὐρανόθι πρὸ,
Αἵτ' ἐπεὶ ὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
Κλαγγῇ ταίγε πέτονται ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων, etc.

ILIADE, liv. 3, vers 3.

« Tel s'élève vers les cieux le cri des grues, qui, fuyant « l'hiver et les torrens de pluie qu'il traîne à sa suite, font « entendre leurs voix aiguës dans leur rapide vol au-des- « sus des plaines de l'Océan. »

NOTE DEUXIÈME, PAGE 353.

Jamais l'astre du jour, sorti du sein de l'onde,
Avec tant de splendeur n'a fait briller au monde
L'or de son diadème éblouissant d'éclairs.
Assis pompeusement sur le trône des airs,
Il couvre de rayons cette lutte guerrière,
Qui de ces grands combats doit fermer la carrière.

Belle idée, rendue par le Tasse avec une richesse d'expression tout-à-fait merveilleuse.

« Digne messagère d'un si beau jour, l'aube matinale « apparaît avec son gracieux sourire, ornée de tout l'éclat « qui environne le soleil lui-même : il semble que le « ciel, tout rayonnant d'or et de lumière, veuille con- « templer sans voile les merveilles de cette mémorable « bataille. » Certainement cette image est une des plus poétiques qui puisse être offerte à l'esprit, et, comme nous le disions, rien n'égale la magnificence dont le poëte a coloré son expression.

NOTE TROISIÈME, PAGE 356.

« Guerriers, dignes soutiens du Dieu de vos ancêtres,
« O vous de l'Orient les vainqueurs et les maîtres,
« Ce Dieu que vous servez, sensible à votre amour,
« De tout ce qu'il vous doit s'acquitte en un seul jour, etc.

Les harangues militaires sont un des plus beaux ornemens des histoires anciennes. Elle ont passé de là dans la poésie, où elles devaient avoir moins d'effet, la poésie se prêtant moins naturellement à ce genre d'éloquence. Lucain surtout en a fait grand usage : c'est lui que le Tasse a imité ici; mais il l'a imité avec toute l'inconsidération d'un jeune écolier, et non pas avec la prudente discrétion d'un grand maître. Il est allé lui prendre jusqu'à des défauts.

Aussi ce discours de Godefroi à ses soldats ne répond-il pas à l'attente que devaient inspirer et la grandeur de la circonstance, et le talent ordinaire du poëte. Uniquement occupé de s'approprier tout ce qu'il trouve à sa convenance dans celui qu'il s'est proposé pour modèle,

le Tasse oublie cette originalité brillante, cette mâle énergie qui fait habituellement le caractère de son éloquence poétique. La couleur religieuse, plus nécessaire ici que jamais, manque totalement; Godefroi, le pieux Godefroi semble ne plus se souvenir du Dieu pour lequel il a ceint l'épée, et qui a béni jusqu'ici ses armes victorieuses : il ne se souvient plus de cette Jérusalem qui est sous ses yeux, et où flotte maintenant l'enseigne triomphante de la Croix; de cette sainte conquête dont la piété des croisés n'a point encore joui, et qui doit être pour leur bravoure la plus puissante de toutes les exhortations : il n'a présent à l'esprit aucun de ces mémorables exemples des anciennes Écritures, où le Dieu fort a abattu, par la main d'une faible élite de guerriers fidèles, les bataillons innombrables du Philistin et de l'Amalécite : en un mot, retranchez le nom de Jésus prononcé une fois, comme par mégarde, et vous ne saurez pas si Godefroi est chrétien. Nulle part ce défaut, que nous avons plus d'une fois condamné, ne se fait plus gravement sentir.

Mais qu'a mis le Tasse à la place de cette couleur chrétienne? Se serait-il rejeté par hasard sur les nobles et brillans sentimens de l'enthousiasme chevaleresque? Point du tout. Il a mis ce qu'on rencontre en tout lieu, ce qu'avant et après lui ont redit toutes les déclamations de rhétorique, sauf toutefois ce qui n'appartient qu'au goût de Lucain. Ses vers ont de l'éclat, du mouvement, mais pas une pensée originale, rien de particulier à la circonstance. Il peint la confusion de cette nombreuse armée qui s'embarrasse au milieu de la vaste épaisseur de ses rangs désordonnés ; mais où cela n'est-il pas? Il

montre ces faibles enfans de l'Orient ou nus et sans armes, ou tremblans sous le poids du fer et de l'airain que leurs bras ne savent pas porter; quel général n'en a pas dit autant? Sans parler de tous les autres, voici César qui le dit de l'armée de Pompée :

Et vix arma ferens, et mixtæ dissona turbæ
Barbaries; non illa tubas, non agmine moto
Clamorem latura suum.

Enfin il oppose à cette molle imbécillité des soldats de l'Asie la robuste vigueur de ses propres guerriers; combien cet artifice oratoire a-t-il de siècles ! Il est vrai que le Tasse lui donne une face toute particulière en empruntant à Lucain un trait de la plus ridicule exagération :

. . . . . Sed me fortuna meorum
Commisit manibus, quarum me Gallia testem
Tot fecit bellis. Cujus non militis ensem
Agnoscam ? cœlumque tremens cùm lancea transit,
Dicere non fallar quo sit vibrata lacerto.

Nous n'insisterons pas davantage sur les défauts de ce discours; il n'est pas digne du Tasse; surtout il n'est pas digne de ce que réclamait la circonstance. Mais aussi c'est le seul morceau faible de ce chant. Godefroi reprend toute sa grandeur quand il cesse de parler : la lumineuse auréole dont le ciel lui couronne soudain la tête en dit bien plus à ses soldats que les paroles qu'il vient de prononcer.

Émiren exhorte aussi son armée; mais c'est un tout autre langage; chaque mot qu'il dit est vif, énergique, entraînant. Par une première adresse de l'art, le Tasse, au lieu de lui mettre dans la bouche tout un grand discours, comme à Godefroi, lui a fait porter ses paroles

de rang en rang, de soldat en soldat, et a su par là éviter la longue monotonie des formes oratoires. Suivant la manière dont chacun marche au combat, chacun reçoit une différente exhortation ; et il est aisé de voir combien cette forme est plus dramatique. Celui-ci est lâche ; on ne fait point d'appel à son honneur : on le rassure par le nombre. Celui-là porte sur le front une intrépide hardiesse, un juste éloge le récompense. Un autre a le cœur généreux, mais sa valeur est effrayée par la renommée de la valeur chrétienne; la voix de son chef, pour raffermir son cœur chancelant, lui offre l'image de la patrie suppliante, et de tous les objets qui lui sont chers implorant la défense de son bras. Et ici, par une des plus nobles hardiesses de langage, le poëte fait parler la patrie elle-même, et lui prête d'irrésistibles accens. Tous enfin entendent les paroles qui vont à leur âme. Le Tasse est redevenu éloquent dès qu'il s'est affranchi de l'imitation.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 361.

Quelle pompe à la fois magnifique et guerrière !
Ces étendards sans nombre aux vents abandonnés,
De panaches flottans ces casques couronnés,
D'emblèmes, de couleurs cette foule choisie,
Ce mélange éclatant des armes de l'Asie,
L'argent, l'or et l'acier dont le riche appareil
Se prolonge en éclairs sous les feux du soleil, etc.

Tout ici est sublime : jamais la poésie n'a trouvé de pareilles couleurs pour reproduire le spectacle à la fois si beau et si effrayant de cette tumultueuse agitation qui sert de prélude aux horreurs de la mêlée; jamais cette scène, qui n'est que d'un moment, qui est déjà la guerre

et n'est point encore le combat, n'a été décrite à l'imagination avec une fidélité plus pittoresque. Le grand mérite du poëte, le véritable trait du génie, est l'espèce de désordre qui règne dans ses vers, le bruyant fracas d'harmonie qui retentit de tous côtés à l'oreille, la diversité confuse des objets qui frappent les regards, jusqu'à ce qu'enfin se fasse entendre le signal que demandent tous ces frémissemens d'une inquiète impatience. Alors, fidèle à l'histoire, le Tasse montre les chrétiens s'agenouillant et baisant la terre avant de se mettre en mouvement; ils se relèvent pleins de confiance et de joie; ils marchent, la plaine décroît, elle a disparu; les premiers coups ont été portés. Il y a dans les quatre octaves dont se compose ce tableau une gradation d'effets qui est la perfection de l'art. Nul trait ne peut être détaché pour être offert séparément à l'admiration : l'ensemble est tout; tout y est à sa place, et de manière à frapper fortement.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 366.

Cependant cet Ormond dont les perfides mains
Devaient trancher les jours du plus grand des humains,
Le détestable Ormond et ses affreux complices,
Se flattant qu'à leurs vœux les destins sont propices,
La Croix sur leur tunique, en Français déguisés,
Dans le feu du combat se mêlent aux croisés.

Il est superflu de dire que nous ne suivrons pas cette grande bataille à travers toutes ses alternatives de succès et de revers, et tous les sanglans progrès de la mêlée et du carnage. Les bornes de ces notes, les habitudes de notre critique ne nous le permettent point. Nous ne remarquons en général dans les peintures des combats,

que ce qui ne leur est point commun à toutes, que ce qui peut y faire épisode : nos observations ne sauraient donc être ici ni fort nombreuses, ni fort étendues. Le poëte a beau s'élever à une hauteur plus que jamais sublime, ce sont toujours des combats qu'il peint; et il faudrait pour le commenter une suite d'éloges toujours les mêmes. Si donc nous disons deux mots de ce complot d'Ormond, et du terrible châtiment qu'il reçoit, c'est qu'il est ici comme épisodique.

Pour que Godefroi reconnût les perfides armés par la trahison contre ses jours, il fallait qu'il ne fût point encore engagé au milieu de la mêlée; autrement, son impétuosité guerrière eût pu mettre en défaut sa prudence. Voilà pourquoi le Tasse lui fait porter au sein du traître Ormond le premier coup de son glaive : délivré de cet ennemi, il peut désormais affronter tous les autres; ses jours ne sont plus menacés que du fer des combats. Autre chose digne de remarque; c'est l'épouvantable vengeance qui punit la criminelle déloyauté de ces lâches assassins : quelle énergique image pour peindre la fureur des chrétiens acharnés à leur supplice!

Che' l cadavero pur non resta a i morti.

« Morts, leur cadavre ne leur reste même pas. » A ce seul trait se fait reconnaître la profonde horreur d'une âme noble et chevaleresque comme celle du Tasse pour tout ce qui est trahison et félonie.

NOTE SIXIÈME, PAGE 372.

En habit d'Amazone il aperçoit Armide.
Cette fière beauté l'aperçoit à son tour,
Et frissonne et pâlit de colère et d'amour.
Renaud, de son côté, légèrement se trouble.

Singulière image, et bien riche en contrastes, que celle de Renaud et d'Armide se rencontrant en ennemis sur le champ de bataille : une faible femme, et le plus redoutable des guerriers ! tout à l'heure dans les bras de l'amour, aujourd'hui au milieu de toutes les fureurs de la guerre ! Il y avait là de quoi plaire à l'imagination du Tasse ; c'était un tableau sur lequel il ne pouvait manquer de s'arrêter, quoiqu'il préparât encore aux deux amans une dernière et bien plus touchante entrevue. Malheureusement il s'y est reposé peut-être un peu plus qu'il ne devait ; avec une sage réserve, l'effet eût été tout autre.

Renaud, semblable au tourbillon impétueux qui ne trouve de fureur que devant les obstacles, après avoir dispersé tout ce qui s'est offert à ses coups, est arrivé en vainqueur jusqu'au char d'Armide ; il l'aperçoit, et craignant des pensées d'amour au milieu des combats, détourne ses regards et ses pas. Armide, qui, à sa vue, a tressailli d'abord, incertaine entre l'amour et la haine, redevient furieuse ; elle saisit son arc, la flèche est déjà sur la corde, trois fois elle hésite, le trait part enfin, et va mourir impuissant sur la cuirasse du guerrier. Quelques vers suffisaient pour toute cette peinture ; les sentimens divers qui se partagent le cœur d'Armide pouvaient même être complètement exprimés en peu de mots. Le Tasse s'est étendu avec complaisance sur ce qu'il eût dû effleurer ; il n'est pas une nuance des divers sentimens qui soulèvent tour à tour le sein palpitant d'Armide qu'il n'ait soigneusement recueillie, et reproduite dans toute sa délicatesse et sa subtilité. Tout autre part cela eût été délicieux ; mais il fallait ici peindre à grands traits,

et ne pas placer un petit tableau de mignardises au milieu des scènes fortes et imposantes qui se déploient tout autour. Le même reproche tombe à plus forte raison sur les paroles d'Armide *blessée des flèches de l'Amour, pendant qu'elle a inutilement voulu blesser son amant des siennes.* Le rapprochement entre la dureté du cœur de Renaud insensible à ses regards de tendresse, et la dureté de la cuirasse qu'elle n'a pu percer, eût été partout d'un goût détestable, et l'est ici plus que partout ailleurs. Mais l'abus de l'esprit est un écueil contre lequel le Tasse n'a pas une seule fois manqué d'échouer.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 378.

Ce héros, sous un toit solitaire, écarté,
Faible encore et souffrant, sur sa couche sommeille.
Ce bruit tumultueux en sursaut le réveille.
Il se lève, il se traîne, et d'un œil éperdu
Il aperçoit Raymond dans la poudre étendu,
Et sa troupe qui fuit d'épouvante glacée.

A mesure que nous avançons dans ce chant, il semble que tout grandisse, et que le poëte, comme nous le disions plus haut, prenne à tâche de revêtir d'un éclat de plus en plus imposant toutes ces destinées qui s'achèvent. Tancrède, vainqueur du fameux Argant, était déjà bien haut à nos yeux, et venait comme de mettre le sceau à la gloire de sa bravoure; mais le poëte a encore un trait à ajouter à sa grandeur, et voilà qu'il nous montre en lui cet héroïsme *d'une âme guerrière* qui, au milieu des angoisses de la souffrance, *est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.*

De son lit de douleur, Tancrède a entendu les cris et

la fuite des chrétiens; il soulève alors son flanc épuisé, et soutenu, à défaut de forces, par son courage,

Virtù, ch' a' valorosi unqua non manca,
Perchè languisca il corpo fral, non langue,

saisit d'une main son pesant bouclier, de l'autre son épée nue, et va offrir aux coups de la guerre un corps presque mourant. Quelle image! Comme l'esprit en est puissamment saisi! Comme il va au-delà de ce qu'a exprimé le poëte, et se représente cette noble pâleur de la souffrance empreinte sur un front guerrier, et en même temps ce regard fier et assuré où respire toute l'âme du héros; cette marche ralentie par la douleur, et pourtant toujours ferme, toujours intrépide!

Voyez-le maintenant se présenter aux soldats effrayés comme une soudaine apparition, comme l'ombre de lui-même. « Où fuyez-vous? s'écrie-t-il. » Et il leur montre tout le déshonneur qui flétrira leur nom pour avoir laissé aux mains des Infidèles leur chef sans défense; une rapidité sublime anime le peu de mots qu'il prononce. C'est peu; de sa poitrine nue, de son bras affaibli il fait un rempart à mille poitrines armées, à mille bras vigoureux; il couvre de l'ombre épaisse de son bouclier le vieux Raymond délaissé des siens sur l'arène, écarte de l'autre main le fer ennemi, et laisse au guerrier terrassé le temps de recueillir ses forces, de se relever et de voler à la vengeance. Nous nous abstenons de toute remarque : un pareil tableau n'en a pas besoin. Qui n'en sentira pas toute la grandeur? C'était ainsi que devait reparaître Tancrède, puisque Tancrède ne pouvait partager l'honneur de cette dernière journée : c'était le moyen de lui faire encore une gloire.

NOTE HUITIÈME, PAGE 379.

Mais voici qu'Aladin se présente à ses yeux.
Raymond le reconnaît, s'élance furieux,
Le frappe, et fend sa tête..... Il tombe, crie, expire,
Et mord en expirant le sol de son empire.

Un sentiment parfait des convenances guide ici le goût du Tasse. Le vieil Aladin ne pouvait périr de la main d'un jeune guerrier : Pyrrhus égorgeant Priam sans défense est trop odieux. Mais le bras de Raymond est affaibli par l'âge comme celui d'Aladin ; Aladin était donc une victime qui lui fût permise. Les deux vers qui peignent la chute du vieux tyran sont d'une énergie admirable.

E con singulto orrendo
La terra ove regnò morde morendo.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 380.

Mais le roi de Nicée,
Déjà loin de la tour par les chrétiens forcée,
Dans une arène immense, où triomphe la mort,
Égare sa fureur, moissonne sans effort
La foule des soldats par son bras poursuivie.

C'est maintenant Soliman qui va finir : à une vie comme la sienne la poésie devait une glorieuse mort. Enfermé dans la tour qui contenait les débris de la puissance de Solime, sa vue a plané quelque temps sur le théâtre des combats, et assisté aux alternatives de la victoire. Aussitôt le frémissement de l'impatience a possédé son âme ; il s'est précipité hors de la tour, et c'est lui qui, en passant, a renversé le comte de Toulouse sur la poussière. Altéré de carnage, après avoir, en courant, traversé la plaine

inondée de sang, il arrive enfin dans les rangs des Infidèles : puissant auxiliaire; mais c'est un foudre qui va s'éteindre après quelques instans de ravage. Les vers du Tasse, dans leur entraînante rapidité, semblent suivre ici la course précipitée du héros : pas un mot faible, pas un mot inutile; tout est fort, hardi, impétueux.

La mort de Gildippe et d'Odoard, ouvrage de la main du soudan, forme, parmi toutes les mâles beautés qui l'environnent, un épisode d'une tristesse attendrissante. Tendres époux, ils ont vécu l'un pour l'autre, et ils meurent comme ils ont vécu. Le poëte, qui s'est plu à répandre sur eux dans le cours de son épopée un si touchant intérêt, n'a point voulu les abandonner à une fin vulgaire. C'est le glaive de Soliman qui les moissonne; ce sont ses dernières victimes : leur mort est celle des héros; elle a de plus le privilége de faire verser des larmes.

Vorrian formar, nè pon formar parole,
Forman sospiri di parole in vece.
L'un mira l'altro, e l'un, pur come suole
Si stringe all' altro, mentre anco ciò lece;
E si cela in un punto ad ambi il die,
E congiunte sen van l'anime pie.

« Ils voudraient former, et ne peuvent former des pa-
« roles; leur bouche ne trouve que des soupirs : leurs
« yeux se cherchent comme ils se cherchaient toujours;
« leurs cœurs se pressent l'un contre l'autre pendant
« qu'ils le peuvent encore; le jour leur est en même
« temps à tous deux dérobé, et leurs âmes pieuses s'en-
« volent réunies vers le ciel. »

La mort de Nisus et d'Euryale est le seul morceau aussi touchant en ce genre.

Mais la vengeance ne tarde pas à arriver : Renaud a appris ce coup funeste et en même temps la présence de Soliman ; il s'élance vers lui ; mais, en face même de Soliman, il rencontre le géant indien qui lui dispute le passage. D'un seul coup Adraste est dans la poussière :

Cade l'uom smisurato, il rege invitto,
E n'è l'onor a un sol colpo ascritto.

Quel pressentiment de la puissance du bras de Renaud pour Soliman ! Il en a pâli.

Ici commence cet intérêt d'une couleur toute particulière dont le Tasse a empreint le personnage de Soliman à ses derniers instans. Toujours sous l'empire d'une accablante fatalité, le fier soudan a trouvé jusqu'ici dans son âme la force de vaincre les coups du sort ; jamais la crainte n'a troublé la paix de son grand cœur : mais cette fatalité a pris le dessus ; il la voit dans Renaud, menaçante, inévitable : je ne sais quel sentiment confus se glisse dans son sein ; une vague indécision a suspendu l'intrépide résolution de son caractère ; une force supérieure l'enchaîne ; il ne fuira pas, mais que fera-t-il? Virgile avait décrit cette situation par une comparaison d'un effet merveilleusement pittoresque : le Tasse s'en empare ; elle a du moins le mérite d'être heureusement placée.

Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequicquàm avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus ; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox aut lingua sequuntur.

C'est en vain que Soliman cherche à rallumer ses forces au feu de la haine : effort impuissant ! il reste irré-

solu. Renaud arrive, plus prompt et plus redoutable que l'éclair : le soudan, faible dans la résistance qu'il oppose, conserve toute sa force dans la triste et sublime résignation avec laquelle il reçoit la mort. Grande et poétique idée d'avoir fait ainsi finir, victime presque volontaire du sort acharné à le poursuivre, celui qui si long-temps avait fatigué la fortune de son invincible courage. La tranquille impassibilité de Soliman est en lui le comble de l'héroïsme. Il est bien plus grand que s'il eût déployé toute sa valeur : ce n'est point la main de Renaud, c'est celle du destin qui l'accable ; il lui reste en mourant ce qui faisait l'honneur de sa vie, la majesté du malheur.

NOTE DIXIÈME, PAGE 390.

L'indomptable Renaud, quitte envers son devoir,
Alors à la pitié permet de l'émouvoir.
Il apaise son glaive, et d'Armide éplorée,
D'Armide qui s'enfuit, de périls entourée,
Le touchant souvenir se réveille en son cœur.

Nous n'avons pas suivi tous les héroïques exploits de Renaud dans cette mémorable journée : il nous suffit de dire que la victoire a été son ouvrage. Mais, maintenant que son rôle est achevé, recueillons les principaux traits de son caractère ; offrons-le tel que l'a fait le Tasse ; résumons cette conception de son génie.

Comme l'Achille d'Homère, brillant de valeur et de beauté, comme lui ressentant vivement une injure, Renaud a de plus que lui les vertus du chevalier, l'honneur et l'héroïsme. Le désir d'illustrer son nom est la passion dominante de son cœur : c'est une de ces âmes que l'ennui dévore tant qu'elles ne sont pas entre la gloire

et la mort; et si son courage a pu s'endormir un moment, quel prompt réveil! Comme le seul éclat de l'acier lui rend toute son ardeur pour les combats! Humble chrétien devant le ministre des autels, son front armé du casque étincelle de fierté; son regard jette au loin l'épouvante; rien ne résiste à ses coups. Mais toujours magnanime, sa foudroyante épée épargne tout ce qui fuit, dédaigne des victimes ordinaires, ne frappe que des têtes illustres; et, par un dernier trait du caractère chevaleresque, quand il a fait tout ce qu'il doit pour la gloire, il quitte le champ du carnage dans l'ivresse même du triomphe, et vole à celle qui a reçu ses sermens après son Dieu.

C'est ici que commence cet épisode, le plus remarquable de ceux qui interrompent dans ce dernier chant la suite des combats, et qui termine si heureusement l'intéressante histoire des amours de Renaud et d'Armide. Un instant séparés, les deux amans se réunissent; mais dans quelle situation! C'est là que triomphe ce merveilleux talent du Tasse à concevoir le pathétique dans ses émotions les plus attendrissantes et les plus douces comme dans ses émotions les plus fortes et les plus déchirantes; mais c'est là aussi que, parmi une expression presque toujours touchante et gracieuse, nous allons retrouver encore des vestiges de cette froide affectation qui gâte le sentiment par l'esprit. Rien de plus heureux que la fuite solitaire d'Armide, naguère environnée d'un si brillant cortége, dans les retraites désertes d'une vallée; rien de plus naturel que cette résolution de finir ses jours, inspirée si souvent à l'amour par le désespoir; elle devait même, avant de porter dans son sein le coup fatal,

s'entretenir quelques instans seule avec sa douleur, et, en s'exagérant l'excès de ses souffrances, s'encourager à la mort. Mais convenait-il que tout se passât en longues apostrophes à ses flèches, dont elle maudit l'impuissance? Didon, en saisissant l'épée qui doit rompre le fil de sa vie, et qui lui rappelle l'amant dont elle tient cette arme funeste du désespoir, Didon s'écrie bien :

Dulces exuviæ, dùm fata deusque sinebant,
Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis.

Mais Didon s'adresse à des objets chéris, et qui, pour le dire encore une fois, ont pour elle le triste attrait des souvenirs; de plus, son apostrophe n'est que de deux vers, et elle ne s'arrête pas à converser longuement avec l'instrument de son trépas. Armide fait le contraire; elle accable ses flèches de reproches, leur demande si leur impuissance cessera contre un cœur tel que le sien, trop sensible, hélas! aux coups, comme le sait si bien l'amour; elle se trouve bien malheureuse de n'avoir qu'une blessure pour remède à une blessure, que la mort pour guérison de son cœur, etc., etc., et autres semblables *concetti*. Elle ne retrouve la vérité et l'énergie du sentiment que dans les courtes imprécations dont elle frappe son ingrat amant : il est vrai que le Tasse imite Virgile.

Les discours cessent; le récit recommence; il n'y a plus qu'à admirer. L'arrivée de Renaud, le saisissement de surprise qui s'empare d'Armide en le voyant, la faiblesse de cœur qui la fait soudain tomber évanouie, le tendre empressement du guerrier à la soutenir, toutes ces circonstances sont pleines de charme, et délicieusement rendues. Cette double comparaison de la rose qui d'abord se laisse aller languissante vers la terre, comme

Armide défaillante, et qui, rafraîchie par la rosée du matin, relève ensuite sa tête décolorée, comme Armide ranimée par les pleurs de Renaud; cette double comparaison, quoique peu neuve en elle-même, ajoute pourtant encore à la grâce du tableau. Revenue à elle-même, pressée de la douce étreinte des bras de son amant, la jeune beauté feint encore la colère; elle détourne les yeux, cherche à rompre la chaîne qui l'enlace, et finit par trouver des paroles où elle ne croit montrer que le ressentiment, et où tout est amour. Le Tasse a ici bien autrement de vérité que dans le monologue d'Armide: le Tasse pourtant n'est point tout-à-fait encore exempt d'une légère teinte d'affectation; mais au moins a-t-il des traits charmans. Quelle grâce enchanteresse dans ces derniers mots, qui sont comme le dernier soupir de la haine expirante:

Cessa omai de' tuoi vezzi. Ah! par ch' ei finga!
Deh! come le speranze egre lusinga!

Armide se tait; ses larmes coulent; les larmes de Renaud coulent confondues avec les siennes, et il lui répond avec une affectueuse douceur. Ces paroles de Renaud retracent avec une admirable fidélité l'état de son âme. Il aime encore Armide; il l'aime aussi profondément que jamais: mais sa passion a pris un autre caractère; ce ne sont plus les folles ardeurs d'une imagination toute voluptueuse, toute avide de jouissances; c'est le respect pur et fidèle, le tendre dévouement de la galanterie chevaleresque: il avait naguère tout oublié, patrie, gloire, religion, pour le bonheur d'adorer Armide; il se souvient maintenant qu'il est chrétien et qu'elle est païenne, et lui prouve son amour en l'appelant de ses vœux au christianisme

pour pouvoir lui vouer à jamais sa foi. Il règne dans chacun de ses mots une délicatesse exquise, une heureuse convenance, qui pourtant est bien loin de ressembler à la contrainte et à la froideur, et bien plutôt faite pour ramener la paix dans le cœur agité d'Armide que ne l'eussent été les exagérations d'une passion toute brûlante, à laquelle elle n'eût pu croire. Elle sait à présent que Renaud l'a abandonnée au nom de la vertu, et que c'est au nom de la vertu que Renaud vient lui rendre son amour. Aussi ses dernières paroles l'attestent : après que le Tasse a montré son courroux se dissipant tout entier pour laisser place aux souvenirs de tendresse qui partageaient en même temps son âme, la voilà qui, transportée pour ainsi dire elle-même dans le monde idéal de pureté et de vertu où est placée l'âme de son amant, lui répond avec une douce et aimable soumission :

« Ecco l'ancella tua : d'essa a tuo senno
Dispon, gli disse, e le fia legge il cenno. »

« Voilà ton esclave; dispose d'elle à ton gré : tes ordres « seront ses lois. » Le Tasse laisse habilement entrevoir que l'amour pourra en faire une chrétienne.

Quel tableau que celui-là ! Si le Tasse ne connaissait pas toute la passion, au moins montre-t-il bien qu'elle non plus ne lui était pas tout-à-fait étrangère. Il en est des parties qu'il a toujours délicieusement traitées : qu'on se rappelle encore Herminie.

L'action épique n'a plus maintenant qu'à recevoir son dernier achèvement. Vainqueur d'Émiren qu'il laisse sur la poussière, et d'Altamor à qui il accorde la vie, Godefroi n'a plus qu'à aller s'agenouiller respectueusement devant le sacré tombeau. Le poëte repose habilement

l'esprit sur son humble piété, qui a été toujours le trait éminent de son caractère. Rien ne manque plus au majestueux ensemble de *la Jérusalem*.

Ce dernier chant du poëme n'est point du tout le même dans *la Jérusalem conquise*. Le résultat ne change point, cela ne pouvait être; mais la marche change : plusieurs morceaux remarquables, comme la soudaine apparition de Tancrède blessé au milieu de la fuite des chrétiens, la dernière entrevue d'Armide avec Renaud, etc., etc., disparaissent pour faire place à de nouveaux incidens plus ou moins heureusement imaginés. Suivons cette marche nouvelle dans une rapide analyse.

Le Tasse, à qui était venu, dans son nouveau poëme, ainsi que nous l'avons plus d'une fois remarqué, un singulier remords de conscience historique, se garde bien de transporter sous les murs de Jérusalem l'action qui eut pour théâtre les plaines d'Ascalon. La ville sainte une fois conquise (et, pour le dire en passant, l'épopée une fois terminée), les chrétiens se mettent en route pour aller rencontrer l'armée d'Égypte. Après une marche dont la rapidité triomphante fait trembler au loin les vallons et les montagnes, ils trouvent cette formidable armée, ainsi que le disent les récits de l'histoire, rangée en bataille sur les bords de la mer, près des murs d'Ascalon. L'ordre de bataille des deux chefs, leurs discours, sont à peu près les mêmes : la mêlée commence. Beaucoup de circonstances sont empruntées à *la Jérusalem délivrée* : mais, comme de raison, la sublime hardiesse de l'expression, le mouvement poétique, tout, en un mot, est affaibli, pour arriver à je ne sais quelle chimère de correction. Renaud,

ou Richard, apparaît alors, et les merveilles de sa valeur sont plus étonnantes encore que dans l'autre poëme. Godefroi se distingue également par l'effrayante rapidité de ses coups; ils sont si fameux même, que le soleil renouvelle pour lui le miracle qu'il fit jadis pour Josué, et, selon le Tasse, pour Charlemagne. Tout fuit déjà, quand Richard voit un jeune guerrier dont la valeur annonce un héros, et qui résiste encore; c'était le fils de Soliman, Circin, qui pour la première fois s'offre à nos regards. Ici se trouve une parfaite copie de l'épisode de Lausus et de Mézence dans l'Énéide; les vers même sont traduits littéralement. Circin est abattu par la toute-puissante main de Richard comme Lausus par celle d'Énée, et Soliman, qui, comme Mézence, sur les bords de l'onde,

Vulnera siccabat lymphis,

trouve la même fin. C'est pis encore ici que dans *la Jérusalem délivrée*; l'imitation dure plus de cent vers.

Richard, qui, à la poursuite de Soliman, s'est trouvé emporté sur le rivage, en fait alors le théâtre de sa valeur. Les Sarrasins fugitifs, selon l'histoire, allèrent chercher un asile jusqu'au sein des flots pour rejoindre leurs navires, et les croisés y atteignirent ceux qui ne périrent pas engloutis. Le Tasse s'empare de cette circonstance; elle lui a fourni une assez belle peinture, que nous croyons mériter d'être citée :

Siccome in Medoaco, o'n Mincio, o'n Sorga
L'acqua chiusa talor s'avanza e cresce,
E'n sino al sommo in poco spazio ingorga:
Poi nell' aperte vie si spande, ed esce;
Al fin precipitando al mare sgorga,
O'n maggior fiume si disperde e mesce;

Così correan con spaventoso grido,
Rotto il ritegno i Turchi al salso lido.

Della gente crudele, che sparsa or fugge,
Tante sono le strida, e gli urli, e 'l lutto,
Ch' appena s'ode il mar ch' irato mugge;
E dianzi udissi rimbombar per tutto:
E quel furor che la persegue, e strugge
Cangia in sanguigno il più canutto flutto:
Nè d'acqua, ma di sangue omai correnti
Van per la negra arena ampj torrenti.

Ne solo ingombra l'arenosa sponda
La turba che non fa guerra o contrasto;
Ma dal timor cacciata, entra nell' onda,
Portando a' pesci il sanguignoso pasto.
Parte fugge alle navi, altri s'affonda:
Rari vengonsi a nuoto in gorgo vasto *.
Gli caccia il gran Riccardo, e batte a tergo
In quel de' venti procelloso albergo.

E par ch'un turbo in mezzo all acque il porti,
Tanto è leve il destrier nel corso ondoso;
E quasi tomba fa d'orride morti
Del mar l'umido letto e 'l fondo erboso.
E qual fuggono i pesci a' queti porti
Da gran Delfin, che turba il lor riposo,
E divora di lor qualunque ei prenda;
Tal quì par, ch' al suo scampo ogni altro intenda.

Pieno era il mar di corredate navi,
Che furo accolte incontra a' duci nostri,
E di macchine ancora armate e gravi,
Dove tra remi, e tra pungenti rostri,
Moriano appresi a quelle eccelse travi,
Cadendo in preda agli affamati mostri:

* Apparent rari nantes in gurgite vasto.

E di vele, e di remi, e di governo
Ei le disarma, e prende i venti a scherno.

Ma par che la fortuna omai si sdegni,
Ch' un cavalier in mezzo al mar sonante,
Ardisca trionfar de' salsi regni,
E del felice ardir si glorj e vante:
E tragga a' curvi lidi i curvi legni,
Che varie prede avean raccolte avante
Fra le foci del Nilo, e di Scamandro,
Correndo da Canopo infino Antandro.

E' l gran vento Affrican con grande orgoglio
Innalza l'onde, minacciando a destra;
E percuotendo pur di scoglio in scoglio,
Le rompe, e mugge nella riva alpestra.
Gli altri han lunge da lui tema e cordoglio:
Ei non allenta la feroce destra;
Ma i legni sforza, e la nemica turba
Incontra lei che' l mare, e' l ciel perturba.

E' n tanto avvien che gli sollevi ed erga;
D'onde sanguigne incontra un alto monte;
E gli ricopra omai, non pur s'asperga,
L'elmo, e la chioma, e l'animosa fronte;
Ma non sì ch' il destriero, o lui sommerga.
Nè' l forte Orazio già, spezzato il ponte,
Tal fu nel Tebro, o' n mezzo' l Xanto Achille,
Con ajuto di fiamme e di faville.

Nè i gloriosi che passaro a Colco,
O gli altri presso Troja, o' ntorno a Tebe,
Che fer su i corpi estinti il fiero solco,
E di sangue inondar l'orride glebe:
Nè l'opre di nocchiero, o di bifolco,
Onde convien ch'agogni errante plebe;
Dier tanta mariviglia al secol prisco,
Quanta il guerrier nel tempestoso risco.

« Comme dans le Medoaco, dans le Mincio ou dans la « Sorga, l'onde resserrée quelquefois s'élève et se grossit « jusqu'au moment où, trop étroitement captive, elle se « déborde, s'ouvre librement une large voie, et va enfin se « précipiter dans la mer, ou se mêler et se perdre au sein « d'un plus vaste fleuve ; ainsi, dans le désordre de leurs « rangs rompus, les Turcs, avec des cris d'effroi, se préci- « pitaient vers le rivage.

« A travers les clameurs, les hurlemens, les accens de « désespoir que le peuple impie fait entendre dans sa « fuite, à peine peut-on distinguer le fracas de la mer « qui mugit irritée, et qui tout à l'heure faisait tout re- « tentir autour d'elle ; sous les coups des mains ennemies « qui apportent la mort à cette foule fugitive, la blanche « écume des flots a perdu sa couleur : ce n'est plus l'eau, « c'est le sang qui maintenant ruisselle par torrens sur « la grève.

« Mais c'est peu que la rive soit couverte de tous ces « milliers de fuyards que le fer moissonne sans résistance ; « chassés par la crainte, ils vont se jeter jusqu'au milieu « des flots, et porter aux monstres de la mer une san- « glante pâture. Les uns fuient jusqu'à leurs vaisseaux, « les autres s'engloutissent sous l'onde, quelques-uns « seulement apparaissent nageant sur l'immensité de l'a- « bîme. Le redoutable Richard les poursuit, les presse, « les menace au milieu de ce séjour orageux des vents.

« Un impétueux tourbillon semble le porter parmi les « eaux : tant sont rapides les pas de son coursier dans le « liquide élément ! le fond de la mer et son lit fangeux « deviennent un vaste tombeau où son bras entasse les

10758285

« victimes. Et comme les poissons timides cherchent un « asile contre un dauphin, terrible ennemi de leur repos, « qui dévore tout ce qu'il saisit, ainsi tout s'empresse de « fuir la foudroyante main de Richard.

« La mer était couverte de vaisseaux avectous leurs équi- « pages : destinés à combattre les flottes chrétiennes, ils « étaient encore armés de toutes leurs pesantes machines. « Là, parmi les rames et les autres agrès, les malheureux « fuyards, saisis par la mort, tombent pour servir de « proie à la faim des monstres avides. Richard, victo- « rieux, arrache voiles, rames, gouvernail, désarme les « navires, et se rit des efforts des vents.

« Cependant la fortune semble s'indigner de l'audace « d'un guerrier qui, au milieu de l'assaut tumultueux « des flots, ose triompher de l'empire des mers; elle veut « lui ravir l'honneur d'une si heureuse et si téméraire « victoire; elle veut l'empêcher de traîner au rivage ces « vaisseaux qu'elle a si long-temps favorisés, et qui sont « allés conquérir de si riches dépouilles des bouches du « Nil à celles du Scamandre, des ports de l'Égypte à « ceux de la Phrygie.

« Le fougueux Autan déchaîne soudain sur les eaux « ses fureurs et son menaçant orgueil : brisés d'écueil « en écueil, les flots vont pousser leurs mugissemens « jusque sur le rivage; tous les cœurs ont tremblé même « au loin devant un tel spectacle. Richard ne ralentit pas « les coups de sa puissante main; mais il dissipe et na- « vires et soldats, en dépit de celle qui soulève contre « lui et le ciel et la mer.

« En vain une vague ensanglantée s'amasse, se grossit

« et va retomber de tout le poids d'une montagne; en « vain inonde-t-elle et son casque, et sa chevelure, et « son intrépide front; ni lui ni son coursier n'en sont « abattus. Moins redoutable apparut jadis parmi les eaux « du Tibre l'illustre Coclès, au moment où le pont venait « de se rompre; moins redoutable apparut Achille lui- « même, vainqueur du Xanthe par le secours des flammes « de Vulcain. »

La remarque est ici la même qu'après la plupart des morceaux que nous avons cités de *la Jérusalem conquise* : la poésie a de l'éclat, mais sans netteté ; les mots sont prodigués sans mesure, et cette profusion n'a souvent d'autre objet que de couvrir le vide de la pensée. Rarement voit-on de ces traits énergiques et brillans qui, dans *la Jérusalem délivrée*, saisissent fortement l'esprit, en dépit même quelquefois de la faiblesse de l'expression. Mais continuons notre analyse.

Tancrède, qui a remporté de son combat avec Argant plus d'une blessure, mais qui pourtant est assez maître encore de ses forces pour soutenir sa cuirasse, et accabler les ennemis du poids de son glaive, Tancrède égale presque de son côté les miracles de la valeur de Richard. Tout a plié devant lui : les Sarrasins, à genoux sur le champ de bataille, ont jeté leurs armes et imploré sa clémence. Les vers du poëte offrent ici la bizarre image de la cruauté des chrétiens, qui d'abord les égorge sans défense *comme des bêtes surprises à la chasse* ; mais qui bientôt se ralentit, et, *par humilité*, consent à leur laisser la vie pour en faire des ornemens de triomphe :

Ed al trionfo l'umiltà riserba.
Singulière humilité !

Le pillage du riche camp des Infidèles commence alors. Émiren seul a survécu pour être témoin de ce dernier outrage de la fortune. La profonde indignation qui saisit son âme à la vue de tant de désastres s'exprime ici avec trop de mots, mais avec quelque éloquence. Nous citerons quelques vers :

Ed egli innanzi alla guardata porta
D'Ascalona si è fermo : indi rimira
L'innumerabil turba e sparsa, e morta,
E de' suoi proprj danni anco sospira.
E colla faccia dispettosa e torta,
Guardando il ciel, freme di sdegno e d'ira;
E 'l suo falso profeta, e 'l fato incolpa,
Come il suo perder sia celeste colpa.

Ov'è la tua virtù, ch'indarno io chieggio ?
E quella degli Dei, che tanto ponno ?
Fra quali hai presso Dio diadema e seggio,
Dator di nuove leggi, et duce, e donno
Dell' Oriente ? e pur di malo in peggio
Cader ci lasci ? e dormi un longo sonno ?
Nè de' popoli tuoi servi e distrutti
T'hanno anco desto l'alte strida e i lutti ?

Le ruine non miri ? e questo giorno
Quasi fatale ? e l'onor tuo cadente ?
E perch'arroge al vergognoso scorno,
Questo ne fa la vil dispetta gente ?
Ch'umile, inerme, e peregrina, intorno
A noi cibo e pietà chiedea sovente :
Or minaccia, lasciato il lordo socco,
Gli altri regni d'Egitto, e di Baldacco ! etc. etc.

« Émiren s'est arrêté devant la porte fortifiée d'Asca-« lon : il aperçoit de là ses innombrables bataillons dis-« persés par la fuite, terrassés par la mort ; il gémit sur

« eux, et gémit sur ses propres disgrâces. D'un œil dé-
« daigneux et farouche il regarde le ciel; il frémit de
« douleur et de rage; il accuse et son faux prophète,
« et l'injustice de la destinée, comme si sa défaite était
« un crime des cieux.

« Mahomet! s'écrie-t-il, où est ta puissance que j'in-
« voque en vain? où est celle de ces dieux qui peuvent
« tout? Que sert que tu aies pris à côté d'eux le divin dia-
« dème, que tu siéges sur le même trône de gloire, ô toi
« législateur et maître souverain de l'Orient? Pourquoi
« laisser chaque jour empirer notre fortune! Quel long
« sommeil a fermé tes yeux sur nos malheurs? Tes peuples
« sont esclaves; ils sont anéantis, et leurs cris de dou-
« leur, leurs gémissemens ne t'ont point réveillé!

« Tu ne vois pas toutes ces ruines? Tu ne vois pas ce
« jour qui menace d'être le jour fatal de ton empire? Tu
« ne vois pas ton culte abaissé dans la poussière? Et, pour
« comble d'infamie et de honte, c'est là l'ouvrage d'un
« peuple vil et méprisé! Supplians, fugitifs, sans armes,
« nous les avons vus cent fois implorer du pain de notre
« compassion; et aujourd'hui ils nous menacent; ils ont
« dépouillé le sac du mendiant pour l'habit du guerrier;
« et toute l'Égypte, et tous les royaumes d'Orient vont
« subir leur loi. »

Il y a jusqu'ici de la vigueur; mais le Tasse ne tarde pas à tout affaiblir en se répétant pendant quatre autres octaves. Le dernier mouvement a seul quelque force; mais c'est une imitation littérale de Virgile :

Et quisquam numen Junonis adoret
Prætereà, aut supplex aris imponat honorem!

Émiren va tomber, comme dans *la Jérusalem délivrée*, sous les coups de Godefroi ; et Godefroi triomphant, mais triomphant avec le faste asiatique, et non pas la simplicité chrétienne, acquitte son vœu auprès du saint tombeau.

Ainsi se termine l'action de *la Jérusalem conquise*. Nous avons fait connaître, autant que nous l'avons pu, ce poëme, et nous pensons que nos lecteurs nous permettront de lui conserver le titre que nous lui donnions en commençant, celui de *contre-façon de la Jérusalem délivrée*. Nous ne leur en avons offert que les beautés, et elles ont été rares; mais nous leur avons laissé pressentir les défauts, et ils ont été nombreux.

Ces notes de détail que nous venons de finir appellent naturellement à leur suite quelques mots de plus : ce sont quelques aperçus généraux, dont l'objet est moins le mérite du livre que le génie de l'homme, et qui seront comme une rapide récapitulation de nos critiques partielles : c'est par là que nous achèverons.

Quand on vient de lire *la Jérusalem*, et que, dans le silence de la réflexion, on cherche ensuite à recueillir les impressions qu'on a reçues de cette ravissante lecture, un des premiers objets qui se présente à l'esprit est toujours celui-ci : Comment un tel prodige de l'art et du génie a-t-il pu être conçu dans toute la fougue de la jeunesse ? Quelles ressources trouvait donc en lui le poëte pour atteindre une si haute perfection ? Et la réponse est toujours la même : Il fallait que le Tasse possédât la force d'imagination la plus étonnante, et la science poétique la plus consommée qui se soit jamais rencontrée dans un homme. Ce sont là en effet les deux caractères

---

distinctifs du génie de ce grand poëte. Homère a pour lui la fécondité de l'invention et le sublime des images; Virgile les tendres beautés du sentiment et le fini de l'exécution; le Tasse la force de l'imagination et la connaissance approfondie de toutes les ressources de l'art. C'est par l'une qu'il a su se rendre maître d'un sujet qui eût écrasé tout génie médiocre, et lui communiquer cette vie qui l'anime dans toutes les parties de son vaste ensemble; qu'il a su dessiner si fièrement les têtes d'Argant et de Soliman, concevoir le tableau de l'audacieuse révolte des esprits de ténèbres, trouver enfin des couleurs si mâles et si énergiques pour peindre les fureurs de la haine, les tourmens de l'envie, et les terribles ressentimens de l'orgueil. C'est par l'autre qu'il a su donner à son poëme de si belles proportions, unir l'immense variété des élémens qui le composent par cette sorte d'harmonie discordante dont il parle lui-même *, et qui est le comble de l'art; placer si habilement ses personnages dans un jour qui fasse ressortir leurs physionomies par le contraste; revêtir son style de cette magie séduisante qui répand de l'éclat sur ses défauts mêmes. Malheureusement il lui manque quelque chose, comme nous nous en sommes trop facilement convaincu; et c'est là un de

* C'est dans un de ses discours sur la poésie que le Tasse parle de cette discordante harmonie qui doit présider à l'ensemble de l'œuvre épique, comme à l'ensemble bien autrement vaste de la création. Cette comparaison est très-belle. En voici les paroles : *Mondo tante e si diverse cose nel suo grembo rinchiude; una la forma e l'essenza sua, uno il nodo, dal qual sono le sue parti con discorde concordia insieme congiunte e collegate; e non mancando nulla in lui, nulla però vi è che non serva alla necessità e all' ornamento.*

ces vices irréparables, pour lesquels la critique la plus indulgente ne trouve point d'excuse.

Dans Homère, l'amour paternel et la tendresse conjugale ont des accens qui vont à l'âme; dans Virgile, la veuve d'Hector trouve un langage digne de l'Andromaque de l'Iliade, et rien n'est plus pathétique que le désespoir de la malheureuse Didon. Le Tasse n'a rien de tout cela, et il semble que jamais il ne lui soit arrivé d'écrire sous la dictée de son cœur. Chose vraiment inconcevable! Nul poëte n'a su mieux que lui imaginer de ces scènes faites pour exciter les émotions les plus déchirantes : Clorinde immolée par son amant et recevant de sa main le baptême, Herminie qui trouve Tancrède expirant sur le sable, Armide délaissée par Renaud, sont les fictions les plus pathétiques peut-être qui soient sorties jamais du cerveau d'un poëte; et cependant nulle part peut-être l'expression du sentiment n'est plus fausse; j'ai presque même dit plus ridicule. Ceci ne peut s'expliquer que par un vice originel inhérent au talent du Tasse, et plus encore par le goût du siècle où il vivait. Cette précieuse galanterie, qui a depuis infecté toute l'Europe, exerçait alors en Italie l'empire de la mode; la passion ne connaissait déjà plus d'autre langage; et deux siècles avant, Pétrarque lui-même, dont la muse avait si souvent attendri le cœur par les soupirs mélancoliques de l'amour, Pétrarque avait été forcé de sacrifier à ce ridicule usage, qui venait à peine de naître, et de lui donner quelques sonnets indignes de son génie. Vivant au sein d'une cour où l'on affectait toutes les grâces de l'urbanité, le Tasse ne put s'empêcher d'en prendre le ton, et de confondre la galanterie, qui n'est que la grimace

de l'amour, avec l'amour même. C'est pour cela que, toutes les fois qu'il veut faire parler la passion et n'emprunte pas la voix de Virgile, son âme ne lui dit rien, et il ne trouve d'autre accent qu'un langage froid et exagéré, qui glace le cœur et révolte le goût. Pourquoi faut-il que la nature ait refusé à un si beau génie ce dernier trait de perfection, et qu'un homme assez hardi pour dominer son siècle sous tant d'autres rapports se soit ainsi laissé dominer par lui, et ait fait fléchir sous les capricieuses lois de la mode la noble indépendance du génie!

Il faut donc l'avouer, puisque cet aveu est arraché par une triste évidence, le talent du Tasse a plus d'éclat et d'enchantement que de naturel et de vérité; et c'est encore peut-être pour cette raison que les diverses aventures dont se forme le tissu de son poëme, toujours sagement ordonnées, toujours attachantes, n'en ont pas moins quelquefois je ne sais quelle teinte romanesque qui donne à l'intérêt quelque chose de moins pur et de moins épique : peut-être aussi était-ce encore une sorte de tribut qu'il payait au goût de ses contemporains, passionnés à l'excès pout tout ce qui paraissait extraordinaire. Mais la chose est ici bien plus excusable : si c'est une faute, ce n'est point une de celles dont s'indigne la raison; et, loin de blâmer cet excès de complaisance pour son siècle, il nous semble qu'on doit plutôt lui savoir gré d'avoir su résister à la puissante séduction de l'exemple, de s'être engagé dans une autre route que celle que l'Arioste avait marquée de ses traces gloricuses, et d'être allé puiser ses beautés dans une source plus pure que celle des romans de chevalerie. Et d'ailleurs, possédé

comme il l'était de l'enthousiasme chevaleresque, admirateur passionné de la gloire militaire, pouvait-il, tout en se plaçant au sein des réalités, ne pas donner quelque souvenir aux antiques fictions, et ne pas faire quelquefois de ses croisés de vieux paladins? Et quel sévère lecteur se sentira le courage de regretter l'intérêt qu'il aura pris malgré lui à un épisode, parce que cet épisode tient plus du roman que de l'épopée? Remercions bien plutôt le Tasse d'avoir su si souvent nous attendrir, quoique la nature ne lui eût point accordé le don des larmes, et d'avoir si souvent aussi fait passer dans nos âmes cette noble chaleur, cet enthousiasme guerrier qui respire partout dans ses chants, et qui l'a fait représenter, par une belle et poétique image, écrivant ses vers sur un bouclier.

Fidèle imitateur des mœurs, le Tasse nous reporte vraiment aux jours des croisades; et, dans la peinture de ses caractères, soit qu'il retrace ce qui a été, soit qu'il invente, l'illusion est toujours aussi complète qu'elle peut l'être. Il n'en est plus de même dès qu'il décrit les lieux, et l'on sent que généralement les couleurs locales manquent alors à son pinceau. Pénétré de la lecture d'Homère et de Virgile, il semble qu'il ne voie que par leurs yeux, et que les champs de la Palestine soient pour lui les champs de la Grèce et de Troie. Cependant nulle contrée n'était empreinte d'un caractère de poésie plus original que la Judée; nulle part on ne devait plus rigoureusement s'interdire ces traits vagues qui partout ailleurs semblent appartenir indistinctement à la nature. Les cèdres du Carmel, le nopal épineux du désert, les cris lugubres de l'autruche et la course errante de l'onagre et de la gazelle, les ondes tristes et jaunâtres du Jourdain

et de la mer Morte; les plaines arides et les rochers fendus de la terre de Canaan, ses horizons sévères et d'une teinte poudreuse ne ressemblent guère aux oliviers de l'Attique et aux rosiers d'Amathonte, aux doux chants de Philomèle et aux beuglemens des riches troupeaux de l'Arcadie, aux limpides eaux et aux rives fleuries de l'Eurotas, aux riantes perspectives du promontoire de Sunium ou de la baie de Parthénope. Il fallait donc que, comme ses deux glorieux maîtres, le Tasse eût vu lui-même ce qu'il décrivait, ou qu'au moins, comme Milton le fit heureusement depuis lui, il y suppléât en enrichissant son génie des trésors de la poésie hébraïque; l'illusion eût alors été parfaite, et l'œil satisfait eût admiré en même temps la vérité des lieux et la vérité des physionomies. Toutefois il est juste aussi de convenir que ce reproche a été exagéré : on voudrait que le Tasse n'eût négligé aucun des souvenirs de nos Écritures; qu'il nous eût fait monter sur les sommets de l'Horeb et du Sinaï, nous eût conduit près des eaux gémissantes du Cédron, et eût fait retentir à nos oreilles les prophétiques accords de la harpe de David. Mais l'auteur de cette critique, trop plein de l'idée d'une œuvre qu'il méditait lui-même, et qu'il a depuis exécutée, n'a pas assez songé, ce nous semble, que la conquête de Jérusalem, comme sujet d'une épopée, devait être une entreprise plus chevaleresque que chrétienne, et que, les croisés venant bien plutôt pour vaincre que pour chercher de pieux souvenirs, le poëte ne pouvait trop insister sur ces objets sans risquer de blesser les vraisemblances, et peut-être même de changer entièrement la nature de son poëme. Ajoutez à cela que très-certainement ce genre de beautés, pro-

digué trop souvent, n'eût pas été goûté par son siècle, et que peut-être aussi lui-même, malgré toute la puissance de son imagination et la flexibilité de son talent, n'eût pas toujours réussi à employer des couleurs aussi sévères. Cette assertion est, jusqu'à un certain point, justifiée par le malheureux essai de *la Jérusalem conquise;* si les souvenirs religieux y ont fourni quelques beautés au Tasse, de combien de défauts et d'ennui ne leur est-il pas redevable!

Résumons-nous donc en deux mots. Nous avons admiré dans sa *Jérusalem* la savante composition du poëme, l'intérêt de l'action, la noblesse et la vérité des caractères, l'élévation des sentimens, la richesse et la variété des détails; nous y avons condamné des excès d'imagination qui vont quelquefois, il faut le dire, jusqu'à l'extravagance, et surtout l'absence du vrai langage du cœur. Ce dernier défaut est capital; l'assemblage de plus étonnantes perfections ne saurait le racheter : on sentira toujours que les véritables beautés sont celles qui vont à l'âme, et le Tasse demeurera nécessairement, sous ce rapport, au-dessous des deux grands maîtres de l'épopée. Mais sa gloire n'en est pas moins belle, et son nom n'en reste pas moins à jamais associé à leurs illustres noms; comme eux il prend sa place parmi ces rares génies qui forment la brillante élite du genre humain; comme eux il a conquis l'éternelle admiration de la postérité, et le gondolier de Venise redit encore après trois siècles les chants du Tasse, comme le rhapsode redisait les vers d'Homère. Oui, tant qu'on sera sensible aux beautés de la poésie, on relira avec enthousiasme ce chef-d'œuvre de la jeunesse d'un grand homme; on se transportera avec lui

dans cet âge de l'antique chevalerie, sur ce théâtre brillant de l'héroïsme et de la gloire militaire; et peut-être aussi se rappellera-t-on que l'auteur de tant de merveilles paya bien chèrement le triste privilége d'un grand nom, et donnera-t-on quelques soupirs à ses infortunes. Fatale destinée qui semble s'attacher aux chantres divins de l'épopée! Homère vécut errant et privé de la lumière, Virgile était mélancolique et souffrant, le Camoëns mourut à l'hôpital, le Tasse fut sans cesse en butte aux persécutions, et Milton aveugle dictait ses vers dans le triste abandon de la solitude.

Ici se termine notre tâche : elle a été longue, elle a été difficile; elle devait être imparfaitement remplie. C'est surtout en ce moment où nous atteignons les bornes de notre travail que se fait sentir à nous cette imperfection, et que notre esprit se trouve comme assailli de toutes les nombreuses idées dignes d'être développées, et que nous avons omises; de toutes les beautés de notre immortel poëte dignes d'être signalées à l'admiration, et que nous avons laissées sans commentaire. Mais il a fallu d'avance nous résoudre à ce mécontentement de nous-même : c'est la condition de tout critique qui examine un grand ouvrage, de commencer à être capable de son examen quand il vient de l'achever. Et que de raisons ne plaideraient pas pour nous, si les lecteurs pouvaient nous tenir quelque compte du défaut de temps, de la subordination nécessaire de notre travail à celui du célèbre auteur à qui nous nous trouvons associé, du sacrifice indispensable d'une foule

d'idées qui voulaient un trop ample développément, et de mille autres circonstances enfin qu'il serait superflu de détailler! Quoi qu'il en soit, nous comptons sur l'indulgence du public; car ces notes ont un mérite qui doit nous l'assurer, c'est la bonne foi, c'est la sincérité consciencieuse que nous y avons mise. Admirant ou blâmant toujours par nous-même, nous ne sommes jamais allé chercher des jugemens tout faits : une critique de commande nous a paru aussi peu faite pour un grand écrivain que l'adulation pour un grand roi. La vérité est l'hommage qu'il faut au génie; nous avons toujours cru la dire : trop heureux si à côté de ce mérite s'en est fait parfois remarquer quelque autre, et si notre critique froide et raisonneuse n'est pas jugée trop indigne du commentaire tout brillant d'enthousiasme et de vie que les vers du Tasse ont rencontré dans les vers de son traducteur! Puisse notre faiblesse trouver un abri derrière le grand talent à côté duquel elle a osé se produire, comme ce laurier qui, trop jeune encore pour braver seul les coups de l'orage, est protégé par l'ombre riche et touffue du feuillage maternel!

Parva sub ingenti matris se subjicit umbrâ.

AUGUSTE TROGNON,

Professeur d'histoire au collége royal de Louis-le-Grand.

FIN DES NOTES DU CHANT VINGTIÈME ET DERNIER.

10758285

10758285

111 S 93

BUCHBINDEREI
OBERMEIER
Niederlassung München
Heßstraße 14
80799 München
Telefon 089/280011

10755285